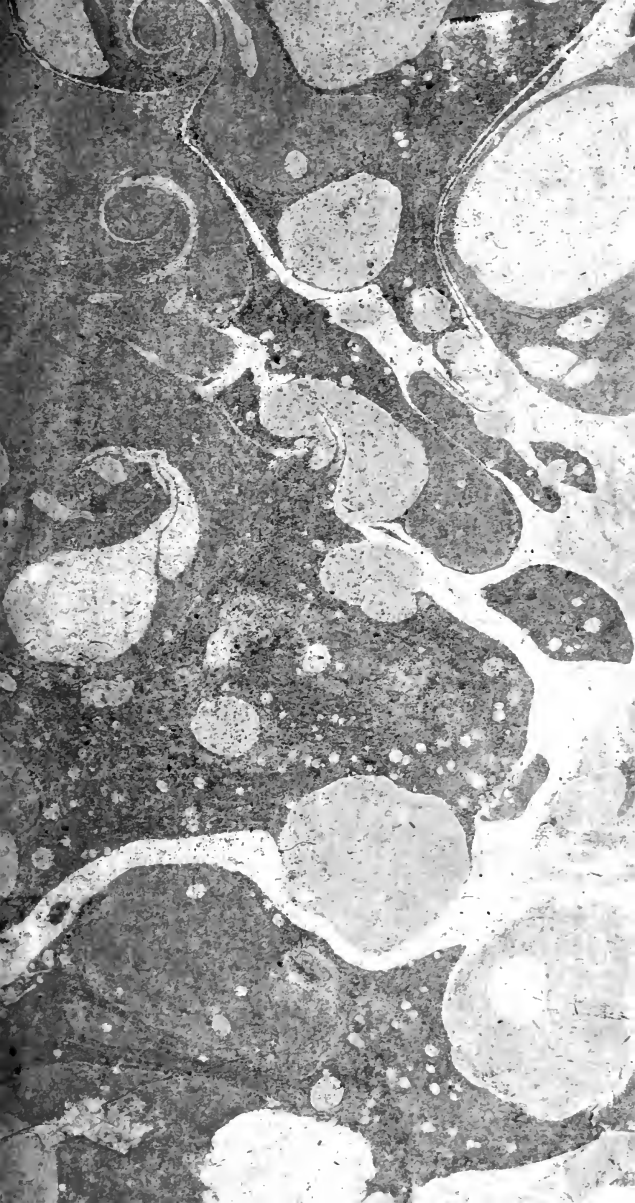






LIBRARY

Ottawa



coll. spec.

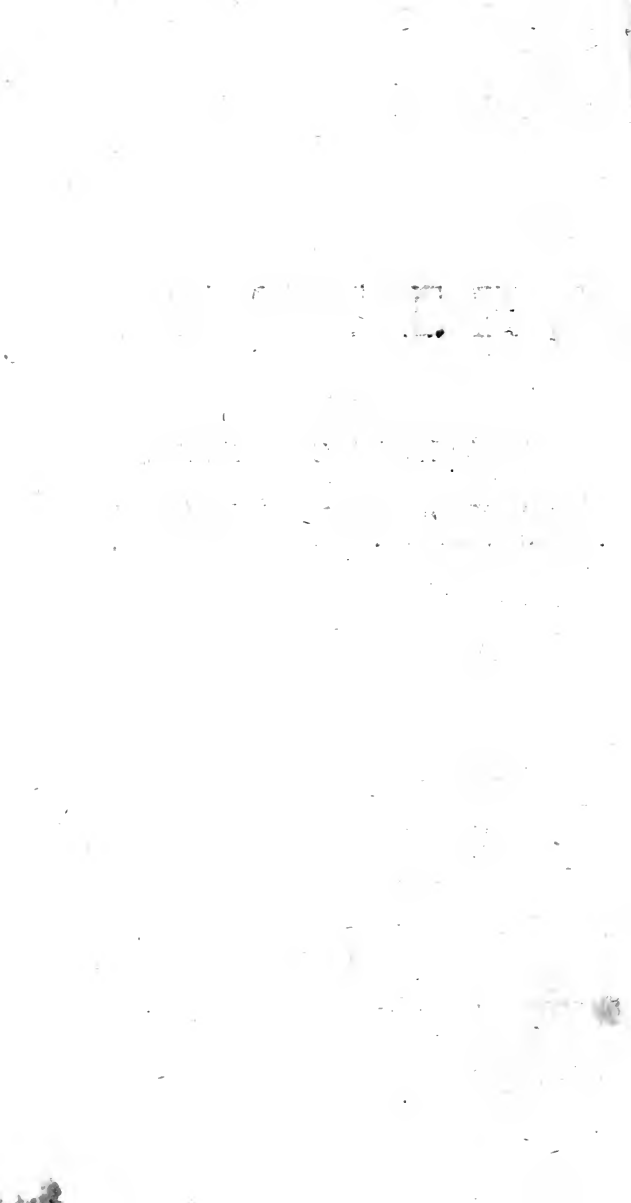


LET TRES

D E

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE.



LETTRES

D E

MADAME LA COMTESSE
DE LA RIVIERE,
A MADAME LA BARONNE
DE NEUFPONT,
SON AMIE;

*CONTENANT les principaux événemens de
sa vie, de celle de ses enfans, & de quel-
ques-uns de ses parens; avec beaucoup de Nou-
velles & d'Anecdotes du Regne de LOUIS
XIV, depuis l'année 1686 jusqu'à l'année
1712..*

TOME SECOND.

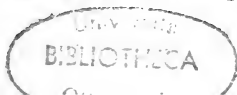


A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-
Dame, vis-à-vis le Quai de Gèvres.

M. D C C. L X X V I I.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DC

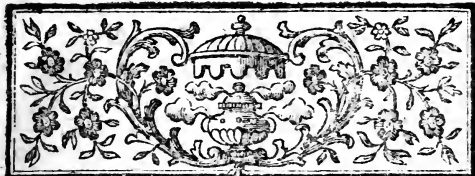
130

. L283A3

1777

n.2

coll. spec.



LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE,

A MADAME LA BARONNE

DE NEUF PONT,

SON AMIE.

LETTRE LXXIX.

Du 16 Août 1695.

JE viens de recevoir ta Lettre à Nogent, ma chere amie; on me l'a envoyée de Paris avec une de ma bonne tante. J'étois encore au lit: malgré mon mari j'en suis sortie tout de suite pour les lire à mon aise, & pour te faire réponse. Ma bonne tante se porte bien: elle me marque que tu lui donne souvent des

preuves de ton amitié , & qu'elle compte t'écrire ces jours-ci. Elle ne fait pas que tu as son Histoire entre les mains , & combien elle a ému ton cœur , & redoublé pour elle ta tendresse. Je pensois en l'écrivant que je travaillois pour toi , & que je te causerois bien du contentement ; mais je ne m'attendois pas que ta satisfaction fût si extrême. Me voilà payée , & trop payée de ma peine. Laisse-la reposer à présent cette histoire ; c'est bien assez de l'avoir lue six fois de suite : il ne se passera peut-être pas encore bien des années sans nous voir ; alors nous la relirons ensemble : nous y admirerons de nouveau cette *chère maman l'Abbesse* si aimable & si aimée : hélas ! le malheur de ce pauvre Abbé de Saint-Vinebaud a fait & fait encore le bonheur de toutes ses Filles. Qu'elles sont heureuses en effet d'avoir une telle mere ! Tu le fais , elles disent elles-mêmes qu'il est impossible de trouver une Abbesse comme la leur : la bonté , la charité , l'amitié , la tendresse , voilà la base de toutes ses actions : la fierté , la hauteur , l'ostentation , qui sont assez souvent les compagnes de sa place , n'ont jamais eu d'empire sur son ame : elle fait le bonheur de ses Filles , & le sien en même temps : on n'est véritablement heureux qu'en faisant le bonheur des autres. Son Histoire , comme tu dis , est aussi touchante qu'elle est longue ; mais ta réflexion m'a fait sourire : si je voulois t'en croire , je m'imaginerois être un Phénix pour l'avoir écrite , & je me repaîtrois déjà d'une

gloire future. Ce que c'est que l'amitié ! Sais-tu bien qu'il est des cas où il faut s'en défier autant que de l'amour ? elle est presque aussi aveugle que lui.

Les particularités que tu me demande sur mes enfans me flattent infiniment : mais comment pourras-tu entendre parler d'eux , sur-tout de mon fils aîné , de cet enfant de l'âge de celui que tu as tant pleuré ? C'est encore là un trait de ton amitié pour moi , tu veux , pour me faire plaisir , m'engager à parler de ce que j'aime. J'admire la force de ton esprit , & ton caractère obligeant ; mais malgré tes instances , je ne te ferai point le détail que tu me demande sur leurs petites personnes , je crains trop de renouveler ta douleur ; contente-toi de deux mots de ma part.

Pour mon Poupon de joie , il est encore trop jeune pour pouvoir juger de lui : il se porte bien , il est fort , il est gai , il ressemble à sa marraine , & il paroît que Dieu voudra bien me le conserver. Voilà tout ce que je peux te dire sur ce marmot-là. Pour mon aîné , il est mon portrait pour la figure ; son papa pour le caractère , plein de feu & de douceur ; il a une grande portée d'esprit ; beaucoup de pénétration , de facilité , de goût ; une ame bienfaisante ; un cœur excellent , & déjà si susceptible d'affection & de tendresse pour tous ceux qui l'environnent , que je crains pour l'avenir. En effet , si dans l'enfance l'amitié chez lui est si vive , que fera-ce donc de l'amour , lorsqu'il aura

l'âge d'homme ? A la mort de mes parens il a fallu le séquestrer de ma vue pour qu'il ne s'aperçût pas de mes pleurs ; & cela depuis l'âge de dix mois. Je n'ai même jamais pu faire aucune réprimande à ses gouvernantes , le moindre de leurs soucis le troublait ; il leur faisoit mille questions lorsqu'il ne les voyoit pas rire , elles avoient du chagrin selon lui , & si cela continuoit il se mettoit à pleurer. Actuellement sa sollicitude s'étend sur tous ceux de la maison , & il est toujours le premier inquiet sur le souci des autres..... Eh ! ne voilà-t-il pas que j'en dis trop ? Je ne m'apercevois pas de mon babil. Voilà comme sont ces meres , lorsqu'elles parlent de leurs enfans. Mais ne m'en veux pas , car si je n'ai pas gardé le silence que je m'étois imposé , c'est ta faute.

Samedi nous nous mettrons en marche pour aller prendre possession de notre nouvelle Terre. C'est une cérémonie que je redoute , & dont je ne puis me dispenser. Mes enfans resteront à Nogent pendant ce temps-là. L'air de ce pays est excellent , qu'on y aille malade , on est sûr d'y recouvrer la santé ; & les enfans y croissent , je crois , plus qu'à Paris ; car depuis six semaines que les miens y sont , c'est un prodige que la crue qu'ils y ont prise. Que j'aurai de la satisfaction quand tu seras redevenue Parisienne ! tu seras de routes nos caravanes : je te menerai par-tout ; mais plus souvent à Nogent qu'ailleurs. Sa situation est charmante ; la ville est jolie ; les habitans sont polis , affa-

bles ; les Dames s'y mettent aussi-bien qu'à Paris ; les Notables se font respecter ; & jamais je n'ai vu de ville de Province où chacun sache tenir son rang aussi-bien qu'à Nogent. Nous nous entretenions hier au soir de tout cela avec Madame de l'Ecluse, mon mari & moi ; le reste de la compagnie étoit à jouer. Je dis à un moment, en serrant mon amie & en la baisant : Que j'aurai de plaisir un jour, si je puis ainsi embrasser Madame de Neufpont ici ! Oui , dit-elle , il ne nous manque que cette aimable amie pour être tout à fait contentes : & en disant cela elle me ferroit à son tour. Puis elle dit qu'il y avoit long-temps qu'elle ne t'avoit écrit, & qu'elle vouloit le faire dans peu. Voilà l'occasion : à son réveil je lui montrerai l'endroit de ta Lettre où tu fais mémoire d'elle ; & elle répondra elle-même à ton souvenir.

Nous avons appris il y a huit jours la mort subite de notre Archevêque (1). Dieu veuille qu'elle n'ait pas été imprévue. Ses mœurs étoient un peu équivoques. Il étoit de la plus belle figure, & homme de goût. Le Roi l'avoit nommé au Cardinalat : une attaque d'apoplexie l'a privé du Chapeau & de la vie. Que Dieu lui donne une place dans son Royaume, il sera bien dédommagé de l'un de l'autre.

(1) M. de Harlay,

L E T T R E L X X X.

Du 26 Octobre 1695.

N O U S voici de retour à Paris , ma chere Baronne. Je renais. Quelle différence de cette Ville à la Province ! Si tu en connoissois le mérite , tu ne trouverois aucun obstacle pour y venir fixer ton séjour. J'ai pourtant vu Troyes , qui est une grande & belle ville ; mais rien n'est comparable à la Capitale : tout y est grand , sublime dans le saint comme dans le profane. Eh ! à quoi sert tout ce que je te dis ? Je parle à une sourde : Quand je t'ajouterois (sauf l'amour de ton mari) que ce n'est qu'où je suis qu'on a pour toi un attachement véritable ; que mon cœur me le dit tous les jours & à chaque instant ; que ton éloignement le tient dans une agitation continuelle ; qu'il se pâme , se consume dans des desirs vains ; tu le croirois ainsi que tout le reste , mais tu ne te rendrois pas ; ton oncle vit ; cela suffit. Mon Dieu , qu'il vive ; mais qu'il ne s'oppose donc plus à notre félicité. Ah ! ma chere , j'étouffe , je te quitte pour jusqu'à demain.

Je viens de laisser échapper quelques larmes qui m'ont soulagée , & je reprends la plume tout de suite. J'ai tort de t'accabler toujours de reproches ; je ne dois que te plaindre aussi-bien que moi. Si je t'aimois moins , je ne ferois pas si importune. Mais

c'en est fait , je sens mes torts , & je ne veux plus les renouveler.

M. de Neufpont dans sa dernière Lettre à mon mari , se délecte sur ta grosseffe & ta bonne santé , d'une maniere à intéresser tout le monde. Mon mari nous en fit la lecture le soir en soupant : nous étions douze à table. Tous les cœurs aussi-tôt s'émurent pour le pere , la mere & l'enfant , & les voix s'exhalèrent en bénédictions. Pour moi , qui sens au-dedans de moi une joie extraordinaire de ce que tu vas redevenir mere , je n'ai pas besoin de te dire quels sont mes vœux : si Dieu accorde à ton enfant autant de bonheur que j'ai de tendresse pour toi , il fera le plus fortuné des hommes ; qu'il attache sur-tout à l'existence de cet enfant, une santé qui n'apporte aucun trouble à sa maman !

Nous avons parti pour notre nouvelle Terre comme je te l'ai marqué ; & le Dimanche 21 Août nous en avons pris possession. Cette Terre est d'une grande étendue ; le Château est bâti à l'antique ; mais sa structure est noble , & sa position agréable. Ma réception a été brillante , & m'a déplu. Toute la Noblesse des environs étoit à nous attendre à la tête de leurs vassaux , qui étoient sous les armes , ainsi que les nôtres. Mon mari avoit exigé de moi une grande parure. Les Seigneurs , les Dames & les payfans resterent immobiles à me regarder. A la fin un vieux Baron me dit avec la bonté & le patois d'Henri IV : *Ventre-saint-gris , Madame , êtes-vous une mortelle ou une*

divinité ? vous nous ébahissez tous par votre beauté. Tenez, j'avois bien des choses à vous dire ; mais je n'ai plus de langue, je n'ai que des yeux : recevez donc notre ébahissement, il vaut mieux que toutes les harangues du monde. M. de la Tour me regardant, claquait des mains ; tout le monde en fit autant : & ce fut au bruit des acclamations que la cérémonie se fit. Pendant quinze jours que j'ai été en ce pays, j'ai été accablée de visites, de complimens & de regards. Mon mari déploya ses largesses sur ses vassaux, & sur ceux de ses voisins qui avoient été sous les armes. Il donna des fêtes aux Seigneurs & Dames. Il fut enchanté des honneurs qu'on me rendit, & trouva un plaisir infini aux louanges qu'on me donna. M. de la Tour entra aussi vanité : lorsqu'il voyoit une foule de gens s'empressez pour me voir, il leur en procuroit toutes les facilités ; & il ne manquoit pas de dire à tous : *Tenez, voyez-la, admirez-la, ma belle tante*. Pour moi, sans être indifférente aux éloges, j'y ai trouvé plus d'embarras que de satisfaction ; & j'ai soupiré plus d'une fois de ce que tu n'étois pas là à les partager : j'ai dit une fois à M. de la Tour & à mon mari : Si Madame de Neufpont étoit ici, je respirerois, parce qu'elle porteroit la moitié du fardeau, & j'aurois le plaisir de la posséder, & de voir tous les yeux embarrassés, & ne savoir sur laquelle des deux se fixer. A Troyes, où nous passâmes quatre jours, ce fut à peu près la même chose. Une fois, impatientée

de tant de regards, il m'échappa de dire tout haut : *Mon Dieu , qu'on est badaud par-tout !* Mais en voilà assez là-dessus ; car je m'impatiente encore en t'écrivant toutes ces faibles. Tout ce que je veux t'ajouter, c'est qu'on ne me verra pas souvent en ce pays-là , que je n'appelle plus autrement que *le pays des regards*. Cependant je veux te dire deux mots sur Troyes.

Cette Ville est grande , considérable & riche par son commerce & ses foires. De plusieurs manufactures celle des Toiles (dont les blanchisseries sont curieuses à voir) est importante. On y fabrique aussi une grande quantité de papier ; mais il n'est pas beau. Il y a beaucoup d'Eglises , de Couvents , plusieurs Abbayes. J'y ai vu avec émotion l'Abbaye de Notre-Dame, où ma bonne tante a prononcé ses vœux, & où elle a poussé bien des soupirs & versé bien des larmes. Nous étions logés au Palais Episcopal. La Cathédrale est belle , & approche beaucoup de celle de Paris. Le Château où les Comtes de Champagne faisoient autrefois leur résidence subsiste encore , & annonce son antiquité. J'ai vu l'Eglise de Saint Etienne ; elle est précisément derriere l'Abbaye de Notre-Dame : cela m'a fait une seconde sensation par rapport à ma tante. Une chose que l'on m'a fait remarquer, & qui est singuliere, c'est que dans la boucherie de cette Ville , il n'entre point de mouches à vers : elles vont pour y entrer ; mais elles restent à la porte & aux environs. Les bonnes gens de Troyes disent

que c'est parce que Saint Loup leur Evêque les a conjurées. Les Troyens sont doux, affables & fort gais : les étrangers n'éprouvent jamais de leur part que prévenances & politesses.

Madame de la Tour apprit à Troyes la nomination de M. de Noailles Evêque de Châlons-sur-Marne, à l'Archevêché de Paris. Elle écrivit aussi-tôt une Lettre de compliment au Prélat, qui étoit un ami particulier de son mari, & qui a pour elle une estime singulière. A l'occasion de cette Lettre, elle me dit d'un air de mystère : je le complimente, & moi je me félicite, car j'aurai recours à lui quelque jour pour une chose importante. Puis elle me dit en confidence qu'elle ménage à son fils une femme d'un mérite rare, & d'une figure si charmante, qu'elle est sûre que son fils l'aimera au premier coup-d'œil, & que si elle desire qu'il continue de m'aimer, c'est afin qu'il ne puisse s'attacher à personne. Elle m'ajouta qu'elle ne pouvoit m'en dire davantage alors, parce qu'il y a du mystère touchant la jeune Demoiselle. Quand j'en saurai plus, ma chère Baronne, je t'en dirai plus.

C'est à Madame de Maintenon que M. de Noailles est redevable de l'Archevêché de Paris, car le Roi ne vouloit pas le nommer ; mais cette Dame a si bien représenté à Sa Majesté le zèle & la piété du Prélat, que le Roi s'est rendu, & se loue actuellement de sa nomination.

A la fin, ma chère amie, mon Perro-

quet fait sa premiere leçon , il est parvenu à te nommer. Depuis que je l'ai , je ne cesse de lui répéter ton nom. Enfin il y a trois jours il se mit à crier : *Madame de Neufpont , à Paris , à Paris.* Et cela du ton qu'il faut. Il t'appelle encore à ce moment : quand lui obéiras-tu ?

L E T T R E L X X X I.

Du 26 Novembre 1695.

JE viens de recevoir en dînant la Lettre de M. de Neufpont. Quoi ! ma chere , ma belle Baronne , te voilà mere d'une fille ? Cette nouvelle m'a fait tressaillir de joie. Sais-tu pourquoi ? Mon fils a huit ans : c'est donc une femme pour lui qui vient de naître ? Oui , c'est une femme pour lui ; & c'est la fille de mon amie , qui sera tout elle-même pour l'ame & pour la figure. Quel bonheur ce sera pour mon fils ! Quelle satisfaction ce sera pour moi ! Si tu voyois avec quel transport je vois la possibilité de nous voir un jour meres communes !... Ah ! pour le coup , il n'y aura plus d'obstacles pour nous voir ! Mais que dis-je ? Si nous ne nous embrassons que dans ce temps-là , que notre plaisir est loin encore. Cette réflexion vient troubler ma joie. Je veux la bannir de mon esprit , pour ne m'occuper que de ce qui fait actuellement ma félicité.

Songes-y bien , ma chere , ta fille doit être à mon fils : eleve-la pour lui ; j'eleve-

rai mon fils pour elle : son cœur est bon , il est tendre , il s'attache fortement , trop fortement même pour son âge ; mais cela n'est pas d'un mauvais présage pour une femme. Je veux qu'il fasse le bonheur de ta fille , qu'il l'aime comme je t'aime , & qu'il ne vive & ne respire que pour elle.

Mon mari s'est aperçu de l'excès de ma joie ; mais je n'ai pas jugé à propos de lui faire part de l'objet. Il est idolâtre de ce fils aîné : il me croiroit peut-être disposée à contraindre un jour son inclination pour favoriser mes vues. Oh ! je ne suis point de ce goût-là. Ni toi non plus , n'est-ce pas ? Nous tâcherons que ce qui paroît possible puisse être agréé dans son temps ; mais il faudra que les deux cœurs intéressés se conviennent. J'en ai l'espérance : Dieu m'en donne la joie.

On m'apprend à ce moment que M. Nicole vient de mourir. C'étoit un homme bien simple à l'extérieur , mais bien grand dans l'ame. Il avoit cependant ses faiblesses , comme tous les gens d'un esprit supérieur ont les leurs : lorsqu'il alloit par les rues , il avoit toujours peur que quelque débris de maison ne lui tombât sur la tête : quand il alloit en voyage sur l'eau , il craignoit toujours d'être noyé ; mais toutes ses craintes ne l'empêchoient pas de s'exposer pour ses amis. C'étoit un homme de beaucoup de génie , d'une grande érudition , d'un esprit solide & profond , & de mœurs irréprochables. Sans avoir les manières du monde , il avoit la conversation agréable , j'aimois à l'entendre causer.

L E T T R E L X X X I I.

Du 10 Janvier 1696.

MON cœur s'épanouit, ma belle Baronne, à la lecture de ta Lettre. Tu fais bien de me parler de ta fille ; elle est à moi aussi-bien qu'à toi, puisque tu me la promets pour mon fils, que tu l'éleve pour lui, que tu consens à mes desirs. Je suis bien aise qu'elle soit nourrie sous tes yeux : & quoique sa complexion soit délicate, nous avons tout lieu d'espérer puisqu'en même temps elle paroît excellente. Je ne suis point étonnée de ce que M. de Neufpont s'y attache plus qu'il n'a fait à ses fils ; les peres aiment toujours mieux leurs filles que leurs garçons, c'est dans la nature. Pour moi, il me semble que mon fils me devient plus cher depuis la naissance de sa petite femme, qui est la fille de ma bien-aimée, de ma toute amie, d'une autre moi-même. Je trouve que tout me rit depuis que tu peux devenir mere de mon fils & moi de ta fille. Quoique ce bonheur soit éloigné, il n'en est pas moins bonheur : le desir soutenu par l'espérance & la possibilité, procure presque autant de plaisir que l'effet même.

M. de Cambrai a composé pour les jeunes Princes un Ouvrage que je n'ose appeler *Roman*, tant il est sage. Ce sont les *Aventures de Télémaque*, *fils d'Ulysse*. Il est fait

pour apprendre aux Princes à régner. Il n'est encore que manuscrit. J'en ai lu quelques morceaux : cet Ouvrage fait le charme du cœur ; le style en est élégant , l'expression noble , la narration pleine d'agrément ; en un mot , ce Livre seul , au dire de tous les connoisseurs qui l'ont vu , peut conduire son Auteur à l'immortalité. Dès qu'il sera imprimé , mon premier empressement sera de t'en envoyer un exemplaire. Ce Prélat n'a accepté son Archevêché qu'à condition qu'il résidera neuf mois dans son Diocèse , & qu'il n'en passera que trois auprès des Princes à la Cour. Il s'est démis en même temps d'une Abbaye considérable , disant que le revenu de l'Archevêché de Cambrai lui suffisoit. Voilà un bel exemple de régularité & de désintéressement.

Les Jésuites tourmentent toujours le pauvre M. de Santeuil , qui n'a pas le courage de les envoyer promener , à cause de leur crédit à la Cour. Il craint pour une pension que le Roi lui fait ; c'est un peu naturel. On est bien à plaindre quand on a affaire à des Jésuites , ou à craindre qu'ils ne se mêlent de nos affaires. Mon perroquet t'appelle vingt fois le jour , & mon cœur à tous les instans.



L E T T R E L X X X I I I .

Du 29 Mars 1696.

IL ne m'a pas été possible , ma chere Baronne , de contenir ma joie ; il m'a fallu une confidente , & c'est Madame de l'Ecluse , notre amie commune , que j'ai choisie. En lui parlant de ta bonne santé & de celle de ta fille , je lui ai confié mes projets , mes desirs , mes espérances , mes transports. Elle a faisi mon idée , l'a approuvée , s'en est réjouie , & elle en desire l'exécution. Elle t'embrasse , & dit que pour le coup cette alliance lui procurera le plaisir de te voir & de t'embrasser effectivement.

Voici une singularité. M. de la Tour , ce carnaval , a été de toutes nos fêtes : & le Lundi gras il s'avisa de dire à sa mere , au sortir d'un bal où il s'étoit trouvé d'aimables Demoiselles , qu'il avoit beau voir de belles femmes , qu'il n'en trouvoit aucune de ma figure & de mon mérite ; que cependant approchant de ses vingt-six ans , il croyoit devoir fixer son choix sur quelque objet , sinon parfait , du moins aimable par quelque coin ; qu'enfin il la prioit de vouloir bien lui faire elle-même ce choix. Cette déclaration du fils rend la mere comme une folle ; elle craint qu'il ne s'attache au premier objet qui flattera ses yeux , & elle en est dans une transe mortelle & dans un cha-

grin extrême. Tous les jours elle me l'amène, & ne cesse de lui faire remarquer le moindre de mes avantages, en lui disant qu'il sera difficile de lui trouver une femme comme moi; qu'il ne faut rien précipiter, & qu'elle le prie de ne s'en rapporter qu'à elle pour la recherche. Sa frayeur me surprend, son mystère m'intrigue, & son secret excite de plus en plus ma curiosité.

Mon mari doit envoyer ces jours-ci à M. de Neufpont la dernière édition des *Entretiens sur la pluralité des Mondes* de M. de Fontenelle. C'est une philosophie qui n'est nullement philosophique, & qui par conséquent est à la portée de tout le monde; c'est même un ouvrage que le galant Auteur a composé pour les femmes. Je l'ai lu & relu avec plaisir, avec goût & avec admiration, & je pense que tu le liras de même. Si les conjectures sont justes, comme il y a beaucoup de vraisemblance, que nous sommes loin de connoître toutes les beautés qui existent, & tous les ouvrages du Tout-Puissant! Que nous sommes petits en comparaison de si grandes choses! & qu'on doit se trouver humiliés lorsqu'avec un peu de réflexion on apperçoit son ignorance! car, ma chère, plus nous lisons, plus nous apprenons, plus nous concevons; & plus nous sentons que nous ne savons rien. Madame de Miramion est morte Samedi: la voilà dans le pays des Sciences.

LETTRE

L E T T R E L X X X I V .*Du 2 Mai 1696.*

TOUT ce qu'on t'a raconté de Madame de Miramion, est vrai, ma chere amie; & l'on ne t'a pas encore dit tout. C'étoit une femme de la plus haute piété, une Sainte, ou il n'y en a pas. Elle fut élevée avec soin, & mariée à seize ans moins quelques mois. Son mari mourut avant l'année révolue de son mariage, & la laissa grosse. Cinq mois après, elle accoucha d'une fille. Comme Madame de Miramion étoit d'une grande beauté, jeune & riche, plusieurs partis la rechercherent; mais elle les remercia tous, & résista constamment à un second mariage. En 1648, le Comte de Buffy étant devenu veuf, offrit sa main à Madame de Miramion; elle le remercia comme les autres. Mais l'aimant passionnément, il l'enleva : elle en tomba malade, reçut l'Extrême-Onction, & pensa en mourir de douleur. Ainsi M. de Buffy se vit forcé de la respecter & de la laisser tranquille. Cette entreprise la détermina l'année d'après à faire vœu de chasteté. Aussi-tôt elle s'appliqua à visiter les malades & les pauvres, à les soulager de ses aumônes, & à les servir de ses propres mains. Au milieu de ces exercices, elle s'occupoit de sa fille, & veilloit à son éducation. Elle en fit un sujet digne d'elle, & la maria à l'âge de quin-

ze ans à M. de Nesmond , Maître des Requêtes. Ce fut alors que dégagée de tout soin de famille , elle fonda toutes ces Maisons de charité dont tu me parle. Les bonnes œuvres de cette Dame sont immenses , ses charités excessives , ses vertus héroïques. Rien ne lui coûtoit pour le bien du prochain & pour la gloire de Dieu. Ma mémoire ne peut fournir à te rendre les sommes qu'elle a employées en bonnes œuvres. Elle les déployoit par des dix , vingt , soixante mille livres & plus. Dans un temps de misère , elle a redoublé tellement ses aumônes , que tous ceux qui en étoient témoins , restoient immobiles d'admiration & de surprise. Elle faisoit distribuer plus de deux mille potages par jour. Enfin je me tais , parce que je ne suis pas digne de célébrer tant de vertus. Elle est morte , ou plutôt , elle est passée de cette vie à une meilleure , le 24 Mars , & a été enterrée , selon sa volonté , dans le cimetière de sa Paroisse. C'est M. de Pomponne , son ami & son admirateur , qui m'a raconté tout cela.

Un des jours de la Semaine-Sainte , il a perdu encore une de ses bonnes amies , Madame de Sévigné. Elle est morte à Grignan chez sa fille qui étoit malade ; & c'est la fatigue qu'elle a eue auprès d'elle , & la crainte de la perdre , qui l'a mise au tombeau. Lorsqu'on apprit à Paris sa mort & la cause de sa mort , tous ses amis se réunirent pour dire qu'elle aimoit trop sa fille , & qu'elle étoit la victime de sa tendresse. Je ne con-

çois pas comment on peut blâmer dans une mere un excès de tendresse. L'amour maternel doit-il avoir des bornes ?

Je trouve un plaisir infini , ma chere Baronne , à te faire des détails sur les gens de mérite , parce que tu n'es pas une femme ordinaire , toi , une femme frivole ; les choses solides te plaisent , & t'amusent plus que les fanfreluches ; & tout ce qui te peint la sagesse , les vertus , les bonnes mœurs , les talens , est toujours pour toi un tableau digne de fixer tes regards & d'exciter ton admiration.

Voici deux épîtres que M. Despréaux a composées l'année derniere. Il adresse l'une à *ses Vers* , l'autre à *son Jardinier d'Auteuil* , c'est-à-dire , au Jardinier de sa maison de campagne. Il appelle la premiere *ses inclinations*. Cette prédilection fait l'éloge de la piece. C'est lui-même qui me les a données. Tu n'as pas le bonheur , toi , de recevoir des présens de gens d'un tel mérite.

J'ai été à Versailles la semaine derniere , & j'ai essuyé bien des reproches d'amitié de Madame de Maintenon. Elle m'a fait faire avec elle une petite caravane à Saint-Cyr. Il paroît qu'elle se trouve plus dans son centre à ce Monastere qu'à la Cour. Il est vrai qu'elle n'a là que des amies , & qu'ici c'est tout le contraire. On ne lui rend pas justice , car c'est une femme pleine d'égards pour tout le monde , & douée des plus excellentes qualités. Ses envieux disent qu'elle creve d'ambition. Mon Dieu , route autre femme

à sa place en auroit autant qu'elle , & peut-être plus. Mais ainsi va le monde ; il critique & il critiquera , & il ne fera jamais content de son sort , parce qu'il enviera toujours celui des autres.

L E T T R E L X X X V.

Du 20 Juillet 1696..

P A R M I les livres que mon mari envoie à M. de Neufpont, il y en a un pour toi, ma chere amie, que je t'envoie : ce sont les Caractères de M. de la Bruyere, qui est mort huit jours après ma dernière Lettre. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, de jugement & de délicatesse. L'ouvrage que je t'envoie, te donnera une idée de cet homme. M. l'Abbé Fleuri le remplace à l'Académie Française ; il y a pris séance Lundi, & dans son discours, il a fait l'éloge de son prédécesseur.

M. de Santeuil a toujours les Jésuites à ses trousses à l'occasion de l'Epirophe de M. Arnauld. Je le plains : car, en faisant tout ce qu'il peut pour les contenter, il ne les contente pas ; ils voudroient une pleine rétractation, & M. de Santeuil dit qu'il ne veut pas chanter la palinodie. Je l'ai vu l'autre jour dans une maison ; il me paroît excédé. Effectivement il subit des reproches de tous les côtés : les amis de M. Arnauld lui disent qu'il trahit la vérité ; & les Jésuites

qui lui font dire plus qu'il ne veut, lui disent aussi la même chose. Ce M. de Santeuil, ma chere, est un original sans copie. En lisant les Caractères de M. de la Bruyere, tu trouveras son portrait sous le nom de Théodas. M. de la Bruyere le connoissoit parfaitement, & étoit son grand ami; ils passaient ensemble trois mois de l'année à la campagne.

Depuis le Traité qui a été conclu le quatre de ce mois par M. de Tessé, entre le Roi & le Duc de Savoie, on ne parle ici que du mariage de la Princesse sa fille avec le Duc de Bourgogne; & l'espérance d'une paix prochaine répand la joie dans tous les cœurs. Comment ne l'y répandroit-elle pas? Tout le monde est excédé des dépenses que la guerre a entraînées & des taxes qu'elle a exigées.

Mon fils, ton gendre futur, a un Précepteur unique pour les talens, la douceur, le caractère d'esprit & l'adresse à exciter l'émulation dans l'ame de son Eleve, & à lui faire aimer l'étude. Oh! j'espere qu'il fera de mon fils un prodige. Il est homme de bonne condition: sa naissance seule lui donnoit droit à notre table; mais quand il est entré au logis, il nous a demandé de lui faire servir à manger dans sa chambre. Nous avons adhéré à son desir avec d'autant plus de plaisir, que cela nous donne toute liberté, mais à certains jours de l'année nous l'obligeons de manger avec nous. Il est d'une égalité d'ame que nous admirons depuis trois ans.

qu'il est au logis. Ainsi , ma chere , voilà l'homme qui forme un mari pour ta fille. Que Dieu bénisse ses soins , & seconde nos vues.

L E T T R E L X X X V I .

Du 12 Août 1696.

MONSIEUR de Pomponne marie demain sa fille au Marquis de Torci, fils de M. de Croissi , qui est mort il y a quinze jours. Il s'annonce fort capable de remplacer son pere. Je voudrois bien , ma belle Baronne , s'apprendre de même le mariage de M. de la Tour. Je ne fais pas si jamais ce pauvre garçon parviendra à posséder un objet qui puisse le rendre à lui-même , & faire sa félicité. Il est dégagé des chaînes que je lui faisois porter malgré moi ; & il est rentré dans de nouveaux fers , qui ne lui feront peut-être pas plus favorables que les premiers , ni plus légitimes. Tu te rappelles sans doute que l'Abbesse du Couvent où demeure Madame de la Tour , étoit tante de son mari ? Par conséquent , cette Dame est grand'tante du Marquis. Jeudi dernier , ma belle-sœur donna à dîner à son fils dans son appartement. Comme neveu de l'Abbesse , il a quelquefois la permission d'y entrer. C'est le premier repas en forme que la mere ait donné à son fils : jusqu'à présent , elle ne lui avoit donné que des déjeûners & des collations , par la raison que très-souvent ils se trouvoient ensemble à des

repas , soit chez nous , soit ailleurs. L'Abbesse étoit du dîner , comme tu pense bien ; & avec elle , il y avoit une jeune Demoiselle de seize ans , nommée Mademoiselle de Saint-Laurent. C'est un Ange pour la figure. M. de la Tour en devint amoureux au premier coup d'œil. Pendant le repas , il fut encore plus enchanté d'elle par sa douceur , les graces de sa conversation , en un mot , par son esprit que l'Abbesse & la Marquise lui faisoient mettre dans tout son jour ; & il se flatta alors que puisqu'on la lui faisoit voir , on la lui destinoit : les regards qu'il lançoit sur elle , étoient tout de feu. Madame de la Tour s'en apperçut , à ce qu'elle m'a dit ; & pour y mettre fin , l'Abbesse & elle lui demanderent sur la fin du dîner , s'il vouloit assister à une cérémonie qui doit se faire à leur Couvent mardi prochain. Il leur dit , en fixant Mademoiselle de Saint-Laurent , que cela lui seroit plaisir , que ce seroit pour lui une occasion de revoir *Mademoiselle*. Oh ! pour cela , oui , lui dit tout de suite sa mere , tu la verras , car c'est elle qui prend le voile ce jour-là. Ces paroles le mirent comme un fou : Quoi ! dit-il , Mademoiselle est destinée pour le Couvent ? On le lui assura. Dans le moment , ses yeux furent inondés de pleurs. L'Abbesse alors renvoya la Demoiselle.

Après que M. de la Tour eut versé bien des larmes sans être interrompu , il dit à sa mere & à sa tante , qu'elles venoient de faire une grande imprudence en lui faisant voir *Mademoiselle de Saint-Laurent*, s'il n'y avoit

pas moyen de la lui faire avoir pour femme ; en leur ajoutant qu'il étoit de leur devoir de la lui procurer ; qu'il l'auroit , ou n'en auroit jamais d'autre , & qu'il les prioit de ne rien négliger pendant qu'il en étoit encore temps. La réponse qu'il en eut , fut qu'on avoit déjà tout tenté , mais inutilement ; que les pere & mere l'ont destinée pour le Couvent dès l'âge de six ans , & qu'ils ne veulent entendre aucune proposition contraire. Sa mere lui ajouta qu'il y avoit déjà du temps qu'elle travailloit à la lui obtenir , mais que les pere & mere étoient inflexibles , & qu'ils vouloient absolument que leur fille prît le voile Mardi ; & que l'année révolue elle pronçât ses vœux. Belle conclusion ! dit M. de la Tour tout en colere ; eh ! pourquoi me l'avoir fait voir ? apparemment que votre intention est que je garde le célibat ? eh bien ! vous serez contente. En disant cela il se mit à pleurer ; & ce fut là le métier qu'il fit toute l'après-midi , sans avoir pu obtenir la promesse d'une nouvelle tentative.

Le lendemain , ma chere Baronne , Madame de la Tour vint nous voir ; & elle nous raconta cette histoire. Nous nous regardions mon mari & moi , bien surpris des procédés de la Marquise. Que je plains mon pauvre neveu , s'écria mon mari ! mais , ma sœur , lui dit-il , vous qui avez du sens , comment avez-vous pu exposer votre fils à voir une seconde fois son cœur en butte contre un amour inutile ? vous qui avez éprouvé combien il est cruel d'aimer sans espérance ,
pourquoi

pourquoi l'exposez-vous à un pareil tourment ? Je crains , dit-elle , qu'il ne s'attache follement à quelque objet , & je suis bien aise que la vue de ma jeune Novice l'en détourne. Mais , dit mon mari , vous avez donc quelqu'espérance ? Tant qu'elle n'aura pas prononcé ses vœux , dit-elle , n'y en aura-t-il pas ? Et si vous ne réussissez pas , reprit mon mari , que ferez-vous de votre fils ? car , à ce que je vois , il sera dans le plus grand désespoir. Eh mais ! dit-elle d'un air sans souci , croyez-vous que je doive me mettre en quatre pour lui ? je ferai tout ce que je pourrai & rien de plus. Jusques là j'avois gardé le silence. Je le rompis alors : Ah ! ma sœur , lui dis-je , je ne vous reconnois plus ; votre indifférence sur le bien-être de votre fils n'appartient qu'à une mauvaise mere , & j'ai bien de la peine à vous croire telle. Mais , ma sœur , me repliqua-t-elle , vous en penserez ce qu'il vous plaira , je ne puis faire l'impossible. Vous auriez pu , lui dis-je , ne lui point faire voir l'objet , vous le savez si susceptible d'attachement pour la beauté ? Encore un coup , reprit-elle , je ne suis pas fâchée de le voir épris de Mademoiselle de Saint-Laurent : je suis sûre de son cœur pendant un an ; après ce temps , si on ne voit pas jour à pouvoir réussir , on pourra peut-être lui trouver quelqu'un qui lui convienne. Oh oui ! dit mon mari , il sera bien disposé à vous écouter tant que son cœur ne sera pas à lui : Allez , ma sœur , continua-t-il , mon pauvre neveu

est bien à plaindre ; ou il prendra le parti du Couvent , ou il en mourra. Eh bien , dit-elle , s'il en meurt , vous serez mes héritiers. Je me soucie bien de votre succession ! dit mon mari tout en colère , j'aime bien mieux que mon neveu soit content , & que tout soit dans l'ordre. Il ajouta , que fait-il ? il est dans le chagrin ; il n'est pas venu nous voir hier , il devrait être venu aujourd'hui. En même temps il sonna , & envoya chez lui pour l'inviter à venir passer la journée avec nous.

Dans l'intervalle , la mere nous demanda de ne point dire à son fils qu'elle étoit disposée à poursuivre sa pointe pour obtenir Mademoiselle de Saint-Laurent. Nous lui demandâmes si son intention étoit de désespérer son fils. Elle nous répondit qu'elle ne vouloit point être tourmentée , & qu'il ne lui donneroit point de repos s'il savoit sa disposition. Pour cela , ma sœur , lui dis-je , voilà une belle raison pour lui refuser encore cette consolation ! Pour moi , je ne vous promets rien , je lui dirai tout ce qui me paroîtra capable d'adoucir sa situation.

Il arriva. La vue de sa mere lui fit verser des larmes qu'il s'efforçoit de retenir. Il lui dit cependant bon jour , & l'embrassa. Son air abattu nous fit pitié. Mon mari lui dit : eh bien ! Marquis , te voilà donc encore malheureux du côté de l'amour ? Oui , mon oncle , dit-il , puisque Madame le veut , en montrant sa mere. Elle ne lui répondit rien. Un moment après il reprit : A le bien prendre , mon oncle , je ne fais que commencer

à l'être : j'ai aimé ma tante , & je l'aime encore ; mais à proprement parler , ce n'est point amour , c'est admiration , estime ; on n'est point malheureux pour connoître & aimer le bon & le beau. Aujourd'hui on me fait voir une jeune beauté , seule comparable à ma tante , adorable comme elle , spirituelle comme elle , parfaite comme elle ; & c'est pour me dire que je n'ai que faire d'y prétendre : pourquoi ? parce qu'on destine ce chef-d'œuvre de la nature pour le Couvent ! Cette pensée me révolte , ajouta-t-il ; il faudroit que des pere & mere si indignes rentrassent dans le néant. En disant cela des larmes sortirent encore de ses yeux. Sa mere en fut pourtant émue ; elle lui dit d'espérer & de prendre patience pendant l'année.

Comme j'ai marqué un grand desir de connoître Mademoiselle de Saint-Laurent , nous avons fait la partie de nous trouver tous à la cérémonie de Mardi. Malgré son chagrin , M. de la Tour attend ce jour avec impatience ; il le regarde comme un jour de fête pour lui : Je la verrai du moins , dit-il , & ce n'est pas peu de chose que de voir pareils objets. Qu'il est à plaindre ! pour un plaisir d'un moment il va nourrir son espérance , qui dégénérera peut-être en désespoir. Si c'est là cette femme que sa mere lui destinoit , c'est une épouse bien aventurée.

Mon mari m'a menée à Meudon , il y a environ quinze jours , pour faire nos com-

plimens à Monseigneur sur le futur mariage du Duc de Bourgogne. Monseigneur m'a dit d'un air fort gracieux : Il faut des événemens comme celui-ci , Madame , pour que j'aie le plaisir de vous voir. Il nous a fait asseoir ; & dans le courant de la conversation , il m'a demandé si j'avois toujours de la répugnance pour la Cour. Je lui ai répondu qu'oui , sans balancer. Ainsi , Madame , a-t-il répliqué , on perdrait donc ses peines de vous offrir une place auprès de la future Duchesse de Bourgogne ? Et sans me donner le temps de répondre , il a dit à mon mari : Mon cher Comte , si vous n'êtes pas Duc , c'est bien votre faute. Cela est vrai , ma chere Baronne , mon mari seroit Duc si nous eussions voulu accepter , lui ou moi , ce qui nous a été offert ; mais malheureusement nous n'avons pas d'ambition , & nous sommes riches & en état de vivre dans l'indépendance.

L E T T R E L X X X V I I .

Du 26 Septembre 1696.

MON poupon de joie est mort en trois jours dans des convulsions causées par ses grosses dents. J'étois très-attachée à cet enfant ; cependant , ma chere amie , le croiras-tu ? je me sens plus de dépit que de douleur : mon mari , cet homme si tendre , si sensible , si susceptible d'attachement , s'est réjoui

de sa mort ; & sa joie me révolte , & suspend ma peine pour ne me faire sentir que le dépit. Quel pere ! Un enfant de quatre ans , aimable au possible , qui le caressoit préféralement à tout autre , n'a pas pu trouver une petite place dans son cœur ! Ah ! ma chere , que le mien est navré ! je sens qu'il se fend en t'écrivant. Ce soir j'écrirai à ma tante la mort de ce filleul qu'elle a tant baisé , tant aimé ; mais je me tairai sur l'indifférence du pere pour cet enfant , de peur de diminuer en elle la grande estime qu'elle a pour lui : car elle l'aime à la folie , mon mari ; les Lettres qu'elle m'écrit ne respirent que lui , ne contiennent que son éloge. Aussi je ne rougis plus de l'avoir aimé tout d'un coup comme j'ai fait ; & c'est à elle que j'en ai l'obligation ; car pendant plusieurs années , je traitois de foiblesse mon attachement d'avant mon mariage. Pendant qu'elle étoit à Paris , elle a su me faire sentir qu'il est des hommes d'une figure & d'un mérite qui entraînent tout ; & que quand on aime comme j'aimois , il n'y a point de reproches à se faire. C'est qu'elle a su par mon mari même qui lui a fait avec précaution des détails , qu'il n'y avoit point de passion dans mon amour. Effectivement , ma belle Baronne , malgré les Lettres , en apparence passionnées , que je t'écrivois à son sujet , mon cœur seul étoit affecté , j'étois ignorante & innocente comme l'enfant d'un jour.

Nous partons demain pour nos Terres. M. de la Tour fera de nos voyages comme

de coutume. Nous avons vu prendre le voile au cher objet de sa tendresse. Tout ce que je puis t'en dire, c'est qu'elle est belle & spirituelle au-delà de toute expression. Nous avons tous dîné à la même table le jour de sa prise d'habit. Elle y avoit pour tous parens son pere, & un vieux oncle octogénaire; & elle étoit dans un enjouement qui décontenançoit le pauvre M. de la Tour. Je crains bien pour lui, une joie si grande annonce une grande vocation. Cependant j'ai remarqué que les yeux de la jeune voilée se portoient souvent & comme naturellement sur lui.

La paix avec la Savoie a été publiée à Paris Lundi; & le contrat de mariage du Duc de Bourgogne avec la Princesse Adélaïde a été signé hier.

LET TRE LXXXVIII.

Du 24. Novembre 1696.

NOUS arrivons à ce moment de nos campagnes, ma chere amie. Que j'ai fait de courses! J'ai été malgré moi en Champagne, en Normandie & en Cambrésis, où mon mari a une Terre qui vient de ses pere & mere. Je me suis déplue par-tout, excepté à Nogent, qui est le seul endroit où je me trouve à mon aise après Paris. Je n'ai encore vu personne; par conséquent je ne fais aucune nouvelle. J'ai voulu t'écrire deux mots pour

t'annoncer mon retour , & te recommander de me donner des nouvelles de ta fille. Tu as tant éprouvé de malheurs avec tes autres enfans , que je crains toujours pour elle. Mon Dieu , que nous serons heureuses si Dieu nous la conserve ! Son petit mari se porte à merveille. Il n'a pas été de toutes nos caravanes , car c'est un grand garçon qui a déjà des devoirs à remplir ; il est venu à Nogent seulement , avec son Précepteur , & y a resté trois semaines avec nous.

Je t'envoie par le Messager ordinaire, quelques Ouvrages plaisans de M. le Noble, pour t'amuser dans ton Château isolé.

L E T T R E L X X X I X.

Du 12 Janvier 1697.

TON billet du mois passé , ma chere Baronne , m'a causé une joie infinie ; & tout ce que tu me dis de ta fille dans ta dernière Lettre , me dilate l'ame. Dieu lui conserve sa bonne santé , & me donne la joie de l'embrasser un jour à titre de mere.

Je suis surprise de ce que tu ne me dis rien de la Princesse de Savoie. Elle a passé si près de toi ! Seroit-il possible que tu ne l'eusse pas vue ? On raconte à Paris qu'elle a été reçue à Lyon aux acclamations de toute la Ville , & que les peuples ne l'appelloient que *la Princesse de la paix*. C'est bien singulier qu'il faille que je te dise des nouvelles de ton

pays. La Duchesse de Lude , sa Dame d'honneur , l'y a fait séjourner , tant pour la remettre de la fatigue du voyage , que pour répondre à l'empressement des Lyonnois pour la voir. Le Roi a été au-devant de la Princesse jusqu'à Montargis , accompagné de Monseigneur & de Monsieur : il a été , dit-on , si enchanté d'elle , qu'il l'a fait causer pendant quatre heures. Ce n'est pourtant encore qu'un enfant d'onze ans ; mais elle a plus d'esprit que son âge n'en permet d'ordinaire. On coucha à Montargis. Le lendemain on vint dîner à Nemours , où le Duc de Bourgogne reçut cette Princesse. De là elle a été conduite à Fontainebleau , ensuite à Marly , puis à Versailles. Il a été question alors du nom qu'on lui donneroit. Le Duc de Savoie avoit fait prier le Roi de lui laisser son nom jusqu'à son mariage , qui ne doit se faire qu'à la fin de l'année ; mais le Roi qui auroit voulu qu'on l'eût appelée tout de suite *Duchesse de Bourgogne* , a tenu conseil avec ses Ministres ; & il a été décidé qu'on ne la nommera ni Duchesse de Bourgogne , ni Princesse de Savoie , mais *la Princesse* tout court. Et c'est ainsi qu'on l'appelle. Le jour de Noël à son lever elle a trouvé sur sa toilette un petit Jesus , dans une crèche bien travaillée & bien ornée , que la Duchesse de Lude lui avoit fait faire , & dont elle lui faisoit présent. Le jour de l'an elle a reçu des étrennes magnifiques de tous les courtisans. Mais le Roi & Monseigneur lui en ont donné d'incomparables : tous les bijoux & tou-

tes les pierreries de la Reine & de Madame la Dauphine , & mille autres choses nouvelles & de grand prix. Tu pense bien , ma chere amie , qu'il m'a fallu aller en Cour à son occasion. Je suis une ingratitude , car je devrois aimer ce pays-là pour tout l'accueil que l'on m'y fait , & je le goûte moins que jamais. La Princesse , sans être une beauté , a mille charmes , qui sont d'un heureux présage & pour elle & pour nous. Sa physionomie est ouverte & riante , & ses manieres sont pleines de noblesse.

M. de Torcy répond très-bien au jugement qu'on a porté de lui ; avec l'aide & les avis de M. de Pomponne son beau-pere , il remplit la place de son pere à sa gloire.

En t'écrivant , ma chere amie , le cœur me bat , parce que je veux te faire part d'une chose qui attriste mon ame. Je suis grosse de deux mois. Tu ne pourrois jamais deviner la singularité avec laquelle mon mari l'a appris. A peine me suis-je apperçue de mon état , que je me suis fait un plaisir malicieux de le lui dire. Hélas ! j'en ai été bien payée. Tu es grosse , ma belle Comtesse , m'a-t-il dit ? eh bien , c'est pour toi ce nouvel enfant ; j'ai le mien & je m'y tiens. Bon ! lui dis-je , j'ai moitié du tien , tu auras moitié du mien. Nous badinâmes ainsi pendant quelques minutes. Après quoi il me dit d'un ton très-sérieux ; qu'il étoit fâché de ma grossesse ; qu'il trouvoit tant de plaisir à aimer son fils , qu'il craignoit qu'un autre enfant ne lui enlevât une portion de son cœur ; qu'il

vouloit pourtant conserver le tout pour son aîné ; & que pour cela il me prioit de lui pardonner sa foiblesse , mais de le seconder : Tu es une bonne femme , me dit-il , tu es aussi une bonne mere ; je m'en rapporterai à toi : fais-le élever hors de la maison cet enfant ; que je ne le voie pas qu'il ne soit grand ; occupe-toi de lui ; fournis abondamment à ses besoins , à ses plaisirs même ; pourvois à son éducation ; sois prodigue pour lui ; j'approuve tout d'avance , je n'épargnerai rien pour son bonheur : je le répéterai , j'aime tant mon fils , & je trouve tant de plaisir à l'aimer , que je crains qu'un autre ne vienne troubler ma félicité.

Ce discours , ma chere Baronne , ma chere confidente , me perça le cœur : en l'écoutant j'étois pétrifiée ; lorsqu'il fut fini je demurai immobile. Mon mari voulut me baiser , je le repoussai. Là-dessus il me dit qu'il voyoit bien que je voulois lui refuser ce qu'il me demandoit , mais qu'il se conformeroit à ma volonté. C'étoit le matin qu'il m'ouvroit ainsi son ame. Je réfléchis à la chose tristement toute la journée , & je pris ma résolution.

Le soir donc , étant seuls , pendant que nos gens étoient à souper , je dis à mon mari que je cédois à sa demande ; qu'il ne verroit pas son enfant à sa naissance ; qu'il ne le connoîtroit que quand il seroit grand ; & que je prendrois toutes les précautions nécessaires pour le lui faire connoître au cas que je vinssse à mourir dans l'intervalle. Il

m'embrassa là-dessus ; mais ses caresses ne firent que m'affliger davantage. Cependant je ne lui fis aucun reproche ; & j'évite même depuis ce temps-là de parler & de ma grossesse & de mon enfant. J'aime mon mari malgré ses singularités , je serois fâchée de lui faire la moindre peine : il est dans la même disposition à mon égard ; mais son procédé lui est si naturel , qu'il ne croit pas que j'en doive ressentir de l'affliction. Il se trompe bien.

Je n'ai encore fait part à personne de ce que je t'écris : tous nos amis ignorent ma grossesse ; la plupart m'importent peu. Mais Madame de l'Ecluse va être après toi ma confidente. Comme elle n'a pas d'enfans , mon intention est de lui proposer d'élever le mien si son mari y consent. J'ai confiance qu'elle ne me refusera pas. Je compte lui demander à dîner Lundi , pour lui raconter mon histoire , & lui découvrir mon dessein. Si son mari & elle y donnent les mains , je me consolerais un peu. Je regarderai alors comme un bonheur pour réussir dans mes vues , l'obstination de mon mari à ne point voir M. de l'Ecluse ; car je suis résolue réellement à ne lui point faire voir son enfant qu'il ne soit grand ; & je ferai en sorte que cet enfant soit assez aimable pour obliger alors son pere à l'aimer , & même à se faire des reproches.

Voilà , ma belle Baronne , ce que je voulois t'apprendre. Ne me trouve-tu pas bien à plaindre ? Aurois-je pu croire jamais que

mon mari eût été capable de me donner de pareils chagrins ? L'aurois-je cru assez barbare pour bannir de sa présence son propre sang ? un enfant qui méritera peut-être tous les égards ? Ah ! ma chère , mes larmes coulent , & couleront encore bien des fois. J'ai écrit à ma bonne tante ma grosseffe , & rien de plus.

L E T T R E X C.

Du 26 Mars 1697.

MADAME de l'Ecluse a saisi avec joie la proposition que je lui ai faite de se charger de mon enfant ; mais elle m'a priée de n'en pas parler encore à son mari , parce qu'elle est sûre , dit-elle , qu'il acceptera ma proposition avec tant de plaisir , que ce seroit lui occasionner de l'impatience que de la lui faire sitôt. Ainsi , ma chère Baronne , nous remettons la chose au mois de Juin. Mon amie dit que deux mois d'attente seront encore bien longs pour son mari. Depuis cette ouverture je suis moins triste. Il faut bien que je me dispose à l'événement pour le supporter avec courage.

J'ai été à Versailles ce carnaval jusqu'à trois fois , pour répondre aux bontés de Monseigneur & de Madame de Maintenon , qui m'ont fait inviter aux Spectacles de la Cour. On recommence à y jouer des Tragédies pour l'éducation de la Princesse. Pour cela on a

élevé un petit Théâtre dans l'appartement de Madame de Maintenon. La jeune Princesse y joue son rôle , & fait très-bien. Plusieurs Princes , & les personnes de la Cour qui ont le plus de talens , font les personnages. Baron leur donne des leçons , & joue avec eux. La plupart des pieces que l'on joue sont de M. Duché : ses Pieces n'approchent pas de celles de M. Racine ; mais elles sont passables , parce qu'elles sont bien représentées. Si tu voyois , ma chere , avec quelle émulation joue notre jeune Princesse , son air animé , sa démarche noble , ses yeux si beaux , si expressifs , tu en serois enchantée. Elle fixe tous les regards , & gagne tous les cœurs. L'Abbé Fleury , Sous-Précepteur des Princes , qui est un homme connoisseur , dit d'elle des choses charmantes sur son esprit , son caractère , sur la bonté de son cœur , & la beauté de son ame ; & il assure qu'elle fera avec le temps une Princesse des plus accomplies. Cet Abbé Fleury est un homme d'un grand mérite , un homme célèbre , Auteur d'un grand nombre d'excellens Ouvrages. La solitude fait ses charmes , ses devoirs font sa gloire : servir utilement la Religion & l'Etat , voilà toute son ambition : les dignités & les richesses ne sont à ses yeux que des choses frivoles : en un mot , c'est un vrai Philosophe chrétien. Il n'a point de respect humain , il dit librement ce qu'il pense , même sur les matieres les plus délicates & les plus importantes. Dans des conférences qu'il fait avec des personnes choisies , il se fait toujours admirer.

M. Regnard depuis plusieurs années travaille pour le Théâtre François. Ses Pièces font fort de mon goût. *Le Joueur* qu'il a fait représenter sur la fin de l'année dernière, a eu un succès éclatant, & a fait dire de lui qu'il étoit un *petit Molière*.

LETTRE XCI.

Du 25 Juin 1697.

POURQUOI t'inquiéter, ma belle Baronne? Mes billets ne t'ont-ils pas assez prouvé que je me portois bien? Je supporte passablement ma situation & mes chagrins: tout prend une bonne tournure pour mon enfant. Lundi dernier j'ai dîné à l'Hôtel de l'Ecluse. Une singularité m'a tout d'un coup mise sur les voies de faire ma proposition au Marquis. Nous étions convenues mon amie & moi, de ne la faire qu'à la fin du dîner: & à peine fus-je entrée qu'étant assise vis-à-vis du Marquis, mon enfant, qui est d'une vivacité extraordinaire, fit un bond à me déranger les mains que j'avois alors posées sur mon gros ventre. M. de l'Ecluse qui s'en aperçut, me regarda, sourit, & dit: Comme il faute le petit drôle! Ah! Monsieur, lui dis-je aussi-tôt les yeux mouillés, c'est qu'il vous demande une grace ce petit infortuné. Ces paroles, accompagnées de larmes, firent le Marquis, qui avec le ton le plus obligeant reprit: Que me veut-il, Mada-

me, ce cher enfant ? Hélas ! Monsieur, lui dis-je, il vous demande d'être son papa tout le temps de sa jeunesse. Madame de l'Ecluse alors prit la parole, & raconta la bizarrerie de mon mari. Dans le moment M. de l'Ecluse tout transporté de joie vint se jeter à mon cou, en s'écriant : Ah ! Madame, quel bonheur pour moi ! que j'ai de joie ! que je vais être heureux d'avoir un enfant ! & un enfant aimable comme sa maman, ajoutoit-il en me serrant les mains, & en redoublant ses baisers. Lorsque ses transports furent un peu ralentis, ils me demanda pardon de la liberté avec laquelle il m'avoit embrassée. Puis il ajouta : mais aussi, Madame, je deviens presque votre mari, votre enfant va devenir le mien, je l'aimerai comme tel, & je sens que je l'aime déjà en pere. Ensuite il me demanda si je devois garder encore longs-temps ce cher objet de sa tendresse. Ce sont ses termes, & j'aurois voulu, ma belle Baronne, que tu eusse été témoin de son contentement, de sa joie, de cette scene si douce & si consolante pour moi. Quand je lui eus dit que j'avois encore environ deux mois à aller, il s'écria : O ciel, deux mois ! vaudroit autant dire deux ans. Là, me dit mon amie, ne t'ai-je pas bien dit que deux mois d'attente seroient un terme bien long pour lui ? Eh ! lui dit-elle, que seroit-ce donc si nous t'avions parlé de la chose dès le commencement de la grossesse ? Enfin la satisfaction du mari & de la femme est si grande, qu'elle a banni la tristesse de mon cœur ;

il est impossible de ne pas partager une joie si marquée.

Sur le soir nous allâmes promener aux Tuileries, où nous trouvâmes mon mari avec Monsieur & Madame de Châteaufond chez qui il avoit dîné. M. de l'Ecluse & mon mari se firent comme à l'ordinaire des politesses froides. Je serois bien fâchée à présent qu'ils en vinssent à se réconcilier, cela nuirait à mon plan.

Je me suis trouvée il y a quelque temps dans une maison où l'Abbé Boileau avoit dîné avec deux Jésuites, dont l'un est véritablement homme d'esprit. La conversation roula pendant une heure sur plusieurs personnes célèbres. C'est pour le coup que j'ai bien pensé à toi, & à ton oncle qui te tient toujours claquemurée dans ton Château. Rien ne fut plus animé que leur conversation ; tous les gens de réputation, vivans & morts, passèrent en revue. Lorsqu'on en fut à M. Pascal, ce fut un flux & reflux d'éloges de la part de tous, & principalement du Jésuite d'esprit. Pendant que j'étois en extase d'entendre un Jésuite dire de si belles choses de l'Auteur des Provinciales, l'autre Jésuite s'avisa de dire que M. Pascal avoit fait des souliers à Port-Royal. L'Abbé Boileau, qui est heureux en réparties, lui replica sur le champ : *Je ne sais pas s'il a fait des souliers, mais je sais qu'il vous a porté de bonnes bottes.* Le premier Jésuite jetta sur son compagnon un œil sévère, & continua de dire du bien de leur adversaire.

Dans

Dans un mois Mademoiselle de Saint-Laurent doit faire son dernier sacrifice. Le pauvre Marquis de la Tour fait pitié : il est tous les jours chez sa mere pour la presser de solliciter pour lui. Elle assure qu'elle fait ce qu'elle peut pour sa satisfaction ; & cependant on n'en voit aucun effet. Il perd espérance, & je crois qu'il a sujet.

Depuis la paix, les Etrangers arrivent à Paris par milliers. Ils sont tout étonnés d'y trouver les richesses & l'abondance : on leur avoit dit chez eux qu'ils ne trouveroient ni cuilliers ni fourchettes d'argent chez personne, & que le Roi avoit obligé chacun de changer son argenterie en monnoie pour subvenir aux frais de la guerre. Ils ne savoyent pas que le goût du faste fait retrouver toutes choses chez les François, dès qu'il s'agit de briller.

L E T T R E X C I I.

Du 20 Juillet 1697.

C'EN est fait, ma charmante Baronne ; Lundi, quinze de ce mois, Mademoiselle de Saint-Laurent a prononcé ses vœux. J'ai assisté à cette cérémonie fatale pour M. de la Tour. Elle s'est faite sans éclat : la mere, ou plutôt la marâtre n'y a point encore paru, non plus qu'une sœur aînée qui, dit-on, est une vipere, & qui seule est cause de la haine que ses pere & mere ont pris pour sa

cadette dès sa plus tendre enfance. Elle n'avoit donc encore pour tous parens que son pere & son vieux oncle. Je lui ai trouvé un air plus grave que la premiere fois, quoique gaie. Elle a prononcé ses vœux d'une voix ferme & distincte. Son pere l'écoutoit, comme un avare écoute le son de ses écus ; lorsqu'il les entassa dans son coffre fort. A peine eut-elle fini, qu'il regarda son oncle, sourit, & dit : *Ah ! pour le coup, c'est fait, il n'y a plus à s'en dédire.*

Malgré sa fermeté, Mademoiselle de Saint-Laurent n'a pas laissé de se trouver mal : à peine avoit-elle prononcé le dernier mot de ses vœux, qu'elle s'affit, & laissa tomber sa tête à la renverse. L'Abbesse & ma belle-sœur, qui étoient près d'elle, la soutinrent, puis la prirent par chacun un bras, & l'emmenèrent. Elle reparut peu de temps après avec tout son coloris, & une joie si marquée sur son visage, qu'il sembloit que c'étoit un ange. Pendant toute la cérémonie, le pauvre M. de la Tour n'avoit pas cessé de pleurer ; mais il poussa des sanglots, lorsqu'il la vit entrer si gaie ; de manière que sa mere fut obligée de lui dire de se taire ou de sortir. Ce pauvre garçon se tut, aimant mieux étouffer que de se priver de voir celle que son cœur adore toujours sans espérance de la posséder. Quoiqu'il y eût peu de monde dans l'Eglise, son procédé n'étoit pas à sa place. Outre cela, je n'ai pas laissé de remarquer que la jeune Professe étoit sensible à sa douleur. Il seroit à craindre actuellement

qu'elle ne prît de l'amour pour lui. Elle fait qu'il l'aime ; elle a su vaincre le penchant qu'elle s'est peut-être senti à l'aimer ; & à présent qu'il lui est absolument défendu , son cœur s'y sentiroit peut-être plus porté. Ce qui me fait parler ainsi , c'est que pendant le dîner elle m'a paru rêveuse ; & toutes les fois qu'elle ne croyoit pas être vue , elle le regardoit avec des yeux où la tendresse étoit peinte.

J'avois été étonnée de voir qu'on laissoit pleurer M. de la Tour pendant la cérémonie , malgré la présence de M. de Saint-Laurent ; mais ma belle-sœur m'a dit que son fils avoit demandé le matin même à ce pere dur , de lui donner sa fille en mariage , & sans dot ; & qu'il lui avoit répondu qu'il ne vouloit pas enfoncer le poignard dans le sein de son aînée , & qu'il vouloit donner sa cadette à Dieu & non à d'autres. Ainsi le pere savoit le sujet des pleurs du Marquis , qui pendant le dîner n'a cessé de pousser des soupirs , & qui depuis ce temps ne cesse d'en pousser. Ce n'est qu'avec moi qu'il se console de son malheur ; & il m'assure qu'il prendra un parti tout opposé au mariage , à quoi il renonce , dit-il , pour la vie. Son état nous touche sensiblement mon mari & moi. Pour sa mere , je trouve qu'elle est devenue dure à son égard : elle lui dit tranquillement qu'il est aussi foible qu'une femme , & qu'il ne mérite pas d'être homme. Ce ton de la part d'une mere est bien peu consolant. J'ai écrit à ma bonne tante les bizarreries de mon ma-

ri, & mes arrangemens avec Monsieur & Madame de l'Ecluse. Elle a écrit à mon amie à cette occasion, une Lettre pleine de tendresse & de reconnoissance, où elle a mis pour moi deux mots de consolation, ne voulant pas me parler de ma peine dans ses Lettres, à cause de mon mari.

L E T T R E X C I I I .

Du 20 Août 1697.

DEUX mots, ma chère amie. Il y a aujourd'hui onze ans que je suis femme. Que je célèbre tristement l'anniversaire de mon mariage ! Hélas ! je prends la plume pour te faire part moi-même d'une couche heureuse, mais bien triste. C'est le 6 de ce mois que j'ai donné naissance à une fille, qu'il y a long-temps que je desire, & dont il faut que je me prive. Je remets à une autre fois un détail qui rouvriroit la plaie que cette séparation a faite à mon cœur.

M. de Santeuil est mort à Dijon le 7 de ce mois, d'une colique qui l'a emporté au bout de quatorze heures de douleurs inexprimables. On mande qu'il a reçu les Sacramens de l'Eglise avec une piété remarquable, & qu'il a souffert ses maux avec la joie & la résignation d'un Saint. Il a été enterré le 8 à l'Abbaye de Saint Etienne de cette Ville, avec beaucoup de magnificence. On assure que MM. de Saint-Victor se remuent

beaucoup pour ravoir son corps. Adieu, ma belle Baronne, ma chere confidente, & ma tendre consolatrice. Que ta présence me feroit douce dans ma situation !

L E T T R E X C I V.

Du 6 Octobre 1697.

IL y a aujourd'hui deux mois que je suis accouchée. C'est assez prendre de marge, ma chere amie, pour m'acquitter de ma promesse. Je vais te faire bien des détails qui vont tout à la fois renouveler & adoucir ma douleur. Quelle consolation pour moi si je pouvois épancher mon cœur dans ton sein ! car qu'est-ce qu'une Lettre pour communiquer des choses de cette nature à sa meilleure amie ?

Le premier Août, sentant que le temps de ma délivrance approchoit, je demandai à mon mari où il comptoit aller pendant les premiers jours de mes couches. Je ne compte aller nulle part, me dit-il en me fixant. Je m'étois armée de résolution & de courage pour ce discours qui me causoit une émotion étrange. Je lui dis donc avec fermeté que je lui demandois d'aller à Nogent. A Nogent, s'écria-t-il en pâlisant : à Nogent pendant que tu seras dans la souffrance ? qu'il pourroit t'arriver..... Il s'arrêta là. Puis il reprit : je ne te quitterai point, ma belle Comtesse, non, je ne te quitterai point. Je vois ta frayeur, lui dis-je ; mais ne crains

rien , tout ira aussi bien en ton absence qu'en ta présence : mes mesures sont prises pour mon enfant , il est à moi seule , tu me l'as dit ; c'est pourquoi je me mêle de Parrain , de Marraine , de Baptême & de tout ; & pour que les choses paroissent dans l'ordre , il faut que tu sois absent. En disant cela j'étois assise sur un tabouret auprès d'une fenêtre. Il en tira un , vint s'asseoir auprès de moi , & me dit en m'embrassant , que ce que je lui proposois le troubloit , qu'il vouloit rester , & qu'il aimoit mieux se désister de sa demande. Un mouvement de joie me fit balancer : Mais , lui dis-je , qui t'oblige de changer ainsi tout d'un coup ? est-ce ton cœur ? Oui , dit-il , c'est mon cœur pour toi. Et pas pour mon enfant , repris-je ? Oh ! dit-il , pour l'enfant tout ira comme il pourra , il n'en est pas encore à devoir intéresser les cœurs. Cette réponse , ma chère , fut pour moi un coup de poignard : je me fis violence pour retenir mes pleurs , & pour ne point éclater en reproches ; je lui dis seulement avec fermeté que mes mesures étant prises , je n'y voulois rien changer ; que je lui demandois de partir pour Nogent ; que c'étoit là & non ailleurs que je le voulois ; & que j'allois faire tout préparer pour son départ , que je ne fixois pas plus tard qu'au lendemain. Il me fixa quelques momens avec surprise ; puis il me dit avec amitié , & en me serrant doucement : Tu fais un peu la méchante , ma chère amie ; je voudrois pourtant bien ne pas sortir Paris ; mais puisque

tu le veux absolument, j'irai à Nogent; j'y ferai comme en exil, rappelle-moi donc le plutôt que tu pourras; car je serai continuellement en alarmes; & tu ne voudrois pas laisser trop long-temps dans le martyre ton mari qui t'aime plus que sa vie. Le ton avec lequel il me parloit, me toucha & me radoucît: je répondis à ses caresses; mais en insistant sur son départ. Il partit effectivement le lendemain après dîner: nous nous fîmes les adieux les plus tendres.

Le 6 Août sur les six heures du matin, je sentis les premières douleurs. J'étois au lit. J'envoyai sur le champ chercher toutes les personnes dont j'avois besoin, & pour toute amie Madame de l'Ecluse. Que je versai de larmes à ce moment! Mon mari, qui comme de coutume, auroit dû me soutenir dans ses bras, se trouvoit absent! & pour quelle cause!..... Ah! ma chere Baronne, que j'étois triste! que je le suis encore! Malgré mes peines, tout alla bien; à huit heures du matin j'étois délivrée. L'annonce d'une fille, en me donnant de la joie, redoubla mon chagrin. *Une fille*, dis-je en soupirant, *une fille que je chérirai, & qu'il faut que j'éloigne de moi!* Lorsqu'elle fut en état je demandai à la baiser; mais à peine fut-elle dans mes bras qu'on me l'ôta, parce que je m'attendrissois trop.

Le Baptême se fit tout de suite. Tu pense bien, ma chere, que c'est Monsieur & Madame de l'Ecluse qui furent parrain & marraine. Cela leur étoit bien dû, eux qui de-

venoient les pere & mere de mon enfant. Madame de l'Ecluse, ainsi que nous étions convenus, envoya un billet cacheté à son mari, qui se rendit sur le champ à Saint Paul sans domestiques, & avec un carrosse de louage, qu'il envoya au logis après s'être fait mettre à la porte de l'Eglise, pour servir aussi à sa femme. Alors elle partit avec l'enfant & ma garde qui le portoit. Dès que la cérémonie fut faite, Madame de l'Ecluse me renvoya ma garde, & se chargea elle-même de ma fille, en disant qu'elle alloit la remettre à la nourrice. Le mari & la femme s'en retournerent à leur hôtel, où étoit effectivement la nourrice & la gouvernante, qui attendoient l'enfant, & que M. de l'Ecluse avoit pris la précaution de faire avertir au moment qu'on avoit été chercher sa femme. Madame de l'Ecluse revint sur les cinq heures du soir. Alors j'envoyai chercher Madame de la Tour, à qui je racontai mon histoire qu'elle ignoroit encore; mais je lui tus exactement l'endroit où étoit mon enfant. Elle déclama beaucoup contre son frere; & finit par dire que j'avois raison de le priver de la vue de son sang, puisqu'il le dédaignoit. Je la priai de ne lui en faire aucun reproche, en lui ajoutant, que je ferois mon possible pour qu'il s'en fit lui-même beaucoup un jour. Ensuite je la priai de lui écrire que j'étois accouchée d'une fille, & que s'il vouloit revenir, il le pouvoit. Nous lui envoyâmes la Lettre par un exprès, qui partit le lendemain à
deux

deux heures du matin sur un cheval de poste. Mon mari étoit à déjeuner quand le Domestique arriva. Lorsqu'il vit sur la Lettre que je n'étois accouchée que de la veille, & qu'on lui permettoit déjà de revenir, il craignit qu'il ne me fût arrivé quelque accident : il quitta son déjeuner qu'il ne faisoit que de commencer ; envoya promptement à la poste pour qu'on lui envoyât des chevaux, qu'il fit mettre bien vite à sa chaise, & partit.

Nous fûmes très-étonnés de le voir arriver sur les six heures du soir. Son premier soin en entrant à l'hôtel, fut d'examiner la mine de nos gens, qui lui parurent assez joyeux. Il en fit autant aux personnes qu'il trouva dans ma chambre ; & dès qu'il put m'appercevoir, il m'examina à mon tour. Je lui souris, & il se jeta à mon cou. Après bien des caresses, qu'on le pria de modérer de peur de me fatiguer, il me dit avec affection : Eh bien, mon cher amour, te voilà donc mere d'une fille ? tu es bien-aise sans doute ? Se porte-t-elle bien ? Mieux que tu ne voudrois, lui répondit sa sœur d'un ton brusque. Vous vous trompez, ma sœur, lui répondit-il avec politesse & douceur, je ne souhaite pas la mort de mon enfant, & ma femme sait que si je ne veux pas la voir si-tôt, c'est par la crainte de m'y trop attacher. Oui ! reprit-elle avec dédain, ce petit cœur ! qui ne peut pas aimer deux enfans à la fois, & qui oblige une mere tendre de se priver de son sang, de ce qui lui est le plus cher ! Tiens, ajouta-t-elle, si tu étois mon

mari , je t'enverrois promener avec tes bizarreries , & j'éleverois moi-même ma fille ; je voudrois même te la mettre à tous les momens sous les yeux , pour te punir , ou pour t'accoutumer à étendre ton cœur sur deux enfans , puisque Dieu te les donne : fi ! ajouta-t-elle encore avec un air dédaigneux , un mauvais pere ! un mauvais mari qui chagrine sa femme !..... Est-il vrai , ma chere Comtesse , me dit aussi-tôt mon mari , que cela te chagrine ? eh mais ! tu es totalement la maîtresse ; fais-la venir cette enfant , fais-la nourrir ici , je ne veux que ce que tu veux , & ne desirer que ta satisfaction. Madame de l'Ecluse , qui craignoit déjà qu'on ne lui ôtât sa chere enfant , s'empressa de répondre à mon mari que je ne me chagrinois pas , que je me conformois à ses desirs avec plaisir , que ma fille avoit une bonne nourrice , & que ce seroit folie de l'ôter d'où elle étoit. Pendant qu'elle persuadoit ainsi à mon mari ce qu'il desiroit tout le premier , je priois Madame de la Tour avec instance de ne rien dire à mon mari qui pût lui faire de la peine. Eh bien , ma sœur , me dit-elle d'un ton piqué , je ne dirai plus rien , puisque vous craignez tant qu'on ne fâche votre Adonis ; vous le gâtez , il vous en marque sa reconnoissance. En même temps mon fils entra avec son Précepteur. Il sauta au cou de son papa , en lui disant , que depuis qu'il avoit appris son arrivée , il s'étoit bien vite dépêché de travailler pour le venir embrasser : & je n'en ai pas moins

bien fait , ajouta-t-il , en montrant une version qu'il venoit de finir. Son papa l'examina , & la trouva très-bien. La vue de son fils suffit pour lui faire oublier sa fille , car il n'en fut plus question de sa part. Madame de l'Ecluse ne tarda pas à s'en aller. En me faisant ses adieux , elle me dit à l'oreille qu'elle me quittoit pour sa fille , qu'elle se sentoit pour elle un cœur de mere , & qu'elle me demandoit en grace d'être complaisante pour mon mari , pour le sien , & pour elle.

Comme j'avois promis à mon mari de prendre des précautions pour lui faire connaître son enfant , mon premier soin fut de lui dire que la Providence y avoit pourvu. Tu fais , ma belle Baronne , que j'ai une marque sous la mamelle gauche ? En bien , ma fille a précisément la pareille au même endroit.

Le lendemain matin , mon mari questionna tous nos gens l'un après l'autre , pour savoir qui j'avois pris pour parrain & marraine. Il n'avoit pas osé me le demander. Les précautions que nous avions prises pour qu'aucun d'eux ne vît M. de l'Ecluse , les mirent hors d'état de pouvoir rien apprendre à leur Maître. Mon mari conjectura seulement que ce ne pouvoit être que mon amie qui avoit été marraine , puisqu'elle avoit été ma seule confidente. C'est pourquoi la première fois qu'il la vit , il lui fit son compliment , non comme étant sûr , mais comme se doutant qu'elle étoit la commere. Elle lui

répondit qu'elle recevoit ses remerciemens dûs on non dûs. Et par là il ne fut guere plus avancé qu'auparavant.

Je ne te dis rien des nouvelles ; car mon mari ne manque pas d'en informer M. de Neufpont , qui sans doute te les communique. Réjouissons-nous seulement un moment ensemble de ce qu'enfin la paix est redonnée à l'Europe. Le Château de Ryfwick va devenir fameux par cet heureux Traité qui s'est fait dans ses murs. Notre aimable Princeſſe croît à vue d'œil , & elle a le rare talent de charmer tout le monde , & d'attirer tous les cœurs. Mon Dieu , ma chere amie , que le mien me dit de choſes pour ta fille ! N'oublie pas de me parler d'elle dans toutes tes Lettres.

M. de Santeuil eſt revenu dans ſa patrie ; la Ville de Dijon ſ'eſt réjouie en vain d'avoir ſes cendres ; on les lui a enlevées par l'ordre de Monſieur le Prince , qui a fait faire le transport du corps à ſes frais. Meſſieurs de Saint Victor ſont à leur tour bien glorieux d'avoir recouvré ces précieux reſtes d'un homme qui fera toujours la gloire de leur Maïſon. Son enterrement ſ'eſt fait hier avec beaucoup d'éclat.

Tu recevras dans quelques jours , ma chere amie , huit boîtes de bonbons ſuperfins du baptême de ma fille. Il y en a quatre de la part de la marraine , qui t'embraille de toute ſon ame. Elle vouloit te les envoyer il y a un mois : je l'ai prié d'attendre , afin que les bonbons ne précédaffent point cette Lettre que tu attendois & que tu deſirois,

L E T T R E X C V.*Du 22 Décembre 1697.*

JE suis arrivée hier de Versailles. Jamais fête, ma chere Baronne, n'a été si brillante que le mariage du Duc de Bourgogne La paix ayant amené des milliers d'étrangers à Paris, le Roi souhaita que chacun fît des efforts pour y briller. Mais tous ces étrangers, qui étoient au nombre de plus de vingt mille, étant venus à Versailles pour y voir la cérémonie, ils augmentèrent si bien l'affluence, que les filoux y trouverent leur compte. Les hommes comme les femmes étoient couverts de diamans; & il ne s'est peut-être pas trouvé le demi-quart des personnes qui n'aient été volées, hommes & femmes, les uns plus, les autres moins. J'y suis moi pour quatre diamans de deux cens francs chacun. Mon mari, qui a été assez raisonnable pour ne se parer que comme un homme, n'y a rien perdu. On a même osé s'attaquer à Madame la Duchesse de Bourgogne, on lui a coupé un morceau de sa robe où il y avoit une agraffe de diamans. Un homme de la premiere qualité s'est mêlé même de filouter; il a été pris sur le fait. Le Roi, en faveur de sa famille, a défendu qu'on le nommât.

Voilà comme il n'y a presque point de fête qu'il n'y ait un mélange de bien & de mal,

de plaisirs & de peines Combien de gens souffrent actuellement de leurs pertes ! car le luxe sert à cacher bien de la misère , & ceux qui ont le plus brillé , ne sont pas les plus riches. Par exemple , notre perte de huit cens livres , est pour nous bien peu de chose ; cependant je la regrette , parce qu'elle est mal employée , & qu'elle seroit mieux dans les mains des pauvres.

Le jour du mariage on a mis les mariés au lit , les rideaux ouverts & en présence de toute la Cour. Le Roi par plaisanterie fit fermer les rideaux un moment : le Duc de Beauvilliers étoit tout près pour écouter s'il ne se passeroit rien ; mais les jeunes gens furent tranquilles. On r'ouvrit les rideaux presque aussitôt. M. le Duc de Bourgogne , qui a quatre ans plus que sa femme , est moins formé qu'elle à proportion ; rien n'est si fluet que lui : aussi est-ce à cause de lui qu'on remet à deux ans la consommation de leur mariage.

Le jour du mariage & les jours suivans , notre jeune Duchesse de Bourgogne a tenu le cercle , & a une Cour nombreuse. Elle a fait l'admiration de tout le monde par ses graces , son maintien , son air fait sur son minois enfantin , & son esprit plein de bons sens & de faillies : le Roi ne cessoit de lui parler & de lui sourire ; il l'aime comme si elle étoit son propre enfant. Le Duc de Bourgogne applaudissoit à tout ce qu'elle disoit d'un air tout émerveillé. Monseigneur avoit toujours les yeux fixés sur elle , & paroïsoit dans une espece d'enchantement. Et Madame

de Maintenon étoit dans une joie qui lui ôtoit la moitié de ses rides.

Voilà , ma chere Baronne , assez de nouvelles de la Cour : disons deux mots de Paris. Il en a été de M. de Santeuil comme de tous les gens de réputation ; depuis sa mort il a fait l'entretien des compagnies : mais comme c'étoit un homme unique pour les originalités , on n'en finissoit pas. Tout ce qu'on en a dit , est aussi plaisant qu'abondant ; dix feuilles de papier ne me suffiroient pas pour te le rendre. Aussi je me tairai. Que n'es-tu à Paris pour entendre tout ce qui s'y dit , pour y voir tout ce qui s'y fait , pour y admirer tout ce qui y est admirable , pour y savourer tout ce qui est si digne de toi ! Mon Dieu que j'aurois de plaisir à te voir partager tous mes plaisirs ! Il y a mille choses qui ne sont pas du ressort de la plume ; & il y en a dix mille qu'il seroit naturel de se dire de vive voix. Notre bouche pour la parole est un alambic fait pour distiller directement dans l'oreille des récits , des secrets ou des confidences.

Adieu ; je vais monter en carrosse pour aller passer la journée à l'hôtel de l'Ecluse ; j'y embrasserai mon amie pour toi.



L E T T R E X C V I.

Du 31 Janvier 1698.

MON rhume, ma chere Baronne, est presque passé : je veux prendre la plume aujourd'hui pour ne pas laisser finir le premier mois de l'année sans t'écrire. Je t'envoie des morceaux de Télémaque. Depuis quelque temps l'Auteur de cet Ouvrage est bien tracassé. Il a été obligé de quitter la Cour. Ce n'est pas là le plus grand de son chagrin ; car il met plus sa gloire à remplir les devoirs de l'Episcopat & à édifier son Diocèse, qu'à faire le Courtisan auprès des Princes : mais on l'accuse de Quérétisme, qui est une erreur de Molinos. Il a fait un Livre qui a pour titre : *Maximes des Saints*, où il adopte, à ce qu'on dit, les sentimens de ce Prêtre Espagnol. M. de Meaux prend cette affaire à cœur. C'est un terrible adversaire pour M. de Cambray.

Les premiers jours de cette année, mon mari s'est avisé d'acheter pour la nourrice de ma fille, une très-grosse croix d'or pour ses étrennes. Il me la montra, & me dit qu'il vouloit la lui donner lui-même. Cela m'embarraça un peu. Puis prenant ma résolution, je lui dis avec fermeté : Oh ! l'on ne voit pas comme on veut la nourrice de ma fille, c'est une Religieuse ; donne-moi cette croix, je la lui ferai donner par qui

je jugerai à propos , ou elle en fera privée. Tu la lui feras donner , me dit-il en souriant ? eh ! tu la lui donneras peut-être bien toi-même ? Non sûrement , lui ai-je dit , la nourrice ignore que je suis la mere de ma fille , & je ne me mêle de rien. Il demeura interdit. Un moment après il me dit les yeux mouillés , que sa fille alloit donc passer pour une bâtarde , qu'il ne voudroit pas qu'il y eût tant de mystere pour elle. Je lui dis qu'il n'avoit rien à craindre , que sa fille n'étoit point prise pour une bâtarde , & qu'elle étoit très-respectée de sa nourrice & de tous ceux qui l'entouroient. Il lui vint alors une idée singuliere. Sur ce que je lui avois dit que la nourrice étoit une Religieuse , il s'imagina que j'avois mis ma fille avec sa nourrice dans un Couvent ; & il me dit que j'aurois bien dû la mettre dans celui où étoit sa sœur. Très-contente de son erreur ; je lui répondis pour l'y entretenir , que j'étois plus libre avec des étrangères , que je ne le serois avec des parens , sur-tout avec sa sœur , qui n'est pas aisée , & qui pourroit trouver à redire à bien des choses. Ce n'étoit , ma chere amie , que pour donner une couleur à l'équivoque ; car quoique Madame de la Tour ne soit pas aisée , elle est aimable , sensée , raisonnable ; & elle auroit été capable de me seconder dans mes projets au défaut de Madame de l'Ecluse. Mon mari cependant m'approuva , & me donna la eroix pour en disposer ainsi que je le jugerois à propos. Un moment après il me dit :

que toutes les fois que j'avois été dîner chez mon amie, il m'avoit fait épier, pour savoir où demeuroit la nourrice; & qu'à toutes les fois on lui avoit dit que je n'avois pas sorti, & qu'on n'avoit vu entrer ni nourrice ni enfant à l'hôtel de l'Ecluse tout le temps que j'y avois été. J'appris par là qu'il me falloit tenir sur mes gardes.

Pour ôter toute suspicion, M. de l'Ecluse dit tout haut que ma fille est une petite niece qu'il a fait venir de Province & qu'il adopte; & il la fait appeller *Mademoiselle de l'Ecluse*.

Nous avons fait attention ces jours-ci que le frere & la sœur sont du même jour & de la même heure, à dix ans l'un de l'autre. Il me semble que cette conformité fait plaisir à mon mari, car il s'en occupe, & paroît en aimer mieux sa fille. Donne-moi, je te prie, des nouvelles de la tienne: oublie-tu qu'elle m'est chere autant que la mienne? Il n'est pas besoin de te dire que les jouets qui accompagnent Télémaque sont pour elle. Embrasse-la dix fois pour moi: je vais donner tout à l'heure autant de baisers pour toi à mon perroquet. Jamais oiseau n'a été baisé aussi souvent, & d'aussi bon cœur, que l'est ce coquin-là.

M. de Tillemont, Ecclésiastique d'un grand mérite, est mort il y a aujourd'hui trois semaines. C'étoit un savant, un homme de réputation, dont tu peux avoir entendu parler. Je l'ai trouvé une fois chez M. Nicole. Il est Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, & de l'*Histoire*

des Empereurs. Ces deux ouvrages sont généralement estimés , & font l'admiration des Savans. Ses veilles & ses austérités l'ont mis au tombeau. M. le Nain , son pere , a été si frappé de sa mort , qu'il l'a suivi quelques jours après.

L E T T R E X C V I I .

Du 2 Avril 1698.

QUE ce que tu me dis de ta fille , ma charmante amie , me réjouit ! Mais sa beauté , sa blancheur , son coloris , sa vivacité , sa douceur , son petit air fin , spirituel , tout cela ne me surprend pas , puisque tu es sa mere. La mienne se porte bien : quand elle aura près de deux ans & demi comme Mademoiselle de Neufpont , je pourrai te dire quelque chose de sa figure , de son humeur , & de son caractère.

Vendredi matin , Madame de la Tour m'invita à aller l'après-midi à son Couvent pour y entendre chanter les Leçons de Ténèbres , en m'assurant que je serois contente de la voix de celle qui chanteroit les Lamentations. Elle me dit qu'elle avoit demandé à son fils de me venir prendre. Là-dessus j'envoyai prier le Marquis de venir dîner avec nous. Pour elle , elle s'en retourna à son Couvent , où nous nous rendîmes après le dîner , son fils & moi seulement , parce que mon mari avoit fait la partie d'al-

ler à Panthemont avec deux de ses amis & son fils. Lorsque Madame de la Tour nous apperçut, elle sortit de la elôture, & vint nous joindre dans l'Eglise. Nous ne pûmes voir celle qui chantoit, mais c'étoit une voix ravissante, une voix à faire si bien illusion, qu'il sembloit qu'on étoit transporté dans le Ciel avec les Anges : aussi un chacun étoit en extase, & tous les sens étoient convertis en ouïe. Après Ténèbres, M. de la Tour demanda à sa mere, si c'étoit Mademoiselle de Saint-Laurent qui avoit chanté si merveilleusement. Elle lui répondit assez brusquement : Que t'importe que ce soit elle ou une autre ? Et avec un signe de tête elle me dit qu'*oui*. Le Marquis n'en vit rien ; mais il dit à sa mere qu'il n'y avoit que Mademoiselle de Saint-Laurent qui pût chanter aussi bien : Madame, dit-il en me montrant, chante divinement ; il faut bien qu'elle lui ressemble encore de ce côté-là. Le silence de sa mere lui confirma ce qu'il disoit ; & son malheur ne lui en paroît que plus grand.

La misere est extrême à Paris, & on dit qu'elle l'est encore plus dans les Provinces. La belle occasion, ma chere, pour dénouer les cordons de notre bourse ! Mon mari a donné des ordres pour le soulagement de nos vassaux. Hélas ! le pauvre M. le Noble, dont tu as plusieurs ouvrages, s'est si bien senti de la misere générale, qu'il a fait quelques bassesses, qui viennent de le faire condamner à un bannissement de neuf ans. On le plaint plus qu'on ne le méprise.

Hier le Duc d'Ayen a épousé Mademoiselle d'Aubigné, niece de Madame de Maintenon, qui a pris soin de son éducation, & qui en a fait une Demoiselle fort accomplie. Le Duc de la Rochefoucault auroit voulu l'avoir pour le Prince de Marcillac son petit-fils; mais le Duc de Noailles l'a emporté, le Roi s'est déclaré en faveur de son fils. Sa Majesté a doté magnifiquement Mademoiselle d'Aubigné, en lui donnant huit cens mille livres en mariage, & pour cent mille francs de pierres. Le soir le Roi a donné la chemise au jeune Duc; & Madame la Duchesse de Bourgogne l'a donnée à la jeune Duchesse. On dit que Madame de Maintenon est extrêmement contente de cette alliance. Depuis long-temps elle favorise la Maison de Noailles; c'est à elle que notre Archevêque est redevable de sa place; & on assure qu'elle travaille à lui faire avoir un chapeau de Cardinal. C'est un homme de piété, de mérite & de naissance, à qui cette dignité ira fort bien.

C'est une chose étonnante, ma chere amie, que le nombre des étrangers qui se trouvent à Paris : le Fauxbourg Saint-Germain en fourmille; on en compte dans ce quartier-là seul plus de trente-fix mille. Le loyer des maisons est extrêmement augmenté; les denrées de même : ainsi cela fait des contens & des mécontents.



L E T T R E X C V I I I .

Du 28 Juin 1698.

JE t'envoie , ma chere amie , par le Messager ordinaire , l'étoffe que tu me demande. Je souhaite que tu sois contente de mon achat comme je suis contente de mon coquin de perroquet : tout à l'heure il t'appelloit à tue tête , & il n'a cessé son caquet que pour venir me baiser ; il sembloit qu'il venoit me consoler de ses cris infructueux & de mes desirs inutiles.

Madame de la Tour a proposé à son fils , il y a quinze jours , de se faire chercher une femme telle qu'il la souhaite , en l'assurant qu'elle donnera les mains à tout ; mais il a déclaré qu'il n'en veut point , & qu'il renonce au mariage , puisque voilà déjà deux personnes qu'il aime sans ressource. Le pauvre garçon fait pitié. Il est réellement bien à plaindre ; il ne fait que soupirer. Cette proposition de sa mere l'a comme atterré. Qu'il va passer de malheureux jours ! Nous avons fait une petite partie de campagne pour le dissiper : nous partirons ce soir au frais , & nous reviendrons Mardi à la même heure. Ce sera trois jours de repos pour son pauvre cœur , car nous ferons en sorte qu'il ait toujours de l'exercice pour le distraire.

Depuis la naissance de ma fille , je rencontre quelquefois chez mon amie le Comte

de l'Ecluse, que Madame de la Tour a pensé épouser, & qui fait toujours son tourment. Cet homme est fou de petits enfans, & il va chez son frere plus souvent que de coutume, pour y voir ma fille. Je m'avisai un jour de dire à ma belle-sœur que j'avois vu le *Comte de l'Ecluse* : elle pensa s'évanouir. Depuis, je lâchai à propos de bottes devant le Comte de l'Ecluse, le nom de *Madame de la Tour* ; il rougit jusqu'aux oreilles, puis il devint pâle comme la mort. Cela m'a fait faire réflexion qu'il faut que l'amour soit une passion bien véhémente pour vivre si longtemps sans aliment ; car enfin il y a plus de vingt ans que ses gens-là s'aiment sans se voir, & sans espérance de s'unir jamais.

Monsieur & Madame de l'Ecluse sont si fous de ma fille, qu'il leur prend de temps en temps des tranfes à son occasion ; tantôt c'est mon mari qu'ils craignent, tantôt c'est moi ; Jeudi ils me disoient que je l'enverrois peut-être un jour au Couvent auprès de ma bonne tante : Non, leur ai-je dit affirmativement, mon cœur s'y opposeroit ; je veux la voir, & vous marquer ma reconnaissance en vous la laissant jusqu'à son mariage. Cette parole les tranquillise jusqu'à ce qu'une autre frayeur les prenne.



L E T T R E X C I X.

Du 20 Septembre 1698.

JE prends la plume, ma chere Baronne, pour t'entretenir de ce pauvre Marquis de la Tour. Il est malheureux, & moi à plaindre, parce que je partage ses peines, ses tourmens, son désespoir. Lundi quinze de ce mois, Madame de l'Hôtelain sa grand'maman, s'en vint chez nous dès le matin d'un air tout effrayé, nous demander si son petit-fils étoit à l'hôtel. Nous lui dîmes que nous ne l'avions pas vu depuis le Vendredi matin, & que nous en étions surpris. Là-dessus elle se mit à pleurer & à se lamenter, en nous disant qu'elle ne l'avoit pas vu non plus depuis ce jour-là, & qu'il lui étoit arrivé quelque malheur. Nous étions encore au lit mon mari & moi. Nous nous levâmes dans le moment; & nous envoyâmes dire à Madame de la Tour de se hâter de venir jusques chez nous. Lorsqu'elle fut arrivée, & qu'elle fut de quoi il étoit question, elle craignit que son fils n'eût fait quelque coup de désespoir; des larmes ameres coulerent de ses yeux, & elle ne dit pas autre chose, sinon : *Eh ! mon Dieu, qu'on fasse des recherches, je suis une femme morte si l'on ne me retrouve mon fils.* Pour moi, je mêlai mes larmes avec les siennes & celles de la Vicomtesse.

Mon

Mon mari dit alors que la première recherche qu'il falloit faire, étoit d'aller dans tous les Couvens de Paris s'informer s'il y étoit, qu'il le croyoit trop raisonnable pour que son désespoir fût d'une autre nature. Ensuite il nous dit : Ne vous chagrinez pas, Mesdames; comme il faut quelqu'un de poids pour faire cette information, je me charge moi-même de la faire. En même temps il donna ordre que son carrosse s'appretât promptement; & il partit sur les neuf heures & demie. Madame de l'Hôtelain étoit arrivée chez nous dès huit heures.

Après avoir été inutilement à une infinité d'endroits, mon mari apprit enfin aux Chartreux que c'étoit là qu'étoit son neveu. Il le demande au parloir, en se faisant annoncer. La réponse du Marquis fut, qu'il ne verroit ni grand-pere, ni grand'mere, ni mere, ni oncle, ni tante, ni parens, ni amis. Mon mari demanda le Supérieur, à qui il fit poliment des reproches d'avoir reçu ainsi un jeune homme à l'insu de sa famille. Il répondit que M. le Marquis lui avoit dit qu'il n'avoit de compte à rendre à personne, qu'il étoit majeur, & par conséquent son maître. Mon mari lui exposa notre inquiétude, & lui dit plusieurs raisons qui obligerent le Supérieur à avouer qu'il avoit tort. Ensuite il pria mon mari d'entrer dans le Couvent pour engager lui-même son neveu à se montrer. Mon mari y alla, & trouva M. de la Tour dans sa chambre, la porte fermée, & ne voulant répondre à personne: de ma-

nière qu'il ne lui fut pas possible de le voir ; & il s'en revint sans lui. Nous fûmes du moins où étoit notre fugitif , & nous commençâmes à respirer. Il étoit déjà trois heures après midi.

Nous dînâmes alors ; car avant ce temps il nous avoit été impossible à toutes trois de prendre de la nourriture. Après dîner , Madame de la Tour me pria de l'accompagner aux Chartreux , en me disant qu'il n'y auroit que moi qui pourrois obliger son fils à sortir de cette Maison. Nous y allâmes. On fut dire au Marquis que sa mere & sa tante le demandoient. Il étoit toujours enfermé dans sa chambre , & il ne répondit pas un mot. Le Supérieur vint nous trouver ; après quoi il fut lui parler avec autorité ; & il n'obtint pas plus de réponse que les autres. Enfin il revint nous dire que l'heure de la retraite l'obligeoit de nous prier de remettre au lendemain une autre tentative ; que dans l'intervalle il tâcheroit de parler au Marquis , & de lui faire entendre raison. Nous nous en revînmes.

Nous y retournâmes le lendemain matin dès neuf heures. J'avois pris la précaution d'écrire un billet un peu sec ; & sans demander M. de la Tour , je le lui fis remettre. Pendant ce temps-là nous restâmes au parloir. Mon billet n'étoit composé que de deux lignes , dont voici la copie : » Si » une mere & une amie alarmée n'obtiennent de vous voir , vous êtes un ingrat : » paraissez, Monsieur , ou vous êtes indi-

» gne de notre amour & de notre esti-
» me «

Le billet fit son effet ; M. de la Tour parut : nos larmes firent couler les siennes. Je ne lui demandai pas d'abandonner son dessein , mais seulement de remettre l'exécution au bout de l'année. C'étoit la seule chose sur laquelle la mere m'avoit prié d'insister. Il se rendit , en me demandant la promesse que dans un an je le laisserois libre , & ne lui apporterois aucune objection pour l'empêcher d'exécuter sa volonté. Je ne voulois rien promettre ; mais Madame de la Tour me dit que je ne courois aucun risque de lui accorder ce qu'il demandoit , pourvu qu'il donnât encore une année. Je lui promis donc tout ce qu'il voulut à cette condition. Il nous quitta pour aller faire quelques adieux dans sa Maison ; & il dit au Supérieur , qui le reconduisoit , qu'ils se rejoindroient au bout de l'année. Il l'embrassa , puis monta avec nous en carrosse.

Lorsque M. de la Tour fut entré chez nous , il demanda pardon à son oncle du refus qu'il avoit fait la veille de le voir. Et quand Madame de la Tour eut dit à son mari qu'elle ne demandoit qu'une année à son fils avant d'exécuter son dessein , il invita son neveu à la passer avec nous. Cette offre fit briller la joie sur le visage de ce pauvre Marquis ; il l'accepta avec empressement , malgré l'opposition de Monsieur & Madame de l'Hôtelain qui étoient présens. Tu sais , ma chere Baronne , que depuis la

retraite de sa mere, c'est avec eux qu'il a toujours demeuré. Mais de Mardi nous l'avons avec nous, & je le trouve plus gai que depuis bien du temps. D'ici à un an je n'épargnerai rien pour le faire changer de résolution. Heureuse si je réussis ! mais j'ai bien peu d'espérance.

Avant-hier Jeudi, M. de Saint-Mars étoit attendu à Paris ; il venoit des Isles Sainte-Marguerite & Saint-Honorat, pour être Gouverneur de la Bastille. Sur les trois heures après-midi nous entendîmes de grands mouvemens dans la rue Saint Antoine. Mon mari envoya plusieurs de nos gens savoir si c'étoit lui. Ils nous rapportèrent que M. de Saint-Mars venoit d'arriver avec un grand Seigneur, qui est prisonnier d'Etat, & qui a un masque de fer ; qu'il étoit tout entouré de Gardes, & qu'on ne pouvoit l'approcher ni le voir ; mais que M. de Saint-Mars paroïssoit avoir pour lui beaucoup de respect, ainsi qu'un autre Monsieur qui étoit descendu avec eux de la litiere, & qui paroïssoit être aux ordres du prisonnier. Le bruit public s'accorde avec ce qu'ils nous en ont dit. Voilà tout ce que j'en fais. Je ne te dis rien du Camp de Compiègne, c'est une description qui doit se faire par mon mari, quoiqu'il n'y ait pas été, ni moi non plus : j'ai prétexté une petite indisposition pour nous en dispenser.



L E T T R E C.

Du 26 Novembre 1698.

J'ARRIVE de Fontainebleau , ma chere amie : mon mari a voulu m'y mener à l'occasion du mariage de Mademoiselle de Chartres. Le Duc d'Elbeuf l'a épousée au nom du Duc de Lorraine. La cérémonie s'est faite avec beaucoup de pompe & d'éclat. Dès le lendemain cette Princesse est partie fort tristement pour se rendre dans les Etats du Duc son mari. Le Roi lui a parlé long-temps avant son départ pour la consoler , & il lui a fait plusieurs présens. Elle a demandé à aller à Paris pour seulement vingt-quatre heures. On l'y a conduite. Ensuite on lui a fait prendre le chemin de Bar où son mari devoit l'attendre. Une Lettre marque qu'elle est fort contente du Duc , qui lui témoigne la plus vive affection ; & qu'elle est enchantée de l'amour que les Lorrains ont pour leur Souverain & pour elle.

Les affaires entre M. de Meaux & M. de Cambray font toujours grand bruit. Madame Guion a subi plusieurs interrogatoires : on dit qu'elle se vante de quantité de révélations & de miracles. On ne la plaint point ; mais on plaint M. de Cambray qui a tant de piété , de douceur , de candeur , de véritable mérite en un mot , qu'on ne peut s'empêcher de s'intéresser à lui lors même qu'on n'a-

dopte pas ses sentimens. Qu'il est triste de voir toujours la Religion servir de motif contre la charité ! Des Chrétiens se tourmentent, se persécutent, s'entretuent pour l'amour de Dieu. L'erreur est une chose abominable ; mais je doute qu'elle déplaîse à Dieu autant que les cruautés que le zele de la Foi fait commettre.

Le prisonnier d'Etat dont je t'ai parlé, est toujours à la Bastille ; toujours masqué d'un masque qu'on dit être de fer, & qui n'est que de velours noir ; toujours respecté de ceux qui l'approchent ; & il intrigue toujours le Public. Mon mari n'a pas voulu parler du Camp de Compiègne à M. de Neufpont ; il a dit que les Papiers publics en avoient assez parlé.

L E T T R E C I.

Du 20 Janvier 1699.

TON gendre futur, ma chere Baronne, n'est plus un morveux ; c'est un grand garçon de près d'onze ans & demi, à qui nous avons donné pour étrenne le titre & le nom de *Comte de la Vanne*. La Vanne est une très-belle Terre que nous venons d'acheter, & que nous lui destinons. Mon mari de plus en plus est fou de ce fils, & ne parle non plus de sa fille que si elle n'existoit pas. Une préférence si marquée me piqueroit contre ce pere injuste, si ta fille n'étoit pas des-

tinée à ce coquin d'enfant-là. C'est un petit prodige pour les Sciences : j'espère qu'il sera un bon & tendre époux : il aura de l'esprit, du goût, des connoissances, des talens, de la vivacité, de la douceur ; & un cœur fait pour idolâtrer sa femme, j'en réponds.

M. Racine est attaqué d'une maladie de langueur qui fait craindre pour ses jours. Il fit un Mémoire il y a quelque temps pour le soulagement des Peuples, & pria Madame de Maintenon de le présenter au Roi, sans dire qu'il en étoit l'Auteur. Le Mémoire fut présenté. Le Roi demanda qui est-ce qui l'avoit fait ? Madame de Maintenon manqua à sa parole, elle nomma M. Racine. Sa Majesté dit, *parce qu'il fait parfaitement des vers, croit-il tout savoir ? & parce qu'il est grand Poëte, veut-il être Ministre ?* Madame de Maintenon, à sa première indiscretion en joignit une seconde ; elle ne put se taire sur ces paroles du Roi. Racine les a sues, & le pauvre homme en a été frappé comme de la foudre.

Un petit bobo que j'ai au doigt, & qui me fait du mal en écrivant, m'oblige de quitter la plume. Ce n'est qu'un pinçon que je me suis fait en fermant ma boîte à mou-ches.



L E T T R E C I I.

Du 24 Avril 1699.

MONSIEUR Racine est mort Mardi. Que lui ont servi, ma chere amie, l'estime & les faveurs du Roi? un trait de mécontentement de sa part lui cause la mort. Cet homme étoit extrêmement sensible & tendre; on le voit par ses Ouvrages. Ces fortes de gens périssent presque toujours par le cœur. M. de Dangeau qui a vu le Mémoire qui lui a été si fatal, dit que rien n'est si beau, si éloquent, & si bien raisonné sur les moyens de soulager le Peuple. Ainsi le pauvre homme a été le martyr de l'humanité & de la charité. Son chagrin lui a occasionné un abcès au foie dont on s'est apperçu trop tard. On prétend qu'il a eu des ennemis auprès du Roi, & que son Mémoire n'a été qu'un prétexte du mécontentement de Sa Majesté contre lui; & on dit qu'il n'en a pas été la dupe. Ce Poëte a été élevé à Port-Royal-des-Champs; il y a une tante qui est Supérieure, & à qui il avoit de grandes obligations. Cette fille l'a prié d'exposer l'état de cette Maison aux Puissances. Il s'est adressé au Pere de la Chaise, qui a paru entrer dans ses vues; & cependant depuis ce temps-là on a insinué au Roi que M. Racine étoit un homme de cabale, & rebelle à l'Eglise. C'est une calomnie atroce au dire de tous
ceux

ceux qui l'ont connu : jamais homme n'a été plus droit , plus candide , plus honnête homme , plus véritable enfant de l'Eglise , & n'a jamais si peu rougi de ses sentimens. Il étoit voisin & ami de M. de l'Ecluse , frere du parrain de ma fille. Le Comte l'invitoit souvent à manger chez lui ; quelquefois aussi il alloit manger chez M. Racine. Par-tout, disoit-il , c'étoit un homme qui parloit de l'abondance du cœur ; ses paroles ressembloient à ses écrits ; tout étoit si grand , si noble , & si pur en lui , qu'il auroit perdu de ne se pas montrer tel qu'il étoit. Il a légué aux Religieuses de Port-Royal-des-Champs huit cens livres ; & il demande par son testament d'être enterré dans leur Monastere , tout près de M. Hamon. Il y a été inhumé hier , après avoir été présenté à Saint Sulpice sa Paroisse , & mis en dépôt toute la nuit précédente dans le Chœur de cette Eglise.

On fait , ma chere , bien des discours sur le prisonnier masqué ; tout ce qu'on en dit n'est que conjectures : c'est pourquoi je ne veux pas t'entretenir des sottises du Public ; mais je veux te rapporter sur lui des choses vraies que je fais de bonne part , & qui pour cela ne le font pas mieux connoître. Plusieurs personnes assurent que le masque qu'il porte est de fer ; & je fais de M. de Saint-Mars même , que ce masque n'est que de velours noir. Il y a trente à quarante ans que cet homme au masque est prisonnier d'Etat , d'abord à Pignerol , en-

suite à l'Isle Sainte-Marguerite , puis à la Bastille. Par-tout où il a été , il a été respecté. Le Gouverneur , & tous ceux qui l'approchent , qui sont en petit nombre , tous sont devant lui toujours découverts & debout. A l'Isle Sainte-Marguerite , ce prisonnier écrivit un jour sur une assiette d'argent avec la pointe d'un couteau , puis jeta l'assiette par la fenêtre. Un payfan la ramassa , & la rapporta à M. de Saint-Mars , qui frémit en voyant écrit sur cette assiette le nom & la qualité de son prisonnier. Il arrêta l'homme , le prit en particulier , le questionna de toutes les façons ; enfin il reconnut que ce payfan ne savoit pas lire , & que qui que ce soit que lui n'avoit vu l'assiette. M. de Saint-Mars renvoya l'homme , en lui disant qu'il étoit bienheureux de ne savoir pas lire. On assure effectivement que M. de Saint-Mars a ordre de tuer son prisonnier s'il se fait connoître ; & de même tous ceux à qui il se feroit connoître.

Je t'envoie , ma charmante amie , par le carrosse de Lyon , à l'adresse ordinaire , un petit carrosse pour promener Mademoiselle de Neufpont dans vos vastes jardins. Il y a quelque temps que M. de l'Ecluse en fit faire un pour promener ma fille dans leur petit parterre. Je l'ai trouvé si joli , & si imitant les nôtres , que tout de suite j'en ai fait commander un pareil pour mon aimable petite bru.

L E T T R E C I I I.

Du 9 Juin 1699.

DEPUIS six semaines , ma charmante amie , je suis dans le contentement , dans la joie , dans les fêtes. Je prends la plume pour t'apprendre la nouvelle , te la détailler , te la circonstancier. Mais auparavant promene tes idées , devine de quoi il va être question. Est-ce d'une naissance ? d'une fortune ? d'un mariage ? C'est de l'un des trois. Il me semble voir ton impatience , ton pétilllement. Ne dis-tu pas : *Peste soit de la babillarde ! trêve de verbiage , au fait ?* Oui-da ! c'est ma joie qui enfile mon caquet ; laisse-moi encore un moment me dilater ; je vais seulement te mettre sur les voies. C'est M. de la Tour qui est pleinement content , véritablement heureux , & tout de bon marié. Mais avec qui ? Voilà le *hic* : voilà ce que je veux que tu devine..... Oh ! oh ! je me rétracte , je ne veux plus te donner le temps de deviner , je veux avoir le plaisir de te causer de la surprise , en te disant sans détour : *M. de la Tour est marié avec son aimable Religieuse.* Il me semble te voir ouvrir de grands yeux : mais quand on t'offriroit un merle blanc , tu n'en pourrois ouvrir de petits. Là , reviens de ta surprise , & parle. *Bon ! cela n'est pas possible ; tu lui as vu prononcer ses vœux.* Voilà ta réponse. Mais j'ai à te repliquer ,

moi , qu'il m'a bien fallu subir l'étonnement en entier , c'est-à-dire , la voir à l'Autel en habit du monde , & prononcer le fameux *oui* , après lui avoir vu prononcer ses vœux , & cela sans avoir été prévenue. Et ce qu'il y a encore de plus extraordinaire , c'est que M. de la Tour lui-même ignoroit son bonheur , & le voyoit se former , s'établir , s'affermir comme un songe , en y contribuant de tout son cœur , & en tremblant qu'il ne lui échappât. Je quitte dont la plaisanterie pour t'apprendre toutes les particularités de cette histoire singulière , que je n'ai apprise moi-même qu'après son entier accomplissement ; mais dont je suis si bien instruite à présent , que je puis t'en faire le récit par ordre. Je commence cette Lettre aujourd'hui Mardi , & je ne fais pas quand elle finira ; car ce ne fera pas une Lettre , mais un Volume.

Tu te souviens sans doute , ma chere Baronne , que dans le temps de mon mariage , M. de la Tour m'aimoit comme un enfant. Je t'en ai marqué des traits dans ce temps-là : il est vrai qu'il n'avoit encore que seize ans , & qu'un jeune homme de cet âge n'est encore qu'un écolier. Sa mere , qui avoit remarqué que son cœur avoit pris feu comme une allumette , vit dès-lors que son fils feroit de ces hommes qui se prennent par les yeux : elle appréhendoit déjà qu'un jour il ne s'attachât follement. Il y a tant de gens qui s'allient avec des sujets ignobles pour une beauté passagere , & qui souvent leur devient

fatale à eux-mêmes , que sa crainte n'étoit point hors de place. Elle prit alors la résolution de suivre de près la jeunesse de son fils.

Quand elle fut de retour de Nogent après notre mariage , & qu'elle fut rentrée à son Couvent , l'Abbesse lui raconta , que pendant son absence on leur avoit amené une petite Pensionnaire de six ans : que la mere , femme du Chevalier de Saint-Laurent , étoit venue la lui proposer , en lui disant que c'étoit sa cadette ; qu'elle la destinoit absolument pour le Couvent ; qu'elle étoit de concert avec son mari ; qu'ainsi elle pouvoit l'élever comme pour elle ; qu'elle ne viendrait jamais la voir de peur de s'y attacher ; qu'elle paieroit exactement ses pensions , & fournirait pour son entretien tout ce qu'on lui demanderoit jusqu'à ce que sa fille eût l'âge de dix-sept ans , auquel elle vouloit qu'elle prononçât ses vœux ; qu'alors elle donneroit la dot qu'on lui demanderoit. L'Abbesse dit qu'elle consentit à tout ; & que quinze jours après on lui envoya l'enfant avec une femme-de-chambre , & son petit bagage , assez mal en ordre , sur le dos d'un crocheteur. C'est le plus joli petit minois , lui ajouta-t-elle , que j'aie jamais vu : mais depuis huit jours qu'elle est ici , nous n'avons pu en tirer une parole , sinon des *oui* & des *non* , selon les questions qu'on lui fait ; & dès qu'on l'approche , elle a des tressaillemens affreux : on lui demande pourquoi & de quoi elle a peur ; elle ne veut rien répondre. Que je la

voie , ma tante , dit aussi-tôt Madame de la Tour. L'Abbesse se la fit amener. Ma belle-sœur , ma chere , ne vit cet enfant qu'avec surprise , tant elle avoit de beauté ; & elle prit à l'instant la résolution de l'élever pour son fils , sans s'embarrasser si elle auroit du bien ou non. Elle avoit de la noblesse , cela lui suffisoit ; son fils étoit riche assez pour eux deux.

Au moment même elle fit part à sa tante de sa résolution , en lui découvrant l'objet qui la faisoit agir. Pendant son discours , qui fut un peu long , elle avoit l'enfant sur ses genoux ; & de temps en temps elle lui donnoit des baisers qui étoient reçus avec frayeur. Cela lui faisoit de la peine. Elle lui offrit des bonbons que la petite refusa. Vous ne les aimez donc pas , mon petit cœur , lui dit Madame de la Tour ? Elle répondit alors : Je les aime , Madame ; mais maman m'a défendu d'en prendre. Là-dessus ma belle-sœur la força d'en recevoir ; mais quand l'enfant les eut , elle dit que ce seroit pour sa sœur ; & elle ne voulut absolument pas en manger. Alors Madame de la Tour jugea de là que c'étoit un enfant malheureux & haï de ses pere & mere ; & elle pria l'Abbesse de faire en sorte qu'elle voie quelques domestiques de chez les pere & mere , pour les questionner au sujet de l'enfant. L'Abbesse lui dit qu'il devoit venir quelqu'un pour apporter différentes choses qu'on avoit fait demander. En conséquence on donna des ordres à la Tourriere. La Maîtresse des Pensionnaires arriva

un moment après , pour savoir , disoit-elle , si Madame la Marquise avoit eu le pouvoir de faire parler la petite. Quand on lui eut dit ce qu'elle avoit répondu à l'occasion des bons-bons , elle dit que depuis huit jours l'enfant n'en avoit pas tant dit , excepté ses prieres & son catéchisme qu'elle savoit & disoit très-bien. Et comme elle la prenoit par la main pour la ramener dans la classe , Madame de la Tour l'arrêta tout court , & lui dit qu'elle la gardoit avec elle pour l'élever elle-même , & qu'elle l'adoptoit.

Le surlendemain une femme-de-chambre apporta ce qu'on avoit demandé. L'Abbesse & la Marquise en furent averties , & elles se rendirent au parloir. Cette fille , sur le secret qui lui fut promis , leur dit , que depuis deux ans que l'enfant étoit chez ses pere & mere , elle étoit la sixieme femme-de-chambre ; que toutes en étoient sorties à cause des mauvais traitemens qu'on faisoit à la petite ; & qu'elle n'y seroit plus elle-même depuis long-temps , si on ne lui avoit pas dit , lorsqu'elle en marquoit sa peine , que cela ne dureroit pas toujours , parce qu'on mettroit l'enfant au Couvent. Et elle ajouta , qu'elle n'entreprendroit pas de leur faire un détail de tout ce qu'elle savoit touchant les souffrances de l'enfant , parce que les choses , quoique trop vraies , n'étoient pas croyables ; qu'il suffisoit de leur dire , que depuis neuf mois qu'elle étoit chez les pere & mere , elle n'avoit pas vu un jour la petite sans avoir le visage , les bras , les mains , & presque tout

le corps tout noirs de coups ; que sa sœur , qui avoit deux ans plus qu'elle , étoit autant idolâtrée des pere & mere qu'elle étoit méchante ; que vingt fois le jour elle inventoit des choses contre sa sœur pour la faire battre ; & que quand on ne le faisoit pas assez à son gré , elle alloit à côté d'elle lui donner des coups de pieds dans les jambes ; & que bien des fois elle avoit fait la malade pour obliger sa mere à frapper sa sœur pour la divertir ; qu'en un mot , sa mere étoit si accoutumée à la battre , que sentant qu'elle ne pourroit s'en abstenir , elle la lui avoit donnée à elle à garder dans sa chambre pendant quinze jours , afin de laisser guérir ses meurtrissures sans lui en faire de nouvelles avant de l'envoyer au Couvent , où elle ne vouloit pas qu'on s'aperçût de ses cruautés.

Pendant ce récit , ma chere Baronne , les larmes de Madame de la Tour & celles de l'Abbesse couloient. Elles ne dirent point à cette fille ce qui étoit projeté pour l'enfant , mais elles la remercièrent & la renvoyerent , après lui avoir donné quelques babioles de Religieuses , & lui avoir dit que l'enfant alloit commencer à être heureuse.

Quand Madame de la Tour fut rentrée dans son appartement , elle fit sortir ses femmes qui étoient auprès de la petite : après quoi elle la prit dans ses bras , la baïsa avec la plus grande tendresse , & lui dit ; que la maman qui la battoit , cessoit d'être sa maman ; que c'étoit elle qui la devenoit ; qu'elle seroit sa chere fille qu'elle ne battroit ja-

mais, qu'elle baiseroit toujours, & qu'elle aimeroit de tout son cœur. En disant cela elle la baisoit à plusieurs reprises; & l'enfant, pour la première fois, depuis deux jours qu'elle l'avoit vue, lui rendit ses baisers, & lui dit: Ah! vous allez être ma maman? j'en suis bien-aïse.

Dès ce moment, ma chere amie, elle fut toute autre; ce n'étoit plus que joie & que caresses de sa part: en huit jours elle se dérida si bien, qu'elle n'étoit plus reconnoissable; sa beauté éblouissoit, son esprit charmoit; quoique si jeune, mille petits traits la faisoient admirer, non de bien du monde, car elle ne voyoit personne, mais de l'Abbesse, & de Madame de la Tour, qui en faveur de son fils, travailloit tous les jours sur ce sujet si plein de ressources. Enfin dès ce temps-là, elle lui donna des Maîtres de toute espece. Et comme sa jolie figure pouvoit faire parler d'elle, & aller peut-être aux oreilles des pere & mere, elle la fit appeller Mademoiselle de la Tour. On ne la connut plus alors que sous ce nom, excepté les Religieuses, & une Tourriere ancienne & sensée, à qui on dit son vrai nom, de crainte que ses pere & mere ne s'avisassent de la venir demander; mais on n'eut pas d'embarras de ce côté-là; car personne n'a paru pendant dix ans, sinon son pere & son vieux oncle, le jour qu'elle prit le voile, & le jour de sa profession.

Elle a donc passé ainsi dix ans sans voir personne du dehors; car on refusa de la faire

voir à ceux qui apportèrent sa pension la première année ; après quoi personne ne la demanda plus.

La mere , qui comptoit ses années , eut soin d'écrire à l'Abbesse lorsqu'elle entra dans sa seizieme , pour la prier de disposer sa fille à l'état qu'elle devoit absolument embrasser. Cela obligea Madame de la Tour de fonder la jeune personne sur ses dispositions. Elle la trouva sans volonté. On lui montra la Lettre de sa mere. Elle dit qu'elle s'y conformeroit , qu'elle seroit plus heureuse avec son Abbesse & sa maman qu'avec sa propre mere. On ne lui parla plus de rien jusqu'au jour qu'elle dîna avec M. de la Tour.

Je t'ai écrit , ma chere Baronne , que ce jour-là , en dînant , les yeux du Marquis étoient tout de feu ; qu'en apprenant qu'on destinoit Mademoiselle de Saint-Laurent pour le Couvent , il avoit beaucoup pleuré ; & qu'on avoit pris la précaution de renvoyer la Demoiselle de la piece où l'on dînoit. Mais elle avoit tout vu ; & bien mieux , elle avoit tout senti. Dès que M. de la Tour fut parti , Madame de la Tour la prit en particulier , & lui demanda ce qu'elle disoit de son fils. Il est bien aimable , dit-elle en rougissant. Et bien aimé , n'est-ce pas , repliqua la Marquise ? Dans le moment Mademoiselle de Saint-Laurent se mit à pleurer. Eh ! pourquoi pleurer , lui dit ma belle-sœur en l'embrassant ? Ah ! maman , répondit-elle , je ne fais pas ce que je sens au-dedans de moi , mais j'ai l'ame triste. Si je t'en dis la cause , lui dit Ma-

dame de la Tour , me l'avoueras-tu ? Elle ne lui dit ni oui ni non ; elle la regarda quelques momens , puis elle se remit à pleurer. Alors ma belle-sœur lui dit qu'il étoit inutile de diffimuler , qu'elle sentoit pour la première fois les traits de l'amour. Qu'ils sont vifs ces traits , dit-elle avec feu ! mais je les repousserai , maman , puisque mon sort le demande. Je ne veux pas que tu les repousse , ma chere enfant , lui dit Madame de la Tour en la serrant dans ses bras ; c'est à ce moment que tu peux bien m'appeller ta mere : tu es ma fille , oui , tu l'es , car tu seras la femme de mon fils. Ah ! maman , lui dit Mademoiselle de Saint-Laurent , avec un regard de surprise & de joie , cela se pourroit-il ?

» Oui , reprit la Marquise en lui faisant mil-
» le caresses , cela se peut , & cela fera ; mon
» fils t'adore , & c'est tout ce que je vou-
» lois : tes pere & mere sont des barbares
» qui s'y opposeront ; mais ce sera en vain ,
» il ne feront qu'en retarder l'effet : voici
» mon plan. Je vais tout tenter pour que
» votre mariage se fasse ces jours-ci : & si
» je ne puis rien gagner sur eux , comme je
» m'y attends bien , tu prendras le voile
» Mardi , ainsi qu'il est déterminé. Pendant
» l'année je tenterai encore : & si je ne puis
» rien obtenir , dans un an tu prononceras
» tes vœux ; mais au moment que tu les au-
» ras prononcés , un Notaire sera tout prêt ;
» & en secret , il te fera signer un acte de
» protestation contre les vœux que tu auras
» prononcés forcément «. Actuellement , ma

belle Baronne , tu devine bien que c'étoit pour aller signer cet acte , que Mademoiselle de Saint-Laurent feignit de se trouver mal le jour de sa profession au moment qu'elle venoit de prononcer ses vœux ? Quand Madame de la Tour lui eut déclaré son plan , elle s'écria : Que vous êtes bonne maman ! que vous êtes bonne ! que je suis heureuse ! La véhémence avec laquelle elle parloit la fit rester dans les bras de sa maman sans mouvement. Elle revint peu après ; & Madame de la Tour lui dit alors de modérer ses transports ; que son contentement paroissoit si éloigné , qu'elle devoit à peine s'en occuper , parce qu'elle seroit obligée d'attendre ses vingt-cinq ans pour pouvoir l'emporter sur la volonté de ses pere & mere. Ah ! maman , lui dit-elle , je n'en sens pas moins mon bonheur ; la longueur du temps me prouvera encore mieux vos bontés & votre affection pour moi , & je n'en serai que plus pénétrée de reconnoissance ; il n'y aura que l'amour qui en souffrira ; mais un doux espoir tempérera la violence de ma situation.

Les choses en étoient là , ma chere Baronne , quand Madame de la Tour vint nous faire le récit de ce qui s'étoit passé la veille à son dîner au sujet de son fils. Elle ne jugea pas à propos de nous faire part de ses résolutions & du plan qu'elle avoit formé ; contente d'elle-même , elle se mit peu en peine des reproches que nous lui fîmes à ce sujet ; & envisageant pour son fils un avenir

heureux , elle jugeoit utile pour lui d'ignorer son bonheur , à cause de l'obligation où il seroit d'attendre. Dès ce jour-là même elle nous quitta de bonne heure sans vouloir que son fils l'accompagnât : elle avoit donné ordre à son cocher de la venir prendre dès quatre heures. Elle se fit mener chez Monsieur & Madame de Saint-Laurent , leur proposa pour leur fille cadette un parti avantageux , sans se faire connoître. Ils en rejetterent absolument la proposition. Elle les quitta donc sans leur donner aucune ouverture.

Mademoiselle de Saint-Laurent prit le voile le Mardi d'après , ainsi que je te l'ai marqué dans le temps. Sur la fin de son année , Madame de la Tour fit une autre tentative auprès de ses pere & mere , & elle n'obtint rien encore. La Demoiselle prononça donc ses vœux , joua son rôle pour aller signer son acte de protestation , & s'en revint gaie-ment comme une personne contente de son sort. Elle l'étoit effectivement , sachant bien qu'elle n'étoit engagée à rien ; mais le pauvre M. de la Tour , qui ignoroit ce qui se passoit , n'étoit pas si tranquille. Avant la cérémonie il se présenta au pere , qui lui fit , comme je te le marquai , une réponse accablante. Un an après , sa mere lui proposa de se faire chercher une femme. C'étoit pour le sonder. La réponse qu'il lui fit , qu'il renonçoit au mariage , la satisfit , parce que cela lui assuroit le cœur de son fils pour celle qu'elle lui destinoit. Mais deux mois après elle fut dans une grande alarme , lorsqu'elle

apprit qu'on ne favoit ce qu'il étoit devenu : elle craignoit alors pour deux. Dès qu'elle fut qu'il étoit aux Chartreux , elle prit la résolution de lui demander seulement un an avant d'embrasser un état , déterminée alors à lui communiquer au bout de l'année tout ce qui s'étoit fait pour le rendre heureux un jour ; mais bien décidée à attendre ce temps pour avoir à lui dire un an de moins : elle craignoit que tant d'attente ne l'épouvantât. La Providence heureusement fit tourner les choses autrement.

Aussi-tôt que Mademoiselle de Saint-Laurent eut prononcé ses vœux , les pere & mere marierent leur fille ainée à un Officier Militaire aimable & riche. N'ayant plus qu'elle d'enfant , ils doublerent la dot pour le lui procurer. Cette attention de Monsieur & Madame de Saint-Laurent , ainsi que leur folle prédilection , fut payée de l'ingratitude la plus marquée. Tout se passa assez bien la premiere année , parce qu'ils fournissoient à tout le nécessaire du ménage avec profusion. Mais quand ce temps fut passé , la jeune Dame ne se contraignit plus , elle méprisa ses parens : & , comme pour se dédommager de la contrainte où son intérêt l'avoit tenue pendant un an , elle les invectiva jusqu'à leur dire qu'elle rougissoit de les avoir pour pere & mere , & que la présence du diable lui déplairoit moins que la leur. Ce fut en les mettant hors de chez elle qu'elle leur fit ce compliment. Et pour y mettre le comble , elle ajouta qu'elle ne seroit sensible au plaisir , que

quand elle les fauroit tous deux dans le tombeau.

Une ingratitude aussi cruelle, accabla Monsieur & Madame de Saint-Laurent, & leur fit ouvrir les yeux. Ils commencèrent par se reprocher leur tendresse folle pour leur aînée, & ensuite leur dureté pour leur cadette. Le remords s'empara de leur ame, de maniere qu'ils ne faisoient que pleurer; la mere, surtout, qui se rappelloit continuellement la cruauté qu'elle avoit exercée sur sa fille. Hélas ! dit-elle un soir à son mari, si nous eussions eu pour notre Religieuse le quart des affections que nous avons témoignées à notre ingrate, elle nous en marqueroit peut-être bien de la reconnoissance. Sur le bien qu'on m'en a dit, répondit le mari, nous ne devons pas en douter, & c'est Dieu qui nous punit à cause de nos duretés pour elle. Hélas ! oui, reprit la mere en versant des larmes, & nous le méritons bien, sur-tout moi, qui n'ai cessé de la maltraiter tant qu'elle a été ici. Enfin l'un & l'autre ne cessoient de se faire à eux-mêmes des reproches sur leur conduite passée. Un jour qu'ils s'entretenoient de leur fille encore, Madame de Saint-Laurent dit tout d'un coup : Je veux l'aller voir pour réparer mes sottises, en lui donnant toute mon affection. Si son ame répond à sa figure, lui dit son mari, tu seras au comble du contentement, car elle est des plus jolies. Cela lui donna encore une plus grande envie de la voir. Ils prirent jour ; & ils s'en furent ensemble au Couvent la deman-

der fans se nommer. Comme jamais elle n'avoit été demandée par qui que ce fût , & qu'elle n'étoit visible pour personne , cela surprit étrangement. Madame de la Tour se les fit amener à son parloir , où elle se rendit avec l'Abbesse , en défendant à Mademoiselle de Saint-Laurent de paroître , sous quelque prétexte que ce fût , à moins qu'elle-même ne la vînt chercher.

Dans le moment elles reconnurent Monsieur & Madame de Saint-Laurent , qui , après bien des politesses , grandes de leur part , froides de la part des autres , demanderent à voir leur fille. Est-ce que vous avez une fille ici , leur dit Madame de la Tour avec son ton impérieux ? Ils en furent décontenancés , & ils ne répondirent rien. La Marquise reprit avec le même ton : „ Vous avez donc
„ né le jour à un enfant à qui vous auriez
„ voulu donner la mort quelques années
„ après ; mais n'osant mettre le comble à
„ votre barbarie , vous l'avez ôtée de vos
„ yeux ; vous l'avez abandonnée ; vous l'avez
„ condamnée à passer ses jours dans la
„ retraite , fans vous embarrasser si c'étoit
„ sa vocation ou non ; vous l'avez dérobée
„ au monde dont elle devoit faire l'ornement : Vous avez passé plus de douze ans
„ fans la voir , s'adressant à la mere ; & au
„ bout de ce temps vous avez l'audace de
„ la demander ? & vous l'appellez votre fille ? Si vous vous en croyez encore la mere , vous vous trompez ; c'est moi seule
„ qui la suis ; c'est moi qui ai pris soin d'elle
„ depuis

» depuis qu'elle est ici ; qui l'aime , & qui
» lui ai donné plus de baisers chaque jour ,
» que vous ne lui avez donné de coups pen-
» dant les deux années que vous l'avez eue :
» jugez de mon amour par votre haine. Je
» l'ai adoptée , elle est ma fille ; vous l'avez
» proscrite, elle est votre victime ; vous n'a-
» vez plus de prétention sur elle , & vous
» ne la verrez pas ». Pendant ce discours ,
qui auroit pu les révolter contre Madame
de la Tour , ils ne firent que pleurer ; ils
lui dirent seulement quand elle eut cessé de
parler : Nous méritons bien , Madame , tout
ce que vous dites là ; mais nous aurions cru
que Madame l'Abbesse seule auroit le droit
de nous parler ainsi. Vous vous trompez ,
leur dit l'Abbesse , ma niece a acquis tant de
droits sur votre fille par l'amour qu'elle lui a
voué , qu'il lui est permis plus qu'à moi de
vous parler de ce ton ; & il lui est dû tant
de déférence , que si jamais vous voyez vo-
tre fille , ce ne fera que par sa permission.
Là-dessus ils se remirent à pleurer. Quelques
momens après , pour gagner Madame de la
Tour par la confiance, ils lui firent leur con-
fession : ils lui dirent que la justice divine
leur faisoit bien sentir leur faute ; qu'ils
avoient élevé un monstre à qui ils avoient
donné toute leur affection , tandis qu'ils l'a-
voient refusée à celle qui seule en étoit di-
gne. Ils firent un détail des ingratitude de
leur fille aînée & de ses duretés ; & finirent
par dire qu'ils vouloient donner à leur cadet-
te une affection qu'ils lui avoient refusée avec

la plus grande injustice ; mais qu'ils alloient réparer tout le passé par le présent & l'avenir.

Ce discours fit un grand plaisir à Madame de la Tour , parce qu'elle entrevit que c'étoit là le vrai moyen de faire promptement l'alliance qu'elle desiroit ; mais elle dissimula ; & pour mieux réussir, elle prit la résolution de continuer ses refus avec encore plus d'opiniâtreté. C'est pourquoi elle leur répondit d'un ton dédaigneux & décidé : Si vous avez élevé un monstre , je n'en suis pas étonnée , un enfant peut bien être ce que sont ses pere & mere ; je ne suis étonnée que de ce que vous avez donné la vie à un ange , au chef-d'œuvre de la nature ; mais ne croyez pas me toucher par vos pleurs & par vos promesses , vous ne verrez pas ma fille , elle a un trop bon cœur pour vous , elle vous aimeroit ; & votre monstre , par une suite de son caractère , reviendrait à la charge pour la supplanter ; une caresse de sa part lui redonneroit toute votre tendresse ; & ma fille , qui vous auroit voué le plus respectueux & le plus sincere attachement , se voyant privée d'une affection qui lui seroit devenue chere , se verroit réduite au désespoir le plus affreux. Ah ! Madame , s'écrierent-ils , ne craignez rien , jamais notre ainée ne retrouvera place dans notre cœur , il sera tout entier & pour la vie à notre cadette..... Je ne m'y fie pas , interrompit la Marquise ; c'est bien à vous de répondre ainsi de votre cœur ! j'en fais si peu de cas , que je persiste dans mes refus. Ce

paroles commencerent un peu à les irriter ; le feu leur monta au visage , & ils dirent : Eh ! Madame , Dieu n'est pas si cruel que vous , il nous pardonne nos fautes quand nous nous en repentons ; & vous , vous avez la cruauté d'être insensible à notre repentir. C'est , dit Madame de la Tour , que Dieu connoît le fond des cœurs , & que moi , je ne le connois pas. Eh bien , Madame , reprirent-ils d'un air piqué , nous nous pourrions ailleurs. Ces paroles intriguèrent la Marquise : elle se leva , en disant qu'elle alloit revenir. Elle s'en fut donner des ordres pour que son cocher mît promptement les chevaux à son carrosse : après quoi elle entra à son parloir. Monsieur & Madame de Saint-Laurent qui l'avoient vu sortir tout à coup , crurent qu'elle étoit allée chercher leur fille. Quand ils la virent rentrer seule , ils lui dirent qu'ils avoient cru que la pitié l'alloit engager à la leur amener , & qu'ils se dispoient déjà à lui en témoigner leur reconnoissance. Oh ! dit la Marquise , la pitié n'est qu'une foiblesse quand elle est prise hors de propos ; vous ne me touchez point. Ensuite elle fit différentes questions pour engager la conversation pendant qu'on exécutoit ses ordres. Peu de temps après on vint lui dire qu'une personne demandoit à lui parler. C'étoit la maniere dont elle avoit dit de l'avertir quand son carrosse seroit prêt. Elle quitta donc encore ; & Monsieur & Madame de Saint-Laurent s'imaginèrent une seconde fois qu'elle leur ameneroit enfin leur fille.

Pendant qu'ils s'abusoient ainsi eux-mêmes , ma chere Baronne , Madame de la Tour monta dans son carrosse , & se fit conduire à l'Archevêché. Le Prélat la connoît , & l'estime ; il avoit été intime ami de son mari. Elle lui conta donc toute son histoire. Il entra dans ses vues , & lui promit de la seconder en tout. Elle eut le temps de lui tout dire pendant que Monsieur & Madame de Saint-Laurent l'attendoient inutilement. Quand ils virent que ni elle , ni leur fille ne paroissoient , ils dirent à l'Abbesse que Madame la Marquise se moquoit d'eux , & qu'ils alloient à l'Archevêché. L'Abbesse , qui ignoroit ce qui se passoit , les pria d'attendre encore quelque temps , en disant qu'elle tâcheroit de gagner sa niece pour qu'elle leur accordât ce qu'ils demandoient. Mais eux qui remarquoient en elle un air embarrassé , s'applaudirent de leur idée , crurent que c'étoit là le vrai moyen de réussir , & dirent à l'Abbesse avec un air de satisfaction , qu'ils vouloient continuer leur projet ; qu'ils ne vouloient point recevoir de graces de la Marquise , & qu'ils lui prouveroient qu'ils n'avoient pas besoin d'elle pour voir leur enfant. En disant cela ils tirèrent leur révérence , remonterent dans leur carrosse qui étoit à la porte du Couvent , & se firent mener chez l'Archevêque. Quand on les annonça , Madame de la Tour se cacha dans un cabinet voisin du fallon , d'où elle devoit entendre la conversation ; & l'Archevêque les reçut.

Après avoir exposé leur chagrin & leur desir au Prélat, il leur dit avec la plus grande tranquillité, qu'il savoit toute leur histoire; qu'ils avoient été trop durs envers leur fille, pour avoir conservé sur elle des droits; que la Marquise de la Tour les avoit tous acquis par sa tendresse & par tous les soins qu'elle avoit pris d'elle; & que c'étoit à elle qu'il les renvoyoit. Ah! Monseigneur, lui dirent-ils en versant des larmes, nous venons de lui parler; c'est un cœur de tigre qui est insensible à nos pleurs, & qui nous refuse absolument. Gardez cette qualité pour vous, dit l'Archevêque à la mere qui parloit, & dites que c'est un cœur tendre & compatissant, qui s'est rendue mere de votre fille, parce que vous n'en saviez être que le bourreau: tâchez de la gagner, c'est votre seule ressource. Ils n'osèrent rien repliquer. Le ton de l'Archevêque leur parut si décidé, qu'ils se leverent en redoublant leurs pleurs, & en disant, qu'ils méritoient d'être malheureux, mais pas encore à ce point, puisque leur cœur étoit changé. L'Archevêque alors feignit d'être touché; & il leur dit encore que leur sort étoit absolument entre les mains de Madame de la Tour; mais qu'il solliciteroit pour eux auprès d'elle, & qu'il leur conseilloit de se présenter à elle la veille des Pâques, pour l'engager en faveur de ce saint temps à leur procurer de se réconcilier avec leur fille. Il n'y avoit plus que huit jours à attendre. C'étoit ce que mabelle leur l'avoit prié de demander. Ils témoi-

gnerent au Prélat leur reconnoissance de ce qu'il vouloit bien s'intéresser pour eux , & ils lui promirent de suivre son conseil. Ils s'en retournerent. L'Archevêque fut rejoindre Madame de la Tour , & badina avec elle sur ce qui venoit de se passer. Dès ce jour-là ils convinrent de tout , même de la manière dont s'est fait le mariage du Marquis. Et pour n'être point traversés dans l'exécution de leurs projets , l'Archevêque promit d'en faire lui-même la cérémonie à l'Eglise du Couvent même. Ensuite de leurs conventions , Madame de la Tour le quitta , & s'en retourna au Couvent. Tout en arrivant , elle fit part de tout à l'Abbesse & à Mademoiselle de Saint-Laurent , qui , comme tu pense bien , ma belle Baronne , se réjouit beaucoup de voir son bonheur avancer.

Le Samedi, veille du Dimanche des Rameaux , Monsieur & Madame de Saint-Laurent ne manquèrent pas de se rendre au Couvent. Madame de la Tour les reçut avec un peu plus de douceur que la première fois. Ils s'en crurent redevables à l'Archevêque. Après avoir bien écouté un discours qu'ils avoient tâché de rendre pathétique , elle leur dit qu'ils n'avoient qu'à revenir la voir le Jeudi Saint après les trois premières leçons de Ténèbres : ce sera votre fille qui les chantera , leur dit-elle, venez l'entendre, vous en ferez contens. Ils n'y manquèrent pas ; & non-seulement ils furent contens , mais ils furent enchantés : des larmes d'admiration couloient de leurs yeux quand ils arrivèrent

auprès de Madame de la Tour , qui , aussitôt que leur fille eut cessé de chanter , les avoit fait avertir qu'elle étoit à son parloir à les attendre. Après avoir bien décrit leur satisfaction , leur joie , leur tendresse , les reproches qu'ils se faisoient , en un mot , tout ce qui se passoit dans leur cœur pour leur fille , ils dirent : La verrons-nous enfin , cette chere enfant si digne d'être aimée ? Oui , leur dit Madame de la Tour ; mais ce ne sera que quand vous m'aurez signé ce papier. C'étoit , ma chere amie , un acte qu'elle avoit fait dresser par son Notaire , par lequel les pere & mere *renonçoient à tous les droits qu'ils pouvoient avoir sur leur fille , & les cédoient tous à Madame de la Tour , qu'ils substituoient à leur place pour en disposer à son gré , sans que personne puisse jamais s'opposer à ses volontés.* Quand Monsieur & Madame de Saint-Laurent eurent lu cet écrit , ils se regarderent , sans pouvoir deviner quel en pouvoit être l'objet , & sans savoir à quoi se résoudre. Vous me paroissez bien embarrassés , leur dit ma belle-sœur ; que risquez-vous de renoncer à des droits que vous n'avez plus ? (Elle se donnoit bien de garde de dire que leur fille avoit protesté contre ses vœux , & que par là ils avoient encore sur elle tous les droits de pere & de mere). Vous les avez tous perdus , continua-t-elle , au moment qu'elle a prononcé ses vœux ; & ce n'est pas pour en acquérir moi-même que je vous demande cette signature , puisqu'une Abbessé seule en a sur ses Reli-

gieuses ; mais c'est une espèce de paiement que je vous demande du soin que j'ai pris d'elle : c'est par là que je vais connoître si votre cœur est capable de sentiment ; parce que s'il est reconnoissant , je le jugerai tendre : ma fille alors ne courra aucun risque de se livrer à son amour & à tout l'attachement que je suis sûre qu'elle va prendre pour vous. Le mari & la femme se regarderent encore , n'osant se communiquer leurs idées. Madame de la Tour s'en apperçut , & leur dit : Ce que je vous demande , vous est si peu contraire , que je vais me retirer pour vous laisser le temps de vous consulter ; il est juste que vous soyez d'accord sur les choses même les plus indifférentes. En disant cela elle s'en alloit. Elle leur dit en sortant qu'elle les prioit de tirer le cordon de sonnette quand ils jugeroient à propos qu'elle rentrât. Après cinq minutes au plus ils sonnèrent. La Marquise entra. Nous n'avons qu'une chose à vous demander , Madame , lui dirent-ils , c'est de nous permettre de parler à Madame l'Abbesse ; si elle nous conseille de signer , nous le ferons sans autre examen. Vous allez être satisfaits , leur dit Madame de la Tour. En même temps elle fit avertir l'Abbesse. Dès qu'elle fut entrée , ma belle-sœur sortit , en disant à Monsieur & à Madame de Saint-Laurent , qu'elle se retireroit pour leur laisser toute liberté ; & que pour leur prouver qu'elle ne cherchoit pas à les surprendre , elle ne vouloit pas même prévenir sa tante sur ce dont il alloit être question.

L'Abbesse ,

L'Abbesse , qui étoit participante de tout , ne manqua pas , dès qu'ils eurent témoigné leur embarras , de leur dire que ce que demandoit sa niece ne pouvoit jamais leur nuire ; qu'elle aimoit leur fille à l'adoration ; que ce n'étoit que pour avoir le plaisir d'avoir sur elle le titre de mere qu'elle leur demandoit cette signature ; qu'elle les plaignoit eux-mêmes , & ne les haïssoit pas ; & qu'elle la savoit disposée à leur procurer tout l'agrément possible vis-à-vis de leur fille. Allons , dirent-ils , cela nous suffit ; que Madame la Marquise revienne , & nous allons signer. L'Abbesse sonna. Madame de la Tour rentra ; & Monsieur & Madame de Saint-Laurent signerent.

Quand ma belle-sœur , ma chere Baronne , eut leur signature , elle ne put contenir sa joie : Ah ! pour le coup , disoit-elle , c'est ma fille , oui , c'est ma fille ! Mais elle ajouta dans le moment , parlant aux pere & mere : Elle n'en est pas moins la vôtre ; elle ne vous en aimera pas moins ; elle vous aime déjà même ; car elle fait que vous voulez lui donner votre cœur ; & elle en est pénétrée de reconnoissance & de joie. Qu'elle paroisse donc , dirent les pere & mere avec feu ! qu'elle vienne donc recevoir nos embrassemens. Alors Madame de la Tour leur dit que le jour de cette entrevue étoit fixé dans sa tête dès la premiere fois qu'elle les vit , quoiqu'elle parût les refuser ; que Monseigneur l'Archevêque vouloit être témoin de leur réconciliation ; qu'elle se feroit un matin pour avoir

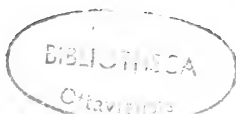
le plaisir de passer la journée tous ensemble ; & enfin qu'ils pouvoient s'affurer que tout contribueroit à les satisfaire & à les rendre heureux : » Ce jour est encore loin , ajouta-t-elle ; j'en suis fâchée plus que vous ; & je vous prie de ne m'en pas vouloir pour retarder votre plaisir ; il n'en sera pour vous que plus vif : je vous dédommagerai amplement de l'attente par un contentement durable & marqué ; & je suis très-sûre que quand vous saurez l'objet de ce retard , vous ne m'en voudrez pas , & vous m'approuverez , parce que vous verrez alors que ce retard étoit nécessaire pour le bonheur des uns & des autres « . Ce discours les attristoit & les charmoit en même temps. Ils y répondirent poliment , & demandèrent quand arriveroit ce jour heureux. Quand ils entendirent que ce seroit le Mardi d'après *Quasimodo* , à neuf heures du matin , ils dirent en répandant des larmes de joie , qu'ils craignoient que ce jour ne fût encore plus éloigné ; qu'ils attendroient , & qu'ils espéroient qu'on leur tiendrait parole. Soyez-en sûrs , leur dit Madame de la Tour : la seule grace que je vous demande , ajouta-t-elle , c'est d'en garder le secret. Ils le lui promirent , en disant , qu'ils se le devoient à eux-mêmes. Quelques momens après ils se séparèrent.

Monsieur & Madame de Saint - Laurent furent voir la Marquise encore trois fois dans l'intervalle , en la priant toujours de ne plus éloigner ce jour ou ils devoient réparer tou-

tes leurs sottises , & commencer à devenir heureux.

Le jour de Pâques , ma chere Baronne , Madame de la Tour vint nous demander à dîner. Au dessert elle demanda à son fils s'il ne se sentiroit point de la répugnance à donner la main à une Demoiselle qui devoit prendre l'habit à son Couvent le Mardi d'après *Quasimodo*. Il lui dit qu'il le feroit volontiers , si cela lui procuroit le plaisir de voir Mademoiselle de Saint-Laurent. Sa mere lui dit que s'il rendoit ce service-là , il la verroit sûrement au dîner dont il feroit & elle aussi. Eh bien , maman , dit-il , je l'accepte à ce prix , & vous pouvez compter sur moi. Elle lui promit alors pour ce jour-là un bel habit neuf : c'est , lui dit-elle , M. de Noailles , notre Archevêque & notre ami , qui fera la cérémonie , & je veux que tu sois paré. Elle nous pria aussi , mon mari & moi , d'être & de la cérémonie & du dîner , auquel , disoit-elle , elle auroit droit d'admettre ses amis. Nous lui promîmes , malgré nous , parce qu'il ne nous fut pas possible de résister à ses instances.

Le lendemain de *Quasimodo* , le Tailleur apporta à M. de la Tour son habit , qui étoit brillant. Et le Mardi dès le matin , ma belle-sœur vint chez nous pour présider à l'habillement de son fils. Avant de s'en retourner elle régla nos montres sur la sienne , & elle nous pria de ne nous rendre au Couvent qu'à midi précis , parce que probablement , nous dit-elle , on aura des affaires jusques



là. Rendez - vous directement à l'Eglise , ajouta-t-elle , car je prévois que ma tante ne pourra vous voir qu'après la cérémonie.

Il n'étoit pas encore neuf heures quand elle rentra à son Couvent , & Monsieur & Madame de Saint-Laurent étoient déjà à son parloir à l'attendre. Elle se jetta à leur cou , & par les démonstrations les plus vives , elle leur témoigna le plaisir qu'elle avoit de les voir. Ensuite elle les prit par la main , & les conduisit à la porte de clôture qu'on leur ouvrit. Les ordres étoient donnés pour cela ; & ne s'attendant point à cette faveur , leur joie en redoubla. Quand Madame de Saint-Laurent se vit dans le Couvent , elle s'écria les larmes aux yeux : *Jour heureux ! lieux délicieux ! c'est ici que mon bonheur commence : que le Dieu des miséricordes permette qu'il ne finisse jamais.*

Madame de la Tour les conduisit à son appartement , où elle trouva avec l'Abbesse le Vicomte & la Vicomtesse de l'Hotelfain , ses beau-pere & belle - mere , qu'elle avoit mandés , & l'Archevêque , qui pour ne point faire attendre après lui , y étoit dès huit heures. Il témoigna à Monsieur & Madame de Saint-Laurent la part qu'il prenoit au plaisir qui les attendoit. Comme ma belle-sœur les prioit de s'asseoir , ils demanderent où étoit leur fille , paroissant disposés à courir l'embrasser. C'est à elle , leur dit Madame de la Tour , à venir vous rendre ses devoirs , & je crois qu'elle ne tardera pas à accourir dans vos bras. Mademoiselle de Saint-Lau-

rent étoit à sa toilette. La Marquise y fut pour la hâter , & elle la trouva prête. Elle la prit par la main , & la conduisit elle-même à ses pere & mere. Elle étoit brillante comme un soleil , & belle comme un astre. Madame de la Tour n'avoit pris du temps , qu'afin qu'il ne manquât rien à sa parure , pour relever encore l'éclat de sa beauté. Juges , chere Baronne , de l'effet qu'elle fit sur sa mere , qui ne l'avoit pas vue depuis l'âge de six ans. Cette pauvre femme leur fit pitié à tous. Elle se jetta au cou de sa fille , la baïsa , lui demanda pardon , lui promit de réparer ses injustices , & finit par s'évanouir. Pour le pere , il reconnut sa fille , qu'il avoit vue à sa prise d'habit , & à sa prétendue profession. Il l'embrassa à plusieurs reprises , pendant qu'on étoit occupé à faire revenir sa femme ; & on eut le plaisir de voir entr'eux un débat : la fille vouloit aller secourir sa mere , & son pere la retenoit avec effort pour la baiser. Quand la mere fut revenue , elle recommença à baiser sa fille. Ensuite elle dit qu'une chose l'intriguoit : Pourquoi , dit-elle , vois-je ma fille en habit du monde ? est-ce qu'on va recommencer la cérémonie de sa réception ? Madame de la Tour alors lui dit en l'embrassant avec la plus vive tendresse : » Non , Madame , ce n'est point » cela : votre fille m'appartient par votre » écrit ; j'en suis devenue la mere ; mais » elle va devenir réellement ma fille , j'en » dispose aujourd'hui , en un mot , je la marie à mon fils , & nous devenons en mé-

» me temps meres de deux enfans ». Expliquez-vous, Madame, je vous prie, lui dit la mere, la joie me trouble, je ne vous comprends pas encore; est-ce que ma fille n'auroit pas prononcé ses vœux? est-ce que j'aurois le bonheur de la ravoir, de la posséder? » Oui, Madame, lui dit ma belle-sœur, je vous l'ai conservée malgré vous; » au moment qu'elle a prononcé ses vœux, » je l'ai fait protester contre la violence » qu'on lui faisoit, par un acte qu'elle a » signé, & que voici ». En disant cela elle montrait cet acte aux pere & mere, qui sans jeter les yeux dessus, firent éclater leurs transports : le pere reprit sa fille dans ses bras, & ne cessoit de la baiser, en disant : *Que je suis heureux ! j'ai mon enfant, j'ai ma fille, elle est encore à moi, je la verrai & l'embrasserai sans qu'une grille fatale s'y oppose.* Pour la mere, elle se jeta au cou de Madame de la Tour, en s'écriant : *Ah ! Madame, que ne vous dois-je pas ? vous êtes mon Sauveur, vous me redonnez la vie ; mon cœur succombe, il ne peut contenir toute sa joie....* Effectivement, en disant cela elle s'évanouit encore. On vit alors un effet charmant de la nature dans un cœur excellent. Mademoiselle de Saint-Laurent qui n'avoit pas lieu de ressentir une grande tendresse pour sa mere, la voyant sans connoissance une seconde fois, fit un cri, en disant : Eh ! mon Dieu, maman va mourir ! Au cri qu'elle fit sa mere reprit ses sens ; mais elle-même s'évanouit. Chacun étoit surpris & enchanté de

voirtant d'amour pour une premiere entrevue; mais, ma belle Baronne, juges de la satisfaction des pere & mere, de trouver dans leur fille un cœur si rendre, & déjà si attaché. Quelle différence de celle-ci à l'ainée ! Enfin elle revint avec assez de peine. Son premier soin fut de se jeter au cou de sa mere, qui la ferra étroitement.

Après les avoir laissées quelques temps collées l'une sur l'autre, Madame de la Tour les pria de se séparer pour parler de l'union qui s'alloit faire. Elle commença par montrer aux pere & mere le contrat de mariage, qui étoit tout à l'avantage de leur fille. On y reconnoissoit une dot considérable, & on n'en vouloit recevoir aucune : on leur remit même les dix mille francs qu'ils avoient donnés au Couvent pour sa réception, en leur disant, que c'étoit pour les dédommager de bien des dépenses qu'ils avoient faites pour leur fille ainée, & qui devoient les avoir mis très à l'étroit. Tant de bontés de la part de la Marquise, mit le comble à leur satisfaction, & les pénétra de maniere qu'ils manquoient de termes pour lui marquer leur reconnoissance ; mais leur extase & leur joie muette étoient éloquentes. Ma belle - sœur leur témoigna à son tour le plaisir qu'elle avoit de les voir contents de ses procédés ; elle leur demanda pardon d'avoir retardé leur plaisir, & de leur avoir pour ainsi dire extorqué leur signature pour lui céder leurs droits : » Mais, leur dit-elle, il me falloit » une liberté pleine, pour disposer de votre

» fille fans vous , puisque n'étant point liée
» par ses vœux , vous en étiez seuls les
» maîtres. Je vous ai donc trompés quand
» je vous ai dit que vous n'aviez plus de
» droits sur elle ; mais vous voyez que mon
» intention n'étoit pas de vous nuire , je
» ne voulois que m'assurer de votre fille
» pour mon fils ; je craignois que vous en
» voyant les maîtres , vous ne voulussiez
» en disposer en faveur de quelqu'autre ;
» mais le plaisir que vous me témoignez de
» cette alliance , me fait voir que je me suis
» trompée ». Ah ! Madame , s'écrierent
Monsieur & Madame de Saint-Laurent ,
c'est cette alliance qui met le comble à notre
bonheur : nous nous attendions à finir nos
jours dans la tristesse & dans l'obscurité , &
voilà qu'ils vont s'écouler dans la joie &
dans la gloire. Ensuite il fut question du se-
cret qu'on avoit gardé vis-à-vis du Mar-
quis , qui croyoit sa maîtresse Religieuse ,
qui vouloit lui-même se faire Religieux , &
qu'on alloit marier à son insu. Ma belle-
sœur dit donc que ce qui l'avoit obligée d'agir
ainsi , c'est qu'elle ne s'attendoit pas que le ma-
riage se fît jamais avant que Mademoiselle de
Saint-Laurent eût atteint l'âge de majorité ;
qu'elle n'avoit point voulu donner à son fils
une espérance si éloignée ; & que quand
l'occasion favorable s'étoit présentée pour
avancer ce mariage , elle avoit craint que la
joie de son fils ne l'emportât sur la discrétion : il m'auroit promis le secret , dit-elle ,
& tout Paris l'auroit su ; car , ajouta-t-elle ,

son contentement va égaler son bonheur. Le bonheur de ma fille , dit Madame de Saint-Laurent , ne cédera point à celui de M. le Marquis. L'Archevêque leur dit : ils sont faits l'un pour l'autre , car ils sont fort aimables tous deux.

Madame de la Tour alors proposa à Monsieur & Madame de Saint-Laurent d'envoyer chercher de leurs parens ou amis , s'ils en avoient dont la présence leur fit plaisir. Ils acceptèrent cette offre , & envoyèrent le carrosse de ma belle-sœur , celui de l'Archevêque , & le leur , à trois endroits pour six personnes. Et pendant ce temps-là on déjeûna. Il étoit déjà près d'onze heures.

Les personnes qu'on avoit envoyé chercher ne tarderent pas , parce qu'il leur avoit été dit que c'étoit de la part de l'Archevêque , & qu'il les prioit de se hâter. Il y avoit parmi ces six personnes une niece de M. de Saint-Laurent avec son mari. Ils étoient les seuls de la famille que sa fille ainée n'avoit pas méprisés ; elle les voyoit encore de temps en temps.

Pour nous , nous fûmes exacts à l'heure. A peine étions-nous dans l'Eglise , qu'on alluma une infinité de cierges. Dès qu'ils furent allumés ma belle-sœur vint à nous , & dit à son fils qu'il n'iroit point prendre la Demoiselle à la porte de la clôture , comme cela se pratique ordinairement , parce qu'il ne lui donneroit la main que pour les cérémonies de l'Eglise , & lorsqu'elle seroit arrivée à sa place ; qu'ainsi il devoit rester

tranquille à l'y attendre : elle arrivera , dit-elle , un moment après l'Archevêque. M. de la Tour resta où sa mere l'avoit placé ; & afin qu'il n'en démarât pas , elle me pria de rester auprès de lui jusqu'à ce que la Demoiselle fût venue. Nous étions donc l'un auprès de l'autre ; & ce qui m'étonnoit , c'est qu'il n'y avoit presque personne dans l'Eglise. On avoit des raisons pour que cela fût ainsi ; & je ne les devinois pas.

Quelques momens après , l'Archevêque arriva avec tout son cortège ; & avec un Rituel dans les mains il vint droit à nous , s'adressa au Marquis , & lui demanda par tous ses noms , s'il ne promettoit pas de prendre pour femme & légitime épouse , Demoiselle Edmée-Marie de Saint-Laurent ci-présente. Tu fais , ma belle Baronne , que ce sont là les paroles dont on se sert pour les fiançailles , ou à peu près. A peine cette question fut-elle faite , que Mademoiselle de Saint-Laurent se trouva à côté de M. de la Tour , toute brillante par sa parure , mais infiniment plus frappante par sa beauté. Dès que le Marquis la vit à côté de lui , il se hâta de répondre *oui* , sans s'embarrasser si la chose étoit possible ou non. L'Archevêque ensuite s'adressa à Mademoiselle de Saint-Laurent , qui répondit aussi *oui* de bon cœur. La joie , la surprise , la crainte de voir échapper son bonheur , tout cela étoit peint sur le visage du Marquis : il répondoit aux questions avant même qu'elles fussent faites : il faisoit tout ce qu'on lui faisoit faire avec une

émotion si grande , que tout son corps trembloit ; de maniere que dans la cérémonie du mariage , qui se fit tout de suite , son tremblement redoubla si fort , qu'il ne pouvoit faire entrer l'anneau au doigt de la Demoiselle. Enfin quand le Prélat eut fini , & qu'il eut tourné le dos pour aller à l'Autel se faire habiller pour la Messe , M. de la Tour prit la main de son épouse , & la lui ferrant , il lui disoit : *Révai-je , Mademoiselle ?* Puis nous regardant tous , il nous disoit : *Mais n'est ce point un songe ?* Non , mon fils , lui dit sa mere , ce n'en est pas un , c'est bien une réalité. La plupart des assistans en pouvoient dire autant que lui. En mon particulier je ne pouvois rien concevoir à ce qui se passoit , moi qui avois été présente à la prononciation des vœux : je voyois donc pour ainsi dire sans rien voir ; cependant je voyois bien que M. de la Tour étoit réellement marié , & qu'il alloit être heureux & content ; & j'en ressentois une joie infinie.

Les mariés se placerent sur des carreaux qu'on avoit placés pendant qu'on les marioit ; car avant ce temps-là il n'y avoit rien. Pendant la Messe je regardai souvent le Marquis , & j'eus à chaque fois le plaisir de remarquer que ses yeux se tournoient à tous momens du côté de sa chere compagne. J'examinai aussi tous ceux qui se trouvoient présens. Je reconnus le pere. Plusieurs Messieurs & Dames m'étoient totalement inconnus. Je trouvai pourtant que la mariée , quoique beaucoup plus belle , avoit de la res-

semblance avec une Dame qui paroïssoit avoir quarante-cinq ou quarante-huit ans. J'en conclusai que ce pouvoit être sa mere. Je ne me trompois pas. Mais je cherchois sa sœur , & rien ne me l'annonçoit. Il me vint alors dans l'idée qu'elle étoit peut-être morte , & que c'étoit pour cela qu'on marioit la jeune. Mais , me disois-je , on ne peut pas pour cela faire relever une Religieuse de ses vœux. Enfin , ma chere amie , je n'eus que des distractions pendant toute la Messe , & il me tardoit qu'elle fût finie pour apprendre le dénouement de cette histoire. Mon mari étoit aussi joyeux & aussi intrigué que moi.

Au sortir de l'Eglise nous tirâmes Madame de la Tour en particulier , & lui demandâmes un précis de l'histoire. Elle nous dit qu'elle étoit de nature à ne pouvoir s'abréger , & qu'à cause de cela elle nous demandoit de la coucher , ainsi que les mariés , afin qu'elle pût avoir le plaisir de nous satisfaire amplement. D'ailleurs il étoit nécessaire de garder à ce moment le silence là-dessus , à cause des parens de la mariée. Ainsi donc elle en remit le récit au soir. Nous entrâmes au parloir de l'Abbesse où le couvert étoit mis tant en dedans qu'en dehors. L'Abbesse étoit de son côté à baiser à travers la grille son petit-neveu & sa nouvelle petite-niece. Après cela les mariés embrassèrent toute la compagnie jusqu'à l'Archevêque. Tout ne respiroit que la joie ; celle du Marquis étoit si grande , que je craignois qu'il n'en arrivât

quelque chose de funeste pour son esprit. Pour la jeune Marquise , sa joie étoit modérée. D'ailleurs elle n'avoit pas la surprise , puisqu'elle avoit su tout ce qui se pratiquoit pour elle.

L'Archevêque dîna avec nous. Il s'étoit prêté d'un grand cœur aux desirs de Madame de la Tour pour surprendre son fils : elle l'avoit instruit de toute son histoire. Aussi en dînant entretinrent-ils souvent le marié de la surprise agréable qu'il lui avoit procurée. Je nâge à grands flots dans la joie , Monseigneur , lui répondit le Marquis , je n'en reviens pas. Mais , disoit-il en se retournant du côté de sa femme , est-il possible , Mademoiselle , que j'aie tant de bonheur ? N'est-ce point un songe , répétoit-il toujours ? Puis il disoit à mon mari : C'est pour le coup , mon oncle , que me voilà aussi heureux que vous. Toute la conversation roula là-dessus pendant le dîner , parce que chacun prenoit plaisir à voir la joie & l'étonnement du Marquis ; mais personne ne parla du fond de l'histoire : M. de la Tour même ne s'informa point comment son bonheur pouvoit avoir lieu , parce que sa mere lui avoit demandé de n'en point parler. Et le soir nous apprîmes que c'étoit à cause des parens de la mariée , qui étoient présens , & à qui les pere & mere avoient caché que leur fille avoit prononcé des vœux.

J'avois pris la précaution pendant le dîner d'envoyer au logis commander à notre Maître-d'hôtel de faire apprêter un grand

souper. Tout étoit entrain sur les cinq heures du soir que nous rentrâmes. Nous avions avec nous toute la compagnie ; & chacun s'en retourna content à minuit.

Quand nous fûmes seuls , je priai ma belle-sœur de nous faire le détail qu'elle nous avoit promis. M. de la Tour dit alors que son bonheur l'importoit plus que son histoire , qu'il aimoit mieux aller se coucher que d'assister à ce récit , & qu'il alloit nous souhaiter le bon soir. En disant cela il tenoit sa femme à brasse-corps , comme s'il craignoit qu'elle ne lui échappât. Mon mari lui applaudit , en disant qu'il avoit raison. Nous allâmes donc , ma belle-sœur & moi , mettre la mariée au lit. M. de la Tour pendant ce temps-là fit compagnie à son oncle ; après quoi il vint rejoindre sa femme , & nous les quittâmes.

Madame de la Tour , qui voyoit que je pétillois de savoir ce qui concernoit ses enfans , eut la complaisance de rester jusqu'à plus de deux heures du matin pour me satisfaire.

Le lendemain Mercredi, nous envoyâmes chercher Monsieur & Madame de Saint-Laurent pour passer la journée avec nous. Le Jeudi nous la passâmes chez eux. Et pendant huit jours que les jeunes gens furent chez nous , nous fûmes les uns chez les autres alternativement. Madame de la Tour avoit si bien pourvu à tout , qu'elle leur avoit loué un hôtel avant qu'ils fussent mariés. Et au bout de huit jours de leur mariage , il se

trouva prêt pour les recevoir. Alors ils se mirent en devoir de commencer leurs visites ; mais elles furent retardées par un événement singulier.

La niece de M. de Saint-Laurent , qui , comme je t'ai dit , ma chere Baronne , avoit su conserver l'amitié de la filleainée , ne manqua pas d'aller dès le lendemain de la noce lui apprendre le mariage de sa sœur , & lui raconter tout ce qu'elle savoit de la veille. La jeune femme écouta tout , & dissimula sa fureur , pour obtenir de se trouver chez sa cousine lors de la visite de sa sœur. Cette cousine s'y prêta , comptant que c'étoit pure curiosité : elle s'informa même de la jeune Marquise du jour qu'ils iroient chez eux. Il se trouva que comme ils étoient assez voisins , ce seroit par eux que commenceroient les visites. Ce jour donc pris , nos mariés se rendirent chez eux sur les quatre heures après-midi. Ma belle-sœur les accompagnoit. Ils y trouverent une jeune Dame enceinte, Ils se présentèrent pour l'embrasser, comme étant de la compagnie , mais elle recula. On s'assit ; & un moment après , cette jeune femme grosse se leva comme une furieuse , fut donner un soufflet à la jeune Marquise , & tomba à la renverse évanouie & violette de rage. La cousine dit aussi-tôt à la jeune Marquise que c'étoit sa sœur. Pendant qu'on s'empressoit pour la secourir , ma belle-sœur & ses enfans remonterent dans leur carrosse , & se firent remener chez eux. Quand ils y furent , la tête de la jeune Marquise se trou-

va si enflée du côté du soufflet , qu'on fut obligé de la mettre au lit , & d'y appliquer des remèdes. M. de la Tour étoit comme un fou. Si sa mere n'eût pas été présente lors du soufflet , il auroit fait quelque imprudence , qui par l'événement l'auroit mis dans un grand embarras ; car au bout d'une heure , on vint leur dire que leur sœur étoit morte dans le quart-d'heure , & qu'on lui avoit fait l'opération césarienne pour donner le baptême à son enfant. Elle n'est morte que de rage , car on assure que son cousin la retint assez pour ne s'être point fait de mal en tombant. Sa mort n'a donné de chagrin à personne ; ses pere & mere l'ont apprise sans verser une larme , & plus outrés du soufflet que de son trépas. Quand on fut même apprendre à son mari qu'elle venoit de mourir , il dit qu'il étoit bien débarrassé , & que c'étoit une méchante femme de moins dans Paris. Il n'y eut que la jeune Marquise de la Tour qui versa des pleurs en apprenant sa mort ; elle se la reprochoit ; & il fallut que Monsieur & Madame de Saint-Laurent s'en mêlassent , pour la persuader qu'elle n'avoit aucun reproche à se faire , & qu'ils n'avoient tous que des graces à rendre à Dieu de les avoir délivrés d'un objet si digne d'horreur. Elle s'est ressentie de son soufflet pendant huit jours. Mais il a bien fallu acheter par quelque-endroit la succession de sa sœur , que Monsieur & Madame de Saint-Laurent l'ont forcée d'accepter en entier.

N'admire-tu pas ma constance , ma chere
amie ,

amie , pour te faire des récits aussi longs ? Cette Lettre se trouve réellement , & plus que je ne comptois , un volume. Je ne regrette ni mon temps , ni ma peine , si ma narration t'amuse , te distrait , & te prouve combien je t'aime , combien je te suis attachée , combien je ne respire que toi pour t'en dire de vive voix mille fois davantage , sur les uns & les autres , sur moi , sur mes enfans , sur mon cœur qui est toujours à toi. J'ai tâché de mettre de l'ordre dans mon récit ; je ne fais pas si j'ai reussi , car je n'ai pas le courage de le relire.

Voilà deux mariages singuliers que notre Archevêque fait cette année ; celui-ci , & celui du Roi avec Madame de Maintenon (1). Car enfin la bénédiction nuptiale leur est donnée ; on assure que jusqu'à présent il n'y avoit entr'eux qu'un mariage clandestin. Depuis long-temps cette Dame faisoit naître scrupule sur scrupule dans l'esprit du Monarque , & le pressoit de l'épouser dans les formes. Il remettoit toujours , & ne la calmoit qu'en lui faisant de nouvelles promesses ; car elle avoit des peines de conscience sur son état. Ses Directeurs la tranquillisoient , parce que les promesses du Roi étoient si formelles , qu'on pouvoit regar-

(1) Selon l'opinion actuelle , Madame de la Riviere se trompe ; car on prétend que la bénédiction nuptiale a été donnée à Louis XIV. & à Madame de Maintenon dès 1685.

der leur union comme légitime ; elle seule avoit fait revenir ce Prince des femmes , & lui avoit inspiré ce goût de piété qu'on admire en lui depuis bien des années. Elle a eu l'adresse de se faire des créatures qui l'ont secondée dans son projet. Les Jésuites , & principalement le P. de la Chaize , lui sont dévoués : ils ont besoin d'elle , elle a besoin d'eux. Notre Archevêque lui est redevable de sa place ; & il s'est prêté de grand cœur à être le Ministre de cette cérémonie. Ce mariage n'étant pas de nature à se faire avec éclat , il s'est célébré dans une Chapelle du Château de Versailles , qui est au bout d'un des appartements. Le P. de la Chaize , & un Ministre d'Etat , ont été les témoins.

Je finis à temps , car j'entends le carrosse de mon mari qui arrive de Meudon. Il y va assez souvent depuis que Monseigneur y tient sa Cour. Bien des gens , pour ne pas déplaire au Roi , s'abstiennent d'y aller ; mais mon mari n'est pas politique.



L E T T R E C I V.

Du 27 Août 1699.

JE suis bien contente, ma chere amie, de l'intérêt que tu prends à M. de la Tour, & de l'amusement que tu as trouvé dans ma narration. Lorsque je t'ai donné quelque plaisir, je consens volontiers que tu me le dises; mais je ne veux pas que tu m'en remercie, ta satisfaction est ma paie: trop heureuse de pouvoir te distraire & t'amuser un peu dans ta solitude! Avanthier j'étois dans une société charmante de Gens de Lettres. Il y avoit entr'autres M. de Fontenelle dont je t'ai déjà parlé. Il se trouve assez souvent dans nos compagnies où il fait les délices de la conversation. Il est gai, enjoué, & a des reparties fines, vives & pleines de sel. Rien n'est plus aimable que son caractère, plus agréable que son esprit, plus amusant que sa conversation. Il est un de ceux qui m'obligent souvent de te plaindre de ce que tu n'es pas à Paris, & dont je me ferai un mérite de te procurer la connoissance si tu y viens, comme je l'espère. Les personnes du plus haut rang recherchent son amitié. Il vient d'être fait Secrétaire de l'Académie des Sciences. Je t'envoie un de ses ouvrages, qui t'amusera, & te charmera en même temps.

Le public commence à ne plus tant s'occuper du prisonnier masqué; mais il est si

entêté de ses préventions , que cet homme n'est plus appelé autrement que *le Masque de fer*. Depuis qu'il a été dit que M. de Saint-Mars a ordre de tuer quiconque parviendrait à le connoître , les curieux ne s'intriguent plus tant : ils se taisent même sur leurs conjectures , tant ils craignent qu'elles ne se trouvent justes.

Les affaires entre M. de Meaux & M. de Cambray sont enfin terminées par la condamnation du Livre des *Maximes des Saints*, & par la soumission du bon Prélat. On a écrit de Cambray que lui-même est monté en chaire , & a lu son Mandement avec une humilité qui faisoit pleurer tous les assistans. M. le Duc de Bourgogne a pris , à ce qu'on assure , beaucoup de part à ses peines ; on dit même qu'il a été plusieurs fois à Cambray *incognito* pour le consoler & lui prouver son estime.

On vient de placer la statue équestre du Roi sur un magnifique piedestal. Elle est en bronze , bien majestueuse & bien ressemblante. Quand viendras-tu donc , ma chère , la contempler & m'embrasser ? C'est Madame de Maintenon qui a fait élever ce monument en faveur de son mariage.

En récompense de toutes les nouvelles que je t'écris , marque-moi , je te prie , la figure de ta fille. C'est ton portrait sans doute ? En tout cas tu aurois eu grand tort de ne le pas prendre pour modèle.

On dit que le Roi regrette beaucoup M. Racine. Cela ne lui rend pas la vie.

L E T T R E C V.

Du 8. Octobre 1699.

TA fille, ma chere amie, *est moins bien que toi* : Eh bien, il faut nous en consoler : elle peut être très-bien encore quoique tu sois mieux. D'ailleurs c'est ton caractère ; cela nous suffit : je suis sûre que de ce côté-là seul elle fera une femme des plus aimables. Depuis ta Lettre, je tâche de faire goûter à mon fils que les bonnes qualités de l'ame dans mon sexe, l'emportent sur la beauté du corps. C'est un grand garçon de douze ans, qui veut déjà se mêler de raisonner sur le beau & le laid dans la figure des femmes.

Il y a eu hier trois semaines, M. de la Tour vint avec sa femme, Monsieur & Madame de Saint-Laurent & ma belle-sœur, nous demander à dîner. Au dessert il me dit d'un air mystérieux, que je lui avois fait une promesse, qu'il voudroit bien savoir si j'étois disposée à lui tenir parole. Je me mis à chercher dans ma tête quel pouvoit être l'objet de cette attaque. Voyant mon embarras, il s'expliqua, & me dit qu'il y avoit ce jour-là un an que je lui avois promis de le laisser rentrer aux Chartreux, sans lui apporter aucune objection. Je me mis à rire, & lui dis : Eh bien, vous pouvez y rentrer, partez, je ne m'y opposerai pas. Mais, re-

prit-il, j'ai une compagne à présent, je ne dois pas la quitter sans sa permission. Et se tournant du côté de sa femme : Me permets-tu, ma chere Marquise, lui dit-il, de me faire Chartreux ? Non, non, s'écria-t-elle bien vite, je m'y oppose fortement. Là, dit le Marquis, l'entendez-vous ? il n'y a jamais que des femmes qui empêchent les hommes de se donner à Dieu. Tu en parois bien contrit, lui dit mon mari en souriant. Oh ! mon oncle, reprit M. de la Tour, j'ai fait un enfant pour réparer ma faute, ma femme est grosse ; l'existence d'une nouvelle créature n'est-elle pas un hommage digne du Créateur ? Je me mis à rire de la maniere dont le Marquis s'y prit pour nous annoncer la grossesse de sa femme. Il en est si joyeux, que je crois que quand il ne trouve plus personne à qui le dire, il le dit aux animaux & aux choses inanimées qu'il rencontre. Monsieur & Madame de Saint-Laurent demeurent avec eux depuis un mois ; & ils vivent tous dans une union & un contentement inexprimables.

Il y aura Samedi quinze jours, ma chere Baronne, que le bon M. de Pomponne est mort. Malgré son grand âge il est fort regretté, & du Roi en particulier, qui goûtoit ses conseils plus que jamais. J'ai été faire ma visite à Madame de Pomponne, qui, comme tu pense bien, est extrêmement affligée. Cependant elle a eu la force de soutenir pendant une heure, une conversation qui n'a roulé que sur son mari. Mais c'est une consolation de parler de ce qu'on aime. M.

de Pomponne avoit cinquante-deux ans lorsqu'il s'est marié ; & à cet âge il étoit plus aimable encore , dit Madame de Pomponne , que mille autres qui n'avoient que vingt-cinq ans. Il se faisoit estimer par sa politesse , sa douceur , ses manieres aisées , sa probité , son génie , sa bonté naturelle & éloquente , qui inspiroit de la confiance à tous ceux qui l'approchoient. En 1671 , il fut fait Ministre & Secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères , à la place de M. de Lionne. Huit ans après il fut disgracié malgré ses grandes qualités. Il avoit huit enfans alors. Tout le monde fut touché de son infortune ; on regarda sa disgrâce comme une perte pour le public : on en accusa les Jésuites qui triompherent cette année 1679 , & qui étoient les ennemis jurés de toute la famille des Arnauds. Pour lui , il la supporta en héros chrétien , & chacun admiroit sa tranquillité , sa modération & sa fermeté d'ame. Il se retira dans son château de Pomponne avec sa famille. Douze ans après il rentra en grace ; & tout le monde se réjouit de le revoir en place. Pour lui , il se contenta d'adorer la Providence , & de demander à Dieu , comme Salomon , la sagesse pour remplir avec intégrité ses nouveaux devoirs. Dieu exauça ses vœux : il a été aussi sage , aussi grand , & aussi humble dans sa prospérité que dans ses disgrâces ; & malgré son âge de plus de quatre-vingt ans , il est regretté comme un Ministre rare & difficile à remplacer.

L E T T R E C V I.

Du premier Janvier 1700.

VOICI, ma belle Baronne, l'année & le siècle qui commencent. Quels souhaits ferai-je pour toi à ce double renouvellement ? La bonne année ? Oh ! c'est trop commun. La bonne santé, la joie, le contentement ? ce sont mes souhaits de tous les jours. Le bon siècle donc ? Oui, voilà le vœu de mon cœur pour toi. Mais la perspective de cent trente années sur ta tête ne t'effraie-t-elle pas ? Pour moi, elle me fait peur ; & je crois qu'il est plus sage pour nous de penser que les souhaits ne sont qu'inutilité & frivolité. Ne nous occupons donc pas de la durée de notre vie, songeons seulement à en bien remplir les momens. Ne trouve-tu pas que je moralise ? C'est que depuis quelque temps je lis un ouvrage d'un bon Religieux de Sainte Genevieve qui a pour titre : *Les saints Desirs de la mort*. C'est un Livre excellent : en le lisant, on sent si bien que la mort est un gain, qu'on se trouve tout disposé à abandonner la vie. Je te l'envoie avec quelques brinborions, & une poupée pour ma petite Dru, qui lui porte douze baisers de ma part.

Malgré ma belle morale contre les souhaits, j'en fais pourtant un en faveur de cette chère enfant. C'est, ma charmante amie,

amie , un changement dans le cœur de mon fils. Le goût de ce morveux pour la beauté m'alarme depuis ce que tu m'as écrit de Mademoiselle de Neufpont. Lorsque je lui dis qu'une femme ne doit être considérée que du côté de l'ame ; il me répond d'un ton décidé , que pour lui cette considération ne lui suffira pas ; qu'il n'en voudra jamais qu'une d'une beauté éclatane , & que ce sera moi qui lui servirai d'échantillon dans son choix lorsqu'il sera question de le marier. Que j'aurois de chagrin un jour si ta fille ne lui plaisoit pas !.... Mais aussi n'as-tu point fait la modeste en me parlant d'elle ? Si la réponse à cette question doit me consoler , n'oublie pas de me la faire ; sinon garde le silence.

Tu es toujours , ma chere amie , l'objet de mes desirs ; je ne vois rien de beau & de nouveau que je ne te souhaite auprès de moi. Qu'il me seroit amusant de te voir à la Cour contempler nos jeunes époux le Duc & la Duchesse de Bourgogne ! Rien n'attire plus les regards que leurs personnes. Au retour de Fontainebleau , on leur a permis de coucher ensemble pour la premiere fois ; mais on les sépara dès le lendemain pour ménager la santé du jeune Prince. On a réglé alors sa Maison , qui est la plus brillante de la Cour.

Nous avons aussi depuis quelque temps à Paris un Prédicateur divin ! c'est un Oratorien , qui s'appelle le Pere Massillon ; il est tout jeune , & il prêche !.... Tiens , ma chere , je n'ai point de termes pour faire son

éloge , je n'ai qu'un cœur pour t'aimer , & des desirs pour te voir partager mon admiration quand il parle.

Je vais aller dîner chez M. de l'Ecluse , pendant que mon mari est à Versailles : mon amie est à côté de moi , qui vient me prendre dans son carrosse : elle t'embrasse de toute son ame. Juges de leur amitié pour ma fille ; ils viennent de vendre leur hôtel , qui n'a pas de jardin , pour en acheter un à côté d'eux , qui en a un grand. Ils disent que c'est pour promener leur chere enfant , pour lui faire prendre l'air sans l'exposer aux yeux des curieux. Que leur tendresse pour elle a pour moi de douceur & de consolation !

Nous aurons à dîner M. Despréaux. En l'entendant causer , je penserai encore à toi , je te plaindrai , & je pesterai contre ton oncle. Il est presque le seul étranger qui mange chez M. de l'Ecluse depuis que ma fille y est. Il ignore comme tout le monde qui elle est ; mais comme il connoît la famille de M. de l'Ecluse & de sa femme , qu'il sait que l'un ni l'autre n'ont de frere en Province ; on lui a dit tout naturellement qu'elle étoit la filleule des deux. Il est fou de l'enfant ; toutes les fois qu'il vient , il ne cesse de l'admirer , de la caresser , & de juger avantageusement du fond de sa petite personne.



L E T T R E C V I I.

Du 14 Avril 1700.

S'IL m'est flatteur, ma chere Baronne, de voir dans ta Lettre, *que pour rendre ta fille digne de mon fils, vous allez établir votre séjour à Lyon, & lui choisir les meilleurs Maîtres*; il ne m'est pas consolant de te voir ajouter, *que c'est pour la dédommager d'une jolie figure par une belle éducation*; cela ne me confirme que trop ce que tu m'as déjà dit. Hélas! si mon fils de ce côté-là me montrait plus de discernement, cela me seroit bien égal. Cependant j'attends tout de l'âge, & de la bonté du Tout-puissant, qui peut, s'il veut, rendre ta fille plus belle, ou mon fils plus raisonnable.

Nous partons demain pour Nogent, où nous passerons tout l'été, parce que mon mari veut faire donner au château une forme nouvelle. De temps en temps nous ferons des apparitions à Paris. Si j'y apprends quelques nouvelles intéressantes, je ne manquerai pas de t'en faire part, soit par Lettres, soit par billets. Adieu; les embarras du départ, des devoirs de religion à acquitter, des adieux à faire, tout cela m'empêche de t'en dire davantage. Tu pourras toujours m'adresser tes Lettres à Paris: on fera prompt & exact à me les envoyer à Nogent. Mon perroquet y vient avec nous.

L E T T R E C V I I I.

Du 10 Mai 1700.

Nous sommes à Paris de Lundi. Madame de la Tour a écrit à son frere, que la jeune Marquise étoit sur le point d'accoucher, & qu'elle feroit bien aise que nous nous trouvassions au baptême. Nous avons déferé à son desir. Le lendemain de notre arrivée, sa bru donna naissance à un fils qui se porte à merveille, ainsi que sa maman. M. de Saint-Laurent & ma belle-sœur ont nommé l'enfant au baptême, & m'ont donné tous deux tant de bonbons, que pour m'en débarrasser, je t'en envoie la plus grande partie pour Mademoiselle de Neufpont. J'ai dîné aujourd'hui chez M. de l'Ecluse avec M. Despréaux, qui a baisé ma fille douze fois d'un grand cœur : on auroit dit qu'il m'en devinoit la mere, & qu'il vouloit me dilater l'ame. On a discouru beaucoup sur le Quiétisme, qui est une véritable erreur, & qui auroit été adoptée bien vite par les libertins. On élève M. de Meaux au ciel pour l'avoir combattue : il est, dit-on, la terreur des hérétiques, & le fléau de l'erreur. C'est effectivement un homme incomparable pour l'élévation d'esprit, la grandeur d'ame, le génie, le zele & la piété.

Bon soir : je vais me coucher de bonne heure, parce que nous repartons demain

pour Nogent. En y arrivant , je baiseraï mon perroquet pour toi. Monsieur & Madame de l'Ecluse sont à leur nouvel hôtel : ma fille y est entrée par une breche.

LETTRE CIX.

Du 7 Août 1700.

C'EST à Nogent, ma chere amie , que je reçois ta Lettre , & que j'y réponds. Je suis enchantée de tout ce que tu me dis de ta fille : à ce moment mon cœur me dit tant de choses pour elle , que je respire à peine du chagrin de ne pouvoir l'embrasser. Oh ! si je la tenois , je la baiserois , je la mangerois ! Qu'il est cruel de ne pouvoir posséder ce qu'on desire & ce qu'on aime ! A mon dernier billet , j'aurois pu te marquer qu'elle couroit risque d'être veuve. Mais mes peines auroient-elles été diminuées par ton inquiétude ? Je me suis tue , & je me loue de ma discrétion. Mon fils vient d'avoir ici la petite vérole. Privée du secours de notre Médecin , que j'envoyai chercher en poste inutilement , parce que lui même étoit malade , je me trouvai dans la position la plus embarrassante & la plus accablante. Que le cœur d'une mere est souvent déchiré ! Ne sachant à qui donner ma confiance , tout m'effrayoit & redoubloit mes alarmes. Enfin je me déterminai pour un Médecin de Nogent dont on me vanta la science & la pru-

dence ; & effectivement je ne puis que me louer de la maniere dont il a traité mon fils. Je n'ai abandonné ce cher enfant ni jour ni nuit pendant près d'un mois : je couche encore actuellement dans sa chambre. Tout a toujours été assez bien ; mais mon ignorance me donnoit souvent de l'effroi lorsqu'il n'y avoit rien à craindre. L'en voilà tiré , Dieu merci , sans aucun accident , & même sans aucune marque que les rougeurs du moment , quoiqu'il n'ait pas été épargné.

Qu'on est pieux , ma chere Baronne , quand le cœur est oppressé ! Pendant tout le temps qu'il y avoit à craindre pour mon fils , mon mari étoit dans une priere continuelle ; il levoit les yeux au ciel , & répétoit sans cesse : *Mon Dieu , ayez pitié de mon fils & de moi.* Obligé de donner sa présence à ses ouvriers , il les quittoit à chaque instant , venoit auprès de son cher malade , jettoit sur lui un œil humide , qu'il tournoit aussi-tôt sur moi en poussant un soupir , s'en retournoit , puis revenoit ; enfin son corps & son pauvre cœur étoient du matin au soir & du soir au matin dans une agitation extrême. Pour moi , je flottois entre la crainte & l'espérance ; quelquefois ma douleur m'abforboit ; mais d'autres fois aussi , en mere chrétienne , je faisois à Dieu mon sacrifice. Alors je sentoís s'alléger le poids de ma peine , & le calme revenir à mon ame. C'est à ma bonne tante que je dois ces retours heureux sur moi-même & ces douces consolations. Presque toutes les fois que j'ai eu des

afflictions , je me suis rappelée un discours qu'elle me tint quelques jours avant mon départ du Couvent. Nous nous promenions ensemble dans son petit jardin. Après en avoir fait le tour trois ou quatre fois , nous entrâmes dans le cabinet de verdure pour nous reposer. Assises l'une près de l'autre , elle me passa un bras autour du corps , me ferra , & me dit : » Tu vas entrer , ma chere » amie , dans un monde trompeur que je » compare à un rosier : la saison de ses » fleurs passe bien vite ; alors le rosier reste , » mais il reste avec ses épines. Les roses re- » viendront le printemps d'après ; mais » hélas ! compare leur apparition avec les » douceurs de la vie , & la durée de l'ar- » brisseau avec ses peines. Je ne te le ca- » che pas , ma chere , ajouta-t-elle , tu » auras des chagrins , car tout le monde » en a dans la vie ; mais souviens-toi que » Dieu seul est le vrai consolateur ; recours » à lui dans tous tes déplaisirs ; remets tes » intérêts entre ses mains ; soumetts-toi à » sa volonté toujours sainte & toujours ado- » rable ; & tu sentiras des douceurs ineffa- » bles qui te feront trouver du plaisir dans » tes peines mêmes «. J'ai éprouvé bien des fois , ma belle Baronne , la vérité de ce peu de paroles ; & je suis persuadée que tu en sentiras la sagesse & la force.

Ma belle-sœur est arrivée ici il y a trois semaines. Elle nous a dit que M. de Noailles , notre Archevêque , avoit reçu le Chapeau de Cardinal le 21 Juin , & que c'étoit

le paiement de la bénédiction nuptiale qu'il avoit donnée à Madame de Maintenon. Adieu : je suis toute à toi , à Nogent comme à Paris , & comme par-tout.

L E T T R E C X.

Du 2 Novembre 1700.

NOUS sommes à Paris , ma belle Baronne , pour quelques jours seulement. J'ai vu ma fille : elle seule me rend nos voyages agréables & pleins de douceur : car naturellement je n'aime point les allées & venues. Elle jase comme un perroquet , & est belle comme un petit amour. Ce que tu me dis de la tienne me charme , & me fait tant d'impression que j'en augure qu'elle fera ma fille. Si elle continue , elle fera honte aux Savans mêmes.

Demain nous allons en Cour pour faire nos complimens de félicitation à M. le Duc d'Anjou : depuis plusieurs semaines qu'il est déclaré Héritier de l'Espagne , nous n'avons pu encore nous acquitter de ce devoir.

Cette courte Lettre auroit pu ne faire qu'un billet pour mettre dans la Lettre de mon mari ; mais n'y eût-il que quatre lignes , dès qu'il sera question de nos enfans , je ne veux pas qu'il puisse en avoir connoissance.

L E T T R E C X I.

Du 6 Décembre 1700.

A LA fin, ma chere Baronne, nous voici de retour à la Capitale. Rien n'est si beau que notre Château de Nogent ; mais il me touche bien peu en comparaison de Paris , pour les compagnies , les conversations , les nouvelles. Ce n'est pas qu'on soit privé totalement de ces choses à Nogent ; mais c'est qu'il n'est rien de comparable à la Capitale pour la variété des choses , le choix qu'on peut faire des personnes , la vérité des faits , la maniere de les rendre , & l'intérêt que chacun fait mettre dans son raisonnement sur les événemens. Quand tu y feras , tu en feras agréablement l'expérience. Mon Dieu, quand ce bonheur m'arrivera-t-il ? Ma fille se porte bien ; c'est un petit bijou. Mon fils ne sera point marqué de sa petite vérole : je m'en réjouis à cause de ta fille ; je veux qu'elle ait un mari d'une belle figure , & que les graces de son visage soient l'image de la beauté de son ame. Adieu : je garde le silence sur les nouvelles que mon mari a écrites à M. de Neufpont.



L E T T R E C X I I.

Du 20 Janvier 1701.

TEs questions sur ma fille me font rire , ma chere Baronne : tu me demande là de plaisantes étrennes. Oh ! tu regarderas celles que je t'envoie comme peu de-chose , comme des bagatelles , comme rien si tu veux ; mais je ne te ferai point le portrait de ma fille , je ne te parlerai point de sa figure ; ceux qui veulent la connoître , l'apprécier , juger de ses traits , n'ont qu'à venir la voir. Tout ce qui me plaît à te dire , c'est qu'elle est le vrai portrait de son papa. Je suis maligne aujourd'hui , je ris de ma contrariété. Il me semble t'entendre dire : *Me voilà bien avancée ! elle ressemble à un homme que je ne connois pas.* Eh mais ! si tu ne le connois pas , est-ce ma faute ou la tienne ? Crois-tu que si j'avois été à ta place , je serois encore Lyonnoise pour faire compagnie à l'oncle de mon mari ? Oh ! il y a long-temps que je serois Parisienne ; il m'auroit suivie cet oncle , ou il seroit resté. La belle amitié de tenir les gens captifs , & de ne pas daigner faire pour eux le moindre sacrifice ! c'est vendre bien cher sa succession. Va , ma chere amie , vous êtes bien dupes d'un homme qui ne fait aimer personne , & qui ne vous laissera ses richesses , que parce qu'il ne les pourra pas emporter. On m'a parlé

de lui : c'est un homme sans ame , un vilain , un avare , qui ne refuse de venir à Paris , que parce qu'il craint d'y dépenser plus d'écus qu'à Lyon. Que je te plains d'être obligée de vivre avec un tel Harpagon ! Que ton mari est cruel pour nous d'être si complaisant pour lui ! Mais avec quelques représentations , accompagnées de beaucoup de caresses , une femme peut gagner un mari , sur-tout lorsqu'elle a à lui objecter l'éducation d'un enfant , d'une fille unique. M. de Neufpont seroit-il donc si inflexible ? Tente fortune encore , ma belle Baronne ; viens nous voir , moi , mon mari , ma fille ; & ce qui doit te toucher un peu plus , viens voir ton gendre ; il est bien aimable , je t'assure ; mais tu peux en douter , ce n'est que sa mere qui te le dit. Eh bien , viens m'ouvrir les yeux sur les défauts qu'il a peut-être , & que je ne lui apperçois pas ; ce sera le moyen de l'en corriger.

Le petit changement qui se fait dans la figure de Mademoiselle de Neufpont me donne une grande espérance. Elle est si jeune , que si cela va ainsi toujours croissant , à quinze ans elle te vaudra.

Mon perroquet est toujours aimable , toujours aimé , & souvent baisé pour toi.

Je t'envoie *Démocrite*. C'est une comédie de M. Regnard que je trouve charmante pour les faillies & la gaieté.



L E T T R E C X I I I.

Du 31 Janvier 1701.

AH ! ma chere amie , quelle triste nouvelle ! ma tante est morte ; oui , ma bonne tante , mon adorable tante est morte ! je ne la verrai plus ! je ne l'embrasserai plus ! ses tendres serremens ne feront plus tressaillir mon ame de joie ! ses levres ne se colleront plus sur les miennes palpitantes du plaisir de sentir son haleine ! Cruelles pensées !..... Mon cœur se serre , mes yeux sont inondés , mon mari veut m'ôter la plume , mais elle me tombe des doigts. Adieu.

L E T T R E C X I V.

Du 21 Mars 1701.

QUE ton cœur , ma chere Baronne , s'exprime bien ! qu'il développe bien ce qu'il sent ! J'ai donné des ordres pour tes Lettres aussi-tôt leur arrivée , & elles sont parties sur le champ. Ainsi dès le Mardi 22 Février, elles étoient entre les mains des Religieuses. Ces pauvres filles pleurent toujours leur bonne mere , quoiqu'elles aient lieu d'être contentes de leur nouvelle Abbessé. Cependant il est à croire que cette Dame sera

leur consolatrice ; car elle est la première à les plaindre , & à louer hautement l'objet de leurs soupirs & de leurs regrets : peut-elle manquer de réussir ? Toutes ces bonnes Religieuses m'ont écrit chacune en particulier ; & mon mari a séquestré leurs Lettres. Je lui ai demandé en grâce de n'en détruire aucune , & de me les garder pour un temps où mon ame pourra en soutenir la lecture. Il me l'a promis ; mais il ne m'a pas encore été possible de les obtenir. Je parle cependant fort souvent de cette tante bien aimée , & mes larmes coulent peu. J'aurai la patience d'attendre encore quelques semaines.

Puisque tu reviens toujours à la charge sur ma fille , je te satisferai , ma chere amie , à la première Lettre. Je suis bien sensible à l'intérêt que tu prends à sa figure & à sa petite personne ; mais donne-moi un peu de répit , car je ne me sens pas encore en état de m'occuper de choses amusantes : mon cœur est rétif , il se refuse à la joie.

L E T T R E C X V.

Du 29 Avril 1701.

JE les ai lues enfin , ma chere Baronne , ces adorables Lettres. C'est , on peut dire , un éloge complet , un panégyrique parfait. Il m'en a coûté de nouvelles larmes , qui en même temps ont achevé ma consolation.

Mon mari avoit répondu pour moi à toutes les Religieuses, & leur avoit marqué la suspension qu'il avoit jugée nécessaire de la lecture de leurs Lettres. Aussi-tôt que je les ai eues lues, je leur ai fait à chacune la réponse qu'elles méritent ; & j'y ai joint, de concert avec mon mari, des présens pour chacune d'elles, & pour l'Abbesse en particulier : ce sont des Livres, du café & du sucre. Je sens mon cœur soulagé depuis que je me suis acquittée ; car c'étoit véritablement une dette. Ce cher Couvent, je ne le verrai donc plus ! La partie étoit faite pour l'année prochaine d'y aller, mon mari, moi & mon fils, qui est un grand garçon de près de quatorze ans. Songe-tu bien, ma chere, que ce sera ton gendre ? le mari de ta fille aimable ? celui qui la rendra à jamais heureuse ? Cela pourroit-il être autrement ? il est doux, il est gai, il est prévenant, complaisant, bon, vif & modéré ; il a le cœur extrêmement tendre, il est d'une figure à flatter la vanité d'une femme. Pour ma fille, elle est belle à charmer ; oui, elle est d'une beauté si éblouissante, & si ravissante, qu'on est obligé de la soustraire aux yeux de chacun. Son parrain est son gardien ; il est dans des tranfes continuelles, il craint que quelqu'un ne la voie, & qu'il ne revienne aux oreilles de mon mari qu'il a chez lui une petite fille d'une beauté extraordinaire : oh ! dit-il, je serois perdu alors ; M. le Comte devineroit aussi-tôt que c'est sa fille, & il viendroit me l'ôter. Je

trois, ma belle Baronne, que si pareille chose arrivoit, M. de l'Ecluse la disputeroit à mon mari à la pointe de l'épée. Lorsque quelqu'un de nos amis me demande des nouvelles de cette chere proscrire, je réponds vaguement qu'elle se porte bien, car alors mon cœur se serre, & il me seroit impossible d'en dire davantage sans que mes yeux me trahissent.

Monsieur & Madame de l'Ecluse craignoient toujours que ma bonne tante ne vînt à demander cette enfant; les voilà tranquilles à présent de ce côté-là: j'en soupire.

L E T T R E C X V I.

Du 2 Août 1701.

Nos confidences, ma chere amie, se suspendent quelquefois; & nos Lettres ne sont pas toujours des confidences; mais elles le redeviennent dans l'occasion. Dans l'interval de ces trois mois-ci, je n'ai eu matiere que pour des billets: mon mari est d'une joie inconcevable lorsque je lui en donne un pour mettre dans sa Lettre. J'ai reçu la tienne Samedi. Quelle douceur pour moi que ce que tu me dis! Rien ne flatte davantage une mere que de l'obliger à parler de ses enfans: mais dans ma position, privée d'une petite fille que j'ai desirée mille fois, & qui me devient plus chere par sa proscription, c'est

mettre le comble à ma satisfaction que de me demander de parler de cette enfant dans toutes mes Lettres ; & c'est toi , ma chere , ma meilleure amie , qui me fait cette demande ; c'est toi qui veut savoir ce qui la *concerne* , qui veut des *détails* sur sa petite personne , qui veut *juger de son caractère* , qui veut soulager mon cœur oppressé par la tendresse , qui veut enfin me plaindre , me consoler , me flatter , & même me féliciter. Hélas , ma belle Baronne , je me dis quelquefois que je me réjouirai peut-être un jour de tout ce qui arrive aujourd'hui. Dieu ne fait-il pas le plus souvent tourner nos peines à notre avantage ? La joie n'est-elle pas l'enfant de la tristesse , comme la douleur l'est souvent du plaisir ? & ne sent-on pas l'un à proportion qu'on a senti l'autre ? Si quelque jour l'amour de mon mari pour sa fille égale son indifférence actuelle , ne serai-je pas bien dédommée des souffrances que me causent à présent ses froideurs ? Il faut donc que je supporte cette épreuve comme me venant du Ciel , que je mette tout mon espoir en la Providence , & que j'agisse dès à présent selon mes vues sur l'avenir.

Croirois-tu , ma chere , que ma fille , que cette pauvre petite , qui va avoir quatre ans , n'a pas encore sorti une seule fois ? Elle est entrée chez son parrain & sa marraine le jour de sa naissance , & depuis elle n'a pas repassé le seuil de leur porte. Comme il y avoit une réparation à faire au mur mitoyen des deux hôtels , on la transporta de l'un dans l'autre
par

par une breche. M. de l'Ecluse est comme un reclus à cause d'elle ; à peine sort-il deux fois le mois : il se fait dire la Messe chez lui dans une Chapelle domestique ; il ne prend l'air que dans son jardin , qui est vaste à la vérité , avec ma fille qu'il garde à vue très-exactement ; il croit toujours qu'on va la lui enlever. Que fera-ce donc quand elle sera grande ? Mon amie en est à peu près aussi folle que son mari : si elle sort plus que lui , c'est parce qu'elle fait qu'elle peut être tranquille sur le compte de l'enfant, qu'elle laisse à bonne garde. Tant de tendresse pour elle me fait supporter assez gaiement d'en être privée. Je la vois ordinairement une fois la semaine. Que c'est peu pour une mere rendre !

C'en est fait , ma résolution est prise de ne la faire voir à son pere que le jour de son mariage. Monsieur & Madame de l'Ecluse en ont une joie inconcevable. Leur affection pour elle me tranquillise sur tout événement qui pourroit la faire découvrir à mon mari. Elle les appelle *petit papa* , *petite maman*. Les gens la croient niece de leur maître , & de Province. Jusqu'à présent elle m'a appelée *Madame*. C'étoit pour moi un creve-cœur. Or hier en dînant chez eux , je dis devant les gens qui nous servoient , que je voudrois bien avoir une fille ; que si j'en avois une je l'aimerois bien , & que si Mademoiselle de l'Ecluse vouloit la devenir en m'appellant sa *maman* , je lui apporterois un joujou toutes les fois que je viendrois à l'hô-

tel. Sa réponse nous surprit tous , & me charma : *Ze n'ai pas besoin de zouzou , Madame , pour m'y engager* , me dit-elle , *ze vous aime tant , que ze serai bien-aise que vous soyez maman*. A table elle est toujours à côté de moi. Juges , ma charmante amie , combien sa réponse lui a valu de baisers : je ne pouvois quitter son visage , je le mouillois de mes larmes ; & il est heureux que les laquais ne s'en soient pas apperçus ; car ces drôles-là auroient pu en tirer quelque conjecture juste. Je dis donc en la baisant : Oui , de ce moment voilà ma fille que j'aime , & que j'aimerai toujours comme telle. Puis la regardant , je lui dis : Appelle-moi donc ta maman. Elle se jeta sur moi , & me serrant de ses petits bras , elle répéta : *Maman , maman , que z'aime de tout mon cœur*. Que le mien étoit ému ! qu'il étoit épanoui & serré tout à la fois ! Nous recommençâmes à nous baiser ; & toute la journée ce n'a été entre nous que baisers & que caresses. Je ne pense à ce nouveau titre qu'avec plaisir ; & j'espère que cela ne contribuera pas peu à me l'attacher. Nos amis , principalement Monsieur & Madame de Château-fond , me demandent souvent de ses nouvelles ; cela me fâche presque : excepté toi , je voudrois que personne ne m'en parlât.

Nous partons Jeudi , pour Nogent , où nous passerons six semaines ou deux mois. J'ai enfin gagné sur mon mari qu'il ne me menera plus qu'à cet endroit.

Monsieur & Madame de Saint-Laurent ,

ma belle-sœur , & leurs enfans , arrivent à ce moment pour dîner avec nous ; & voici mon perroquet qui t'appelle d'un ton à faire rire la compagnie : il y gagne beaucoup ! Tiens , mon cœur soupire de t'appeller aussi toujours inutilement.

J'ai quitté un moment ma Lettre , & je la reprends pour te dire que M. de la Tour a été parrain hier , & qu'il vient de me donner quatre boîtes de dragées que je t'enverrai à la première occasion pour Mademoiselle de Neufpont , avec un Livre pour toi : je ne veux pas te dire ce que c'est , tu le verras quand tu l'auras.

Le Roi regrette toujours M. Racine. M. Despréaux nous disoit l'autre jour chez M. de l'Ecluse , que Sa Majesté lisoit il y a quelques mois *Athalie* , & qu'elle dit à Madame de Maintenon chez qui elle étoit : Voilà une Piece immortelle ; l'aimable Auteur n'en a pas eu toute la satisfaction qu'il méritoit : puis poussant un soupir , elle ajouta : Hélas ! Madame , ni vous , ni moi , nous ne l'avons guere ménagé. Le Roi disoit vrai , ai-je dit à M. Despréaux ; car M. Racine qui les aimoit , n'a trouvé en eux que des amis cruels. Adieu ; je ne pensois plus que j'ai compagnie.



L E T T R E C X V I I .

Du 30 Octobre 1701.

NOUS voici de retour à Paris. Rien, ma chere Baronne, ne fait mieux sentir le mérite de cette Capitale que de s'en absenter quelque temps ; on y retrouve toujours de nouveaux charmes, de nouveaux sujets d'admiration. Mais je me tais ; tout ce que j'en dirois ne pourroit servir qu'à te faire de la peine, puisque tu as autant de desir d'y venir, que j'ai d'impatience de ce que tu n'y viens pas. Mon Dieu, que ton oncle doit t'aimer, & te savoir gré de ce sacrifice ! Il te dédommage en entassant tous les jours de nouveaux écus. Avoue que les richesses & l'espérance sont de grandes ressources pour faire supporter à des héritiers tout le fardeau des caprices d'un vieillard avec patience & même avec complaisance !

Qu'il y a long-temps que tu ne m'as parlé de Mademoiselle de Neufpont ! J'attends des nouvelles ; y pense-tu donc de garder sur elle un si long silence ? oublie-tu qu'elle m'est chere autant que mes enfans ? Je l'embrasse mille fois ainsi que toi. Je me dédommage de la réalité par le nombre ; mais que c'est un foible dédommagement !

Je n'ai point encore été voir ma fille, & je veux n'y aller que demain, parce que montrant peu d'empressement pour aller chez

mon amie , il ne viendra pas à l'idée de mon mari que ma fille y est.

Nous avons appris à Nogent la mort de M. Boursault. C'est une perte pour le Théâtre. Ses Pièces , principalement les dernières , sont pleines de traits saillans , de force , & d'une morale excellente. Tu l'as vu dans sa *Comédie sans titre* , ses *Fables d'Esopé* , & *Phaëton*. On dit qu'il en a fait une dernière pleine de beautés , qu'on verra quelque jour , qui a pour titre *Esopé à la Cour* , & que ce seroit un chef-d'œuvre si la mort ne l'avoit empêché d'y donner la dernière main.

L E T T R E C X V I I I .

Du 22 Janvier 1702.

A PRÈS tout le détail que tu viens de me faire sur Mademoiselle de Neufpont , & toute la joie que tu viens de donner à mon ame , je ne puis m'empêcher , ma chere amie , de prendre la plume à l'instant pour m'entretenir avec toi , & te donner des marques de ma confiance & de ma reconnoissance. C'est ce vif intérêt que tu prends à mes enfans & à tout ce qui me regarde , qui m'encourage à te parler dans une Lettre comme je te parlerois de vive voix. Mon Dieu , quand aurai-je ce bonheur de répandre directement dans ton sein mes peines & mes plaisirs , mes craintes & mes espérances , mes joies &

mes douleurs , en un mot , tous mes secrets ?
J'en ai bien depuis la naissance de ma fille.
Il y a près de deux mois & demi que j'ai le
plaisir de la voir trois fois la semaine. Jus-
qu'alors je n'avois osé aller à l'hôtel de l'E-
cluse plus d'une fois en huit jours , parce
qu'ayant pris cette habitude au commence-
ment de mon mariage , je craignois de don-
ner de la suspicion à mon mari touchant ma
fille , en prenant sur moi d'y aller plus sou-
vent. Madame de l'Ecluse , qui de tout temps
est venue chez nous au moins tous les deux
jours , continuoît d'y venir pour me dire des
nouvelles de ma chere enfant , & m'entre-
tenir de ses gentilleses dès que nous nous
trouvions seules. Comme souvent il m'arri-
voit de lui dire en l'embrassant , que j'aurois
bien plus de plaisir de l'embrasser chez elle ,
& que je me trouverois bien heureuse d'y
aller aussi souvent qu'elle venoit chez moi ,
elle me rendit ce service sans me prévenir.
C'étoit le Lundi veille de la Toussaint com-
me je me disposois à aller chez elle : elle
savoit que je devois être de retour de No-
gent. J'eus regret ce jour-là de t'avoir écrit
la veille plutôt que le lendemain , parce que
je t'aurois fait part de ma joie. Elle arriva
chez nous sur les dix heures du matin pour
déjeuner avec moi comme de coutume. Dès
en entrant elle feignit de l'humeur contre
moi. Mon mari étoit présent. Tu es arrivée
de Samedi , me dit-elle , pourquoi donc ne
t'ai-je pas vue hier ? & n'es-tu pas honteuse
de voir que depuis quinze ans je te fais exac-

tement ma cour trois fois la semaine quand tu es à Paris , & quelquefois plus , tandis que tu ne viens chez moi qu'une fois en huit jours ? oh bien ! si tu n'en rougis pas , pour moi j'en suis lasse ; & je te déclare actuellement que je ne te ferai plus de visites qu'autant que tu me les auras rendues. Je compris alors où elle en vouloit venir , & je lui dis : Mon Dieu , il n'est pas besoin de se fâcher pour cela , il est très-aisé de te satisfaire ; eh bien , nous nous verrons tous les jours l'une chez l'autre alternativement. Mon mari dit : Que deviendrai-je pendant ce temps-là ? Mon amie lui répondit : Ce que devient mon mari lorsque je viens ici. Oh ! reprit-il , je ne m'accommode pas de cela , je veux ma femme , tout m'ennuie quand je ne la vois pas. Pour cela , lui dis-je , tu fais bien l'enfant ! n'as-tu pas ton fils pour te faire compagnie ? Mon fils alors prit la parole : Eh mais , papa , dit-il , je n'ai jamais été chez Madame ; allons-y aussi. Cela ne se peut pas , lui dit fort gravement son pere. Et pourquoi cela , papa , reprit mon fils ? Cela ne te regarde pas , lui dis-je alors , ton papa a ses raisons pour n'y point aller , cela suffit. Eh bien , maman , me dit-il , papa peut avoir des raisons pour n'y point aller ; mais moi qui n'en ai point , ne pourrois-je pas vous y accompagner quelquefois ? Non , lui dis-je fort net , il faut qu'un fils fasse compagnie à son pere , & qu'il se prive d'aller où il ne va pas. Je tremblois , ma chere Baronne , que mon mari ne se rendît au desir

de son fils : mais sans deviner tout à fait la chose , le pere dit au fils : Tiens , laissons faire ces Dames ; elles ont entr'elles de petits secrets , de petites visites à aller faire ; tu les gènerois autant que moi. Puis m'adressant la parole : Va , ma chère Comtesse , va en nourrice , en Couvent , en un mot , va où tu voudras , c'est bien le moins que tu aies ta liberté ; sois assurée , ajouta-t-il en fouriant , que nous ne te troublerons en rien. Cette parole nous remit de notre frayeur ; car Madame de l'Ecluse , qui ne pouvoit poliment refuser les visites de mon fils , trembloit du moins autant que moi. Nous prîmes donc nos jours : je vais trois fois la semaine chez elle ; elle vient trois fois chez nous ; & le Dimanche nous le donnons tout entier à Dieu & à nos maris. S'il nous survient quelque affaire , quelque bienfaisance à remplir , nous nous séparons de bonne heure , sachant toujours faire céder nos plaisirs à nos devoirs. Il est bien consolant pour moi de voir ma fille aussi souvent ; j'y suis extrêmement attachée ; & de son côté elle témoigne un contentement si grand dès qu'elle me voit , que M. de l'Ecluse en est presque jaloux ; il dit que c'est un sentiment de la nature. C'est une grande fille qui lit déjà tout couramment ; & nous sommes les seuls , le Marquis , sa femme & moi , qui lui ayons donné des leçons. Mon intention est de ne pas beaucoup tarder à lui donner des Maîtres.

Le premier de ce mois , mon mari a mené son

son fils à la Cour pour la première fois. Le Roi, Madame de Maintenon, Madame la Duchesse de Bourgogne, les Princes, tous lui ont fait le plus grand accueil. Mais Monseigneur s'est écrié en le voyant : Ah ! voilà tous les traits de la plus aimable & la plus vertueuse des femmes. Puis il lui tendit la main, & l'embrassa, en disant : j'ai déjà baisé ce bel enfant-là, je veux le baiser encore. Tu te souviens sans doute, ma belle Baronne, où & quand Monseigneur embrassa mon fils pour la première fois ? rappelle-toi cette singulière aventure du temps qu'il n'étoit encore qu'en maillot.

J'ai déferé toujours au desir de mon mari, qui me prie de ne t'écrire jamais des nouvelles de la guerre ou de l'Etat, afin de lui laisser le plaisir de les apprendre à ton mari. Embrasse bien pour moi Mademoiselle de Neufpont : j'embrasserai dans un moment mon fils pour elle, sans lui communiquer mon intention, comme tu pense bien ; je vais baiser six fois mon perroquet pour toi. Songe, je te prie, que je ne veux pas plus de remerciemens pour les petits présens que j'envoie à ta pouponne que pour ceux que je t'envoie.

Nous allons ce soir faire l'octave des Rois chez M. de la Tour. C'est un charme que l'union qui regne entre lui, sa femme & leurs pere & mere.



L E T T R E C X I X.

Du 18 Avril 1702.

MON mari écrit actuellement à M. de Neufpont. Il est venu me demander si je voulois mettre un billet dans sa Lettre. Je lui ai dit que non , que j'aimois mieux te faire une petite Lettre qui partiroit avec la sienne. Je veux te parler de ma fille , & il n'est pas digne de toucher le papier qui en parle. Que j'ai eu de tablature , ma chere Baronne , ces semaines dernieres au sujet de cette chere proscrite ! Crois-tu qu'il m'a fallu verser des larmes pour obtenir de M. de l'Ecluse qu'elle ait des Maîtres ? il ne vouloit pas en entendre parler. Il a versé bien des larmes à son tour après m'avoir accordé ce que je lui demandois avec tant de raison. Il disoit que ces Maîtres iroient publier partout qu'il avoit chez lui la plus aimable-petite Demoiselle qu'il y ait dans l'univers ; que cela iroit aux oreilles de mon mari , qui devineroit la vérité , & lui ôteroit sa fille ; sa vie , ajoutoit-il ! En disant cela il versoit une abondance de larmes. Quelle consolation pour moi de lui voir tant de tendresse pour mon enfant ! Oh ! quand mon mari viendrait à découvrir où est sa fille , & qu'il la redemanderoit , il ne l'auroit pas. Ce seroit pourtant le moyen de l'avoir avec moi , de lui prodiguer mes soins , ma tendresse ;

mais je suis déterminée à faire céder tous les mouvemens de la nature à la reconnoissance qui est due à Monsieur & Madame de l'Ecluse. Mon mari ne verra absolument sa fille que le jour qu'on la mariera ; & j'ai déclaré cette résolution à son petit papa & sa petite maman : ils ne respirent que depuis ce temps-là. C'est au commencement du mois prochain que ces Maîtres iront donner des leçons à ma fille. Je lui en donne quatre actuellement , un de lecture & d'écriture , un de grammaire , un de géographie , & un de danse.

Mon mari vient de venir pendant que je t'écris , & il m'a dit : Au moins , ne fais aucun détail à Madame de Neufpont sur le Roi d'Angleterre. Rien n'est si risible en lui que ce goût qu'il a de politiquer avec ton mari. Pour m'engager à me taire là-dessus , il m'assure que M. le Baron te communique ses Lettres. Comme je sais que cela est , je me repose sur lui de la plupart des nouvelles. Adieu , ma chère ; le temps viendra peut-être que nous n'aurons plus rien à nous écrire , mais que nous nous dirons tout de vive voix en nous embrassant de toute notre force.



L E T T R E C X X.

Du 4 Juin 1702.

J'AI suivi ton conseil, ma charmante amie, ma fille a un Maître de musique, qui fait le cinquieme. Tous sont venus la premiere semaine de Mai. Ils sont déjà enchantés de sa facilité à concevoir, comme je le suis de tout ce que tu me dis de Mademoiselle de Neufpont. Que M. de l'Ecluse a fait une bonne leçon à chacun de ces Maîtres, pour les obliger au secret sur leur écoliere! Il leur a dit que la continuation de leurs leçons dépendroit de leur silence sur sa fille; qu'il vouloit qu'elle restât ignorée jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de la faire connoître; & qu'il leur donneroit leur congé s'il lui revenoit quelque chose qui annonçât de l'indiscrétion de leur part. Je ne fais ce que la Providence réserve à cette chere enfant; mais si un jour elle est aimée de son pere comme de son parrain & de sa marraine seulement, je n'aurai plus rien à desirer.

Mon fils aime la Cour plus que je ne voudrois; & mon mari, qui l'idolâtre toujours, cede à son goût, & l'y mene plus souvent qu'il ne devroit. Ils ont eu ensemble une petite dispute il y a quelque temps: mon fils demandoit à faire une campagne avec le Duc de Bourgogne. Mon mari combattit son goût: la crainte de le perdre l'emporte sur

le desir de le voir avancer ; il aime mieux le conserver que de le faire courir à la gloire avec des risques. Voilà ce que c'est que d'être riche. A te dire vrai , ma chere , je ne suis pas fâchée que mon mari retienne son fils , qui est si jeune , qu'il pourroit bien aussi être téméraire.

L E T T R E C X X I.

Du 3 Septembre 1701.

QUE ta Lettre , ma chere amie , me fait de plaisir ! que la nouvelle que tu m'y apprends me touche ! Cela doit te surprendre de ma part , après t'avoir témoigné le peu de cas que je fais d'une beauté frivole. Mais c'est que tu ne fais pas la foiblesse de mon fils sur les charmes d'une femme ; elle est extrême ; je n'osois te le marquer , & j'étois dans un horrible chagrin à ce sujet , jusqu'à perdre presque espérance. Il s'occupe déjà du choix d'une épouse , en assurant qu'il se connoît en beauté , & qu'il changera bien s'il n'en a pas une des plus belles de Paris. C'est principalement depuis qu'il va à la Cour , qu'il fait ainsi le raisonneur. C'est un terrible écueil pour la jeunesse que ce pays-là. Je lui impose silence à chaque fois qu'il parle de mariage , en lui disant qu'il n'est qu'un morveux qui ne doit s'occuper que de ses études , & non de celle qu'il épousera. Il me répond fort gravement , qu'il met au nombre

de ses études le choix d'une femme ; qu'on doit s'en occuper dès que le discernement commence à se développer ; qu'on ne peut employer trop d'années à consulter son goût pour se lier à quelqu'un pour la vie ; & qu'il trouve très-raisonnable à lui de savoir s'en occuper dès à présent. Je lui disois l'un de ces jours qu'il n'avoit qu'à me laisser ce soin. Il m'a remercié , en me disant , que ce seroit son cœur seul qui s'en mêleroit. Il est terriblement résolu pour son âge. Ce qui me console , c'est qu'il a de l'esprit , du jugement , de la raison , du respect & de la déférence pour son pere & pour moi ; & ce qui est mieux que tout cela , beaucoup de religion. Avec tous ces avantages , je pense qu'il y a plus à espérer qu'à craindre. Mais tu dois voir , ma belle Baronne , par tout ce que je viens de te dire , que j'ai bien lieu de me réjouir de ce que ta fille devient tous les jours de plus belle en plus belle , & que je dois desirer qu'elle aille ainsi toujours croissant. J'ai bien de l'obligation à ton voisin de t'avoir fait remarquer une chose si consolante pour toi & pour moi. Ma fille fait des progrès inouis avec tous ses Maîtres. Ne diroit-on pas que c'est pour imiter sa future belle-sœur ? Baïse-la bien pour moi cette aimable & chere petite bru qui veut *embellir pour m'enlever mon fils*. Ma fille a un sixieme Maître qui est pour le clavecin ; & au mois d'Octobre je lui en donnerai un pour le réorbe. Je veux qu'elle charme son pere un jour par ses talens , comme je crois qu'elle le char-

mera par sa figure. Adieu , ma chere , ma rendre amie ; je te remercie de tout mon cœur de m'avoir écrit ; c'est une nouvelle qui me dilate l'ame , & me remplit de joie & d'espérance.

L E T T R E C X X I I.

Du 20 Novembre 1702.

TA façon de penser sur mon fils , ma chere amie , me plaît infiniment. Ne semble-t-il pas que la Providence commence déjà à seconder nos vues ? Rapportons-nous-en à elle , elle fera mieux pour nous que nous-mêmes.

J'ai eu une terrible frayeur la veille de ma fête. Mon fils s'est avisé de me donner un concert pour bouquet ; & il a voulu avoir les meilleurs Maîtres de musique & d'instrumens. Avec les siens , qui sont des bons de Paris , il s'est trouvé qu'il a amené deux des Maîtres de ma fille. En entrant , ces gens m'ont saluée comme m'ayant déjà vue , tandis que mon fils me les présentait comme inconnus ; & il me dit : Eh mais , maman , est-ce que vous connoissez ces Messieurs ? Je lui dis qu'oui , que je les avois vus chez Monsieur & Madame de l'Ecluse , qui aiment la musique. Ma réponse insinuoit à ces gens qu'ils devoient se taire sur leur écolière. Ils se turent à la vérité. Mais mon fils s'étant avisé de parler de progrès dans les

Sciences , l'un des deux dit qu'il montrait à une petite Demoiselle de cinq ans , qui avoit appris en six mois ce que d'autres ne savent pas en deux ans. J'étois sûre qu'il parloit de ma fille. Mon fils répondit : C'est admirable à cet âge. Quelques momens après, il demanda si cette petite Demoiselle étoit jolie. Oh ! dit le Maître , c'est un enfant , quand elle feroit jolie actuellement , Monsieur , cela n'assure rien pour l'avenir. Elle est donc jolie pour le présent , reprit mon fils ? Celui qui avoit parlé me regarda, rougit , & n'osa répondre ; mais l'autre prit la parole , & dit : Elle n'est pas mal , Monsieur ; malgré cela c'est une de ces physionomies dont on ne parle pas. En disant cela il me regardoit comme voulant me dire , que pour lui il fa-voit se tirer d'affaire. Cela en demeura là pour le discours ; mais j'ai remarqué qu'ils avoient souvent les yeux fixés sur mon mari. Je crains bien qu'ils n'aient remarqué la ressemblance qu'il y a entre lui & sa fille.

Il faut à présent que je satisfasse ta curiosité. M. de la Tour aime sa femme jusqu'à en être jaloux ; mais sa jalousie est modérée , & n'a rien que de flatteur pour celle qui en est l'objet : il se plaît si fort avec elle , qu'il ne la quitte pas d'un instant. Ils ne voient personne que nous ; mais la jeune femme s'en accommode bien , parce qu'elle est sédentaire & qu'elle aime son mari à la folie. Elle rit de tout son cœur de le voir jaloux , principalement lorsque quelquefois

aux promenades publiques , les regards de quelques hommes lui donnent de l'ombrage ; elle appelle cela *des certificats d'amour*. Elle est d'un caractère charmant , & complaisante à l'excès pour tout le monde. Il y a deux mois qu'elle est accouchée d'une fille , que mon mari a nommée au baptême avec Madame de Saint-Laurent. J'ai mis de côté ceux boîtes de bonbons pour t'envoyer à la première occasion.

Madame la Duchesse de Bourgogne a le petits chagrins : elle aime son mari comme la jeune Marquise de la Tour aime le sien ; mais elle s' imagine qu'il ne l'aime pas le même ; & Madame de Maintenon a bien de la peine à lui persuader qu'un homme n'a pas le cœur aussi tendre qu'une femme , & qu'elle ne doit pas s'attendre à l'impossible. Madame de Maintenon a raison ; car n'est-il pas vrai , ma chere amie , que nos maris , tout tendres qu'ils sont , ne nous paient pas encore de retour ? Il faut prendre les hommes comme ils sont , & ne pas prétendre réformer la nature.

J'ai vu la dernière Lettre de mon mari à M. de Neufpont. Que je serois ravie de pouvoir t'entretenir comme il fait de différentes personnes ! mais Paris & ses badauds te sont si inconnus , que je perdrois mes peines ; il faut que je me borne aux gens de réputation ou d'un certain état.



L E T T R E C X X I I I .

Du 24 Janvier 1703.

LÉ Roi fait aujourd'hui dix Maréchaux de France. Si mon mari n'avoit pas eu la jambe calée , il en feroit peut-être ; car il auroit été à l'armée cueillir des lauriers. Mon mari & mon fils n'ont pas manqué de se trouver à la Cour le premier jour de l'an ; & Monseigneur a fait à mon mari bien des questions sur sa fille : Est-elle belle ? est-elle grande ? quel âge a-t-elle ? à qui ressemble-t-elle ? Mon mari ne savoit que répondre ; & son embarras paroïssoit si bien , que Monseigneur lui a dit : Eh mais ! M. le Comte , il paroît que vous ne la connoissez guere , est-ce que vous ne l'avez pas chez vous ? Non, Monseigneur, lui dit mon mari, elle est au Couvent , & les Religieuses ne lui permettent pas de sortir. Ah ! dit Monseigneur , c'est une raison pour ne la pas beaucoup connoître ; mais pour le peu que vous l'avez vue , vous pouvez juger si elle fera aussi belle que Madame de la Riviere. Non , Monseigneur , dit alors mon mari affirmativement, elle ne vaudra jamais sa mere. Mon mari en me racontant cette conversation & son embarras , faisoit tout ce qu'il pouvoit pour m'engager à lui donner quelqu'ouverture sur sa fille , afin de n'être pas si sot dans l'occasion. Je n'ai voulu lui faire aucune réponse. N'ai-je pas

bien fait , ma belle Baronne ? Mon mari mérite-t-il de connoître un enfant qu'il ne veut pas voir ? Oh ! il n'a qu'à se bien tenir , j'aurai de la fermeté pour lui refuser tout ce qui excitera sa curiosité sans remuer son cœur. Ma fille a un Maître de Latin , qui est content d'elle comme les autres.

Je reçois à ce moment ta Lettre & tes présents , dont je ne veux pas te remercier pour te donner l'exemple : je me contente de te dire que je les accepte avec plaisir , & que j'espère que tu accepteras les miens de même. Les six lignes que Mademoiselle de Neufpont m'écrit , me dilatent le cœur. Pour une telle joie il faut un paiement. J'ajoute donc à ce qui étoit pour elle ce qui est enveloppé de papier satiné ; & je l'embrasse mille fois de toute mon ame. J'espère que tu voudras bien lui faire part aussi des dragées du baptême de la petite de la Tour , ne fût-ce que pour ménager tes dents à qui trop de sucrerie pourroit faire du mal. Mon perroquet t'appelle plus que jamais ; pour mon cœur , c'est comme de coutume , il ne peut aller au-delà.



L E T T R E C X X I V .

Du 28 Avril 1703.

C'Est pour rassurer ton esprit & tranquilliser ton cœur, ma chere amie, que je t'écris cette petite Lettre. Car quand mon mari t'auroit marqué que je suis mieux, que je me leve, que mon appétit s'aiguise, que mes forces commencent à revenir, que mes joues se colorent, que mon caquet s'enfile, & que mes yeux ont repris toute leur vivacité, il te diroit vrai, & tu pourrois encore en douter. A ces lignes quoique mal tracées, tu dois reconnoître ma main : mais à ces caracteres tremblans tu dois reconnoître mon cœur, comme je reconnois le tien à ton inquiétude, à ton trouble, à tes Lettres, non plus mouillées, mais toutes tachées & ridées de tes larmes. Je les ai baifées mille fois, & je les baife encore ces larmes précieuses, qui sont une preuve non équivoque de ta tendre affection pour moi. Ton amitié m'est plus chere que tous les trésors de la terre..... Adieu : mon mari m'ôte la plume.



L E T T R E C X X V.

Du 24 Juin 1703.

JE n'ai pas osé répondre à tes Lettres autrement que par des billets ; mais mon mari étant allé à Versailles avec son fils , je profite de ma liberté pour m'entretenir avec toi quelques momens. N'est-il pas vrai , ma belle Baronne , qu'une femme qui vit avec son mari , doit toujours se tenir sur ses gardes ? Mais mon imprudence m'est bien pardonnable , puisque je ne me savois pas grosse & que rien ne m'avoit annoncé mon état. Heureusement que mon enfant a reçu le baptême. Il n'étoit pas plus gros que le pouce d'un homme ; je l'ai vu : deux heures après sa naissance il remuoit encore ; & ce fut à ce moment qu'on me le montra pour calmer mon inquiétude sur son sort , que je croyois malheureux malgré tout ce qu'on me disoit : l'assurance de son salut fut pour moi un baume qui me rafraîchit le sang , & contribua à la réputation du Médecin & des remèdes ; car le plus souvent c'est de la disposition de notre ame que dépend leurs bons ou mauvais succès.

Que mon cœur , ma chere amie , a souffert pendant les premieres semaines de ne pas voir ma pouponne ! Madame de l'Ecluse cependant avoit l'attention de me venir voir tous les jours , & de me dire de ses nouvel-

les. Mon mari un jour tira mon amie à l'écart , & lui dit : Il échappe à ma femme des soupirs ; j'en cherche la cause , & je pense que c'est sa fille qui en est l'objet : vous êtes la marraine de l'enfant , la confidente de la mere ; procurez à ma femme la satisfaction de voir sa fille ; donnez des ordres pour qu'on l'amene , je la verrai avec plaisir , & je vous aurai mille obligations. Madame de l'Ecluse demeura interdite. Mon mari , qui s'en apperçut , redoubla d'instances. Ah ! Madame , lui disoit-il en lui serrant les mains , ne me refusez pas la grace que je vous demande ; vous savez dans quel Couvent est votre filleule , faites-la venir , ne refusez pas cette consolation à votre amie ; peut-être que cela seul est capable de nous la rendre , ne trouverez-vous pas du plaisir à contribuer à son rétablissement ? Madame de l'Ecluse , hors d'elle de cette proposition , ne savoit toujours que répondre ; elle trembloit que le pere ne vît sa fille , ne l'aimât tout d'un coup , & enfin ne voulût la ravoir. A la fin elle dit à mon mari que la vue inopinée de mon enfant pourroit me nuire , & qu'elle alloit me sonder & me prévenir auparavant. Elle rentra , fit retirer tous ceux qui étoient auprès de moi , ferma la porte aux deux verroux ; & la premiere chose qu'elle fit après , fut de fondre en larmes , avec la précaution de me dire tout de suite : Ne t'effraie pas , ma chere amie , le malheur n'est que pour moi. Après avoir laissé sortir des larmes qui l'étouffoient , elle

me dit : » Ton mari , machere amie , me
» presse de te faire venir ta fille , qu'il croit
» au Couvent , parce qu'il pense que tu la
» desire : A cette demande tout mon sang
» s'est retiré de mes veines : Que veux-tu
» que je fasse ? veux-tu la voir ? veux-tu
» m'arracher l'ame & tuer mon mari ? par-
» le , enfonce le poignard , je te fais le sa-
» crifice de nos vies s'il le faut pour sauver
» la tienne «. Les larmes de mon amie, son
effroi , son désespoir , tout cela me prou-
voit si bien son amour pour ma fille , que
je me sentis tout d'un coup consolée de ne
la point voir , & déterminée à ne point ac-
cepter l'offre de mon mari : Rassure-toi , ma
chere amie , dis-jà Madame de l'Ecluse , je
ne veux point que ma fille vienne , je ne
desire plus la voir , & je veux t'avoir l'obli-
gation entiere ; je veux que tu l'éleve , &
qu'elle ne sorte de chez toi que le chapeau
sur la tête. Cette nouvelle assurance lui causa
une si grande joie , qu'elle s'évanouit. Sans
force pour la secourir & les verroux fermés ,
je me trouvai dans le plus grand embarras. La
seule idée qui me vint , & que j'exécutai
promptement , fut de la piquer au bras avec
une épingle. Elle ouvrit les yeux , se remit
aussi-tôt , & rit beaucoup de ma maniere de
rappeller une personne à la vie. Elle en fut
quitte pour mettre un peu d'eau de mélisse
sur sa piquûre. Ensuite elle alla retrouver
mon mari , & lui dit que je n'avois nulle
envie de voir ma fille , & qu'on m'auroit
beaucoup fâchée de la faire venir. Quelques

momens après, mon mari arriva, & voyant qu'il n'osoit me parler de ma fille, je le mis sur les voies, le remerciai de son attention, & lui confirmai ce que mon amie lui avoit dit. Depuis ce temps, il ne m'a point parlé de l'enfant. Cela me prouve qu'il n'y avoit que son amour pour moi qui l'obligeoit à la demander. Son indifférence pour cette pauvre petite me mortifie toujours.

Je vais aller dîner chez M. de l'Ecluse : il s'appelle Jean ; je veux lui aller souhaiter la bonne fête. D'ailleurs M. Despréaux a coutume d'y dîner ce jour-ci ; je veux le voir, l'entendre, & favoriser tout ce qu'il dira de ma fille. Ce qu'il dit d'elle me ravit ; c'est un baume salutaire pour mon cœur qui soupire toujours d'être si loin d'elle. Les jugemens des gens d'esprit portent rarement à faux. Je me plais dans cette réflexion. Si M. Despréaux disoit du mal de ma fille, je tâcherois de penser le contraire. Voilà comme on est toujours disposé à tourner tout à son avantage. La veille de la Pentecôte, M. de l'Ecluse nous amena ce Poète à dîner : ils s'étoient rencontrés aux Capucins rue Saint Honoré, où ils ont tous deux leur Confesseur. J'admirai ce jour-là la régularité de M. Despréaux : c'étoit jeûne ; il ne voulut jamais déjeûner ; & au dîner, sans paroître le faire par mortification, il ne mangea que de deux plats, & refusa constamment de boire du vin de liqueur. J'aime à voir les gens d'esprit dans une régularité chrétienne.

L E T T R E C X X V I.

Du 30 Juillet 1703.

QU'IL est cruel quelquefois , ma chere amie , d'être trop aimée. Mon mari , pour rétablir entièrement ma santé , veut me mener passer trois mois à Nogent. Trois mois sans voir ma fille ! quel siecle ! Mon cœur saigne d'avance , il se débar , il veut rester. Hélas ! il restera auprès de ma chere pouponne ; & cependant il me suivra pour m'oppresser , & me faire sentir combien je ferai loin d'elle. J'ai fait à mon mari toutes sortes de représentations pour rester , ou au moins pour n'être absente qu'un mois , je n'ai pu rien obtenir. J'ai pensé à toi ; j'ai dit : Voilà comme a fait ma belle Baronne auprès de son mari pour obtenir de venir à Paris , & voilà comme elle a prié en vain. Il faut avouer que les maris ne sont guere complaisans : sous ombre de raison ou d'amitié , ils nous dominent & sont les maîtres. Cependant je ne suis point ingrate , je ne suis point injuste , je fais que mon mari m'aime encore aujourd'hui comme il y a dix-sept ans , qu'il m'admire tout autant que le premier jour qu'il m'a vue , & je bénis le ciel de me conserver ainsi la tendresse de celui qui occupe un grand espace dans mon cœur ; mais je sens que je serois toute prête à lui faire grace d'une portion de son affection en fa-

veur de cette pauvre petite infortunée qu'il a proscrite si inhumainement. En croissant elle devient aimable de plus en plus, & elle est de la figure la plus charmante : je la vois ; son pere n'en voit rien, & malgré cela je le crois plus coupable de ne pas demander de ses nouvelles ; n'y a-t-il pas un peu d'injustice de ma part ? Mais aussi ne peut-il pas penser que la voilà dans un âge où elle doit commencer à devenir intéressante ? Dans huit jours elle aura pourtant six ans. Si tu la voyois, tu me féliciterois d'avoir une enfant si aimable, & tu me plaindrois en même temps d'en être privée. Je coupe court cette conversation, car je sens mon cœur qui s'attriste.

Adieu, ma chere amie, ma chere confidente ; porte-toi bien toujours, & pense à moi souvent. Mon perroquet est un peu malade ; c'est de dépit de ce qu'il t'appelle toujours inutilement. J'embrasse Mademoiselle de Neufpont de toute la tendresse de mon cœur.

L E T T R E C X X V I I ;

Du 20. Septembre 1703.

IL y a quinze jours, ma chere Baronne, que nous sommes à Paris. Différentes affaires politiques y ont rappelé mon mari, qui est résolu à ne le plus quitter de l'année. Heureuse résolution ! J'en rends grâces

à la Providence qui a conduit tout selon mes vœux. Mais que j'ai eu une terrible alarme depuis notre retour ! mon mari a été sur le point de découvrir sa fille. Il faut que je m'amuse à te raconter cette aventure.

Tous les ans, depuis leur mariage, Monsieur & Madame de l'Ecluse alloient à différens temps passer quelques mois à une Terre qu'ils avoient en Bourgogne. Depuis six ans qu'ils ont ma fille, ils n'y vont plus. Cela les a déterminés à la vendre cette année ; & ils ont acheté à la place une très-belle maison de campagne à deux lieues de Paris, pour y aller passer quelques jours chaque semaine, afin de pouvoir faire prendre l'air à ma fille, & l'amuser sans la priver de ses Maîtres. Ce seroit à la vérité un meurtre que de la négliger du côté des Sciences, car elle les dévore toutes. Madame de l'Ecluse, en nous apprenant l'achat qu'ils venoient de faire, me pria avec instance d'aller avec eux à cette campagne y passer toutes les semaines deux ou trois jours tant que dureroit le beau temps. La partie fut acceptée de ma part, & contredite par mon mari & mon fils : l'un ne vouloit pas être privé de moi si souvent ; l'autre demandoit à toute force de m'y accompagner quelquefois. Mon amie se trouvoit fort embarrassée du côté de mon fils, parce qu'elle n'osoit lui refuser de venir avec nous ; & j'étois seule à combattre contre deux. Je fus donc obligée de me fâcher pour obtenir d'y aller, & d'y aller seule. Il fut con-

clu alors que nous partirions tous les Samedis à onze heures du matin , & que nous ferions de retour les Mardis à la même heure.

Samedi donc , 15 de ce mois , sur les neuf heures du matin , mon fils me donna la main pour monter dans mon carrosse , qui devoit simplement me conduire à l'hôtel de l'Ecluse où je devois déjeuner avant de partir. Il me baisa , & me dit adieu la larme à l'œil. Puis tout d'un coup , s'adressant à son pere : Pour cela, mon papa, lui dit-il, nous devrions au moins aller conduire maman jusques chez M. de l'Ecluse , pour nous dédommager un peu de tout le temps que nous allons être sans la voir. Mon mari le prit au mot , il monta , se plaça à côté de moi , & fit prendre place à son fils vis-à-vis de nous. Je me trouvai alors très-embarrassée , ne pouvant envoyer personne pour prévenir Monsieur & Madame de l'Ecluse de leur arrivée : tout ce qui me tranquillisoit un peu , c'est que j'espérois qu'ils ne descendroient pas du carrosse , & qu'ils s'en retourneroient tout de suite. Mais en route mon fils demanda à son pere s'ils entreroient à l'hôtel ; & mon mari répondit aussi-tôt qu'oui , qu'il étoit de la bienfiance de le faire. Il me prit alors un tremblement étrange , je devins rêveuse : mon mari s'en apperçut , & me le reprocha ; & je continuai de l'être jusqu'à ce que j'eusse trouvé dans ma tête un expédient pour éviter ce que je craignois. J'aurois pu encore manquer mon coup , mais par bonheur je réussis.

En arrivant à l'hôtel , je fis descendre mon fils le premier pour me donner la main ; & pendant que mon mari descendoit , je me mis à frapper quatre grands coups à la porte cochere , dont les deux battants étoient ouverts. Comme tu frappe , me dit mon mari ! M. de l'Ecluse ne sachant ce que cela vouloit dire , regarda , & aperçut mon fils qu'il ne connoissoit pas , & ensuite mon mari qui descendoit de carrosse , & qu'il connoissoit. Dans le moment il se crut perdu , il croyoit que mon mari alloit rechercher sa fille. Il envoya sa femme au-devant de nous ; & pendant ce temps-là , il prit l'enfant dans ses bras , & dit avec effroi à son Maître de clavecin , avec qui elle étoit alors : Vîte , Monsieur , vîte , suivez-moi. Le maître se leva promptement & le suivit ; mais en fuyant il jeta un coup-d'œil dans la cour , & reconnut mon fils : Ah ! dit-il , c'est M. le Comte de la Vanne. Est-ce que vous le connoissez , lui dit M. de l'Ecluse ? Ils resterent assez de temps ensemble pour que le Maître racontât tout ce qui s'étoit passé chez nous l'année dernière la veille de ma fête. J'avois jugé à propos de n'en pas parler à Monsieur & Madame de l'Ecluse , de peur de les effrayer ; & voilà comme tôt ou tard les choses se savent.

Quand mon mari fut entré , il demanda M. de l'Ecluse. Je me doutois bien qu'il étoit avec ma fille. Mon amie lui répondit que probablement il ne tarderoit pas à

paroître , parce qu'il étoit dans la maison. Elle étoit intriguée de l'objet de leur visite. Je m'en apperçus , & lui dis en deux mots , que c'étoit mon fils qui y avoit donné lieu , pour se dédommager , avoit-il dit , de tout le temps qu'il seroit sans me voir. Dès qu'elle fut de quoi il étoit question , elle nous quitta , en disant quelle alloit voir pourquoi son mari tardoit tant à venir. Elle fut prendre la gouvernante de ma fille , & la conduisit dans la piece où étoit l'enfant pour la garder pendant qu'elle alloit emmener son mari. On reconduisit en-même temps le Maître de clavecin par la porte du jardin.

M. de l'Ecluse entra , embrassa mon mari & mon fils , & leur battit très-froid pendant leur séance , qui fut depuis son arrivée , tout au plus d'un quart-d'heure. Il les invita cependant à déjeuner ; mais ils n'accepterent pas. Le froid du Marquis m'avoit déplu : mais , ma chere Baronne , qu'il nous a été salutaire ! Mon mari m'a dit à mon retour que s'il ne l'avoit pas vu si froid à son égard , il alloit le prier d'oublier le passé , lui demander son amitié , & ensuite la permission d'être , lui & son fils , de nos parties de chaque semaine. Cette idée lui étoit venue dans la route en me conduisant ; & il n'a pas voulu m'en faire part , afin de me surprendre , disoit-il , plus agréablement. Je lui ai répondu bien vite , que M. de l'Ecluse avoit été si piqué de ses refus dans le temps qu'il avoit voulu lier avec lui , que je ne doutois point qu'il ne se refusât à son

tour. Il me dit qu'il avoit ses raisons alors pour n'en rien faire : ma sœur , me dit-il , étoit avec nous tous les jours ; actuellement elle y vient peu , parce qu'elle est toujours chez ses enfans ; & une autre raison , ajouta-t-il , m'engageroit à le voir ; c'est qu'il est homme d'esprit & sensé ; & par conséquent sa liaison seroit très-utile à mon fils. Ah ! lui dis-je , voilà comme l'intérêt personnel est la base de tout ; ce ne seroit plus voir le Marquis pour lui , ce seroit le voir pour toi. Cela est tout naturel , dit mon mari , & je pense que tu dois si bien le sentir , que j'espère que malgré mon motif , tu nous réuniras quelque jour. Oh ! pour cela , non , dis-je à mon mari , je t'assure que je ne m'en mêlerai pas , & que j'approuve fort M. de l'Ecluse d'être indifférent à son tour. Mais du moins , reprit-il , charge-toi d'en faire un ami de ton fils ; mene-le avec toi quelquefois. Je me refusai encore , en disant que depuis plusieurs années je m'appercevois que le Marquis se plaisoit à garder la retraite chez lui , & à ne voir presque personne que son frere , qui , ajoutai-je , est l'ancien amant de ta sœur , & ton ennemi juré. Je lui disois une vérité , car depuis que M. de l'Ecluse a adopté ma fille , il s'est restreint à ne voir que cinq personnes , qui sont M. Despréaux , son frere , sa belle-sœur , leur fille , qui est mariée depuis trois ans , & son mari. Ces jeunes gens sont sans enfans comme leur oncle & leur tante. Cela fait que ma fille a toute la ten-

dressé & toutes les caresses des uns & des autres. Mon mari me dit alors d'un ton piqué : Eh bien , qu'il garde la solitude , nous nous passerons de lui. Et cela en est resté là.

Hier j'ai été déjeuner chez M. de l'Ecluse tout exprès pour lui raconter ce que mon mari m'avoit dit. Il s'est félicité beaucoup de sa froideur , & il se promet très-fort de faire à mon mari un pareil accueil toutes les fois que l'occasion les fera se rencontrer ensemble. Pour moi , je ris présentement de ma peur , parce qu'elle n'a point eu de fâcheux retour ; mais je crains toujours qu'il ne nous arrive quelque aventure nouvelle qui nous donne de la tablature.

Je t'ai fait là , ma chere amie , une longue Lettre , dont ma fille a été en quelque sorte le principal objet. Entretiens-moi donc de la tienne plus que tu ne fais. Le titre d'amies intimes , & celui de mere , nous permettent des ouvertures , des confidences , des minuties , des verbiages même. Baise-la bien pour moi cette aimable petite bru , non-seulement lorsque tu reçois mes Lettres , mais tous les jours , puisque tous les jours je pense à elle , & desire de la serrer dans mes bras. Je te recommande d'avoir toujours pour elle beaucoup d'indulgence & de douceur. Lorsqu'on reprend les enfans avec dureté , on les aigrit plus qu'on ne les corrige. Son futur mari n'a jamais été battu , jamais été menacé , jamais été grondé : quand il avoit de l'humeur

meur étant enfant , on me le disoit , je faisois la triste ; tout d'un coup il pleuroit , sanglottoit , me promettoit d'être raisonnable , me prioit de le baiser : je le faisois ; il étoit tout autre. A mesure qu'il grandissoit , je changeois de ton , & je parvenois à lui faire remplir ses devoirs par des amitiés & des représentations ; & son Précepteur est entré à merveille dans mes vues , il a su en faire un Savant & un homme aimable sans le gourmander. Ma fille est élevée de même , elle n'a jamais vu les verges ; elle ne connoît que les récompenses & non les punitions. M. Despréaux approuve beaucoup la maniere avec laquelle on l'éleve , & il applaudit de même à la liberté qu'on lui laisse de se mêler à nos entretiens ; lui , qui naturellement a l'humeur sévère , il dit que la sévérité pour les enfans , ne fait jamais que des ingrats. Et j'ajoute , moi , qu'elle ne fait souvent que des malades : les miens se sont toujours bien portés , parce qu'ils n'ont jamais été tracassés ; ceux que j'ai perdus ne sont morts que de leurs dents. Adieu : suis mes avis , ils sont bons.



L E T T R E C X X V I I I.

Du 4 Décembre 1703.

MON Dieu, ma chere amie, que ta Lettre m'a fait rire ! Que les Provinces sont maussades pour les nouvelles ! Tout s'y dit de travers, s'interprete mal ; se raconte gauchement, s'amplifie, & devient à la fin un vrai galimathias. Je me suis fait raconter toutes les particularités de la mort de cet homme à mystere : elles ne seront pas longues à te répéter ; & tu vas voir que tout ce qu'on t'en a dit est ridicule & faux. Ce qui m'étonne c'est qu'on ait si-tôt forgé des nouvelles à Lyon qui est à cent lieues de Paris ; car il n'y a eu hier que quinze jours que ce prisonnier est mort. Tu dois te rappeler ce que je t'en ai dit. Le Public qui, à son arrivée à Paris, l'avoit nommé *le Masque de fer*, n'en a pas voulu démordre, il est toujours *le Masque de fer* ; & il est bien vrai, comme je te l'ai déjà marqué, que son masque n'étoit que de velours noir, avec une fermeture d'acier il est vrai.

Le Dimanche 18 Novembre, ce prisonnier inconnu, & toujours masqué, se sentit malade en sortant de la Messe. Il se mit au lit. M. Giraut, Aumônier de la Bastille, le confessa ; & il remit à l'administrer, parce que sa maladie n'étoit pas jugée mortelle. Cependant le lendemain au soir il parut à

son dernier moment. M. Giraut n'eut que le temps de l'exhorter un instant avant son dernier soupir, qu'il rendit vers dix heures du soir. Le Mardi 20, il fut enterré à quatre heures après midi, dans le cimetière de Saint Paul, Paroisse de la Bastille. Aussitôt après sa mort, par des ordres supérieurs, on brûla tout ce qui avoit été à son usage, linge, habits, matelats, couvertures, tout en un mot : l'on fit même regrater & blanchir les murailles de la chambre qu'il avoit habitée, & l'on en défit tous les carreaux pour y en mettre de nouveaux, tant on craint qu'il n'ait trouvé moyen de cacher quelque billet ou quelque marque qui pût faire connoître son nom & sa naissance. On dit qu'il étoit de la plus belle taille & de la figure la plus noble.

Voilà, ma chere, tout ce que l'on fait de cet étrange captif. Le secret a toujours été si bien observé sur ce qui le regarde, que je pense qu'on n'en saura jamais de lui davantage, & qu'on pourra toujours l'appeler *l'inconnu* ; car, à dire vrai, tout ce que l'on fait de lui ne fait que certifier que l'on ne le connoît pas.

La taille de Madame la Duchesse de Bourgogne commence à annoncer son état : elle est d'une joie inconcevable de se voir grosse ; & le mari, le papa, & le grand-papa, s'en réjouissent bien autant qu'elle.



L E T T R E C X X I X.

Du 18 Janvier 1704.

L'EXEMPLE, ma chere Baronne, est une belle chose. Pour t'imiter, je viens de donner à ma fille un Maître d'Italien & un Maître d'Anglois. Nous verrons beau jeu quand nos filles seront belles-sœurs ; ce sera à qui en aura appris davantage, & à qui en saura le mieux profiter : l'émulation étant vive de part & d'autre, il est à croire que les progrès seront les mêmes. Je ne fais à laquelle je souhaite la palme, ou à Mademoiselle de Neufpont pour plaire à mon fils, ou à ma fille pour gagner le cœur de son papa. Il paroît qu'il y a déjà bien de l'égalité entr'elles pour la figure, puisque ta fille te surpasse, & augmente en beauté tous les jours. Embrasse-la bien souvent pour moi cette chere enfant, qui occupe déjà dans mon cœur une place semblable à la tienne.

J'ai vu la semaine passée Madame de Maintenon. Le Roi lui donne tous les jours des marques d'estime, de confiance & de constance ; & au milieu de tout cela, l'ennui la dévore : on diroit à la voir que sa grandeur l'accable, & que bientôt elle n'en pourra plus supporter le faix.

J'ai dîné hier dans une maison avec quatre Jésuites. Il y en avoit un d'une belle

physionomie ; la candeur étoit peinte sur son front , & elle éclatoit dans ses discours. Quel dommage , me suis-je dit , qu'un homme de cette trempe soit membre d'une Société si politique , si dominante , si fourbe , si traîtresse ! Ce sont les trois autres qui m'ont fait faire ces réflexions , car ils sont Jésuites jusques dans l'ame. Que je suis heureuse de ce que mon mari hait ces gens-là ! car je ne puis les souffrir. Ce qui m'anime contre eux , ma chere , n'est point un esprit de parti : je ne suis ni Janséniste , ni Molliste ; ces sentimens particuliers ne sont à mes yeux que des chimeres ; c'est la vertu que j'estime , je l'aime par-tout où elle se trouve ; je la respecte dans un Jésuite comme dans un tout autre homme lorsque je l'y apperçois ; mais malheureusement elle ne s'y rencontre guere. J'ai beau me trouver avec eux , jamais je ne te desire. Ce sont pourtant des gens d'esprit ; mais c'est que l'esprit ne me suffit pas , il me faut le cœur , & c'est ce qu'ils ne connoissent point.

En sortant de dîner d'avec ces Peres , j'ai été faire une visite à Madame de Pomponne. Elle avoit sur sa table de jeu plusieurs gravures ; c'étoient des portraits de son mari , des portraits de M. d'Andilly , & des portraits du grand Arnauld. L'intérêt avec lequel je me suis mise à les regarder , l'a engagée à m'en offrir. J'en ai accepté deux de chaque façon , dont je t'envoie la moitié. L'ame droite de M. Arnauld & son esprit profond , se remarquent dans ses traits.

La bonté de cœur se voit dans ceux de
M. de Pomponne.

L E T T R E C X X X.

Du 13 Avril 1704.

Nous avons repris , ma chere Baronne ; nos petites caravanes de trois jours ; & ce qui me réjouit infiniment , c'est qu'elles ne seront point interrompues par des campagnes ; car mon mari m'a déclaré qu'il ne veut plus dorénavant s'absenter de Paris que pendant des huitaines , & qu'il ne me gênera point pour le suivre. Ce qui le détermine à cela , c'est que par-tout où il va , il ne peut se passer de son fils , à qui rien ne nuiroit davantage que de le déranger de ses études. Il a cinq Maîtres de Langues , un de chant , trois d'instrumens , un de danse , & un pour apprendre à faire des armes ; sans mille autres choses qui entrent dans l'éducation d'un jeune homme. Il a assez d'exercice comme tu vois ce gendre que je te destine : je veux qu'il te charme un jour aussi-bien que ton aimable fille. La mienne croît à vue d'œil , & de taille , & en beauté , & en science. Toute sa petite personne me porte à croire que son papa ne pourra s'empêcher de l'aimer lorsqu'il la verra. Monsieur & Madame de l'Ecluse le pensent si fort aussi , qu'ils tremblent que cela n'arrive par hazard avant le temps projeté.

J'ai été en Cour deux fois ce Carême tout exprès pour entendre le P. Maffillon de l'Oratoire qui y prêche. Jamais, non jamais, ma chere amie, tes oreilles n'ont entendu un pareil Orateur. Ce qu'il dit est d'une finesse, d'une délicatesse qui charment, qui attachent, qui enchantent. Aucun de tes Prédicateurs de Lyon ne le vaut ; & celui que tu vante tant, a prêché à Paris il y a quelques années ; je l'ai entendu, & je t'assure qu'il n'est pas digne de dénouer le cordon des souliers du P. Maffillon.

La France vient de perdre un célèbre défenseur de la Foi Catholique, une des plus grandes lumieres de l'Eglise Gallicane, un homme vraiment illustre par ses vertus, sa science, son éloquence mâle, sa supériorité de talens, ses ouvrages pleins de force ; en un mot, M. de Meaux est mort hier, dans la soixante-dix-septieme année de son âge. L'Eglise perd, la Littérature perd, son Diocese perd, ses amis & ses admirateurs perdent ; mais les citoyens du Ciel gagnent un noble coopérateur de leurs travaux, & un digne compagnon de leur félicité.



L E T T R E C X X X I.

Du 26 Juin 1704.

MADAME la Duchesse de Bourgogne nous a donné hier un Prince , qui est nommé Duc de Bretagne. La Gazette, ma belle Baronne, t'apprendra cette nouvelle aussi-tôt que ma Lettre ; mais elle ne te dira pas que le papa & la maman sont d'une joie inconcevable, ainsi que le Roi & Monseigneur ; & que dans le transport de leur joie , ces Princes présentoient tout naturellement leurs visages à ceux qui leur faisoient compliment sur la naissance de l'enfant & l'heureuse délivrance de la mere ; & chacun les embrassoit.

Le P. Bourdaloue est mort il y a six semaines. Depuis ce temps , il a fait l'entretien de bien des compagnies. Quelques personnes opposées aux Jésuites n'ont pas manqué de relever ses défauts pour contrebalancer son mérite & ses bonnes qualités. Mais chacun n'a-t-il pas en soi du bon & du mauvais ? Le P. Bourdaloue avoit certainement les défauts de sa Société , l'esprit de domination , de..... Je me tais ; qu'ai-je besoin de te dire du mal de cet homme ? il a rendu son compte : que Dieu lui fasse paix & miséricorde. C'étoit un grand Orateur, dont les discours étoient pleins de force , de grandeur , de noblesse & de majesté. Mon

mari & sa sœur l'ont entendu plusieurs fois, & lui rendent justice : ils disent qu'ils ne l'ont jamais écouté sans sentir dans leur ame un ravissement ; c'étoit un aigle qui enlevoit ses Auditeurs jusques dans le Ciel.

Tu vois , ma chere , que je ne me préviens point contre les gens , & que je fais rendre justice au mérite dans les personnes de tout état , & même de tous sentimens. Il y a de grands hommes dans les Jésuites ; il y en a d'aussi grands dans ceux qui leur sont opposés : mais sans m'occuper de la maniere de penser des uns & des autres , je respecte le mérite & la vertu qui se trouvent chez eux , & je laisse à Dieu le soin de les juger. Quand il nous a commandé d'aimer notre prochain , il savoit qu'il y auroit des disputes ; & il ne nous a pas dit de faire des distinctions , & de nous attacher à celui-ci plutôt qu'à celui-là. Tous les hommes donc son notre prochain que Dieu nous commande d'aimer , de soulager dans ses besoins , de consoler dans ses afflictions , de supporter dans ses foiblesses.... J'en dis trop ; ces sortes de matieres ne sont point du ressort d'une Lettre , ni de l'affaire des femmes. J'aime mieux m'épanouir un moment avec toi sur une petite aventure qui m'a réjouie ces jours passés.

Nous fîmes la partie , mon mari , mon fils & moi , d'aller déjeûner aux Tuileries. Après déjeûner , nous allâmes sous les arbres nous asseoir au frais. Quelques momens

après , il passa tout près de nous une petite fille , âgée tout au plus de quatre ans , avec sa gouvernante. Un petit minois fin & assez joli , me fit tout d'un coup accueillir cette enfant. Je la fis approcher , je la baisai , je lui donnai des bonbons , je lui fis quelques questions , auxquelles elle me répondit fort joliment comme un enfant dont on s'occupe. Pendant ce temps-là , mon mari & mon fils se regardoient , & m'examinoint en riant. Ils baisèrent aussi l'enfant ; & mon mari me prit des mains ma boîte à bonbons pour lui en donner aussi lui-même. Après un quart-d'heure d'amusement , la gouvernante nous fit faire des remercimens & des adieux par sa petite ; & mon mari me dit alors à l'oreille de demander à qui appartenoit cette petite fille. Je le fis ; & la gouvernante nous dit un nom assez bigornu , & qui nous étoit inconnu , en ajoutant que le pere étoit de condition. Lorsqu'elles furent parties , mon mari me dit en souriant , qu'on avoit donné un nom bien singulier au pere de cette enfant ; & tout de suite il me demanda si sa fille étoit aussi jolie que celle-ci. Je lui dis qu'oui , qu'elle l'étoit bien autant , sauf , ajoutai-je , à ceux qui n'en font pas la mere d'en rabattre. Je disois cela , parce que je ne voulois pas lui donner à entendre que ma fille est infiniment mieux. Il me demanda ensuite si elle avoit autant d'esprit. Voulant couper court à ses questions , de peur de me blouser dans mes réponses , je lui dis : Oh ! ne me prends point pour juge

de ma fille, elle est telle que je l'aime. Et telle que nous venons de la voir, me dit-il en riant & en me fixant ? Cette parole me fit rire, voyant combien il s'abusoit. Juge donc, ma chere Baronne; ma fille qui a près de sept ans. Je ne voulus pas le défabuser sur l'âge; je lui dis seulement qu'il se trompoit, que ce n'étoit point là ma fille. Quoi ! reprit-il, ce n'est pas elle ? & ce n'est pas toi qui nous as procuré cette jolie rencontre ? Pour cela ! lui dis-je, je t'ai déjà dit que tu te trompois ; tu ne veux donc pas m'en croire ? eh bien, crois-en ce que tu voudras. Tiens, dit-il, s'adressant à son fils, vois-tu comme ces femmes sont dissimulées ? Tu te trompe encore en cela, lui dis-je alors d'un grand sérieux, je n'ai jamais vu cette petite fille qu'aujourd'hui, & je ne suis point dissimulée ; & quand je le ferois, tu ne devrois point le faire remarquer à mon fils ; les enfans doivent à leurs pere & mere un respect qui doit leur fermer les yeux sur tous leurs défauts. J'ai eu tort, dit alors mon mari, mais ma faute peut être utile à mon fils, puisqu'elle t'a donné occasion de lui donner en passant une leçon dont il n'a qu'à profiter. Quelques momens après mon fils me demanda quand est-ce donc qu'il verroit sa sœur ? Pas si-tôt, lui dis-je. Ah ! maman, me dit-il, un petit bijou comme celui que nous venons de voir, feroit pourtant bien amusant. N'importe, lui dis-je avec fermeté, tu ne la verras que lorsqu'elle fera grande. Il regarda son pere,

& lui demanda s'il étoit vrai qu'il ne verroit sa sœur que dans ce temps-là. Mon mari lui dit qu'il n'en feroit que ce que je voudrois ; mais qu'il ne devoit pas se plaindre d'être privé de la voir , puisque cela lui conservoit son cœur sans partage. Mon fils répondit à son papa qu'il étoit bien sensible à sa tendresse , mais qu'il ne voudroit pas priver sa sœur de la portion qui lui en étoit due. Là-dessus mon mari lui dit qu'il étoit un sot qui n'entendoit pas ses intérêts ; & il lui dit de se taire. Cette parole me déplut , & je ne pus m'empêcher de dire à mon mari, qu'il feroit bien de se taire aussi sur sa fille , parce qu'il étoit contre l'ordre de la nature qu'un pere fût si tendre pour un enfant , & si indifférent pour l'autre. Mon mari me prit la main, me la serra, & me dit : Oui, ma chere Comtesse, j'ai tort ; mais quelque jour je réparerai cela d'une manière satisfaisante pour tous. Je me tus bien vite moi-même , de peur qu'il ne lui prît fantaisie de réparer ses torts tout de suite.

Mardi , M. Despréaux a dîné chez M. de l'Ecluse , où j'étois comme de coutume , puisque le Mardi est un de mes jours. Il arriva une heure avant le dîner ; & pendant plus d'une demi-heure il prit plaisir à faire causer ma fille. Il l'avoit placée du côté de sa bonne oreille. Elle répondit à tout ce qu'il lui dit avec une justesse inconcevable ; & j'eus la satisfaction d'entendre dire au Poète, qu'il n'avoit jamais trouvé , dans aucun enfant de son âge , une délicatesse

d'esprit si grande & un jugement aussi formé. Que mon cœur, ma belle Baronne, se trouva épanoui ! Comme nous allions nous mettre à table, nous vîmes arriver le Comte de l'Ecluse, qui venoit demander la soupe à son frere : sa femme étoit à une Prise d'Habit dans un Couvent où elle devoit dîner. M. Despréaux & le Comte, qui tous deux avoient été amis de Racine, nous entretenrent de cet homme célèbre, qu'un refroidissement du Monarque a mis au tombeau. On dit que le Roi l'a regretté long-temps ; mais ses regrets n'ont pas ressuscité l'homme. Le Comte nous raconta que pendant plusieurs années, Racine mangea souvent chez lui, mais qu'il ne mangeoit pas chez Racine. Un an avant sa mort, le Lundi-gras, le Poëte dîna & soupa chez le Comte, qui refusa de se trouver à de grands repas avec la Comtesse, pour jouir tout seul de la présence de son ami. Le lendemain il pria encore Racine de dîner avec lui. Après le dîner il voulut le forcer à rester aussi à souper. Ah ! Monsieur, dit le Poëte, ne me retenez plus, je vous prie, je suis très-sensible à l'honneur que vous me faites ; mais j'ai promis à ma femme de faire Carême-prenant avec elle. Eh bien, dit le Comte, je n'y perdrai rien, je m'en irai avec vous prier Madame Racine de me donner à souper ; & je pourrai dire que de ma vie je n'aurai passé les jours gras si sagement & si agréablement. La chose se fit. Mais le Comte en se mettant à table, s'aperçut qu'il n'y avoit que quatre couverts.

Quoi ! Madame , dit-il à Madame Racine , vous croyez que je vais me mettre à table sans la petite famille ? non , sûrement , je veux vous voir & vous admirer tous. Les pere & mere eurent beau dire , qu'excepté leur aîné , les autres n'étoient que des enfans , il fallut les faire venir. Le Comte dit que rien ne le charma tant que de voir la bonté de cœur de Racine pour cette petite famille , & ses tendres égards pour sa femme ; & qu'il y trouva tant de satisfaction , qu'il renouvela son plaisir plusieurs fois cette année , qui fut la dernière de la vie de Racine. M. Despréaux favouroit tout ce que disoit le Comte ; & il se mit à nous raconter la réconciliation de son ami avec M. Arnauld. Il fut d'abord faire sa paix avec M. Nicole , qui le reçut avec affection. Mais appréhendant de se présenter à M. Arnauld , à cause qu'il avoit écrit des Lettres piquantes contre la Mere Angélique , il fut trouver M. Despréaux , & le pria de l'accompagner chez le Docteur. M. Arnauld étoit en grande compagnie. Racine se précipita à ses pieds d'un air confus : le Docteur se jeta aux siens ; & dans cette posture humble ils s'embrassèrent , & se jurèrent une amitié éternelle. Je t'en jure une pareille , ma chere amie ; le papier me quitte & le souper m'appelle ; bon soir.



L E T T R E C X X X I I .

Du 20 Août 1704.

MON mari & mon fils sont à Meudon. Il faut que je profite de leur absence, ma chere amie, pour te raconter encore une aventure. Jamais mon mari n'a tant désiré de lier avec M. de l'Ecluse, que depuis que nous redoutons sa présence. Le premier de ce mois, en soupant (je devois partir le lendemain pour notre petite caravane de trois jours), mon mari me demanda encore d'obtenir de M. de l'Ecluse, pour lui & son fils, de lier avec lui, & d'être de nos parties. Ne voulant pas lui marquer mon opposition, je lui promis d'en parler, & de lui rendre réponse à mon retour. J'en parlai effectivement, mais pour me divertir. Le Mardi matin, étant en route pour nous en revenir, j'aperçus tout près des eaux de Passy le carrosse de mon mari qui venoit à nous fort lentement, comme lorsqu'on va au-devant de quelqu'un. Je m'écriai toute effrayée : Nous voilà perdus, voici le carrosse de mon mari. Dans le moment M. de l'Ecluse, sans se démonter, baissa la glace de devant, & dit à son cocher de piquer ses chevaux, & de ne point s'arrêter qu'il ne soit à l'hôtel ; & dans le même instant il haussa les glaces, & ferma tous les rideaux. Mon mari alors étoit assez près de nous pour nous reconnoître, & voir faire

toute la manœuvre. Il fut piqué au vif ; il fit tourner bride à son cocher , & se fit remener chez nous. Pour nous , nous allions comme le vent : de sorte que quand M. de l'Ecluse & ma fille furent descendus de carrosse , nous restâmes dedans , mon amie & moi , & nous nous fîmes conduire chez nous , & nous y fûmes encore avant mon mari & mon fils. Ils furent très-surpris en arrivant de nous y trouver déjà : je ne devrois pourtant pas , Mesdames , dit mon mari , être étonné de vous voir , après avoir vu votre carrosse , pour me fuir , courir comme le diable. Je viens , Monsieur , tout exprès , dit Madame de l'Ecluse , pour vous prier de ne m'en pas vouloir pour les sottises de mon mari. J'aurois tort de vous en vouloir , Madame , dit mon mari , puisque ce n'est pas vous qui me fuyez ; mais j'en veux au Marquis , qui n'agit pas en homme d'esprit , car il n'y a que les fots qui poussent si loin la vindication. Eh ! mon cher ami , lui dis-je , tu parle contre toi , M. de l'Ecluse ne suit que ton exemple ; si tu le crois digne de reproches , il t'en est dû tout le premier. J'avois mes raisons dans le temps , me dit-il , & lui n'en a aucune pour me fuir ainsi. Que fais-tu , repris-je ? il en a peut-être de plus fortes que toi. Et dans l'instant j'eus regret à cette parole qui auroit pu nous mener loin. Je coupai donc bien vite cette conversation en entamant une autre qui dérida mon mari. Depuis ce jour-là il n'a été question de rien ; & je crois que nous n'a-

vons

vons plus rien à craindre de sa part. Mais son entreprise redouble les craintes de M. de l'Écluse.

Ta Lettré, ma chere amie, m'arrive à ce moment. Je prends bien part à ton petit chagrin. Voilà ce que c'est que d'avoir des animaux, & de s'y trop attacher. Mais aussi quand on a un chien qu'on aime, pourquoi en prendre un second dont la présence ne peut que chagriner le premier? Ce que tu me dis de lui ne me surprend pas; le chien est un animal si sensible à l'amitié, qu'il n'y a rien d'étonnant de lui voir prendre de la jalousie. Mais crois-tu les chats aussi susceptibles de sentimens? Mon lolo, fils de finette, la chatte favorite de ma grand'maman, que j'avois élevé, & dont je t'ai parlé lors de sa naissance; eh bien, ce chat a pris une si grande jalousie sur mon perroquet, qu'il lui en est venu une jaunisse des plus caractérisées. Tout étoit jaune chez lui jusqu'au blanc de ses yeux, que j'examinois souvent en écartant ses paupieres; & tout ce qu'il rendoit étoit aussi de la même couleur. Tu auras peine à croire cela; cependant rien n'est si vrai; & j'en ai plusieurs témoins qui en ont été surpris, & qui en ont conçu de l'estime pour toute l'espece, qu'ils ne croyoient pas capable de tant d'affection. J'ai été tentée plusieurs fois de faire avertir de ce phénomène quelques Naturalistes; je n'ai cependant osé. D'ailleurs j'ai craint qu'ils ne voulussent faire sur mon chat quelques expériences qui lui eussent nui. Ce fut M. de

Bertaud , cet homme d'esprit , de grand sens & de grand mérite , qui lui avoit donné son nom , qui me fit observer que la jannisse de lolo ne pouvoit venir que de jalousie & de chagrin de me voir caresser mon perroquet. Il est vrai qu'avant l'arrivée de ce coquin-là , mon chat étoit le seul animal qui habitât nos appartemens. Ce pauvre lolo languit tout l'hiver suivant jusqu'au 9 de Mars. que je ne le vis plus. Il étoit si malade alors , qu'il n'avoit plus que la peau collée sur les os , & presque plus la force de se soutenir. Je m'imaginois qu'il étoit allé mourir dans quelque coin ; mais plusieurs années après , j'ai su qu'on l'avoit noyé. Ses souffrances , qui avoient leur source dans le cœur , avoient redoublé mon affection pour lui , de manière que je l'ai regretté plus qu'un chat ne mérite ; & je crois que j'en aurois haï mon perroquet s'il ne m'étoit pas venu d'une amie si chère. Je n'ai pas voulu t'étourdir de cela dans le temps ; mais aujourd'hui je t'en parle par occasion , & pour la singularité de la chose ; & je t'exhorte de te mettre au-dessus de la mort de ton vieux chien , & de te consoler avec ton jeune.



L E T T R E C X X X I I I .*Du 30 Octobre 1704.*

MON cœur se dilate , ma chere Baronne , à lire & relire ta Lettre. Je suis bien heureuse de ce que ta tendresse pour moi te fait trouver du plaisir à tous mes caquets de mere. Tu es l'instrument dont la Providence se sert pour soutenir mon cœur : elle a mille ressorts pour nous soulager. Sans Monsieur & Madame de l'Ecluse , & sans tes consolations , dans quel accablement ne ferois-je pas sur le sort de cette pauvre petite ? Elle fait des progrès inouis dans ses études ; & son cœur se développe comme son esprit. Il y a environ un mois que sa nourrice , qui est de Chaillot , vint à Paris pour lui apporter du raisin d'une treille de son jardin. Elle ne savoit comment faire pour reconnoître cette attention , elle donnoit à cette femme tout ce qu'elle pensoit qui étoit à sa disposition , & demandoit à son petit papa & à sa petite maman la permission de lui donner aussi tout l'argent qu'elle avoit dans sa bourse. M. de l'Ecluse la contenta bien , car il déféra à tout ce qu'elle voulut , & augmenta même la somme pour augmenter son plaisir. Ma fille donna tout , & ne se réserva rien. Mais ce qui nous donna lieu de connoître la disposition de son cœur à la reconnaissance & à la ten-

dressé, c'est que sa nourrice étoit grosse, & même prête d'accoucher ; & cette femme parla assez indiscrettement de son état devant ma fille. Après le départ de sa nourrice, cette chère enfant nous fit plusieurs questions auxquelles nous ne voulions pas répondre. Pendant huit jours elle nous tourna de cent façons pour tirer de nous quelque ouverture. Mécontente de nos subterfuges, & de ce que le plus souvent nous lui imposions silence, elle nous dit un jour, d'un air tout à fait intéressant : Je ne vous demande qu'une chose ; est-ce qu'un enfant naît du ventre de sa mère ? ma nourrice a montré que c'étoit là qu'étoit le sien, & qu'il y remuoit. A cette question nous nous regardâmes ; & pensant qu'elle en avoit trop entendu & trop compris pour lui faire un mystère de la chose, nous lui dîmes qu'oui, que c'étoit du sein de sa mère que la Providence faisoit naître les enfans. Elle s'écria aussi-tôt : *Ah ! qu'une mère & un enfant doivent s'aimer !* J'étois près d'elle : un mouvement tout naturel me porta à l'embrasser ; je la tins quelque temps serrée dans mes bras ; mais mes larmes coulant abondamment, je fus obligée de la lâcher pour prendre mon mouchoir ; des sanglots sortirent avec effort de ma poitrine, parce que je voulois les retenir. Ma situation frappa ma fille ; elle me regarda avec surprise ; & après quelques momens de réflexion, elle se mit aussi à pleurer, mais d'une manière à exciter la pitié. Ma fille de l'Ecluse, déjà attendri par mes larmes,

ne put tenir contre celles de sa chere filleule ; il la prit dans ses bras , & lui demanda les yeux mouillés pourquoi elle pleuroit. Elle lui répondit en sanglottant , qu'elle voyoit bien que j'étois sa maman ; & que puisque je pleurois , je ne l'aimois donc pas. Ses larmes avoient suspendu les miennes ; j'entendis sa réponse ; & la tirant alors des bras de son petit papa , je la ferrai dans les miens , & lui dis avec une démonstration bien vive & bien naturelle , qu'oui , que j'étois sa maman , que je l'aimois plus que ma vie ; & que si je pleurois , c'étoit parce que je ne pouvois pas l'avoir avec moi pour lui prodiguer mes soins & ma tendresse. Elle sentit si bien la certitude de ce que je lui disois , qu'elle ne pouvoit plus décoller son visage de dessus le mien. Cette démonstration de tendresse pour moi , donna l'alarme à Monsieur & Madame de l'Ecluse ; ils n'osoient tout haut en témoigner leur peine ; mais à la fin leurs yeux les trahirent , ils se mirent à pleurer en avouant qu'ils craignoient de n'être plus aimés. Ma fille ne les eut pas plutôt entendus , qu'elle me quitta , fut à eux , les prit tous les deux à la fois par le cou , & les baïsa & rebaisa l'un après l'autre , en les assurant qu'elle les aimoit plus qu'elle-même. Ensuite elle nous fit des questions sur elle , sur son sort , sur ce qu'elle ne demeureroit pas avec moi ; & elle avoit l'attention en même temps de faire bien des caresses à son petit papa & à sa petite maman. Nous refusâmes de la satisfaire , en lui disant avec

amitié qu'elle sauroit tout cela avec le temps. Nous la trouvons effectivement trop jeune pour lui parler de son pere, de son frere, & de tout ce qui la regarde. Nous lui avons demandé un grand secret sur ce qui venoit de se passer, & sur ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle nous l'a promis hardiment, comme étant bien sûre d'elle-même.

Depuis ce temps, ma chere amie, nous remarquons avec satisfaction, qu'elle a le cœur très-tendre & très-reconnoissant. Ses attentions, ses prévenances & ses caresses redoublent vis-à-vis de son parrain & de sa marraine, qu'elle connoît à présent sous ce titre, quoiqu'elle continue de les appeller comme de coutume; & je m'apperçois qu'elle a pour moi une tendresse & plus vive & plus respectueuse. Elle est si pénétrante, que je ne compte pas être encore bien des années sans l'instruire de son histoire; avec la précaution, comme tu pense bien, de ménager son papa auprès d'elle.

Eh bien, ma belle Baronne, n'est-il pas vrai qu'une mere est bien malheureuse d'être privée d'une petite fille de ce caractère? Tu me plains, parce que tu m'aime; mais tu ne sens peut-être pas toute l'horreur de cette privation. Par exemple, te voilà grosse: Si ton mari te proposoit d'éloigner de toi ton enfant dès sa naissance, ton cœur ne se révolteroit-il pas aussi-tôt? Mais j'ai tort de présenter à ton idée de si noires réflexions: porte-toi bien, sois toujours contente, & baise ton aimable fille cent fois pour moi:

dis-lui que je suis enchantée de la délicatesse de son goût , de ses talens , de son application à tout , & que je n'ai pas pour mes enfans un autre cœur que pour elle.

L E T T R E C X X X I V .

Du 4 Janvier 1705.

L'ANNÉE, ma charmante amie, a beau se renouveler, ma tendresse pour toi est toujours la même; elle ne sauroit augmenter, parce qu'elle est extrême. L'amour que j'ai pour mon mari, pour mon fils, pour ma fille, n'a rien diminué de celui que mon cœur a contracté au premier moment que je t'ai vue. Nous n'avions que dix ans l'une & l'autre. Croiroit-on qu'à un âge si tendre on puisse prendre une amitié si forte & si durable? Je me rappelle encore ce que je sentis alors pour toi; & c'est précisément la même chose que ce que je ressens encore tous les jours. *L'amitié est forte comme la mort.* C'est une vérité de l'Écriture-Sainte que j'éprouve & que je chéris. Une amitié comme la nôtre, est un vrai présent du Ciel. Il ne manque à ma félicité que d'avoir ma fille avec moi, & de t'avoir à Paris. La ville de Lyon a beau être tout ce que tu m'en dis, belle, grande, riche, bien peuplée, & en belle situation, elle doit toujours le céder à Paris; malgré toutes ses ressources pour la satisfaction de l'esprit & les agrémens de la vie, elle n'est

toujours que la seconde ville de France, & Paris la première ; il n'est rien tel que la Capitale.

Mon mari a été à Versailles le premier jour de l'an. Il m'a dit que Madame de Maintenon est dans une tristesse mortelle ; son ennui la dévore & est peint sur son visage. La voilà l'épouse de son Roi ; que lui faut-il donc de plus ? Ses ennemis disent qu'elle creve d'ambition & de dépit de n'avoir pas le titre de Reine. Elle-même donne lieu à ces soupçons ; car depuis son mariage, elle le prend sur un ton encore plus haut qu'auparavant ; elle exerce son autorité d'une manière plus absolue qu'aucune Reine de France n'a jamais fait : elle se mêle de tout, ordonne de tout, réussit en tout ; & son ton despotique révolte tous les Princes, & en particulier Monseigneur. La satire ne l'épargne pas ; mais la politique lui attire extérieurement tous les respects. Son ambition paroît satisfaite de ces hommages jusqu'à un certain point. Son mariage est un secret éventé dont on parle tout bas pour lui faire pièce, parce qu'elle voudroit qu'on en parlât tout haut. Il y a bien de la malice dans le monde. Je crois que le grand crime de Madame de Maintenon est d'être en faveur ; car c'est une femme d'une grande piété, elle parle de Dieu comme un ange ; mais la méchanceté des hommes empoisonne tout.

Mon mari est allé faire quelques visites avec son fils. Il faut pendant leur absence que je m'amuse à te raconter une nouvelle
toute

toute fraîche de mon quartier : tu verras combien on doit prendre de précautions , & faire d'informations lorsqu'il s'agit de mariage.

Notre Epicier a une fille de dix-sept ans , qui est unique , fort jolie , & qui sera riche. Le lendemain des Rois un Quidam tout brillant d'or se présente , & demande cette Demoiselle en mariage , disant qu'il l'avoit aperçue un jour dans la boutique , qu'elle lui avoit plu , & que dans le moment il avoit formé le dessein de l'épouser. Les pere & mere font des questions. Le Quidam répond à toutes ; il est de condition , riche , s'appelle M. de Villeneuve , & est Seigneur de cet endroit , où il passe six mois de l'année dans son château : il invite à écrire au Curé du lieu , qui est honnête homme , & qui répondra de lui : il ajoute qu'il faut se hâter , parce que , quoiqu'il soit son maître , il ne veut pas que trop de lenteur lui attire de la part de ses parens des reproches de ce qu'il se mésallie ; mais que pour lui , il ne rougira jamais de son choix. Le pere de la Demoiselle écrit au Curé , qui répond que son Seigneur est très-riche , fort aimable , de bonnes mœurs , & qu'il fera toujours la félicité d'une femme. En conséquence le mariage se conclut ; le Quidam montre de faux contrats qui le font croire possesseur de beaucoup de bien ; le contrat de mariage est dressé ; le jour de la célébration est fixé : enfin Mardi dernier sur les onze heures on va à S. Paul en grande parure , grand

étalage. Pendant qu'on attendoit le Prêtre , qui tarδοit un peu , un Monsieur qui étoit dans un cours de visites se fait arrêter à la porte de l'Eglise , & y entre pour y entendre la Messe. Il voit un concours de monde , il demande ce que c'est. On lui répond que c'est un mariage qui va se faire. Il demande de quel état sont les mariés. On lui dit que c'est un Seigneur qui épouse la fille d'un Epicier. Cette réponse excite sa curiosité , il s'avance pour jeter un coup-d'œil sur la mariée. Il la trouve jolie. Il regarde si le marié est digne d'elle ; & il le reconnoît pour un garçon qui l'a servi , & qu'il a renvoyé parce que c'étoit un faquin. Etonné à l'excès , il demande à une Dame de la noce comment s'appelle le marié. Elle lui dit que c'est M. de Villeneuve. Aussi-tôt ce Monsieur s'écrie : C'est moi , c'est moi qui le suis , & ce coquin-là a été mon laquais. En même temps il fend la presse , va prendre le marié par le bras , & lui dit avec le ton de la colere & de l'indignation , en le secouant de toute sa force : Maraude , qui t'a permis de voler mon nom pour tromper d'honnêtes gens ? A l'instant le marié s'échappe , & il court encore ; & plusieurs hommes & femmes de sa clique en firent autant. Le Prêtre arriva : on lui dit qu'il n'y avoit plus rien à faire , & que malgré les impatiences qu'il avoit causées , on lui étoit très-obligé de son retard. On dit que la Demoiselle a supporté l'aventure en héroïne , & en rendant graces à Dieu de l'avoir tirée du

faux pas. Effectivement elle l'a échappé belle. Adieu, je t'embrasse dix fois, toi & mon aimable bru, qui en épousant mon fils ne courra pas les risques qu'a couru notre jeune Epiciere.

L E T T R E C X X X V.

Du 23 Mars 1705.

JE t'écris, ma chere amie, deux mots à la hâte pour te féliciter sur la naissance de ton fils & sur ta bonne santé. Ma fille a la petite vérole. Quoique dans ton lit, prie Dieu pour elle, pour moi, pour son petit papa & sa petite maman, qui sont encore plus alarmés que moi, qui n'ont plus je crois une goutte de sang dans les veines, qu'il faudra enterrer si elle meurt, en un mot, qui ont tant de douleur que la mienne en est soulagée. Je cache ce malheur à mon mari & à mon fils : je n'ose en conséquence aller voir cette chere malade hors les jours ordinaires; c'en est un aujourd'hui; je te quitte, & j'y cours : adieu.



L E T T R E C X X X V I.

Du 12 Mai 1705.

IL n'est donc pas besoin, ma chere Baronne, que je me mette en quatre pour te consoler? Voilà ce qui s'appelle une mere raisonnable. Effectivement il n'y a qu'à se réjouir de la mort d'un enfant de six semaines qui n'a cessé de souffrir depuis sa naissance, & qui annonçoit des infirmités pour la vie.

Ton inquiétude pour ma fille & ta précédente Lettre méritent toute ma reconnoissance. Graces au Ciel, cette chere enfant est tout à fait quitte de cette maladie qui souvent ravage la beauté, & qui a respecté la sienne. Elle en a eu considérablement partout le corps, excepté aux bras, au poitrail & au visage, où elle n'en a pas eu un seul grain. Il semble que Dieu ait voulu lui conserver tous ses charmes pour enlever plus sûrement le cœur de son papa, qui le lui refuse si opiniâtrément. C'est de la jolie campagne de son parrain & sa marraine que je t'écris. Voici la seconde fois que nous y venons depuis sa maladie, que nous regardons avec raison comme un bienfait signalé, puisque c'est un mal presque inévitable, & alarmant par l'attente même. Elle a repris ses exercices avec le même goût & la même activité. Depuis qu'elle sait que je suis sa mere, M. de l'Ecluse la garde à vue, tant il

craint qu'il ne lui échappe quelqu'indiscrétion vis-à-vis des gens. Pour cela il lui a fait faire un lit pareil au leur , qu'il a fait placer dans leur chambre. C'est là qu'elle a eu la petite vérole , il ne m'a pas été possible de gagner sur eux de la faire transporter dans une autre pièce. Que leur amour pour elle est extrême ! qu'il me console des bizarreries de mon mari ! Ils font tout pour elle , & se privent de tout pour elle. M. Despréaux, cet ancien ami , qu'ils aiment , qu'ils estiment , & dont la conversation fait toujours leurs délices ; eh bien , ils se privent de le voir ; il y a près d'un an qu'il n'a mis le pied chez eux ; M. de l'Ecluse craint que la vue pénétrante de cet ami ne découvre l'origine de ma fille dans ses traits qui se développent tous les jours. Mais comme il ne veut pas rompre avec ce Poëte , il ne manque pas de l'aller voir le lendemain ou le jour même que cet ami s'est présenté à sa porte , où on lui a dit qu'il n'y avoit personne : alors il témoigne à M. Despréaux la peine qu'il a de ne l'avoir pas vu , & il lui dit qu'il vient se dédommager ; & le plus souvent il l'emmène dans un Café pour lui témoigner plus vivement son affection , & jouir de sa conversation ; mais pour nous , nous en sommes privées totalement : c'est pour moi une véritable mortification , car je ne l'entends plus faire l'éloge de ma fille. Mon mari le rencontre quelquefois à la Cour ; il lui parle , il l'estime ; & malgré le plaisir que j'aurois de voir cet homme de mérite.

fréquenter notre maison , je crains que mon mari ne l'y invite quelque jour , à cause des *qui pro quo* qui pourroient se tenir sur ma fille. Bon soir , le souper m'attend.

L E T T R E C X X X V I I .

Du 22 Août 1705.

QUE tes reproches , ma chere amie , me sont flatteurs ! Oui , voilà trois mois passés que je ne t'ai écrit ni Lettres , ni billets. Tu es bien bonne de te prêter ainsi à mes faiblesses. Je t'avoue que depuis que j'ai commencé à t'entretenir de mes enfans , & surtout de ma fille , il faut que je me fasse violence pour laisser passer une Lettre sans t'en parler : j'aime mieux me taire même lorsque je n'ai rien à te dire d'eux. Je suis donc très-heureuse de trouver en toi une amie complaisante & assez affectionnée pour trouver elle-même du plaisir à des récits peu intéressans pour elle , mais consolans pour moi. Pour ta satisfaction & pour la mienne , je vais donc commencer cette Lettre par te raconter une chose qui a mis un peu de baume en mon ame.

Tous les matins , dès que mon fils est levé , il vient nous dire bon jour. Il y a une porte de communication de son appartement au nôtre : c'est précisément celui qu'occupoit ma bonne tante avant qu'elle se fît Religieuse , & c'est là que son amant lui fit des

propositions qui révolterent sa délicatesse. Le Jeudi 6 de ce mois , mon fils entra dans notre chambre sur les huit heures ; nous étions encore au lit : il embrassa son papa , puis vint à moi par la ruelle du lit. Lorsqu'il m'eut embrassée , mon mari le rappella de son côté ; & comme notre lit est très-grand , il y avoit une grande place sur le devant , où son pere le fit asseoir ; après quoi il le tira à lui , de maniere que mon fils se trouva couché tout de son long sur notre lit. Alors mon mari nous baïsa l'un après l'autre avec transport. Après l'avoir fait ainsi plusieurs fois , il nous dit qu'il y avoit à ce moment dix-huit ans qu'il nous en avoit fait autant. Je me rappelai aussi-tôt que c'étoit le jour & l'heure de la naissance de son fils : mais en même temps il me vint à l'esprit que dix ans après , c'étoit aussi le jour & l'heure de la naissance de ma fille , & un moment où j'avois versé bien des pleurs. Un soupir m'échappa. Cependant ne voulant point troubler la joie de mon mari , je pris sur moi de surmonter ma sensibilité ; je lui dis seulement que c'étoit aussi le jour & le moment de la naissance de sa fille. Ah ! oui , dit mon mari assez gaiement , cette conformité me plaît dans mes enfans ; fais-nous la venir aujourd'hui pour célébrer l'anniversaire des deux naissances à la fois. Je lui dis bien ferme qu'il ne la verroit pas. Oh ! me dit-il , tu ne me diras pas toujours cela. Non , lui répondis-je , car je pense bien que lorsque je la marierai , tu feras de la cérémonie , & alors

tu la verras. Il me repliqua qu'il comptoit bien n'être pas jusqu'à ce temps-là sans la voir ; que quand il marieroit son fils , il voudroit qu'elle fût de la noce ; qu'il la verroit dès-lors ; & qu'il étoit résolu dans sa tête de l'avoir avec nous dans ce temps-là pour remplacer son frere : ce fera alors , me dit-il en me serrant amicalement , que tu verras mon cœur aussi tendre pour elle , qu'il l'est actuellement pour mon fils. Ces paroles me firent un plaisir infini. Mais , lui dis-je , elle fera peut-être mariée avant mon fils. Cela ne se pourra pas , me dit-il , elle n'est encore qu'une enfant , & je compte que dans six ans mon fils fera bien près d'être marié : je ne veux pas , ajouta-t-il , le marier avant l'âge de vingt-quatre ans ; mais ce temps révolu , je lui permets de donner l'essor à son cœur.

Je compte , ma chere Baronne , marier ma fille de bonne heure ; mais si mon mari marie son fils dès l'âge de vingt-quatre ans , je ne pourrai pas marier ma fille avant mon fils , puisque alors elle n'auroit que quatorze ans. Je laisse le tout à la conduite de la Providence. J'avois mis dans mon plan que le pere ne verroit sa fille que lorsque je la marierois , & il pourra bien se faire qu'il la voie au mariage de son fils. Mais fais-tu attention , ma chere , que celui de son fils fera celui de ta fille ? Attends-toi à de vives poursuites de ma part , dès que mon fils aura la liberté de fixer sa tendresse. Si vous n'êtes pas encore à Paris , il faudra que tu

y vienne, toi & ton aimable fille sous quelque prétexte, car je ne crois pas que mon mari souffre que je propose à mon fils une personne qu'il n'aura pas vue, par la crainte de l'engager contre son inclination. Ce qui me tranquillise, c'est que mon fils est difficile; il l'est tant, que je pense qu'il ne lui sera pas aisé de trouver une personne à son gré; & je suis sûre que Mademoiselle de Neufpont, qui est si belle, sera la seule qui puisse lui plaire. Non, je ne pense pas à ce changement qui se fait en elle tous les jours, sans un treffaillement de joie extraordinaire.

Je n'ai pas jugé à propos de désabuser mon mari sur l'âge de sa fille. Il m'a demandé si c'étoit cinq ou six ans qu'elle avoit. Je lui ai dit qu'il n'avoit que faire de son âge actuel; que quand il la verroit, il sauroit l'âge qu'elle auroit alors. Elle vient d'avoir huit ans. Je suis charmée de l'erreur de son papa, parce que si par hazard il venoit à la voir, il la reconnoîtroit moins.

On a appris ces jours-ci la mort de Madame de Grignan, arrivée le 13 de ce mois à son château. C'étoit une femme de cinquante à soixante ans, qui étoit belle, sage, spirituelle, & d'un mérite supérieur. On dit que jamais fille n'a été aimée de sa mere comme elle. Cela m'impatiente, car je répons que Madame de Sévigné n'a pu aimer Madame de Grignan plus que j'aime ma fille, & même mon fils. Je n'ose parler de ma fille à ceux qui me disent cela; mais

je leur dis avec feu que la tendresse maternelle de Madame de Sévigné ne peut l'avoir emporté sur la mienne.

Mon fils n'a plus son Précepteur ; ce bon Monsieur nous a demandé la permission de se retirer, en nous disant qu'il n'avoit plus rien à apprendre à son élève, qu'il en favoit assez, & que peu de jeunes gens en favoient autant que lui. Il est vraiment savant, ma chère, ce gendre que je te destine, il a beaucoup d'esprit ; mais ce que j'estime infiniment davantage en lui, c'est une bonté de cœur qui caractérise toutes ses actions. Dès que son Précepteur nous eut parlé de sa retraite, il fut question entre nous de la pension qui étoit due à cet homme. Mon mari parla de douze cens livres. Mon fils s'écria aussi-tôt que ce n'étoit point assez, que cette récompense n'étoit point digne de l'homme, ni proportionnée à nos richesses, & qu'elle n'égaloit point sa reconnaissance. Mon mari sourit, & lui dit : Eh bien, Comte, je te laisse le maître, décide. Mon fils répondit dans le moment : Deux mille livres, mon papa. J'aime la disposition de ton cœur, lui dit mon mari en lui ferrant la main, j'accorde ce que tu me demande. Mon fils les yeux mouillés de larmes de joie, remercia son pere, & l'embrassa de toute sa force.



L E T T R E C X X X V I I I .*Du 26 Octobre 1705.*

MON Dieu , que ce que tu me racontes de ta fille est charmant ! Ce que c'est qu'un cœur maternel ! N'est-il pas vrai , ma belle Baronne , que tout est conséquent pour une mere en ce qui regarde ses enfans ? c'est la nature toute pure ; elle n'en doit pas rougir. Aussi tout ce que tu m'as dit de Mademoiselle de Neufpont m'enhardit à te faire sur ma fille un détail qui ne servira pas peu à te donner une idée juste de son caractère.

Sur la fin de Septembre , étant chez Monsieur & Madame de l'Ecluse , il se trouva que le mari & la femme furent obligés de donner une demi-heure d'audience à leur Intendant pour une affaire pressante. Ma fille les voyant occupés , saisit adroitement ce moment d'embarras pour m'engager à la suivre dans une autre piece. Quand nous y fûmes , elle jeta un coup d'œil de tous côtés pour examiner si quelqu'un ne pouvoit ou la voir , ou l'entendre. Sûre alors de n'être ni vue , ni entendue , elle me pria de m'asseoir ; puis se jetant à mon cou , & me serrant avec ses petits bras d'une force inconcevable , elle me dit qu'elle m'aimoit d'une maniere qu'elle ne pouvoit exprimer ; qu'elle aimoit son petit papa & sa petite maman de tout son cœur ,

mais que ce qu'elle sentoît pour eux , n'étoit pas ce qu'elle sentoît pour moi. Tu pense bien , ma chere , combien je me sentis excitée à lui rendre ses câresses. Après avoir reçu de moi plusieurs baisers , elle me demanda si elle pourroit quelque jour apprendre pourquoi elle est séparée de moi. Je lui dis qu'oui , qu'elle le sauroit un jour. Eh ! quand fera-ce donc , maman , me dit-elle en redoublant ses baisers ? J'étois déjà fort attendrie ; mais cette question acheva , & fit couler mes larmes. Ah ! maman , me dit-elle aussi-tôt , cette demande vous afflige , je ne vous la ferai plus. Je lui dis que ce n'étoit point la question qui m'affligeoit , mais l'impossibilité de la satisfaire. J'entends souvent parler de votre mari , reprit-elle , & toutes les fois qu'on en parle je sens au dedans de moi un mouvement que je ne connois pas ; je pense , à cause de cela , qu'il pourroit bien être mon vrai papa comme vous êtes ma vraie maman. Mon cœur à ce moment battoit avec une rapidité étonnante. Je lui dis , en la serrant contre ma poitrine : Oui , mon cher amour , mon mari est ton vrai papa. Elle reprit avec vivacité : Pourquoi donc , maman , ne le vois-je pas ? Je lui dis que cela ne se pouvoit pas , & qu'elle n'étoit pas encore en état d'en savoir la raison. Ainsi , maman , me dit-elle en me baissant les mains & me les serrant , je le verrai donc un jour , ce cher papa ? Oui , lui dis-je , quand il en fera temps. Comme je la voyois disposée à me faire bien des questions embarrassantes pour le mo-

ment , je la fis rentrer dans le fallon , en lui disant qu'il ne falloit pas rester plus longtemps hors de la vue de son petit papa & de sa petite maman , de peur de leur donner du déplaisir.

Cette pauvre petite , ma chere Baronne , se mit dans l'esprit qu'elle ne parviendrait à voir son papa , qu'autant qu'elle deviendrait bien savante. En conséquence elle redoubla d'attention & d'application , elle ne vouloit plus jouer , elle étoit toujours en exercice à lire , à écrire , ou à étudier. Enfin il lui vint un saignement de nez si considérable , qu'un matin étant à l'hôtel de l'Ecluse , je proposai d'envoyer chercher le Médecin. On y fut. Il vint , & parut effrayé de la quantité de sang qu'elle rendoit. Il fit tout ce qu'il put pour l'arrêter , & malgré cela il ne put l'empêcher de couler encore près d'une heure. Il décida enfin que l'enfant étoit très-échauffée ; qu'elle faisoit trop d'exercices ; qu'il falloit les suspendre , ou au moins les diminuer ; & enfin qu'il falloit la rafraîchir absolument , & très-promptement. Il donna ses ordres aussi-tôt , & fit faire devant lui des boissons rafraîchissantes. Il en fit prendre tout de suite à ma fille plusieurs doses , avec peu d'intervalle. Ces boissons étoient fort ameres , & elle les prenoit sans résister , en faisant seulement une petite grimace. Sur les onze heures , son Maître de latin arriva. Le Médecin s'en fut alors en recommandant de la ménager. M. de l'Ecluse demanda au Maître de donner peu d'exercice , & il ne

permit qu'un quart-d'heure de leçon. A midi un autre Maître arriva , & on lui en demanda autant. Ma fille n'avoit rien dit au premier ; mais elle ne put tenir au second. Dès qu'il fut parti , elle se mit à pleurer & à sanglotter , en nous disant : Je ne verrai donc jamais mon papa si on m'empêche de faire ce qu'il faut pour le voir ? Ces paroles nous firent comprendre l'objet de son application. Nous lui fîmes beaucoup de caresses , en l'assurant que la vue de son pere ne dépendoit point de ses études , & que quand elle posséderoit toutes les sciences , elle ne le verroit pas plutôt pour cela. Vous me trompez , nous dit-elle d'un air de peine , de dépit , & en redoublant ses pleurs : & connoissant le foible de son parrain pour elle , elle fut se jeter dans ses bras , en lui demandant de prier pour elle. Il lui dit en la caressant , qu'il seroit bien fâché de demander la moindre chose qui pût nuire à sa santé. Eh ! lui dit-elle , je prendrai tout ce qu'on voudra d'amer , & à tout moment s'il le faut , mais qu'on me laisse apprendre. En disant cela , elle sanglottoit toujours. Mon cœur étoit attendri & ferré extrêmement : Quoi ! disois-je en moi-même , cette pauvre petite est prête à prendre les choses les plus répugnantes pour voir un pere qui la dédaigne , la bannit de ses yeux , & pense à peine qu'elle existe ! Cette réflexion fit couler mes larmes ; & voulant en tirer parti , je dis , en les laissant couler librement : Pour cela il est bien triste pour moi d'avoir une petite fille

si dure pour sa maman ! elle me voit alarmée sur sa santé , & elle y est insensible ; la curiosité de voir son papa l'emporte sur tout. Je n'eus pas plutôt lâché cette parole , qu'elle tira son mouchoir de sa poche , essuya ses yeux , vint se jeter dans mes bras , & me dit en me serrant de toute sa force : Ne vous chagrinez pas , maman , voilà qui est fait ; je ne parlerai plus de rien , & je ne ferai que votre volonté. Je lui rendis ses caresses ; & son parrain & sa marraine lui en firent de nouvelles , en la louant beaucoup d'être devenue raisonnable. Elle m'a tenu parole ; depuis ce temps-là elle n'a résisté à rien , n'a point parlé de son papa , & elle est actuellement dans la meilleure santé.

Tu vois par ce récit , ma chere amie , que ma fille ne le cede point à la tienne pour le bon cœur , pour l'émulation , pour le goût d'apprendre , pour la tendresse filiale , pour la reconnoissance & la soumission pour tous ceux qui la gouvernent. Mon perroquet est un peu malade ; c'est de dépit de ce qu'il t'appelle toujours inutilement. Je gage que tu ne me crois pas. Mais si je te dis que mon cœur t'appelle , & qu'il souffre de t'appeller toujours en vain , sans doute que tu n'en douteras pas.

Mon mari a toujours un grand desir de venir avec son fils à la jolie maison de campagne de M. de l'Ecluse ; mais nous n'aurons pas la folle complaisance d'y consentir. Il doit envoyer à M. de Neufpont un Ouvrage politique qui vient de paroître : par

la même occasion je t'enverrai quelques brochures nouvelles.

Depuis que la Bulle *Vineam Domini* est enregistrée au Parlement , chacun tremble pour les Religieuses de Port-Royal : on assure qu'on se dispose à leur en demander la signature ; & on craint qu'elles ne refusent de la donner. La demande & le refus seront-ils justes ? je n'en fais rien : le décide qui voudra.

L E T T R E C X X X I X.

Du 25 Janvier 1706.

TU feras satisfaite , ma chere amie , tu les auras ces étrennes que tu me demande avec tant d'audace. Qu'il m'est doux de céder à cette violence ! Mais ce sont des étrennes qui t'arriveront un peu tard ; car un Peintre n'a pas si-tôt fait un portrait que moi une Lettre. Mes ordres sont donnés ; & je n'ai pas choisi le peintre le moins habile. Je lui ai demandé sur-tout de rendre le portrait tel que l'original , & de ne le flatter en rien. Il m'a répondu qu'il lui sera déjà assez difficile de l'atteindre dans toute sa perfection , sans chercher encore à le flatter : il dit qu'il n'a jamais rien vu de si parfait que ma fille. M. de l'Ecluse lui dit là-dessus : Eh mais , c'est à cause de cette beauté si rare que nous voulons avoir le portrait de cette Demoiselle , car elle est d'un pays si éloigné ,

gné, que nous ne la verrons peut-être jamais : elle est du Danemarck , ajouta-t-il d'un air très - sérieux , & elle s'en retourne au printemps prochain. Ma fille qui l'écoutoit , nous regardoit tous l'un après l'autre , ne sachant si elle devoit ajouter foi à ce qu'il disoit. Je m'appêrçus de son embarras ; & pendant que Monsieur & Madame de l'Écuse prenoient jour avec le Peintre pour commencer , je l'emmenai dans une autre piece. Ne voulant pas lui dire que par amour pour elle , son petit papa vouloit qu'elle fût ignorée de tout le monde , je lui dis seulement que ce qu'il avoit dit n'étoit pas vrai , & qu'elle ne devoit pas s'en inquiéter ; mais qu'il avoit ses raisons pour parler ainsi. Elle me dit : ce que vous me dites , maman , me rassure , car je ne savois que penser de ce qu'il disoit ; je vois tant de mystere à mon sujet , que je doute toujours de ce que je suis & de qui je suis fille. Je trouvai ce discours un peu fort pour son âge. Eh mais ! ma chere amie , lui dis-je un peu féchement , pourquoi donc ce doute ? il m'offense : dois-tu en avoir depuis que je t'ai dit que tu étois ma fille & celle de mon mari ? Ne vous fâchez pas , maman , me dit-elle en m'embrassant les genoux (nous étions debout) ; mais mon petit papa disoit avec un air si sérieux que j'étois du Danemarck , & que je m'en retournois au printemps prochain , que je le croyois presque ; & si je ne vous avois pas vu sourire , j'allois pleurer. Je l'avois bien vu qu'elle alloit

pleurer, cette pauvre petite ; & c'est pour cela que je voulus la défabufer. Je lui dis donc qu'elle ne devoit avoir aucun doute sur son compte , & que ma tendresse pour elle devoit assez la convaincre qu'elle étoit mon enfant , & qu'elle m'étoit chère. Mais , maman , me dit-elle avec vivacité , je parois être aussi chère à mon petit-papa & à ma petite-maman , & je ne suis pas leur enfant ? Là , vois donc , ma belle Baronne , comme raisonnent ces morveux d'enfans ! cela veut ou savoir tout , ou douter de tout. Mais c'étoit une petite ruse pour en venir à me demander à voir mon mari ; car un moment après elle me dit : Je ne douterois plus de rien , maman , si j'avois vu mon papa , puisque j'entends toujours dire que je lui ressemble. Je me mis à sourire ; & je lui dis avec amitié qu'elle pouvoit garder son doute encore un peu de temps , parce qu'il n'étoit pas encore possible de la satisfaire. Elle poussa un soupir , & quelques larmes sortirent de ses yeux ; mais son chagrin ne fut pas de longue durée , car des caresses redoublées de son parrain , de sa marraine & de moi , y mirent bientôt fin. Elle est si insinuante , qu'il m'est toujours violent de la refuser. D'ailleurs son état ne cesse de me faire pitié : cette pauvre petite ! proscrite par son pere & qui ne respire que lui !

Je suis bien flattée de la demande que tu me fais de son portrait. Tu verras une brune des plus piquantes ; des cheveux &

fourcils d'ébene sur une peau d'albâtre ; le teint le plus vif & l'œil le plus fin qui se soit jamais vu.... Mais je me tais , car il est inutile de te parler de sa figure , puisque tu la verras dans peu.

Madame de la Tour est bien sensible à ton souvenir , elle te fait mille tendres complimens. Son fils & sa bru se portent bien , & s'aiment toujours à la folie. Ils ont trois enfans , deux fils & une fille.

M. Baillet est mort Jeudi , chez M. de Lamoignon où il étoit Bibliothécaire. Ce Magistrat , qui se fait gloire d'accueillir la vérité & le mérite , avoit chez lui M. Baillet depuis plus de vingt-cinq ans. Il fait l'éloge de cet homme avec un zèle qui me charme. Nous avons dîné hier même maison ; il ne nous a entretenus que de la piété , de la science & de la vaste érudition de M. Baillet , qui , quoique né de parens pauvres , n'en est pas moins un homme célèbre : c'étoit , dit-il , un Critique judicieux , un Auteur laborieux , qui par ses Ouvrages , & principalement ses Vies des Saints , s'est ouvert un chemin à l'immortalité.

Un jeune Poète , nommé M. de Crebillon , vient de briller sur notre Théâtre François , par une Tragédie qui a pour titre *Idomenée*. C'est un nouvel astre qui se lève sur notre horizon. M. Regnard s'y soutient avec éclat.

L E T T R E C X L.

Du 20 Avril 1706.

JE n'ai pas voulu, ma chère amie, te parler du portrait de ma fille dans mon billet ; mais tu dois avoir entendu l'énigme. M. de l'Ecluse a voulu avoir le pareil ; & pour ne point fatiguer l'enfant , le Peintre a fait le second sur le premier. Voilà ce qui a causé le retard. Enfin il est parti ce portrait , tu le recevras presque aussi-tôt que ma Lettre. Ainsi tu verras mon petit bijou , & tu voudras bien le comparer sans prévention avec le tien , qui deviendra celui de mon fils , & m'en faire le parallèle sans flatterie. La crainte de nuire à mes vues , m'empêche de te demander la pareille. Hélas ! je n'oserois le montrer ce portrait de ma charmante bru ; on traiteroit mon procédé de surprise , on s'imagineroit que les traits seroient flattés , & on ne daigneroit pas jeter les yeux dessus. Ce qui me fait parler ainsi , ma belle Baronne , c'est que je m'aperçois tous les jours que mon fils a la maladresse de se prévenir contre les personnes de Province. Il en voit quelquefois de jolies , mais dénuées de toute grace ; & il s' imagine que toutes se ressemblent. J'espère bien qu'un jour , en voyant Mademoiselle de Neufpont , il reviendra de sa prévention.

Tu veux , ma belle Baronne , que je te parle de Ninon Lenclos : mais fais-tu bien que je ne m'entretiens qu'en tremblant de gens de mauvaises mœurs ? Parler d'eux , c'est augmenter leur supplice. Où est Ninon ? dans l'éternité. Qu'a-t-elle fait pour celui qui l'a créée ? Elle avoit toutes les vertus mondaines , & aucune véritable. Elle étoit de famille noble. Sa mere avoit beaucoup de piété. Son pere étoit un monstre qui lui inspiroit le goût des plaisirs , & lui donnoit des leçons de volupté. Elle les a mises en pratique depuis l'âge de quatorze ans , jusqu'à celui de quatre-vingt-dix qu'elle est morte. Les plus grands Seigneurs de la Cour lui rendoient des hommages , & se la disputoient pour maîtresse : elle les mettoit d'accord en ne se refusant à aucun. Sa maison étoit fréquentée par beaucoup de gens respectables , hommes & femmes. Des meres y envoyoient leurs fils pour y apprendre la politesse & s'y former le goût. Chacun pense à sa guise : pour moi je soutiens qu'elle étoit plus capable de former un libertin qu'un homme d'honneur : un lieu où les vertus sociales sont admises sans les chrétiennes , est selon moi , l'écueil le plus dangereux à la foi & aux mœurs , & ne peut être comparé qu'à un poison subtil & caché. Cette fille étoit pleine d'esprit , on ne peut le nier : heureuse si elle en avoit fait un bon usage ! Elle a eu plusieurs enfans de ses amans. Un de ses fils , nommé le Chevalier de Villiers , devint amoureux d'elle ,

sans savoir qu'elle fût sa mere. Lorsqu'il eut découvert le secret de sa naissance, il eut un si grand désespoir de son commerce infâme, qu'il s'en fut sur le bord d'un étang, & se tua en se tirant un coup de pistolet dans la tête. Ninon fut belle jusqu'à la fin de ses jours : à quatre-vingt ans elle donnoit encore de l'amour. Mérite funeste & pour elle & pour les autres ! M. Rousseau, qui a fait son épitaphe, dit d'elle avec beaucoup de justesse, qu'elle fut de son sexe & l'honneur & la honte. Adieu : voilà tout ce que je veux te dire d'elle.

L E T T R E C X L I.

Du 12 Juin 1706.

TO UT ce que tu me dis, ma charmante amie, du portrait de ma fille & de mon aimable bru, me flatte & me satisfait infiniment. J'aurois été bien fâchée d'apprendre que l'une eût cédé à l'autre. Avec des traits différens elles auront donc des armes pour être victorieuses sur des cœurs rebelles & ingrats ? La Providence fait pourvoir à tout, elle nourrit notre espoir ; Dieu soit loué : J'ai si bien mis dans ma tête que Mademoiselle de Neufpont sera la femme de mon fils, que je crois que si cela venoit à manquer, j'en mourrois de douleur. Le portrait de ma fille n'est nullement flétré, j'assures-en M. de Neufpont : nous l'avons placée près de son

tableau aussi-tôt qu'il fut fini , & nous avons vu avec autant de surprise que de plaisir , que l'original & la copie ne font qu'un. Je ne puis t'en dire davantage , parce que je suis auprès de mon mari , qui est malade d'un gros rhume d'échauffaison.

L E T T R E C X L I I.

Du 26 Octobre 1706.

QUELLE année triste & déplorable , ma chere Baronne ! Quelle discorde dans l'Europe ! Quel revers éprouve la France , qui depuis si long-temps en imposoit à tous les Etats ! Voilà comme ici-bas tout est inconstance & vanité. Hélas ! tout est contrariété dans la vie ! quelque ombre de plaisir balance une infinité de maux réels. Rien ne me révolte tant que l'indifférence de mon mari pour sa fille , par exemple , & il auroit beau me demander à la voir qu'il ne la verroit pas ; & je ne saurois supporter qu'il ne me la demande pas. Quel contraste dans nos volontés ! Ce qui me fait parler ainsi , c'est que Madame de la Tour , il y a quelques semaines , nous amena sa petite-fille nous faire visite pour la premiere fois. Mon mari & mon fils lui firent beaucoup d'accueil & de caresses. Elle est assez jolie. Ma belle-sœur voyant son frere & son neveu s'occuper de sa petite , prit de là occasion de me demander à voir ma fille. Elle me demande de

temps en temps de ses nouvelles ; je lui réponds simplement qu'elle se porte bien. Mais ce jour-là elle me demanda avec instance de la lui faire voir. Sur mon refus , elle s'adressa à mon mari , qui fit le bon apôtre , en disant qu'il avoit demandé à la voir l'an passé , que je l'avois refusé net , & qu'il étoit résolu à ne la plus demander , puisqu'il y perdrait son temps. Je craignois d'avoir besoin de fermeté pour la leur refuser , & tous trois en sont demeurés là ; & moi je me trouvai toute sotte de ne pouvoir faire à mon mari de nouveaux refus.

M. Vaillant , homme estimable , qui a mis sa vanité dans les médailles , est mort Samedi. Chacun a son goût , son foible , son mérite. Il n'y aura pas tant de diversité dans l'éternité. Cet homme a épousé les deux sœurs l'une après l'autre. Il étoit à Rome où il exerçoit la Médecine , & son goût pour l'Antiquité. Il s'y maria , devint veuf , & il s'y faisoit aimer & estimer si bien , qu'il obtint dispense pour épouser la sœur de sa femme qu'il aimoit. Cet amour singulier de M. Vaillant pour les deux sœurs , me fait réfléchir sur la trempe de cœur de mon mari. S'il est indifférent pour sa fille , il ne l'est pas pour moi ; il m'aime aujourd'hui comme il y a vingt ans. J'y réponds bien , il est vrai. Nous nous aimons comme des bourgeois , même comme des payfans , & nous n'en rougissons pas : ce seroit rougir de son bonheur ; car est-il rien de si doux , à deux personnes qui sont liées pour la vie , que de
s'aimer ,

s'aimer , de se le dire , & d'avoir des témoins de leur félicité ? Malheureux , oui , malheureux ceux qui ignorent ce plaisir ou qui l'alterent !

L E T T R E C X L I I I .

Du 26 Janvier 1707.

MON mari me permet , ma chere , de t'écrire six lignes. Mon rhume est toujours considérable , mais il ne donne plus d'inquiétude. Calme donc tes alarmes , & sois persuadée de toute ma reconnoissance. Que la sensibilité de nos amis a de douceur ! je trouvois du ragoût à lire & à relire tes Lettres , où tu peins si bien ton trouble , ton effroi. Si j'avois été aussi mal que tu te l'imaginois , je n'aurois pu me repaître de tes frayeurs , vrais enfans de l'amitié. Je crois que la tendresse de mes amis , & sur-tout la tienne , a été pour moi un baume qui m'a tirée de mon état dangereux. Un peu de ménagement achevera le reste. Adieu , je t'embrasse , toi & ta charmante fille. Les deux mots qu'elle a mis dans ta dernière Lettre , m'ont valu une médecine.



L E T T R E C X L I V.

Du 4 Avril 1707.

QUE dis-tu , ma chere amie, de tous ces beaux éloges que mon mari a fait de moi dans sa Lettre ? Il m'a enjollée comme un enfant pour m'empêcher de t'écrire. Il est vrai que mon rhume étoit d'une singuliere nature ; au moment qu'on le croyoit passé , il se remontoit , & m'attaquoit avec encore plus d'acharnement. Le jour des Cendres j'ai craint tout de bon qu'il ne dégénéraît en fluxion de poitrine , & ne m'emportât enfin. La mort ne m'effrayoit pas pour moi , parce que je suis persuadée que la vie future doit faire seule la félicité des Chrétiens ; mais je plaignois mon mari , mes enfans , & sur-tout ma fille. J'ai bien souffert pendant deux nuits & demi que j'ai été privée de la voir. J'ai pensé souvent à toi aussi , il m'étoit dur de ne pouvoir t'embrasser avant de mourir. Mais Dieu m'a redonné la santé , & l'espérance de pouvoir le faire un jour , non pas une fois , mais mille.

Ce qu'on débite à Lyon sur Port-Royal-des-Champs n'est point exagéré : plus d'Abbesse , plus de Novices. Mais il faut se taire quand ce qu'on a à dire n'a rien d'utile , & n'est d'aucun poids. M. de Vauban , le plus grand Ingénieur de la France , est mort

Mercredi. Je finis, car mon mari bout d'impatience de me voir la plume à la main.

L E T T R E C X L V.

Du 2 Juin 1707.

O N dit que l'occasion fait le larron ; & moi j'ajoute qu'elle oblige aussi les cœurs réservés à se découvrir. Mon fils , ma chere amie , nous a ouvert son ame ; ta Lettre l'a forcé à se dévoiler. Je la reçus Samedi comme nous mangions la soupe. A peine fut-elle dans mes mains que je rompis le cachet , & me mis à la lire tout bas comme de coutume. Heureusement que nous n'avions personne. Depuis long-temps j'avois la démangeaison de parler de ton aimable fille à mon mari , & devant mon fils. L'occasion s'en présentoit assez bien. Quand donc nos gens se furent retirés pour aller dîner , je dis , comme nouvelle , mais d'un air négligé , que Mademoiselle de Neufpont venoit de faire sa premiere communion. Quoi ! s'écria mon mari , déjà ? je ne la croyois encore qu'un enfant. Je lui dis qu'elle avoit près de douze ans. Comment ! a-t-il répliqué , cela pourroit faire une femme pour le Comte. Mais , lui ai-je dit , il pourroit faire pis. Mon fils nous écoutoit en silence. Mon mari le voyant sur la réserve , voulut le faire parler : Tu ne dis rien , lui dit-il , tu devrois pourtant t'intéresser à notre conver-

farion; est-ce que tu n'es pas bien-aïse que nous nous occupions de toi ? Non , mon papa , dit mon fils , je ne me soucie pas qu'on s'occupe de moi pour une femme : d'ailleurs nous n'en sommes pas encore là , & jecrois qu'une personne de Province n'aura jamais le don de me plaire. Cette réponse déplut à son pere , qui lui dit, qu'il ne falloit pas ainsi se prévenir contre les Demoiselles de Province ; qu'il y en avoit d'un mérite supérieur , & qui ne le cédoient en rien aux Parisiennes : Quand j'ai voulu me marier , continua-t-il , je ne me suis point prévenu : on m'a proposé ta mere ; elle n'avoit que douze ans , & étoit dans un Couvent ; par conséquent elle pouvoit être pire qu'une personne de Province élevée dans le monde. Cependant j'ai su patienter pendant quatre ans pour attendre qu'elle en eût seize : je l'ai vue ensuite ; & j'ai trouvé en elle esprit , sagesse , beauté , graces , délicatesse de sentimens , noblesse dans les manieres , grandeur d'ame , douceur de caractere , en un mot , tout ce qu'on ne peut desirer d'un même objet sans témérité. Ah ! ma chere Baronne , que je me trouvois flattée & glorieuse d'entendre ainsi parler mon mari ! La table étoit entre lui & moi. Je lui tendis la main , en lui disant les larmes aux yeux d'attendrissement & de reconnoissance : Mon cher ami , je suis bien sensible à ton amour , c'est lui , c'est ton cœur qui me prête toutes ces qualités. Il me ferra la main bien fort , & me répondit : Je ne te prête

rien , ma chere Comtesse , je fais que tu possede tous ces avantages au suprême degre ; non pas plus que je ne le sens , mais plus que je ne puis l'exprimer. Mon fils , qui étoit à côté de moi , se pencha & m'embrassa , en me disant que son papa avoit bien raison , que j'étois une femme adorable ; qu'il avoit déjà pensé très-souvent que son papa étoit heureux de m'avoir , & qu'il appréhendoit bien de n'avoir pas tant de bonheur que lui. Je ne pense pas , lui dit son pere , qu'il te soit aisé de trouver une femme comme ta mere ; cependant il faut avoir espérance : ce n'est pas une petite chose qu'une union pour la vie : Quand j'ai commencé à penser au mariage , j'ai suivi les conseils de mon bon Précepteur ; j'ai prié Dieu , j'ai mis ma confiance en lui , & je m'en suis bien trouvé , comme tu vois : Je ne lui ai pas demandé une belle femme , continuoit-il , je lui en ai demandé une que j'aimasse , & avec qui je pusse vivre en paix ; car dans une union de cette nature , il faut s'attacher au caractere plus qu'à la figure. J'ai eu le bonheur de trouver l'un & l'autre : mais par malheur pour toi , c'est que ta mere te gâte les yeux , tu es accoutumé à la voir , & tu ne peux plus trouver rien d'aimable ; personne n'est digne de toi. Puis m'adressant la parole. Mais , ma chere Comtesse , me dit-il , ne m'as-tu pas toujours parlé de Madame de Neufpont comme d'une belle femme ? comment est sa fille ? t'en a-t-elle marqué quelque chose ? Je lui dis que tu m'avois

marqué une fois qu'elle te ressembloit , & que malgré cela chacun te disoit qu'elle étoit moins bien que toi : mais , ai-je ajouté , elle pourroit être moins bien que sa mere , & être encore très-bien.

Je ne te le cacherai pas , ma chere Baronne ; cette disposition que mon fils nous trouvoit en faveur de Mademoiselle de Neufpont lui déplaisoit. Il s'opiniâtra à garder le silence , & il avoit un air sombre , rêveur & triste. Mon mari , en me le faisant remarquer , me dit : Tiens , voilà ton fils qui croit déjà qu'on va le forcer à prendre la fille de ton amie. Puis lui adressant la parole : Déridentes-toi , Comte , dit-il , jamais nous ne te forcerons à prendre une femme contre ton inclination. Ces paroles le remirent un peu , il sourit , & j'entamai une autre conversation.

C'est avec réflexion , ma chere , que je cache à mon fils que ta fille embellit en croissant , & qu'elle te surpasse déjà ; je prends même plaisir à lui insinuer tout le contraire , parce que s'il s'en forme une idée commune , il l'en trouvera mieux lorsqu'il la verra. Je ne te demande pas son portrait : de quoi me serviroit-il ? je la connois puisqu'elle te ressemble ; & si je l'avois , je le cacherois , car je veux que mon fils n'ait d'elle aucune idée , il en sera bien plus satisfait ; je veux qu'il en soit épris , & que son cœur ne puisse tenir contre tant d'attraits. Depuis qu'elle est devenue si belle , je suis enchantée de voir mon fils si difficile ; je

n'ai pas à craindre qu'il s'attache, & j'ai tout à espérer.

Mon mari arrive de Versailles, où l'on a appris ces jours-ci la mort de Madame de Montespan, arrivée Samedi dernier à Bourbon. Elle y alloit tous les ans prendre les eaux, & elle y marioit des filles du voisinage qu'elle dotoit. Madame de Maintenon est d'une tristesse extrême : on a assuré à mon mari qu'elle a dit à une Dame de ses amies, en apprenant la mort de Madame de Montespan, qu'elle voudroit être comme elle dans le tombeau.

Une tragédie de M. de Crébillon, qui a pour titre *Atrée & Thieste*, jette tout le monde dans l'étonnement. C'est un homme de génie qui marche sur les traces du grand Corneille.

LET TRE CXLVI.

Du 22 Août 1707.

HIER, ma belle Baronne, j'ai reçu ta Lettre en dînant, comme la dernière fois ; c'est assez l'heure ordinaire. Je me suis bien donnée de garde de communiquer à mon mari & à mon fils la moindre chose de ce que tu me dis de Mademoiselle de Neufpont : *il n'est pas tous les jours fête*. Toutes les fois que tu me fais d'elle de pareils récits, mon cœur s'épanouit, & je ne rougis plus de te faire de maternelles réflexions.

xions. Je vais t'en faire une sur sa future belle-sœur.

Le 6 de ce mois , pour célébrer l'anniversaire de la naissance de ma fille , je lui ai fait part de son histoire. Elle est si pénétrante , que j'ai jugé nécessaire de ne plus différer. D'ailleurs , quoique extrêmement vive , elle est aussi sensée & aussi raisonnable à dix ans qu'une autre à quinze. Elle m'a écoutée avec la plus grande attention pendant plus d'une heure ; on la voyoit réfléchir sur chaque circonstance. Je lui ai tout dit ; & elle a tout écouté sans m'interrompre : à des momens ses yeux se remplissoient de larmes. Tu pense bien , ma chere amie , que je lui ai parlé de maniere à ne lui point inspirer de haine pour son papa. Aussi , bien loin de le haïr , il semble qu'elle l'aime davantage : elle dit que ses procédés vis-à-vis d'elle , prouvent en lui un cœur excellent qui craint de n'aimer qu'à demi , & qui veut aimer tout à fait. Depuis ce temps-là elle me baise d'une ardeur & d'une force incroyables ; mais elle a l'attention de ne me point faire de caresses sans que son parrain & sa marraine aient leur tour. Je vois bien qu'elles sont plus vives pour moi , & qu'elle évite de leur donner de la jalousie ; mais elle a le cœur si reconnoissant , que je suis persuadée qu'elle a réellement pour eux l'amour le plus tendre.

C'est en apprenant son histoire qu'elle a su qu'elle avoit un frere. Nous avons toujours évité devant elle de parler de lui. Quoiqu'elle sache que c'est lui qui la prive de voir

son papa , elle ne l'en aime pas moins : elle desire le voir , & elle dit qu'il doit être bien aimable , puisque son papa l'aime tant ; mais , dit-elle avec un petit air rusé , je les attraperai bien tous deux , car je vais m'appliquer à me rendre si aimable , que lorsqu'ils me verront , ils seront forcés de m'aimer plus qu'ils ne voudront ; & puis , ajouta-t-elle , je les aimerais tant , qu'ils seroient des ingrats de ne me pas aimer de même. Enfin depuis qu'elle fait son histoire , elle nous divertit avec tous ses raisonnemens : elle ne nous entretient plus que de son pere & de son frere ; elle fait mille projets pour parvenir à les charmer , elle veut devenir savante à les surprendre , & les forcer à se faire des reproches de ne l'avoir pas vue plutôt. Elle fait qu'elle ne les verra qu'à son mariage pour la première fois. Ce terme lui paroît bien long. Je lui ai dit que dans ce temps-là elle sera plus intéressante par l'âge , la grandeur , & par conséquent plus sûre de la conquête de leurs cœurs. Elle a assez de portée d'esprit pour sentir que cela est vrai ; & en conséquence elle est contente d'attendre.

Le principal sujet de presque toutes mes Lettres actuelles , seroit si peu amusant pour d'autres que pour toi , ma chere , que je ne daigne plus te recommander de ne les montrer à personne. il n'y a que des meres , & des meres de notre trempe , qui s'avisent de s'écrire sur leurs enfans de la maniere que nous le faisons. N'en rougissons pas , & continuons.... Bon ! il me prend une envie de

rire. Je te dis : *N'en rougissons pas*, & nous en rougissons, puisque nous serions bien fâchées que d'autres que nous vissent nos Lettres.

L E T T R E C X L V I I .

Du 4 Novembre 1707.

QUE veux-tu, ma chere amie ? je n'ai pu répondre à tes Lettres plutôt. Voilà ce que c'est que d'être femme & mere ; il m'a fallu céder aux instances de mon mari & de mon fils, & faire avec eux quelques courts voyages à nos Terres en Septembre & en Octobre. Nous ne sommes de retour que d'hier. On m'a remis ta dernière Lettre à mon arrivée. Je ne saurois t'exprimer la joie que m'a fait le détail des perfections de ma charmante bru : cela m'a fait supporter tes reproches, que tu vois bien que je ne mérite pas. Que mon fils sera heureux d'avoir une telle femme ! & que je serai contente de son bonheur ! Te voilà en bon train ; ne va pas t'aviser de te ralentir dans tes récits, ils me sont devenus si nécessaires, que je ne pourrois absolument plus m'en passer.

Mon mari est actuellement dans son cabinet qui écrit à M. de Neufpont. Pour moi, je t'en dis peu ; car je pétile d'embrasser ma fille, que je n'ai pu encore aller voir, & j'y cours. Adieu, baise dix fois pour moi ton aimable fille ; je vais baiser doublement sa future belle-sœur à son intention.

L E T T R E C X L V I I I .

Du 20 Janvier 1708.

QU'IL est doux de s'aimer , de se le dire , de le sentir ! Tout ce que tu me dis de ton cœur , ma belle Baronne , est un charme pour le mien ; & tout ce que tu me racontes de Mademoiselle de Neufpont , m'autorise à la même confiance , dans la persuasion que ce que je te dis de ma fille fait le même effet sur ton âme. Si nous nous étions mises sur le pied de montrer nos Lettres à nos maris , oserions-nous nous parler avec tant d'ouverture de choses qui leur paroîtroient des fadaïses , & qui sont pour nous très-piquantes ? D'ailleurs dans ma position que pourrois-je te dire de ma fille , de cette chère enfant que son père a proscrire , & dont j'accepte tellement aujourd'hui la proscription , que quand mon mari verseroit des larmes de sang pour obtenir de la voir , il ne la verroit pas ? J'augure trop bien de sa petite personne dans le temps de son mariage , ou de celui de son frère , pour ne le pas attendre. Je veux que la surprise de mon mari , ses regrets , sa tendresse , égalent alors les charmes de sa fille. Elle n'a pas encore dix ans & demi , & elle est de la figure la plus piquante & la plus intéressante. Sans connoître son papa , sans l'avoir jamais vu , elle l'aime à la passion. Nous avons eu des peines infinies pour l'empêcher

d'écrire à ce pere dénaturé : elle vouloit nous insinuer que la nouvelle année, & son âge de dix ans qu'elle croit d'une grande importance, se présentoient naturellement, & que sa Lettre ne pourroit tirer à aucune conséquence : c'est seulement, nous disoit-elle, pour lui faire connoître que je ne suis pas si enfant qu'il se l'imagine. Et c'est justement, lui dis-je, ce que nous voulons qu'il ignore ; nous souhaitons qu'il te croie enfant & très-enfant. Sa résistance chagrinoit M. de l'Ecluse, qui craignoit que je ne me laissasse gagner : Tu veux donc nous quitter, lui disoit-il les yeux mouillés & en l'embrassant ? tu veux donc me donner la mort ? Eh ! non, mon petit papa, lui disoit-elle en lui rendant ses caresses, je ne vous quitterai que lorsque je serai tout à fait grande. Mais, lui dis-je, pour cela il faut que ton papa, non-seulement ne te voie pas, mais même qu'il n'entende pas parler de toi, sinon il voudra te ravoïr, & ton petit papa & ta petite maman en mourront de douleur. Eh bien, dit-elle alors en se jetant à leur cou, il n'en sera plus question ; il faudroit que j'eusse le cœur bien dur & bien ingrat pour ne pas répondre à vos bontés & à tout l'amour que vous me portez. Nous fûmes fort contents de sa réponse. Et quelques momens après, elle nous dit d'un petit air fin : Je ris au-dedans de moi de toutes vos frayeurs, car si vous ne connoissiez pas à mon papa un cœur paternel, tendre & sensible, vous ne craindriez pas tant qu'il voulût me ravoïr.

Hélas ! elle a bien raison ; c'est parce que nous favons à son pere un bon cœur que nous craignons : mais de quelle nature est-il ce bon cœur ? c'est là ce qui est incompréhensible.

Je suis toujours étonnée, ma chere, de tout ce que tu me dis de Mesdames de Port-Royal-des-Champs. On s'entretient donc bien d'elles à Lyon ? Je savois bien que le Cardinal de Noailles leur avoit interdit les Sacremens ; mais je ne savois pas le reste. Je savois bien aussi que M. de Saint-Claude, leur Agent, avoit été enlevé & conduit à la Bastille ; mais j'ignorois que les Payfans s'étoient armés de grosses bûches pour assommer les Archers, & que M. de Saint-Claude les avoit arrêtés, en leur représentant qu'il falloit respecter les Ordres du Roi. J'ai parlé de tout cela à différentes personnes qui m'ont confirmé la vérité de tout ce que tu me marque.

L E T T R E C X L I X.

Du premier Avril 1708.

OH ! pour le coup, ma chere Baronne, voilà une plaisante idée ! Il ne me seroit jamais venu à l'imagination de t'envoyer une feuille de papier blanc pour poisson-d'Avril. J'étois à dîner lorsqu'on m'a remis ta Lettre, ou plutôt ton attrape. Je regarde l'adresse, reconnois ton écriture, me réjouis d'avance

& pétille d'ouvrir. Nous étions neuf personnes à table , parce que nous avons fait la partie d'aller ce soir au Concert-Spirituel. Enfin je demande la permission de lire. Je romps le cachet où je vois tes armes ; j'ouvre , page blanche ; je retourne , page blanche ; & de tous côtés pages blanches. Il me prend une envie de rire , j'éclate. On me regarde , & on rit de me voir rire. Comme , pour lire , je m'étois un peu reculée en arrière , personne ne s'étoit apperçu de la fraude. Il me vint tout d'un coup à l'esprit d'attraper mon mari. Je replie la Lettre en quatre , & la lui donne , en lui disant : Tiens , divertis-toi à ton tour. Mon fils , qui est auprès de son pere , & que la curiosité poignarde , se penche bien vite de son côté , & dévore des yeux la feuille de papier que mon mari tourne & retourne avec surprise. A la fin , mon mari montre à la compagnie de quoi il est question , & tout le monde rit du tour. M. de la Tour , qui est un de nos convives , est le premier qui a deviné l'objet de l'attrape : c'est un poisson-d'Avril , s'écria-t-il en riant. Et comme tu vois , chacun s'est amusé beaucoup de rien. Mon premier soin au sortir de table , a été de venir dans mon cabinet de toilette t'écrire ceci : J'espere bien que tu me dédommageras de ton badinage par une jolie Lettre. Si j'étois vindicative , je t'aurois rendu la pareille ; mais ce seroit d'un mauvais fel. D'ailleurs je suis une babillarde qui ne sauroit se taire. Adieu , ma belle marchande de poisson ; j'attends une grande réparation de ta petite sottise.

M. Despréaux a déjeûné le Mardi-gras chez M. de l'Ecluse : mon amie m'a dit qu'il avoit demandé des nouvelles de ma fille , & que son mari avoit répondu qu'elle étoit un peu incommodée , de peur que le Poëte ne demandât à la voir. J'ai témoigné un petit mécontentement de toutes ces craintes , en représentant que ma fille ayant déjà près d'onze ans , il lui seroit utile , isolée comme elle est , de voir au moins de temps en temps un homme d'esprit avec qui il y a toujours à profiter. Je ne fais pas encore ce que ma représentation opérera.

L E T T R E C L.

Du 23 Avril 1708.

FAIS des sottises , ma belle Baronne , oui , fais des sottises puisque tu fais si bien les réparer : tes entretiens sur Mademoiselle de Neufpont savent tout rétablir , & ils font toujours le charme de mon ame. Ce sentiment est pour moi un doux espoir , & même une conviction qu'un jour elle deviendra ma fille malgré les préjugés de mon fils. Depuis que nous lui avons parlé d'elle , il affecte de dédaigner tout ce qui vient de Province : il en parle avec un mépris qui me révolte. Un de ses amis , le jour de Pâques , l'invita à aller ensemble à Notre-Dame , pour entendre chanter un nouveau Musicien dont chacun vante la voix. Ce Musicien est de Province. Mon fils refusa d'y al-

ler, en disant qu'il supporteroit plus volontiers d'avoir la fièvre, que de voir ou d'entendre une personne de Province, que c'étoit plus fort que lui ; & qu'il étoit sûr que s'il y alloit, il n'y trouveroit que de l'ennui, quand même cet homme chanteroit des mieux. Pour ma fille, elle me donne de la tablature d'une autre manière. Sa grande beauté, sa vivacité & son enjouement nous embarrassent à l'excès. Depuis qu'elle est au monde elle garde exactement la retraite ; nous pouvons dire qu'elle n'a encore vu que l'hôtel de l'Ecluse & la maison de campagne. Comme il n'est pas permis de faire dire la Messe chez soi aux Fêtes Annuelles, le Chapelain de M. de l'Ecluse leur dit la Messe de grand matin aux Bénédictines de la Ville-l'Evêque. Là, ma fille est dans une tribune où elle n'est vue de qui que ce soit. Le jour de Pâque elle s'est avisée de demander à son petit-papa de la mener à quelque Eglise nouvelle. M. de l'Ecluse, qui craint plus que jamais qu'elle ne soit vue, l'a refusée. Elle lui a fait questions sur questions à ce sujet ; *pourquoi cela ? qu'est-ce que l'on craint ? la prend-on pour une petite fille ? tous les enfans sont-ils gênés comme elle ? quel danger y auroit-il de la mener tantôt à une Eglise, tantôt à une autre ?* Son parrain lui a répondu à tout, en la refusant, & l'a comblée de caresses. Elle s'est soumise, mais en pleurant beaucoup ; & notre cœur ne souffre pas moins qu'elle. Elle ne demande à voir que quelque Eglise aujourd'hui ; & si l'on cédoit à son desir, elle aspireroit à voir autre chose.

Voilà

Voilà la curiosité qui commence à s'emparer d'elle , gare notre tranquillité.

M. Despréaux a déjeûné encore chez M. de l'Ecluse le lendemain de *Quasimodo* ; il a demandé des nouvelles de ma fille. Elle étoit avec ses maîtres. Son parrain , qui consent à déférer à mes desirs , a encore refusé de la faire paroître , en disant qu'il ne vouloit pas la distraire dans ses leçons.

LETTRE CLI.

Du 9 Juillet 1708.

MON mari veut que je l'accompagne quelques semaines à Nogent , où il va pour acheter quelque bien qui est aux environs du Château. Je veux , ma chere , bavarder un peu avec toi avant notre départ.

M. de l'Ecluse est si tendre pour ma fille , que la moindre peine qu'il lui voit , lui fait répandre des larmes ; il est dans un martyre continuel. Elle a des desirs violens de sortir ; elle nous les expose d'un air à faire pitié ; nous ne pouvons pas nous rendre , parce qu'elle est réellement d'une figure à faire parler d'elle ; son petit papa donc ne peut la satisfaire , & il n'a pas la force de la refuser , il est tout prêt à lui céder ; la réflexion vient à son secours , & le retient. Ma fille qui voit son espérance trompée , pleure ; & ils pleurent tous deux. Elle se calme un peu lorsqu'elle voit son parrain se chagriner ; &

par là nous respirons quelques jours ; mais peu après c'est à recommencer. Ainsi en nous donnant bien du contentement , elle a le don de nous affliger , sans pourtant que nous puissions lui en vouloir ; car elle fait tout ce qu'elle peut pour surmonter ses desirs par la crainte de nous déplaire.

. Mon mari est dans son cabinet qui écrit à M. de Neufpont. Il faut qu'il lui en dise bien long , car il y a déjà plus d'une heure qu'il tient la plume. Les hommes valent bien les femmes pour le caquet. Ils disent que les femmes ont de la langue , c'est pour couvrir leurs défauts sur ce point ; mais nous n'en sommes pas les dupes , nous leur rendons justice là-dessus comme sur toute autre chose.

. Tu t'occupe trop , ma chere amie , de Port-Royal-des-Champs. Eh bien ! ce Monastere est menacé d'une destruction prochaine , le Pape y a donné son consentement ; qu'y ferons-nous ? Va , va , ne nous entretenons point de choses tristes & scabreuses ; contentons-nous de prier Dieu pour les persécutés , & encore plus pour les persécuteurs.



L E T T R E C L I I.

Du 14 Août 1708.

JE pensois , ma chere amie , ne t'envoyer qu'un billet ; il étoit tout prêt ; mon mari a oublié de le mettre dans sa Lettre. Là , lui ai-je dit , mon billet n'est donc pas parti ? eh bien , je m'en vais faire une Lettre. Il endevine de sa négligence : Diable de mémoire , dit-il en pestant contre lui ! Puis il m'a ajouté : Pour l'amour de moi ne fais donc pas une Lettre de quatre pages. Jamais , non jamais mari n'a tant redouté de voir écrire sa femme. Je lui ai promis de n'écrire qu'une page. Je ne fais pas si je lui tiendrai parole : oui ou non , il ne m'importe ; pourquoi m'a-t-il oubliée ? Nous avons été un mois entier à Nogent. Samedi nous en sommes partis à cinq heures du matin en chaise de poste , & nous sommes venus dîner à Paris. Aussi-tôt mon dîner , j'ai monté dans mon carrosse , & j'ai été voir ma fille , qui en me voyant a versé des larmes de joie , & m'a serrée dans ses bras pendant un demi-quart-d'heure sans pouvoir me quitter. Monsieur & Madame de l'Ecluse en étoient presque jaloux ; ils sourioient , mais du bout des levres. Ensuite ils m'ont raconté que ma fille avoit voulu m'écrire à Nogent , & qu'ils avoient eu bien de la peine à l'en empêcher : *Quel mal feroit ma Lettre , disoit-elle ? maman n'en reçoit-elle*

pas tous les jours de Madame de Neufpont , où mon papa ne met pas le nez ? Il penseroit que ma Lettre seroit de cette Dame , cela ne tiendroit à aucune conséquence , & j'aurois le plaisir d'écrire à maman , & peut-être le bonheur d'en recevoir une réponse. Ma fille avoit raison , ma chere ; j'aurois reçu sa Lettre comme une de toi , mon mari ne se seroit apperçu de rien , & ç'auroit été pour moi la plus agréable surprise , & un baume rafraîchissant pour mon sang qui pétilloit du desir que j'avois de la voir. Mais par complaisance pour Monsieur & Madame de l'Ecluse , j'ai dit comme eux à ma fille , qu'il y auroit de l'imprudence à elle de n'écrire , parce que mon mari connoissant l'écriture de Madame de Neufpont , & voyant que la Lettre ne seroit pas d'elle , il pourroit tout tenter pour découvrir de qui elle viendrait ; & sa découverte , ai-je ajouté , nuiroit à nos vues. Mon Dieu , a-t-elle dit en soupirant , que mon cœur est à plaindre de ne pouvoir à son gré développer ses sentimens ! En même temps ses yeux se remplirent de larmes. Nos caresses les dissipèrent.

Le Comte de Treville est mort hier. Il étoit homme de beaucoup d'esprit , & parloit avec grace & avec justesse ; jamais on ne s'ennuyoit dans sa conversation. Il avoit été élevé avec le Roi , qui avoit deux à trois ans plus que lui ; cela l'avoit accoutumé à être poli , prévenant , complaisant. *Madame* , premiere femme de *Monsieur* , qui étoit une femme clair-voyante & de grand jugement ,

fut connoître & distinguer son mérite ; elle l'admit dans sa confidence & dans son amitié. M. de Treville se trouva à Saint-Cloud chez cette Princesse lorsqu'elle mourut à la fleur de son âge , & en moins de huit heures. Il fut si touché de cette mort , qu'il en étoit comme anéanti. Le Marquis de la Fare, son ami , le ramena à Paris ce jour-là même , & le retint à coucher avec lui pour ne le point laisser en proie à sa douleur. Les réflexions que fit M. de Treville sur cette prompte & triste mort , le déterminèrent à quitter le monde & à ne s'occuper que de Dieu & de son salut. Il s'attacha aux gens de piété & de mérite , & eut une étroite liaison avec MM. de Port-Royal. C'est M. Despréaux , son ami , qui m'a raconté tout ceci ce matin chez M. de l'Ecluse , où il a passé une heure avec nous en revenant de confesse. Ce M. de Treville , ma chere Baronne , étoit si aimable dans sa dévotion , & si ravissant dans sa conversation , que je pensois toujours à toi quand quelquefois je le rencontrois chez des personnes de connoissance. Il est un de ceux que j'aurois voulu que tu eusse vu , & que j'ai le désagrément de voir mourir sans te procurer cette satisfaction. Hélas ! il n'est pas le premier , & il n'y a guere d'apparence qu'il soit le dernier. Que nos desirs sur la terre sont infructueux ! & qu'il seroit sage de n'en former aucuns ! M. Despréaux étoit si touché de la mort de M. de Treville , qu'il n'a jamais voulu dîner avec nous ; il nous a dit qu'il avoit l'humeur trop triste & trop

sombre pour dîner avec des Dames ; mais qu'il nous prioit de lui permettre de se dédommager quelque jour. J'ai pris la parole aussitôt pour le prier que ce soit ou un Mardi , ou un Jeudi , ou un Samedi , afin que j'aie le plaisir de jouir de sa conversation , qui est toujours pour moi une fête. Il m'a répondu le plus obligeamment & le plus modestement du monde , en me promettant ce que je lui demandois. Les gens d'esprit & de vrai mérite ne connoissent point la fatuité , ils sont humbles. Je voudrois que tu visses cet homme , ma chere amie , je suis sûre qu'il te charmeroit. Pendant qu'il étoit avec nous , ma fille étoit dans une autre piece avec son Maître de clavecin. Son petit papa fut enfin la chercher au moment que M. Despréaux se levoit pour s'en aller. Il y avoit plus de quatre ans qu'il ne l'avoit vue , parce que depuis l'âge de sept ans , comme je t'ai marqué , on la tenoit cachée plus que jamais. Il fit un *Ah !* de surprise sur sa grandeur , sa grace , son éclatante beauté ; il nous dit que lorsqu'il la voyoit étant petite , il se disoit souvent que sa beauté étoit au point de ne pouvoir croître , & qu'il étoit à craindre qu'elle dégénérait : je me réjouis de mon ignorance & de mon erreur , ajouta-t-il gracieusement. M. de l'Ecluse , pour le fonder , lui dit : N'est-il pas vrai , Monsieur , que ma niece l'emporte sur Madame (en me montrant) ? M. Despréaux me regarda , ensuite ma fille , & dit : Ce sont , Monsieur , deux beautés parfaites , mais qui n'ont nulle res-

semblance. Cette réponse mit du baume dans le sang de M. de l'Ecluse, qui craignoit toujours qu'il n'y eût quelque ressemblance entre ma fille & moi dont il ne s'aperçût pas. Et moi, ma chere Baronne, je ne m'apercevois pas que j'ai triché mon mari de plus d'un page. Je me doutois bien que je manquerois à ma parole.

Le bruit court que le Cardinal de Tournon est en prison à Macao, pour avoir fait un Mandement qui déplait aux Jésuites. On ne contredit pas ces gens-là impunément.

L E T T R E C L I I I.

Du 10 Septembre 1708.

MON mari est à Meudon. Il y va assez souvent pour répondre aux amitiés de Monseigneur, qui sont toujours les mêmes, sinceres & vraies. Autrefois il y alloit peu; mais il s'est mis au-dessus de la politique, il suit son inclination. Mon fils aime tous ces petits voyages, cela le dissipe de ses études qui sont sans bornes. Il faut bien, ma chere, qu'il devienne savant pour mériter l'estime d'une épouse savante. Pendant que je suis seule, il faut que je babilles un peu avec toi. Il n'est que sept heures du matin; Madame de l'Ecluse viendra sur les neuf heures déjeuner & passer la journée avec moi. M. Despréaux nous a tenu parole, il est venu chez eux dîner avec nous il y aura demain trois semai-

nes. Ce Poëte a fait comme de coutume le charme de la conversation. Naturellement il est sérieux, il a même l'air un peu sévère; mais ce jour-là c'étoit un tout autre homme pour la gaieté, l'enjouement, & même la vivacité, malgré son âge de plus de soixante-dix ans; & c'étoit ma fille qui l'égayoit & l'animoit. Il lui trouve au suprême degré toutes les qualités qui font le mérite de notre sexe, & par-dessus cela, une beauté, des graces & des manieres au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu: ce sont ses termes. Sans le vouloir il a bien pensé nous jouer d'un mauvais tour; & tout innocemment il auroit été un indiscret. Il s'est trouvé à la Cour le jour de la Saint Louis avec mon mari & mon fils. En causant avec mon mari, il lui trouva les traits, les manieres, & même le son de voix d'une personne qu'il avoit vue; & il lui demanda s'il avoit une sœur. Mon mari lui dit qu'oui. Je ne puis me rappeler quelle est cette Dame, reprit le Poëte; mais c'est tout vous-même. Vous vous trompez, lui dit mon mari, car ma sœur ne me ressemble nullement, elle est le portrait de mon pere, & moi celui de ma mere. Là-dessus M. Despréaux se mit à rêver; & il se rappella que c'étoit ma fille au moment que Monseigneur venant à passer, vit mon mari & mon fils, & les emmena. M. Despréaux vint nous revoir le Mardi d'après, & nous raconta cela, en nous disant affirmativement que Mademoiselle de l'Ecluse étoit fille de M. de la Riviere, qu'il ne lui étoit pas possible

sible d'en douter ; mais qu'il auroit la sagesse de se taire, & de ne point chercher à pénétrer le mystere de sa séparation d'avec ses pere & mere. Cela nous détermina dans le moment à lui confier l'histoire de ma fille. Et bien nous en prit, car il nous a avoué que ne pouvant comprendre qu'il y eût des raisons pour qu'une Demoiselle aussi aimable que ma fille fût séparée d'avec sa mere, il en avoit conjecturé qu'elle étoit une bâtarde de mon mari, dont Monsieur & Madame de l'Ecluse avoient pris pitié. Mais, reprit M. de l'Ecluse en plaisantant, n'auriez-vous point conjecturé aussi que j'aurois donné ma femme à M. de la Riviere, comme Sara donna Agar à Abraham pour en avoir un enfant ? Non, dit M. Despréaux en plaisantant aussi, je n'ai point eu cette idée-là ; mais que fait-on ? par la suite elle me seroit peut-être venue. J'ai voulu te raconter ceci, ma chere Baronne ; & comme je ne veux pas que Madame de l'Ecluse voie ma Lettre, je te quitte en t'embrassant de toute mon ame, toi & Mademoiselle de Neufpont.



L E T T R E C L I V.

Du 24 Janvier 1709.

IL y a aujourd'hui quinze jours, ma chere amie , que je pris la plume pour t'écrire. Mon mari me dit : Mais es-tu folle ? il faut avoir le diable au corps pour vouloir écrire par le froid qu'il fait. Bon, lui ai-je dit , j'aurai bien du mal , entourée de paravents & auprès d'un bon feu ! Cela dit, je me fais donner tout ce qu'il me faut. Je me mets en devoir de commencer : point d'encre , elle est gelée. On me la fait dégeler. Je trempe ma plume dans le cornet, je la pose sur le papier, je veux tracer des lettres; rien ne marque : j'appuie , je force , je peste , & enfin je m'apperçois que l'encre est gelée dans la plume , & s'y gele de nouveau de moment en moment. Mon mari claque des mains , rit , & se raille de moi , de mes paravents & de mon bon feu. En même temps il me prend la main , & me la trouve de glace. Effectivement j'avois déjà les doigts si gourds, qu'il m'auroit été impossible d'écrire , & il n'y avoit que mon impatience qui m'empêchoit de le sentir. Ainsi sans la rigueur du temps tu ne m'aurois pas prévenue. Mais dis-moi donc , ma chere , as-tu jamais senti un froid pareil ? M. de Saint-Laurent , qui a déjà quelque âge , dit que de sa vie il n'y a eu un semblable hiver. Ce qu'il y a de singulier , c'est

de ce qu'il a pris de cette violence si à coup. Le jour des Rois , mon mari me dit aussi-tôt qu'il fut levé : *Il pleut encore ! oh voilà qu'il est fait , il n'y aura point d'hiver.* Je me leve ; nous allons ensemble à la grand'Messe : le froid nous saisit à l'Eglise ; nous le sentons , & nous n'en voulons rien croire. A la fin plusieurs personnes grelottent , se trouvent mal ; on les emporte , & nous croyons alors à l'évidence. Je ne suis pas étonnée de ce que tu me marque ; car plusieurs personnes sont mortes de froid dans Paris même , où l'air est plus tempéré que dans les campagnes. Je suis bien contente de mon mari & de mon fils ; l'un & l'autre se sont donnés beaucoup de mouvement pour envoyer aux pauvres des soulagemens tant en bois qu'en pain : ils ont même donné des ordres à M. des Fossés , & à quelques-uns de nos gens , pour faire distribuer des pots-au-feux à un nombre de malades qui sont des pauvres honteux. Nos vassaux ont eu part aussi à leur attention ; ils ont écrit à chaque Curé de nos Terres de distribuer aux pauvres habitans , sur leur compte , une somme qu'ils indiquoient plus ou moins forte selon le besoin. Mon fils a un revenu honnête pour ses menus plaisirs ; & de tout temps j'ai eu la satisfaction de lui en voir faire un bon usage.

Ce que tu me marque de ton oncle , ma chere , est bien vague : as-tu peur de me donner trop d'espérance & de plaisir ? Je trouve bien singulier aussi que tu aies montré mes Lettres à Mademoiselle de Neufpont,

des Lettres où elle se voit méprisée de mon fils presque personnellement. Apprends-moi donc dans ta première comment elle a pris la chose ; & puis la maladie de ton oncle , s'il y a à craindre ou à espérer. Quelle fatalité , du caractère dont je suis , d'avoir à désirer la mort de quelqu'un pour être heureuse ! Hélas ! Dieu fait que ce n'est point sa mort que je désire , c'est ta présence.

Le P. de la Chaise , Confesseur du Roi , est mort Dimanche. Il est peu regretté : c'est assez le sort de ceux qui sont en faveur , parce qu'aux yeux de bien du monde ils abusent de leur place. On ne parle de celui-ci dans les compagnies que pour blâmer ses actions , son goût de domination , son penchant à la vengeance , sa haine invétérée contre Port-Royal ; en un mot , tout le mal qu'il a fait ou occasionné , est remis sur le tapis. Fait-on bien ? J'en doute : Dieu l'a jugé , ne troublons point sa cendre , & prions pour le repos de son âme. Il avoit de l'esprit & de la science. Le Roi lui avoit donné sa confiance : heureux l'un & l'autre s'ils n'avoient point abusé l'un de l'autre ! Le P. de la Chaise avoit une grande réputation dans la Société , pour laquelle il étoit d'une grande ressource. Dès qu'un de leurs Pères alloit lui dénoncer quelque ennemi , il avoit le plaisir de lui voir prendre feu tout à coup contre celui qui osoit lui déplaire , n'importe de quelque état qu'il fût. Il dit un jour , parlant du Cardinal de Noailles , qui avoit fait une Ordonnance qui n'étoit pas du goût des

Jésuites : *Je lui ferai boire jusqu'à la lie le vase de la colere de la Société.....* Eh ! ne me voilà-t-il pas comme tout le monde ? J'avois résolu de me taire sur cet homme , & je me laisse dominer par la médifance. J'en reste là sur son compte.

Ce qu'on t'a dit de ce fameux procès , n'est que trop vrai ; mais bien des gens de poids & de mérite pensent que M. Rousseau est accusé faussement. Je le souhaite.

Tu m'en voudras si je ne te dis pas que les Lettres-Patentes du Roi pour la destruction de Port-Royal-des-Champs , sont enregistrées au Parlement dès l'autre mois.

Je t'envoie trois comédies de M. Regnard. *Les Menechmes* & *le Légataire Universel* ont eu un succès surprenant. Quand est-ce donc que je te verrai t'épanouir à nos spectacles ? quand est-ce donc que je t'embrasserai ?

L E T T R E C L V.

Du 26 Février 1709.

LE commencement de ta Lettre , ma chere Baronne , me désespere. Mon Dieu , si le bon homme veut avoir une maladie longue , qu'il vienne à Paris , il y trouvera des ressources pour sa santé. Tu vois que je ne lui souhaite pas la mort ; je ne lui souhaite que de la complaisance pour toi & pour moi. A dire vrai , il y a plus à espérer dans les mains de nos Médecins que dans celles des vôtres.

Parle-lui sur ce ton ; tâche de le convertir , & de lui donner du goût pour la Capitale. D'ailleurs s'il a confiance en des vœux , j'en ferai pour lui , je demanderai au Ciel de lui donner cent années de vie : Et s'il ne se rend pas , adieu mes vœux.

La maniere dont Mademoiselle de Neufpont a appris la disposition de mon fils pour elle me fait rire. Il me semble entendre ma fille qui dit que par ses talens & par sa science , elle veut enlever le cœur de son papa dès la premiere entrevue. Les belles armes dont elles veulent se servir l'une & l'autre contre l'objet de leur tendresse ! Ce qui devroit les rebuter , est précisément ce qui excite leur émulation. Que mon fils sera heureux d'avoir une femme si supérieure en mérite ! Mais il faut que tu connoisse bien à cette aimable fille de la raison , de la sagesse , & de la justesse d'esprit , pour lui avoir parlé déjà de celui qu'on lui destine , & des défauts de cet ingrat. Embrasse-la bien tendrement pour moi cette chère bru , & dis-lui que je donnerois de bon cœur une chopine de mon sang pour la serrer moi-même dans mes bras.

Que la misere est grande ! le cœur saigne à chaque instant à Paris de voir languir les misérables ; & on assure que c'est encore pis à la campagne.

Le bon M. Fontaine est mort à Melun il y a quelques semaines. Il n'aura pas la douleur de voir la destruction de Port-Royal-des-Champs dont on parle toujours très-fort.

L E T T R E C L V I.

Du 30 Avril 1709.

QUELLE année, ma chere amie ! quel douloureux printemps ! On dit que rien n'étoit si triste & si affligeant que de voir labourer les terres de nouveau, & d'y voir semer de l'orge & de l'avoine. Voilà bien le cas de déployer nos richesses.

Ma fille vient de faire sa premiere communion le Samedi 20 de ce mois, avec de grands sentimens de piété. Elle a été à la Paroisse ce jour-là pour la premiere fois. Je craignois que la nouveauté ne lui donnât de la dissipation ; & j'ai eu la satisfaction de la voir si remplie de son objet, qu'elle n'a pas levé les yeux. J'ai assisté & communiqué à la même Messe, que j'ai fait dire exprès pour elle. Voulant voir si je ne m'étois point trompée, je lui demandai après dîner ce qu'elle disoit de la Paroisse. Elle me répondit que n'ayant été à l'Eglise que pour celui qui l'habite, elle ne s'étoit point occupée du vaisseau. Je lui dis que j'étois bien-aise de ce que sa curiosité avoit cédé à son devoir. Et tout de suite je lui demandai si elle ne feroit pas bien-aise d'aller à Vêpres. Ah ! maman, me dit-elle d'un air de desir, auriez-vous la bonté de m'y mener ? Nous en étions convenus, son parrain, sa marraine & moi. Nous lui dîmes donc qu'oui, que

nous allions l'y mener. Ce fut pour elle une joie délicieuse. Il y a si peu de monde dans les Eglises les jours ouvrables , que nous avions pensé qu'il n'y auroit pas grand risque ; & au milieu de Vêpres , trois personnes de notre connoissance entrèrent dans l'Eglise ; nous n'échappâmes à leur vue qu'à la faveur d'un pilier , & en fuyant bien vite. Par bonheur pour ma fille que , y ayant été un quart-d'heure avant que les Vêpres commençassent, nous lui avions fait voir tout ce qu'il y a de remarquable dans une Paroisse.

Depuis la confidence que nous avons faite à M. Despréaux sur ma fille , il vient toutes les semaines dîner à l'hôtel de l'Ecluse un de mes jours. Samedi il nous entretint beaucoup de M. Racine. La veille il avoit été faire une visite à sa veuve, & ils s'étoient entretenus ensemble de cet homme , que sa femme pleure encore , & que ses amis regrettent toujours. Croirois-tu, ma belle Baronne , que Madame Racine n'a jamais lu aucunes de ces belles tragédies qui ont fait la réputation de son mari , & qui l'immortalisent ? C'est que Racine étoit le premier à mépriser ses Pièces profanes ; & il regrettoit de les avoir faites. M. Despréaux dit qu'il lui a souvent entendu déployer toute son éloquence pour inspirer à son fils aîné de l'éloignement pour ces sortes de compositions, & même pour toute Poésie en général , lui disant que la gloire de ce monde n'est digne que de mépris pour des Chré-

tiens qui ne sont nés que pour l'éternité. Il avoit bien raison , ai-je dit à M. Despréaux ; car de quel mérite est la gloire de ce monde pour les habitans de l'autre , qui ne connoissent de gloire que celle de Dieu ? Je pense effectivement , ma chere amie , qu'il n'y a pas de folie plus grande que de courir après la gloire pour un temps où elle n'est plus que le néant. Je finis , car mon carrosse se trouve prêt pour me conduire chez notre amie.

L E T T R E C L V I I.

Du 19 Juin 1709.

MON Dieu , ma chere , que la disette est grande ! & que mon cœur est triste ! J'ai les oreilles rebattues de toutes sortes de miseres. Les uns n'ont pas de pain , les autres sont malades pour en avoir mangé de mauvais , d'autres sont aux désespoir d'être obligés de recevoir des aumônes. C'est à ceux-ci que je m'attache , & je prends toutes les précautions possibles pour ne leur causer aucune honte. Mon mari a été lui-même à nos Terres avec son fils : ils ont été visiter les pauvres Laboureurs , les ont consolés par leur bourse , & ont donné des ordres pour le soulagement de tous les misérables de ces cantons. Nos vassaux sont nos enfans & nos premiers pauvres ; mais dans une misere si générale , nous ne devons pas nous borner à

eux : c'est pour cela que de mon côté je tâche autant qu'il m'est possible de faire du bien à ceux qui se présentent, soit à Paris, soit ailleurs.

J'ai appris avec satisfaction que mon fils a été extrêmement sensible à la situation des pauvres qu'il a visités : il étoit le premier à exciter son pere à les soulager : & de son côté il vuidoit son gousset à chaque fois ; de sorte que mon mari m'a dit avoir été obligé plusieurs fois de lui donner jusqu'à des vingt-cinq louis d'or pour ne le pas chagriner ; les larmes lui rouloient dans les yeux , & son cœur étoit toujours dans l'oppression : si bien que mon mari dit , que s'il se trouve dans la nécessité de faire encore de pareilles visites , il ne le menera plus avec lui. Et moi , qui suis bien-aîsé que mon fils soit témoin de la misere , je ferai tant qu'il l'accompagnera.

Nous avons à Paris l'Abbé Pellegrin , qui est d'une bonne famille de Province , fort bon Poëte , homme d'un vrai mérite & estimable : il est pauvre , a une famille sur les bras , & il ne veut pas être aidé. Je souffre de trouver en lui de l'opposition à recevoir , parce que je voudrois lui donner. Ce n'est que de ses veilles qu'il soutient plusieurs nieces. Pour cela , il a une espece de magasin ouvert de complimens pour toutes sortes de fêtes ; des madrigaux , des épi-grammes , des épithalames : on va chez lui pour en avoir , & il les vend à proportion du nombre & de la mesure des vers. Ah ,

ma chere, il me vient une bonne idée : il faut que je me fasse conduire quelque jour chez lui ; je choisirai de ses vers , & je les lui paierai ce que je voudrai ; car ce pauvre Abbé me fait pitié. C'est un homme de quarante & quelques années , qui n'a que sa verve pour subsister ; & son bon cœur , son ame généreuse , lui font encore partager son petit produit avec ses parens. Quel exemple pour nous ! Oh ! je le verrai , & malgré lui je le soulagerai.

Ma fille a toujours de grandes envies de sortir. M. Despréaux a donné l'idée de la promener à la brune. M. de l'Ecluse paroît disposé à adopter cette idée. En conséquence ma fille le presse , dit que l'heure ne lui fait rien ; & je crois qu'elle parviendra à le gagner. A te dire vrai , je n'en serai pas fâchée , car cette chere enfant me fait pitié & par sa solitude , & par ses desirs de sortir , & par sa proscription inouïe de la part d'un pere qu'elle aime & après lequel elle respire.

L E T T R E C L V I I I .

Du 9 Août 1709.

LA nouvelle n'est que trop vraie , ma che-Baronne , & je ne suis point étonnée qu'on en parle déjà à Lyon ; car il y aura demain un mois que le Cardinal de Noailles a rendu un décret de suppression & d'ex-

tion de la Maison de Port-Royal-des-Champs , & de réunion de tous ses biens à la Communauté de Paris.

M. de Lamoignon est mort avant-hier. C'étoit un homme vraiment illustre par son esprit , par ses talens & par sa probité.

Ma fille à la fin est victorieuse sur son petit papa : tous les jours qu'il fait beau , il la promene dans son carrosse les soirs à la brune. Elle doit sa victoire à M. Despréaux , & elle en est bien reconnoissante. Ce Poëte a composé pour elle un petit Ouvrage qu'il lui a apporté Mardi en venant dîner avec nous. Cet Ouvrage a pour titre: *Conseils d'un vieux ami à sa jeune amie*. Il est petit pour la forme, mais il est bien grand pour la matiere. Il est composé de cent conseils , que ma fille goûte comme si elle avoit trente ans (1). J'en ferai tirer une copie pour Mademoiselle de Neufpont.

(1) Je n'ai pu recouvrer cet Ouvrage que je me serois fait un plaisir de donner au Public.



L E T T R E C L I X .

Du 26 Octobre 1709.

MON Dieu , ma chere , quelle terrible journée pour la France que le 11 Septembre ! on se souviendra long-temps de la bataille de Malplaquet. Dans le Public on ne manque pas d'attribuer tous les malheurs de cette année aux persécutions qu'on intente contre Port-Royal-des-Champs : on dit que le Ciel venge déjà les Religieuses & de tout le mal qu'on leur a fait , & de tout celui qu'on projette de leur faire. Pour moi , je me tais là-dessus ; notre vue est trop bornée pour pénétrer dans les décrets de la Providence.

Ma fille est bien contente de ses sorties. Son parrain la mene tous les jours sur le soir à différentes Eglises ; quelquefois seulement dans des rues de quartiers où il juge n'être pas connu. Nous avons même été tous ensemble à différentes fois passer la journée chez le Comte de l'Ecluse , ancien amant de ma belle-sœur , qui demeure au Fauxbourg Saint-Germain. Enfin elle en a déjà tant vu , qu'elle parle de Paris en fille qui le connoît. Elle n'a pourtant vu encore ni promenade , ni spectacle. Elle est assez rusée pour paroître n'y pas penser , & pour sonder les dispositions de son petit papa avant d'en faire la proposition ; mais je réponds qu'elle en viendra là au printemps.

J'ai été chez l'Abbé Pellegrin deux fois : je lui ai demandé à voir de ses vers sur différens sujets ; j'en ai choisi quelques-uns , & lui ai mis la première fois cinq louis dans la main. Il m'a fixée , a rougi , puis m'a dit : C'est Madame de la Rivière qui m'honore de sa visite plus pour me donner que pour recevoir. Il ne m'a pas refusée cette fois-là ; mais à la seconde , il m'a dit tout en entrant , que tous ses vers étoient à mon service , mais qu'il n'avoit besoin de rien. Et il n'a rien voulu recevoir.

Je t'envoie , ma belle Baronne , les Aventures de Télémaque. Ce que je t'en ai envoyé il y a dix ou douze ans , n'en étoit que des morceaux : ceci est tout l'ouvrage. Il s'en est fait depuis peu plusieurs éditions différentes. On m'assure que celle-ci est la meilleure.

Madame de Château-Renaud , Abbessé de Port-Royal de Paris , a été de haute-lutte le premier de ce mois prendre possession de Port-Royal-des-Champs. On dit qu'elle l'a pris sur le haut ton vis-à-vis de la Prieure ; qu'elle n'a point voulu dîner dans le Couvent ; qu'elle a dîné aux granges avec les Notaires ; que de là elle a été coucher à Saint-Cyr , où le lendemain elle a rendu compte à Madame de Maintenon de son voyage & de son expédition ; que Madame de Maintenon , après avoir écouté son rapport , lui avoit demandé en souriant , si elle avoit senti à Port Royal-des-Champs cette onction qu'on dit s'y faire sentir de tous ceux

qui y abordent ; & que l'Abbesse lui répondit qu'elle n'avoit rien senti de particulier ; que d'ailleurs elle n'étoit point assez bonne pour éprouver ces fortes de mouvemens. Ce pouvoit bien être, ma chere , une vérité plus grande qu'elle ne pensoit. Je me souviens d'avoir entendu parler de cette onction à Madame de Sévigné.

L E T T R E C L X.

Du 20 Janvier 1710.

DANS le transport de ma joie & de mon contentement , je prends la plume , ma chere amie , & je commence par les remerciemens que je dois à ton aimable fille. J'estime plus son présent que tous les trésors du monde. Je m'en suis déjà parée , & je ne puis comparer à rien le plaisir que j'ai de porter de son ouvrage. Mon mari & mon fils étoient en visites lorsque je reçus ton paquet. A leur retour ils s'écrierent tous deux : Ah ! la belle broderie ! & mon fils ajouta : il n'y a pas de dentelle qui soit plus belle. Je lâchai tout de suite : C'est un échantillon de l'adresse de Mademoiselle de Neufpont. Mon mari redoubla d'éloges , & dit qu'à la premiere Lettre qu'il écrira à M. le Baron , il lui fera des complimens sur l'adresse & le goût de sa fille. Pour mon fils il rougit & se tut. Mon mari s'en apperçut , & le badina en lui disant : Qu'est-ce que c'est donc : te voilà tout

soit de voir que les Demoiselles de Province sont adroites & valent bien celles de Paris. Oh ! mon papa , reprit mon fils , je n'ai jamais pensé que les Demoiselles de Province ne pussent avoir de l'adresse , même de la beauté ; je doute seulement qu'elles aient de la grace. Va , va , lui repliqua son pere , je suis sûr du contraire , j'en ai pour garant ta mere. Maman n'est pas de Province , dit mon fils. Non , lui répondit mon mari , mais elle y a été élevée , & dans un Couvent. Cela en resta là. Deux jours après , qui étoit Samedi , j'allai faire visite chez M. le Comte de l'Ecluse , frere du parrain de ma fille. Ils'y trouva un Monsieur qui vint à parler de Lyon , & qui nous dit qu'il y avoit passé six semaines l'automne derniere. Je lui demandai bien vite s'il te connoissoit , s'il t'avoit vue. Oui , ma chere Baronne , oui , il vous a vus , toi , ton mari & ta charmante fille. Il ne vous a point parlé ; mais il vous a admiré , & a été plusieurs fois aux promenades exprès pour vous voir. Je l'ai bien questionné. Que ses réponses m'ont satisfaites ! Que Mademoiselle de Neufpont est bien ! qu'elle est belle ! qu'elle est grande ! qu'elle a de graces ! que ses yeux ont de douceur & de vivacité ! quelle démarche ! quel port ! quel teint de lis & de roses ! Que sa réputation a d'éclat ! qu'elle est glorieuse pour elle ! satisfaisante pour moi ! avantageuse pour mon fils ? Mais quel soufflet pour ses préjugés ! Il n'étoit point présent à cette conversation , & il n'y pouvoit pas être , vu l'endroit. J'en étois fâchée , je l'y souhaitois. Actuellement

tuellement il me semble que je suis plus contente de ce qu'il n'y étoit pas. J'ai toujours dans l'idée que Mademoiselle de Neufpont fera plus d'impression sur son cœur, s'il peut la voir avant d'en avoir entendu parler. Un objet ne peut que perdre d'être vanté d'avance. Ne penfes-tu pas de même ? Que nous serons joyeuses l'une & l'autre quand le moment de les unir sera arrivé ! Ah ! ma chere , hâtes cet instant fortuné. Ma joie & mon impatience redoublent depuis cette conversation. Le 8 de ce mois je me suis trouvée dans une grande compagnie de beaux esprits. J'y ai trouvé une si grande satisfaction , que je me suis dit : Que j'ai de bonheur en comparaison de cette pauvre malheureuse Baronne ! Et tout d'un coup ma joie s'est altérée , & ma satisfaction s'est trouvée médiocre. Voilà ce que produisent les réflexions.

Ton oncle est donc toujours malade ? Que je suis fâchée de ce qu'il souffre si longtemps. Dieu lui donne la patience & à nous aussi.

Je n'ai point voulu t'écrire l'enlèvement de Mesdames de Port-Royal-des-Champs ; ce sont des nouvelles trop tristes. D'ailleurs je vois que vous savez toutes les nouvelles à Lyon ; & ce que tu m'en dis me le confirme.



L E T T R E C L X I.

Du 4 Mars 1720.

QUEL temps , ma chere amie ! le Dieu des armées nous a abandonnés , & il ne revient point. Le Roi est si touché de la situation de ses peuples , qu'il a fait des offres onéreuses pour la paix ; mais il paroît qu'on se prête mal à ses propositions. Ainsi il faudra que la guerre , la triste guerre continue. M. le Duc est mort hier , à quarante-deux ans. Quelle courte carrière ! C'est mourir au milieu de sa vie.

Mon mari fait des projets de voyages pour son fils : il veut lui faire voir la France ; il veut le promener pendant quatre ou cinq mois cet été dans les principales Villes du Royaume. Mais une singularité qui m'étonne , & que tu auras peine à croire , c'est que tous les deux redoutent d'aller à Lyon , & ont décidé de n'y point aller. Lorsqu'ils m'ont parlé de cette décision , je n'ai pas fait semblant de les écouter , j'ai paru distraite ; puis j'ai dit tout d'un coup : Je serai donc veuve tout l'été ? Après quoi j'ai parlé de la manière d'adoucir mon veuvage par de fréquentes Lettres ; & j'ai évité de parler de Lyon. Nous verrons s'ils persisteront dans leur résolution.

M. l'Archevêque de Rheims est mort subitement il y a eu Samedi huit jours. Jamais

mort ne m'a tant frappée que la sienne ; j'avois dîné avec lui la surveillance ; & il se portoit très-bien. Ce que c'est que de nous ! Il est à présumer que si sa mort a été subite , elle n'a pas été imprévue , car c'étoit un homme plein de zèle , de piété , de science & de régularité. En mourant il a laissé sa bibliotheque , qui est très-belle , aux Chanoines de Sainte Genevieve de Paris.

Cette Lettre est courte ; & le paquet sera gros , parce que j'y joins les *Conseils d'un vieux ami à une jeune amie*, que je t'ai promis.

LET TRE CLXII.

Du 12 Mai 1710.

ME voici veuve , ma chere amie ; mon mari & mon fils sont partis ce matin à cinq heures. Mon cœur est encore dans le serrement de leurs adieux. Que nos embrassemens ont été tendres & tristes ! Madame de l'Ecluse a eu l'attention de me venir prendre dès sept heures du matin pour aller passer la journée chez eux. Hélas ! ce ne sera qu'avec eux & ma fille que je trouverai de la consolation des absens. Il est sept heures du soir : j'ai voulu m'en revenir pour t'écrire deux mots. Tu ne verras pas mes chers voyageurs , ils tiennent bon. Je leur ai dit hier : Quoi ! vous n'irez pas à Lyon ? vous n'irez pas visiter la seconde Ville de France.

ce? Vous n'irez pas embrasser mon amie pour moi? Tu n'iras pas, ai-je ajouté à mon mari, voir M. de Neufpont, cet ami que tu estimes & que tu aime tant? L'un & l'autre m'ont répondu un *non* très-ferme. Mais je pénétre la vérité; mon fils craint d'y voir Mademoiselle de Neufpont & de l'aimer; & mon mari craint de la trouver trop aimable, & de contraindre son fils à l'épouser. Ce que c'est que la prévention!

Voilà donc la guerre qui continue? Et n'est-ce pas avec justice? Il faut avoir l'âme bien dénaturée & bien barbare, pour proposer à un grand-père de se charger seul de détrôner son petit-fils. Que Dieu bénisse les armes de notre tendre Monarque, & confonde ses ennemis en maintenant sur le Trône un Prince qui lui est cher (1).

Nous n'allons presque plus à notre petite campagne, parce que ma fille a tant d'exercices actuellement, que tous les jours de la semaine sont des jours de Maîtres. J'avois bien prévu qu'elle en viendrait à proposer les promenades à son parrain, & qu'il se rendrait. Il la promène aux Tuileries, au Palais-Royal, au Luxembourg, enfin partout; mais toujours à la brune. Elle lui demande quelquefois de sortir de jour: il la menace de ne plus sortir du tout, & alors elle se tait. Quelque temps après elle revient

(1) C'étoit Philippe V, Roi d'Espagne, qu'on vouloit obliger de revenir en France.

à la charge ; il lui fait la même menace : il respire encore un peu , & puis c'est à recommencer. Elle espère réussir dans cette entreprise comme dans les autres ; mais je crois qu'elle s'abuse.

Le procès contre M. Rousseau fait grand bruit à Paris : on ne fait pas quand il sera jugé ; mais bien des gens craignent pour ce Poète , parce que son grand mérite lui attire des ennemis puissans & implacables. Pour moi , ma chère , mon cœur fait toujours grand bruit sur ton éloignement , & il redouble à mon veuvage. Quand ta présence lui apportera-t-elle donc le calme ? Ton oncle est pour lui un ennemi bien implacable !

LETTRE CLXIII.

Du 25 Juillet 1710.

A H ! ma chère amie ! la charmante Lettre ! l'heureuse nouvelle ! A la manière dont tu me parles , je vois bien que tu n'as pas besoin de Capucins pour te consoler , mais j'aime ta franchise ; & le ton que tu prends n'a rien que de décent ; car lorsqu'on a rempli toutes les bienséances , & poussé la complaisance à l'excès pour un homme incommode , fâcheux , vilain , ingrat , qui n'étoit oncle que par son mari , & qui depuis bien des années , rendoit la vie ennuyeuse , & retenoit dans la captivité : on peut bien à sa mort rendre des

actions de grâces au Ciel, & joindre avec épanouissement un *Alleluia* à un *Requiescat in pace*. Pour moi, je prie Dieu de bon cœur qu'il prenne pitié de son âme, comme enfin il prend pitié de la nôtre.

A la fin, ma chère, ma belle Baronne, voilà les obstacles levés, vous allez venir établir votre séjour à Paris. Que de joie nous allons ressentir ! que de baisers nous allons nous donner ! que mon fils va être heureux de trouver une amante, une épouse supérieure en beauté, en grâces, en mérite ! Qu'il va être surpris, étonné, enchanté ! Que son bonheur me touche ! Ah ! mon fils, mon cher fils, tu vas être aussi content que ton père. Mais ta mère qui va embrasser son amie, quel sera son plaisir ! Mon cœur, ma chère Baronne, ne peut contenir toute sa joie, je me pâme, je te quitte un moment pour respirer.....

Ecris-moi promptement quand arrivera ce jour heureux, ce moment fortuné. Songe que les beaux jours sont déjà avancés, & qu'un voyage de cent lieues veut être fait dans la belle saison. Tâche d'être à Paris avant le retour de mon mari & de mon fils. Leurs voyages les amusent extrêmement. Ils se portent bien, & m'écrivent à leur arrivée dans chaque Ville ; & ils y restent jusqu'à ce qu'ils y aient reçu ma réponse. Par ce moyen nous savons réciproquement de nos nouvelles ; & nous nous sauvons une inquiétude, qui, sans cette précaution, ne pourroit être évitable. Ce sont toutes ces Lettres que je re-

çois , & auxquelles je ne puis m'empêcher de répondre , qui ont retardé ma réponse à ta premiere Lettre. Hâte-toi donc , ma chere amie , de venir rompre notre doux commerce pour un plus doux encore. Le papier est une jolie chose pour recueillir & transmettre nos pensées , mais il n'est toujours qu'une ressource. Adieu , ma belle , ma charmante amie , embrasse pour moi vingt fois mon aimable bru , en attendant que je le fasse moi-même un million de fois : Adieu à toutes deux jusqu'au revoir.

L E T T R E C L X I V.

Du 16 Août 1710.

QUE ce que tu me dis , ma chere amie , est cruel à mon cœur ! Deux ans ! quoi ! il faudra deux ans pour régler votre succession ? Grands Dieux ! faudra-t-il donc toujours desirer & ne jamais posséder ? Mes larmes coulent ; mais je ne te fais aucun reproche , car tu exprime si bien ton chagrin de ce retard , qu'il faudroit être barbare & injuste de l'augmenter.

J'ai marqué à mon mari la mort de ton oncle ; & dans une de ses Lettres , il me dit qu'il a écrit à ce sujet à M. de Neufpont. Il me dit aussi qu'il rencontre souvent de la misere qu'il soulage autant qu'il lui est possible.

Madame de Château-Renaud , Abbessé

de Port-Royal de Paris , est morte hier subitement. On n'a pas manqué de dire *que c'étoit une punition de Dieu qui lui a redemandé son ame avant la fin révolue de l'année de l'enlèvement des Religieuses de Port-Royal-des-Champs , & de son intrusion dans tous les biens de leur Maison ; que lui servent-ils ces biens a présent , disoient-ils ?* J'ai répliqué à quelques-uns de ces raisonneurs : Et M. le Tourneux , & l'Archevêque de Rheims , & bien d'autres qui sont morts de même , étoit-ce aussi des punitions ? Ils sont demeurés fots : Etes-vous sûrs , ai-je ajouté , que la mort subite soit si redoutable ? & vous imaginez-vous que de mourir dans les douleurs d'une fièvre brûlante , & dans le saisissement des horreurs de la mort , soit préférable ? Mais , m'a-t-on répondu , nous regardons comme une faveur d'avoir le temps de penser à Dieu , de nous disposer à paroître devant lui , & de recevoir les Sacremens de son Eglise. Vivons bien , ai-je repris , & mourons de la manière qu'il plaira à Dieu : vous & moi nous sommes peut-être destinés à mourir en un instant ; serions-nous bien-aisés qu'on regardât notre mort comme une punition ? Ils se sont tus alors.

Voilà , ma chere amie , comme tout le monde se mêle de raisonner à sa guise sur les événemens , comme si les hommes avoient la vue assez longue pour lire dans les décrets de Dieu ; & voilà aussi ce qui fait que je n'aime point la plupart des gens à parti , parce qu'ils ne sont point judicieux.

L E T T R E C L X V.

Du 23 Octobre 1710.

QUENous nous aimerons , ma chere amie ; quand nous nous reverrons ! Mon mari & mon fils sont de retour après quatre mois & demi d'absence. Leur attention à me donner de leurs nouvelles m'a délivrée de toute inquiétude ; mais que mon cœur souffroit de leur éloignement ! Ils ne m'ont point prévenue de leur arrivée. Samedi j'allai voir ma fille. J'avois besoin tous les jours de la vue de cette chere enfant pour me dédommager de celle de son pere & de son frere. En rentrant , sur les cinq heures du soir , je fus toute étonnée de voir deux hommes accourir à moi , & ouvrir la portiere de mon carrosse. Je me jetai dans les bras de mon mari , & j'y perdis connoissance. Ses caresses & celles de mon fils me rappellerent bientôt. Je montai à nos appartemens en les tenant par chacun un bras. Nous ne pouvions plus nous quitter alors , nos corps se ferroient , & il sembloit que nos ames étoient confondues ensemble. Que quelques mois d'absence donnent de vivacité à la tendresse ! Qu'il est doux après ce temps de se revoir , de s'embrasser , & de se livrer à ses transports ! Quels seront donc nos plaisirs , ma belle Baronne , quand nous nous reverrons ! quelle sera notre joie après tant d'années de séparation ! En voilà déjà

vingt-quatre de passées ; & il doit s'en passer deux encore. Ah ! ma chere , elles seront pour moi un siecle par la violence de mes desirs. Accourcis-les , je te prie , hâte le moment de nous embrasser ; c'est le seul point qui marque à ma félicité.

Le soir en soupant j'ai parlé beaucoup de toi : j'ai dit tristement que M. de Neufpont vouloit vendre tout le bien que vous aviez dans le Lyonois avant de venir à Paris , & qu'il se passeroit peut-être encore deux ans sans que j'aie le plaisir de t'embrasser. Les bourreaux ! ils se sont regardés , & ont souri. Je n'ai pas fait semblant de les voir : *mais , ne leur en déplaise , j'aurai mon tour.* Tu te souviens de ces paroles d'un Noël que nous chantions au Couvent ? Oh ! oui , j'aurai mon tour , je rirai quand je les verrai tous deux surpris & enchantés de Mademoiselle de Neufpont : il me semble les voir déjà ; & à l'étonnement de mon fils , mon imagination y joint un air sot , qui ne pourra pas manquer alors s'il réfléchit sur ses préjugés.

Ma fille est bien contente de son été : son parrain & sa marraine l'ont promenée presque tous les jours , principalement au Cours & aux Tuileries ; mais toujours que les soirs à la brune.

C'est ici comme à Lyon ; on ne parle que de la démolition du Monastere de Port-Royal-des-Champs , qui ne tardera pas à se faire.

Ce qu'on t'a dit de Regnard peut être vrai ; cependant on ne peut assurer précisé-

ment ce qui l'a fait mourir : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est mort très-promptement ; qu'il étoit naturellement gai , & que depuis quelque temps il étoit extrêmement triste.

L E T T R E C L X V I.

Du 10 Janvier 1711.

JE n'ai pas eu le courage , ma chere Baronne , de répondre à ta précédente Lettre. Qu'elle m'a été d'une foible consolation ! Vingt mois d'attente sont terribles pour mon cœur. Qu'on est à plaindre d'être toujours tourmentée par des desirs vains !

Tout ce que tu me dis de Mademoiselle de Neufpont dans ta dernière , ne fait qu'augmenter mon impatience de la voir. Tais-toi à présent , je ne veux plus en entendre parler , je ne veux plus que l'embrasser. Pour ma fille , sa situation me fait pitié : elle a des desirs si vifs de voir son papa , qu'elle ne parle pas de lui sans verser des torrens de larmes : elle dit qu'elle l'aime tant , qu'il est impossible qu'il ne l'aime pas , & que c'est la confiance qu'elle a d'être aimée de lui qui augmente son desir. Nos représentations deviennent inutiles : Je conçois toutes vos raisons , nous dit-elle , je les approuve ; mais mon cœur les déteste. Nous ne voulons point la rebuter ; au contraire , nous la caressons , nous la consolons , nous la plaignons. Hélas ! la pauvre enfant , elle est bien à plaindre : à treize ans

& demi n'avoir pas encore vu son pere , l'aimer , & n'avoir aucune part à son amitié , pas même à son souvenir : oh ! cela est cruel. Il ne parle non plus d'elle que si elle n'existoit pas. Elle se chagrine donc ; & ne jugeant pas à propos de nous rendre à ses desirs , nous nous chagrinons avec elle.

Je te prie, témoigne bien à Mademoiselle de Neufpont , la tendre amitié que je ressens pour elle , & le violent desir que j'ai de la serrer dans mes bras.

On poursuit en justice M. Rousseau à toute outrance. Il a des amis puissans qui emploient tout leur crédit en sa faveur ; mais malheureusement il a des ennemis vindicatifs qui ne paroissent pas trop disposés à suivre les préceptes de l'Evangile envers celui qui les a offensés. Qu'auront-ils à dire à Dieu quand ils les traitera comme ils auront traité leur frere.

La démolition de Port-Royal-des-Champs se fait actuellement. Je n'ai pas la force de m'entretenir de tous les discours qu'on tient à ce sujet , parce que je ne les approuve qu'à demi : il me semble qu'on feroit mieux de se taire , car souvent trop de zele nuit à la charité.



L E T T R E C L X V I I .

Du 24 Mars 1722.

JE ne fouhaitois rien tant , ma chere Baronne , que de pouvoir un jour te faire connoître M. Despréaux. Flatteuse espérance ! vains desirs ! tout est évanoui ; ce Prince des Poètes , l'honneur de son siecle & de la France , est mort Mercredi , & vient d'être inhumé à la Sainte-Chapelle dans le tombeau de sa famille. Il est regretté de tous les Savans & de tous les honnêtes gens , parce que lui-même étoit aussi honnête homme qu'il étoit grand. Chacun s'accorde à dire du bien de lui : *C'étoit* , dit-on , *le Poète de la raison , & en même temps le plus correct : il ne le cède ni à Horace ni à Juvenal.* Le Roi l'aimoit , l'estimoit , & étoit pénétré , enchanté & flatté de son rare mérite ; & il applaudissoit volontiers à sa liberté & à sa franchise. Un jour M. Despréaux critiquoit des vers : quelqu'un lui dit que le Roi les trouvoit bons : Ils ne valent rien , insista M. Despréaux , je m'y connois mieux que le Roi. Un courtisan l'alla rapporter au Roi ; & le Roi dit tout de suite : *Il a raison , il s'y connoit mieux que moi.* Ce trait fait tout à la fois l'éloge du Poète & du Monarque. M. Despréaux étoit d'une humeur sévère , & cependant personne n'étoit plus compatissant que lui , & meilleur ami. Rien n'étoit si satisfaisant que sa conversa-

tion ; elle n'avoit rien de mielleux , mais elle avoit ce qui plaît davantage & qui n'ennuie jamais , de la vigueur , de la noblesse , de la majesté , de l'aifance , de la franchise. Il est très-regretté de ses amis , & du Roi en particulier.

Le Comte de l'Ecluse , frere du mari de notre amie , celui-là même qui a pensé épouser ma belle-sœur , vient de perdre sa femme. Ainsi les voilà veufs tous deux. Quoiqu'ils aient de l'âge l'un & l'autre , je ne désespere pas de les voir s'unir un jour : du moins je me sens disposée à en faire la proposition au Comte , dans l'idée , l'assurance même , que je ferai plaisir à Madame de la Tour ; car , ma chere Baronne , elle l'aime toujours ; il n'ya pas deux mois qu'elle parloit de lui avec passion. Comment se peut-il faire qu'à son âge de plus de cinquante-huit ans , on soit encore susceptible d'amour ?

Depuis ma dernière Lettre , on a donné au Théâtre François une tragédie de M. de Crébillon. Cette piece met le sceau à sa réputation. Je ne l'ai pas vu représenter une seule fois que je n'aie pensé à toi , & que je ne s'aie plaint de n'être pas présente.



L E T T R E C L X V I I I .

Du 28 Mars 1711.

AH ! ma belle Baronne, nous sommes perdus ; dans peu mon mari , peut-être , verra sa fille. Monseigneur le Dauphin s'est avisé il y a quelques jours de lui demander de ses nouvelles : Mais , lui dit-il , vous devez la connoître à présent ; est-elle grande ? est-elle belle ? à qui ressemble-t-elle ? Mon mari s'est trouvé fort embarrassé pour lui répondre. Il ne fait toujours ni l'âge , ni la grandeur , ni la figure de cette chere proscrire ; il la croit même si peu jolie , qu'il a dit à Monseigneur pour toute réponse , qu'elle n'étoit pas si bien que moi , & que c'étoit à lui qu'elle ressembloit. Monseigneur a eu la bonté de lui dire : *M. le Comte, si elle vous ressemble tout à fait, elle ne peut être que bien ; mais j'en veux juger par mes yeux.* Cette parole est un ordre bien formel. Aussi mon mari a-t-il répondu tout de suite qu'il seroit satisfait. En arrivant de Meudon , mon mari m'a raconté cela , & m'a dit qu'il vouloit absolument voir sa fille , & la mener au Prince ; en me demandant de l'accompagner , & cela tout au plutôt. J'ai commencé par répondre à mon mari que cela étoit indispensable ; mais j'ai ajouté , qu'il me falloit quelque temps pour la faire habiller , & la mettre en état d'être présentée ; & dès le lendemain mon

mari est retourné à Meudon demander quinze jours de délai, qu'il a obtenus. Je lui avois donné une Lettre pour Monseigneur, dans laquelle je lui fais mes remerciemens, en pensant beaucoup sur ma reconnoissance de l'intérêt, si glorieux pour moi, qu'il vouloit bien prendre à tout ce qui m'est cher. Monseigneur m'a fait réponse de sa propre main, en m'accordant le temps que je lui demande, & en me priant bien fort de ne pas passer ce terme. Mon mari lui a ajouté, que je me faisois une grande fête de lui présenter moi-même ma fille. Il en a menti, car c'est un moment que je redoute.

Si je demande ce temps, ma chere Baronne, ce n'est pas qu'il me soit nécessaire, mais c'est que je tâcherai de tromper mon mari dans l'intervalle. Le joli pied de nez que je lui ferai si je réussis ! Voici l'idée qui m'est venue tout d'un coup, & que je compte exécuter. Quelques jours avant l'expiration du temps, j'irai avec Monsieur & Madame de l'Ecluse à Meudon ; & avec eux je présenterai ma fille à Monseigneur, en lui disant qu'ils sont ses parrain & marraine, & qu'une petite indisposition de mon mari l'empêche de nous accompagner. Ce ne sera pas un mensonge ; car, hélas ! le cœur ulcéré de mon mari pour cette chere enfant, n'est-il pas une véritable indisposition ? Tu vois donc, ma chere, que mon mari pourra bien ne pas voir sa fille avant le temps marqué. J'avois bien besoin d'avoir cette corde à mon arc quand j'ai été rendre compte de

la chose à Monsieur & à Madame de l'Ecluse : à peine leur avois-je lâché cette parole , *que Monseigneur demandoit à voir ma fille* , & *que mon mari vouloit la lui présenter* , qu'ils firent un cri , & fondirent en larmes. Je me hâtai de leur déclarer mon projet ; ce qui les apaisa un peu. Mais malgré cela ils craignent encore ; ils disent que Monseigneur fera à M. de la Riviere le portrait & l'éloge de sa fille , qu'il en sera enchanté , & puis qu'il voudra la voir , & la ravoïr. Que vous importe , leur dis-je , qu'il la demande , pourvu qu'il ne l'obtienne pas ? Enfin pour les consoler & les calmer , il m'a fallu leur renouvellement mes sermens , *que ma fille ne les quittera point , quelque chose qui arrive , avant son mariage ou celui de son frere*. Malgré cette promesse , ils sont d'une tristesse à faire pitié. Ils m'ont impatientée l'autre jour : ils se réjouissoient & se félicitoient , ma chere Baronne , du retard de votre séjour à Paris , en disant que puisque Mademoiselle de Neufpont est si belle & si parfaite , mon fils ne manqueroit pas de l'aimer & de l'épouser ; & qu'ainsi ils faisoient des vœux pour ce retard. J'ai souri de leur attachement pour ma fille , & pesté tout bas contre leurs vœux , n'osant leur en faire des reproches. Je me ferai un plaisir de te détailler ce qui se sera passé dans cette visite importune & forcée qu'il nous faudra faire.

Le Monastere de Port-Royal-des-Champs est enfin détruit de fond en comble : ainsi

que du Temple de Salomon, *il n'en est pas demeuré pierre sur pierre*. Mais je ne crois pas que pour cela il tombe jamais dans l'oubli : il a été sanctifié par trop de saintes ames ; il a été illustré par trop d'hommes célèbres ; il est sorti de ce sacré désert trop de grandes choses, d'actions mémorables, d'écrits sublimes, pour ne pas vivre dans la postérité la plus reculée ; son nom fera toujours en vénération à quiconque aura le sens droit & juste. D'ailleurs toutes ces calomnies, tous ces mystères d'iniquité, qui servent aujourd'hui à sa destruction, se dévoileront quelque jour..... Adieu ; je me tais, de peur d'en trop dire comme bien d'autres,

L E T T R E C L X I X.

Du 18 Avril 1711.

QUEL événement, ma chere Baronne, que la mort de Monseigneur le Dauphin ! J'en suis pénétrée de douleur. Quelle perte pour la France, pour moi, pour ma famille ! Que de vertus sont descendues avec lui dans le tombeau ! Sa mort m'a dispensée d'une chose que je redoutois ; mais hélas ! que ne suis-je dans le cas de montrer ma fille à son pere, & de l'ôter des mains de personnes à qui je sacrifierois tout pour leur éviter ce chagrin ! J'ai vu avec peine cette triste mort sécher les pleurs de Monsieur & Madame

de l'Ecluse , qui , à mesure que le moment de présenter ma fille à Monseigneur approchoit , étoient dans un trouble extrême. Ma fille mêmes'est réjouie de l'événement, malgré le desir qu'elle a de voir son pere, tant elle étoit sensible à la peine de son petit papa & de sa petite maman. Il m'auroit été facile de les calmer ; ils ne me demandôient qu'une chose pour cela , qui étoit de raconter à Monseigneur l'histoire de ma fille , afin qu'il ne dît rien à mon mari. Mais je les ai refusés avec persévérance , parce que je ne voulois point donner un travers à mon mari dans l'esprit d'un Prince qui l'aimoit & l'estimoit. Nous apprîmes la maladie de Monseigneur la veille du jour que nous avions pris pour nous rendre à ses ordres. Fatale petite vérole ! Nous enlever un Prince , l'espérance & l'idole de la France ! Hélas ! il n'avoit pas encore cinquante ans ; & il méritoit de vivre un siècle. Sa douceur , sa bonté , sa valeur , son courage , sa libéralité , & mille autres vertus , le faisoient aimer & admirer : aujourd'hui elles le font regretter. Il ne montera pas sur le Trône de ses peres ; mais il régnera à jamais dans le cœur des François.

Mon mari doit envoyer différentes choses à M. de Neufpont. Tu trouveras dans le même paquet plusieurs Ouvrages de l'Abbé Pellegrin ; entr'autres des Cantiques , qui à mon gré sont charmans. Il les a faits pour Saint-Cyr , par reconnoissance pour Madame de Maintenon qui le protege.

Je félicite Mademoiselle de Neufpont du

goût qu'elle trouve aux Conseils que ce pauvre M. Despréaux avoit composés pour ma fille ; cela lui fait honneur. N'est-il pas vrai , ma chere , que cet homme mérite les regrets de toute la France Littéraire ? Je n'aime point le savoir de la peine ; mais je savoure celle que tu as de ne l'avoir pas connu.

L E T T R E C L X X .

Du 24 Mai 1711.

IL est décidé plus que jamais , ma chere Baronne , que ma fille ne sortira de chez son parrain & sa marraine que le chapeau sur la tête. Elle est demandée en mariage & promise pour l'année prochaine au Comte de Livon , fils unique du Baron de la Ville. Ce Baron de la Ville est un Prince Catholique Anglois , qui , en 1686 , prévoyant l'orage qui se formoit sur le Royaume , déterminâ sa femme à quitter l'Angleterre. Cette Dame n'eut pas de peine à se rendre , parce qu'elle avoit perdu tous ses proches. Le mari avoit trente-six ans , la femme trente. Ils avoient eu plusieurs enfans , mais tous étoient morts. Le Prince avoit une sœur de seize ans , dont il étoit maître absolu par le testament de ses pere & mere. Voyant sa femme disposée à le suivre gaiement , il parla de son projet à sa sœur , qui se réjouit beaucoup de venir en France. Les Angloises aiment à voyager , & se transplantent aisément. Alors le Prince

vendit tous ses biens & ceux de sa femme , ensuite ceux de sa sœur. Ils obtinrent des passe-ports : puis ils partirent pour la France avec des lingots d'or , & tout leur monde. En arrivant dans le Royaume , ils prirent des voitures douces , & ne précipiterent point leur marche , de peur de se fatiguer. Ils se firent conduire droit à Versailles , où le Roi habitoit déjà. Ils demanderent audience à sa Majesté , & ils l'obtinrent. Le Prince parla seul , & commença par dire au Roi qui ils étoient : ensuite il lui exposa le desir qu'ils avoient de rester inconnus , & le pria de changer lui-même son nom. Le Roi dit aussitôt : *Le Baron de la Ville*. Sire , dit le Prince avec reconnoissance , c'est un nom qui me sera précieux jusqu'à la mort. Puis il demanda au Roi quel nom porteroit sa sœur. Pour *Mademoiselle* , dit le Roi , nous lui donnerons un mari qui lui changera son nom ; & en attendant , nommez-la de son nom de baptême. Cela se fit. En même temps le Baron pria Sa Majesté de les prendre sous sa protection. Le Roi donna ordre aussitôt pour qu'on reçût dans le Château de Saint-Germain , le Baron , la Baronne , la sœur , & tous leurs équipages. Il y avoit à peine trois jours qu'ils y étoient , qu'on leur indiqua un grand & bel hôtel à Paris au Fauxbourg Saint-Germain , qui étoit à vendre. M. de la Ville alla le voir sur le champ , & l'acheta. Il fut trouver le Roi aussitôt , lui dit qu'il venoit d'acheter un hôtel à Paris , & lui fit ses remerciemens tout de suite , en lui disant

que cet hôtel étoit en très-bon état, & qu'il l'alloit habiter sous deux jours. Quand le Baron fut à Paris, il ne s'occupa plus qu'à acheter tout le bien qui se présentoit & qui lui convenoit. Cette première année, il en acheta pour six millions : l'année d'après pour huit. Madame de la Ville devint grosse quelques mois après leur arrivée. Dès que sa grossesse fut certaine, son mari alla en faire part au Roi, en lui demandant la grace de nommer son enfant au baptême. Le Roi le lui promit ; & pour le nommer lui-même, il lui dit : *Faites ondoyer l'enfant dès qu'il sera né ; & quand il aura trois ou quatre ans, je me choisirai une commere, vous l'amenez, & on lui administrera les cérémonies du Baptême.* Pendant que Madame de la Ville étoit grosse, son mari acheta la Terre du Livon, qui a titre de Comté. Cette Terre n'est pas considérable ; mais on dit que c'est un séjour enchanté que le Château & ses environs : ses eaux & ses cascades seules remplissent d'admiration. Il fut dit alors que l'enfant qui naîtroit porteroit le nom *du Livon*. Au Carnaval de 1687, M. de la Ville maria sa sœur au Vicomte de Beaux-Prez, qui trois ans après son mariage fut se fixer à son château de Beaux-Prez, à la prière de sa femme, qui ne pouvoit goûter ni Paris, ni la Cour, parce qu'elle parloit fort mal le François. Le 4 Août de la même année, deux jours avant la naissance de mon fils, Madame de la Ville accoucha d'un fils, qui fut ondoyé aussi-tôt, & qu'on nomma *Comte du Livon*. Et voilà

aujourd'hui le mari que la Providence présente à ma fille. C'est le seul enfant que Monsieur & Madame de la Ville aient eu en France. Quand le Comte du Livon eut trois ans, le Roi se le fit amener à Saint-Germain; & il le nomma avec la Reine d'Angleterre, qui étoit alors établie en France. Ce fut le Curé de Saint Sulpice qui fit les cérémonies. Ainsi, ma chere, tu pense bien que ce sont là des parrain & marraine qui ne feront pas de notre noce.

M. de la Ville a toujours été bon courtisan; & quoiqu'il n'eût pas le défaut nécessaire à la Cour, la dissimulation, il s'y est toujours fait aimer & estimer par son integre probité. Plusieurs fois mon mari m'a dit : *Le Baron de la Ville & moi, nous sommes peut-être de tous les Courtisans les plus estimables.* La raison n'en est pas difficile à deviner : c'est que le Baron & mon mari ne font pas leur cour par intérêt, ils ne demandent & ne souhaitent rien. Depuis plusieurs années que mon mari va plus souvent en Cour à cause de son fils, ils se rencontrent très-souvent avec le Baron de la Ville & le Comte du Livon; & toutes les fois que mon mari est de retour, il ne manque pas de me faire leur éloge. Il me dit une fois que si je voulois lier avec Madame de la Ville, je lui ferois un grand plaisir, parce qu'il lieroit avec le mari & le fils. Je me refusai, en lui disant que je ne voulois faire aucune nouvelle liaison. Je ne lui dis pas que c'étoit parce que je ne voulois pas être

gênée dans mes jours d'aller voir ma fille. Par ce récit, ma belle Baronne, tu dois bien penser avec quel empressement j'ai accepté le Comte du Livon pour mon gendre futur, assurée que je suis de donner à mon mari un gendre de son goût. Ses richesses sont immenses ; mais son mérite est supérieur encore à sa fortune. Il faut pourtant que ma fille, malgré l'indifférence de son pere, soit née sous une heureuse étoile. C'est son parrain qui lui procure ce parti ; & je veux te raconter cela en détail, comme je viens de faire de tout ce que le Baron nous a raconté le jour qu'il a demandé pour son fils ma fille en mariage.

M. de l'Ecluse eut à aller au commencement de ce mois chez M. de la Ville, & y fut un matin. La figure du Comte, qu'il connoissoit peu, le frappa. Pendant qu'ils raisonnoient affaires, un Monsieur arriva, qui après avoir salué le pere, fit un compliment au fils sur un éloge que le Roi avoit fait de lui. M. du Livon y répondit avec esprit & avec grace. Pendant ce temps-là, M. de l'Ecluse se disoit à lui-même, qu'il faudroit un mari comme celui-là à sa filleule ; & en même temps il projettoit de faire tout son possible pour le lui procurer. Comme ils avoient à raisonner affaires, M. de la Ville l'invita à passer dans son cabinet, & il laissa son fils avec le Monsieur qui étoit survenu. Dès qu'ils furent seuls, M. de l'Ecluse saisit l'occasion, de peur que quelqu'un ne vînt les troubler. Il commença par demander au
Baron

Baron l'âge de son fils. Le Baron lui répondit qu'il avoit près de vingt-quatre ans. Songez-vous à le marier, reprit M. de l'Ecluse ? Pas encore, dit le Baron ; auriez-vous un bon sujet à lui donner ? Tu pense bien, ma belle Baronne, qu'un *oui* partit tout de suite, & que l'éloge de ma fille fut fait de maniere à n'y pouvoir rien ajouter. M. de la Ville savoit que M. de l'Ecluse est sans enfans : c'est pourquoi il lui demanda à qui appartenoit cette Demoiselle. Dès que M. de l'Ecluse eut dit que c'étoit ma fille, le Baron se jeta à son cou, & le ferra, en disant : Quoi ! c'est la fille de Madame de la Riviere ? de cette femme adorable ! ah ! si la fille ressemble à la mere, le portrait que vous venez de m'en faire n'est pas flatté. M. de l'Ecluse l'assura que s'il y avoit de la différence, elle étoit à l'avantage de ma fille. Oh ! reprit M. de la Ville, je n'examine rien, c'est Mademoiselle de la Riviere, cela me suffit ; mon fils vous sera bien redevable de lui procurer un sujet pareil. Ensuite il fut question de lui faire l'histoire de ma fille. Cela les mena loin ; de sorte que M. de l'Ecluse fut invité à dîner. Il renvoya son carrosse, & fit dire de ne le point attendre. J'étois justement chez lui ce jour-là : nous nous mîmes à table sans chapeau, mon amie, moi, & ma fille.

Chez M. de la Ville au dessert, il fut question de ma fille vis-à-vis de la Baronne & son fils, qui en entendant parler, pétillait de la voir. Il fut donc conclu entr'eux

qu'ils alloient quitter le dessert pour venir nous surprendre , & prendre le café avec nous.

Ils arriverent. Nous ne fîmes point retirer ma fille en les appercevant dans la cour , comme il arrive d'ordinaire lorsque nous apercevons des étrangers ; mais nous nous regardâmes mon amie & moi , en nous disant : *Est-ce imprudence ? est-ce résolution de la part du Marquis ?* La physionomie du jeune homme me plaisoit , & me faisoit pressentir quelque chose d'heureux. On entra , & tous les yeux se fixerent sur ma fille. Je n'eus pas de peine alors à deviner quel étoit l'objet de leur visite. Il ne fut pas question d'elle en sa présence. Nous prîmes ensemble le café ; après quoi son parrain l'emmena dans le jardin.

Alors , sans autre cérémonie , Monsieur & Madame de la Ville me la demanderent pour leur fils ; & M. du Livon se joignit tout de suite à ses pere & mere , en m'exposant avec grace tout l'amour qu'elle lui avoit déjà inspiré. Je ne balançai point à répondre favorablement à leur demande ; mais je fis de vives représentations sur la jeunesse & la délicatesse de ma fille. Nous raisonnâmes de tout fort tranquillement ; & enfin nous convinmes du jour du mariage , que j'ai fixé au 8 d'Août de l'année prochaine. Ma fille aura ses quinze ans accomplis. Quoiqu'elle soit déjà en état de marier , je veux encore attendre ce temps , afin qu'elle soit plus formée. Elle est presque aussi grande que moi ;

mais elle est si délicate, que ce seroit imprudence de l'exposer à devenir mere si-tôt. Quinze mois d'attente paroissent énormes à M. du Livon : cependant je suis décidée à n'en pas rabattre.

Il y a encore une chose qui le mécontente ; c'est qu'il voudroit tous les jours aller faire sa cour à ma fille , & je le lui ai défendu expressément ; je ne le lui permets qu'une fois la semaine , & il trouve cela bien rude. Il l'aime éperduement ; & c'est afin que cet amour ne se ralentisse point , que je le retiens dans des bornes Tu devine bien , ma chere Baronne , que son jour est un des miens ! La Baronne en est aussi , & son mari toutes les fois qu'il le peut. Nous nous y rendons tous le matin dès neuf heures. M. du Livon sait très-bien jouer du violon , M. de l'Ecluse aussi ; ma fille touche très-bien le clavecin , ainsi que mon amie & moi ; de sorte que mêlant nos voix avec les instrumens , nous formons des especes de petits concerts. Je m'aperçois déjà sur ma fille combien les sociétés sont utiles pour former la jeunesse ; elle est toute autre depuis trois semaines ; sa voix se forme de jour en jour ; elle a le plus joli gosier du monde , c'est un jeune rossignol qu'on entend : mais si elle a la voix douce , gracieuse & flexible , elle l'a peu volumineuse.

Sans doute , ma chere amie , qu'en lisant cette Lettre , tu fais des réflexions sur le temps de la fixation de votre séjour à Paris ? J'y ai pensé , moi ; j'ai voulu que le mariage

de ma fille concourût avec ce temps ; car *n* n'y aura plus à reculer, il faudra que vous foyez de la noce ; il faudra que mon fils y voie celle que je lui fouhaite & que je lui destine malgré lui ; il faudra que cette amante qu'il dédaigne lui vienne appliquer un bon soufflet, non sur ses joues, mais sur ses préventions ; il faudra enfin que je te voie, que je t'embrasse, que je me pâme de joie sur ton sein.

Mon ame s'est dilatée en t'écrivant cette Lettre, il me sembloit que tu étois à côté de moi, & que je parlois à ton oreille. J'aime à être dans cette illusion, & je remarque que quand j'y suis, mes Lettres sont plus longues & plutôt écrites, parce qu'alors je ne songe qu'à dire, & non à bien dire les choses ; & c'est ainsi qu'on prouve sa confiance à une amie.

Le Comte de l'Ecluse, frere du Marquis, vient de prévenir mes intentions ; il m'a parlé hier de Madame de la Tour en homme amoureux ; il dit qu'elle a été sa premiere inclination, & qu'il n'a jamais pensé à elle sans émotion ; & il m'a demandé si je ne voudrois pas bien m'employer auprès d'elle en sa faveur. Je lui ai dit qu'oui, à condition qu'il attendra le mariage de ma fille, qui doit rester inconnue jusqu'à ce temps. Il y consent. Il ne fait pas les dispositions de ma belle-sœur pour lui ; par conséquent il croit avoir besoin de moi, & il en est plus disposé à attendre. Il me fera toujours facile de cacher la mort de sa femme à Madame de la Tour,

car qui est-ce qui lui en parleroit ? Cette Dame est morte en Province à plus de soixante lieues de Paris ; de sorte qu'il en est d'elle comme de tous les morts, il ne semble déjà plus qu'elle ait existé.

J'ai fait une gageure il y a quelque semaines, que j'ai gagnée. Un jeune Président à Mortier fréquente la maison d'un Président de la Chambre des Comptes de notre voisinage. Il y a dans cette maison deux Demoiselles riches, jeunes & jolies, dont l'une est la fille, & l'autre la niece du Président : celle-ci n'a plus ni pere ni mere ; elle est en pension chez son oncle ; & les deux cousines s'aiment à la folie. Le Président à Mortier n'a demandé d'entrée dans cette maison qu'en annonçant un desir d'en devenir le gendre ou le neveu. Comme il est aimable, on desire son alliance, n'importe pour laquelle des Demoiselles, parce qu'on en a un autre dont on est sûr pour celle qui restera ; & cet autre vaut le jeune Président : on souhaitoit seulement que le Président se déclarât. Mais depuis deux mois qu'il voyoit les Demoiselles, on ne pouvoit deviner laquelle avoit son cœur, tant il mettoit d'égalité dans ses manieres vis-à-vis de chacune. La Présidente me parla un jour de son embarras. Je lui dis que je l'en tirerois bien si elle vouloit. Oh ! Madame, me dit-elle, vous perdriez vos peines, il est impénétrable. Je persistai à lui dire que j'avois un secret immanquable pour le deviner ; & j'en fis la gageure. Deux jours après je me rendis chez elle, où le jeune Président

avoit dîné. Je proposai au jeune homme de jouer avec moi un piquet. Après avoir joué trois parties, je dis aux deux cousines : Allez, Mesdemoiselles, à votre tour ; voyons laquelle de vous deux est plus adroite ou plus heureuse ; nous verrons vos jeux & vos opérations en silence. Elles semirent à jouer. Jedis alors à la Présidente à l'oreille : Examinez votre jeune homme, & vous verrez tomber le voile qui enveloppe son cœur. Cela ne manqua pas : lorsque la niece avoit beau jeu, la joie brilloit dans ses yeux ; lorsqu'elle en avoit un mauvais, ou qu'elle jouoit mal, le dépit paroissoit sur le front de l'amant. Alors la Présidente enchantée publia ma victoire, en déclarant tout de suite au jeune Président ce que je venois de faire pour pénétrer dans son ame. Cela aboutit à faire sans différer le mariage désiré, avant l'arrivée de l'autre amant qui étoit sur le point de revenir de ses voyages, de peur qu'il ne devînt le rival du Président. J'ai eu pour ma gageure douze boîtes de bonbons des accordailles. Je t'en envoie, ma belle Baronne, la moitié pour mon aimable bru : l'autre moitié est pour sa future belle-sœur, qui fait actuellement nos secrets, nos desirs, nos projets, & qui en desire la réussite autant que moi.



L E T T R E C L X X I.

Du 24 Août 1722.

JE ne conçois pas tes inquiétudes , ma chere amie ; trois billets de moi , que tu dois avoir reçus , ne suffisent-ils pas pour t'assurer de ma santé ? Mais c'est que dans l'occurrence du mariage de ma fille , tu t'étonne qu'une babillarde comme moi n'ait pas trouvé matiere à quelque Lettre depuis trois mois ; & c'est pour t'amuser de mon caquet que tu m'en demande une. Mon intention , je t'assure , étoit de t'écrire ces jours-ci , pour t'entretenir comme à l'ordinaire de ma fille , qui fait depuis quelques années le principal objet de mes Lettres. Quand je me mets à babiller sur elle , je n'en finis pas ; mais avoue que tu es la premiere à exciter mon caquet ; & j'avouerai aussi que quand tu m'excite , tu me gratte où cela me démange.

Tu fais , ma belle Baronne , que j'ai fait une loi à M. du Livon de ne voir ma fille qu'une fois la semaine. Sa mere n'étoit point comprise dans ma loi , elle se trouvoit à l'hôtel de l'Ecluse presque aussi souvent que moi. Mes jours sont le Mardi , le Jeudi , & le Samedi qui étoit celui du Comte. Le Mardi 28 Juillet , Madame de la Ville ne vint point ; le Jeudi non plus. Nous pensâmes que quelques affaires l'avoient retenue , & que le Samedi elle viendrait avec son fils. Sur les dix

heures du matin , ce jour-là , voyant qu'ils ne venoient ni l'un ni l'autre , nous déjeûnâmes avec inquiétude. Pendant le déjeûner un laquais nous apporta une Lettre de Madame de la Ville , qui m'étoit adressée , & qui portoit que depuis le Lundi son fils étoit malade ; qu'elle avoit toujours attendu à nous l'apprendre , parce qu'elle espéroit qu'il se porteroit mieux ce jour-là , & qu'il viendrait nous voir ; mais que , étant toujours hors d'état de sortir , elle nous prioit de l'excuser , & de le plaindre.

Je n'avois point fait difficulté de lire ma Lettre tout haut ; je croyois que ma fille , à qui je n'avois point dit que le Comte lui étoit destiné , seroit indifférente à sa situation. Mais elle n'eut pas plutôt entendu qu'il étoit malade , que ses yeux se mouillèrent : elle quitta sa place , & s'en fut à une croisée pour se cacher de nous. Nous nous aperçûmes dans le moment de ses larmes & de sa fraude. Quand le laquais fut renvoyé , je dis tout bas à M. de l'Ecluse que nous irions ensemble sur le midi voir le malade : puis je dis au mari & à la femme , qu'il me paroïssoit à propos de sonder le cœur de ma fille , dont la sensibilité ne laissoit pas de me surprendre. Et dans le moment je lui dis : Mais , ma fille , je crois que tu pleure , quel est ton chagrin ? Vous vous trompez , maman , me dit-elle en détournant la tête , je ne pleure pas. Bon ! repris-je , ta voix te trahit ; tu pleure apparemment de pitié , à cause que M. du Livon est malade. Dans le moment

moment des sanglots partirent ; & elle me dit avec un air de confusion , que ce qui lui faisoit de la peine , c'est que j'avois appris la situation de M. du Livon avec tranquillité ; que je n'avois fait au domestique aucune question sur le genre de la maladie , & que je n'avois pas seulement fait dire un mot d'amitié au malade. Mon Dieu , lui dis-je en fouriant , que de raisonnemens ! eh ! que t'importe ma tranquillité vis-à-vis de M. du Livon ? Elle parut décontenancée. M. de l'Ecluse , sensible à son embarras , lui dit avec amitié : Tiens , ma chere amie , avoue que tu aime le Comte , & nous n'en ferons pas surpris. Oui , je l'aime , dit-elle alors , & je n'en fais point mystere : maman souffriroit-elle qu'il vînt ici , si elle ne me le destinoit pas pour mari ? D'ailleurs , ajouta-t-elle , j'ai vu dans ses yeux qu'il m'aime , & mon cœur n'a pu se défendre de le payer de retour. Cette franchise me plut : je lui dis aussi-tôt qu'elle ne se trompoit pas , qu'elle étoit promise à M. du Livon pour l'année prochaine , quand elle auroit ses quinze ans ; mais que je n'avois pas voulu lui en parler , de peur qu'elle ne s'attachât trop à lui , & que le mariage ne vînt à se rompre. Cela me donna occasion de lui parler de sa tante , Madame de la Tour , qui n'ayant pu épouser celui qu'elle avoit aimé le premier , n'avoit jamais pu aimer son mari , & avoit été malheureuse tout le temps qu'elle avoit été avec lui. Ensuite je me mis à lui raconter la maniere dont mon mariage s'étoit fait .

& je lui fis une peinture vive de mes souffrances dans le temps que j'aimois son pere, & que je le croyois destiné pour une autre. Ce récit l'amusa infiniment ; & elle me dit qu'elle ne seroit pas fâchée que son mariage pût se faire de même , parce qu'elle pense que le plaisir doit être bien vif de s'épouser ainsi contre toute espérance. Cette réflexion m'a effectivement rappelé la vérité de la chose. Après cela elle me dit qu'il ne seroit plus temps de lui jouer un pareil tour, & qu'elle aimoit mieux encore ne point éprouver les souffrances que de goûter le plaisir. Ensuite elle me prit la main , me la serra , & me dit : Mais , maman puisque M. du Livon doit être votre gendre , pourquoi donc paroissez-vous si indifférente pour lui ? Tu te trompe , lui dis-je , je ne suis point si tranquille à son sujet que tu te l'imagines , je l'aime , je l'estime ; & si je n'ai point fait de questions sur sa maladie , c'est que je compte aller le voir sur le midi avec M. de l'Ecluse , pour juger par moi-même de ce qui en est. Elle se jeta à mon cou , & me témoigna sa reconnoissance par plusieurs baisers muets qui exprimoient beaucoup. A midi nous montâmes en carrosse , son parrain & moi ; elle nous pria de n'être pas long-temps.

Quand nous arrivâmes chez M. de la Ville , on venoit de lever son fils. Il étoit sur la fin d'une fièvre de dix-huit heures. Dès qu'il me vit il me tendit la main , & il se mit à pleurer. Je lui demandai avec affection le sujet de ses pleurs. Il ne put me ré-

pondre tant ses larmes le suffoquoient. Monsieur & Madame de la Ville étoient extrêmement consternés. Madame de la Ville prit la parole, & me dit le cœur ferré, que la maladie de son fils ne venoit que de son amour ; qu'il n'avoit qu'un jour dans la semaine d'heureux ; que les six autres étoient pour lui un martyre : Je ne puis blâmer votre conduite, Madame, ajouta-t-elle ; mais ne pourriez-vous point rabattre un peu de la sévérité de la loi ? ne pourriez-vous pas accorder quelque grace ? Mademoiselle de la Riviere inspire tant d'amour, qu'il vaudroit mieux ne l'avoir pas vue du tout, que d'être obligé de ne la voir que rarement.

Ce discours, ma chere Baronne, me fit impression ; je lui répondis d'un air pénétré : Je suis mere, Madame, je sens votre peine ; que M. le Comte se guérisse, & qu'il se rende à l'hôtel de l'Ecluse trois fois la semaine ainsi que moi. Cette parole transporta le malade de joie ; il m'en témoigna sa reconnoissance avec les démonstrations les plus vives ; & Monsieur & Madame de la Ville se jetterent à mon cou pour me remercier. Depuis ce jour la fièvre diminua, de maniere que le Mardi d'après, M. du Livon vint passer la journée avec nous. Nous ne restâmes pas long-temps chez M. de la Ville, tant pour ne point fatiguer le malade, que pour ne point impatienter ma fille.

En rentrant, je lui dis simplement que la maladie du Comte n'étoit qu'une fièvre,

qui probablement n'auroit pas de suite ; & je ne la prévins point sur ce qui devoit arriver ; de sorte que voyant M. du Livon le Mardi, le Jeudi & le Samedi, elle me demanda s'il étoit réglé qu'il viendrait ainsi trois fois la semaine. Je lui dis qu'oui. La joie brilla dans ses yeux. Il paroît, lui dis-je , que tu n'en es pas fâchée. Non, maman , me dit-elle ingénument , on n'est pas fâché de voir ce qu'on aime ; & si j'ai cette obligation à sa maladie, il a bien fait d'être malade. Je ne jugeai point à propos de lui dire ce qui en étoit , je lui dis au contraire que son attachement m'effrayoit , & que je voudrois lui voir un peu plus d'indifférence pour le Comte. Ne craignez rien, maman , me repliqua-t-elle ; j'aime M. du Livon , parce que je vois qu'il m'aime beaucoup : un amour de reconnoissance n'est pas un amour de foiblesse ; s'il arrivoit quelque événement fâcheux , mon cœur le supporteroit. Cette réponse, ma chere Baronne, me fit plaisir, ainsi que sa franchise. Aussi pour me conserver sa confiance , je ne lui fais des reproches sur rien , je me contente de lui représenter ce qui pourroit être de quelque inconvénient. Depuis six mois elle croît à vue d'œil : actuellement elle est grande comme moi , & tu fais que ma taille est des plus avantageuses. Cela me fait espérer qu'elle va prendre un peu d'embonpoint ; car elle est fort mignonne , elle ne possède pas encore toutes les graces , tous les charmes de Mademoiselle de Neufpont.

il est vrai qu'il y a entre elles une petite différence d'âge : près de deux ans sur la jeuneſſe eſt un objet. Embrasse bien pour moi cette charmante future belle-sœur de ma fille. Que j'aurai de joie un jour lorsque je les verrai s'embrasser à ce titre ! Et que je me trouverai fiere de me voir mere & belle-mere des deux plus belles femmes de l'Europe ! Je ne dis rien de trop , ma chere amie , j'en réponds.

J'ai dit à mon mari , l'autre jour , que vous resteriez à Lyon jusqu'à ce que tout le bien que vous avez dans ce pays-là soit vendu. Il dit que vous faites bien de vendre tout ce qui vous obligeroit d'y faire encore des voyages , parce que c'est trop loin de Paris. Ma raison le dit aussi , mais mon cœur en murmure. On m'a dit de Mesdames de Port-Royal-des-Champs , que les unes sont aimées , respectées & tranquilles dans leur captivité ; & que les autres sont haïes & très-tourmentées dans la leur.

L E T T R E C L X X I I .

Du 14 Septembre 1711.

EN lisant ta Lettre , ma chere amie , tout mon sang s'est retiré de mes veines. Tu as bien fait de déclarer bien vite nos projets à M. de Neufpont. Montre-lui toutes mes Lettres , j'y consens , fais tout ce que tu vou-

dras , pourvu qu'il me conserve sa fille pour mon fils ; je ne lui demande que de la discrétion & du secret vis-à-vis de mon mari pour la réussite de nos affaires. Que je suis enchantée des dispositions de mon aimable bru ! Baise-la mille fois pour moi , je te prie ; & assure-la , qu'au portrait que tu m'as fait de son amant , je réponds que mon fils l'emporte de beaucoup sur lui. Où en serions-nous , grands Dieux ! si ta prévoyance ne t'avoit pas portée à lui parler de celui que nous lui destinons depuis sa naissance ? elle se feroit rendue tout d'un coup aux propositions de son pere. Mais il est heureux qu'elle mette sa vanité à subjuguier le cœur de son ingrat. Où en serions-nous encore si elle alloit se piquer contre lui ? Mon Dieu , que je vais être à plaindre jusqu'à votre arrivée à Paris ! je vais être à tout moment dans des frayeurs mortelles. Je conçois que vous ne pouvez pas savoir précisément le jour ni même la semaine de votre départ ; mais ne pouvez-vous pas en savoir à peu près le temps ? Marque-moi quel pourra être ce mois si désiré & si favorable à mon cœur. Marque-moi aussi si cet amant importun se trouve bien congédié , s'il ne continue point ses poursuites , si M. de Neufpont n'a point quelque estime pour lui qui puisse nous devenir fatale , s'il est bien convaincu que mon fils vaut mieux , & s'il a pour lui un peu de cette amitié qu'il a pour le pere ; en un mot , ma chère , ma tendre amie , marque-moi si je dois me tranquilliser ou me désespérer.

Je suis enfin parvenue à procurer à l'Abbé Pellegrin quelque soulagement , non pas à lui personnellement , mais à deux jeunes personnes de sa famille qui sont à ses charges , & qui sont d'excellens sujets.

L E T T R E C L X X I I I .

Du 3 Octobre 1711.

JE respire depuis ta Lettre, ma chere amie, j'en avois grand besoin , car depuis la précédente j'avois un poids sur l'estomac le jour & la nuit. Je m'en rapporte si bien à toi , & j'ai tant de confiance en tes promesses , que j'ai repris toute ma tranquillité. Mais tout ce que tu me dis de Mademoiselle de Neufpont , ne fait qu'augmenter mes impatiences de la voir. Que vos affaires vont lentement ! que le mois de Juillet est loin encore !

Je suis bien aise de voir que tu t'intéresse à l'Abbé Pellegrin ; c'est mon ami pour les Ouvrages ; & il a toute mon estime pour sa personne. J'en veux bien au Cardinal de Noailles ; il menace d'interdire ce pauvre Abbé , parce qu'il fait des Pieces profanes , & travaille pour le Théâtre. Mon Dieu , s'il fait des Pieces profanes , il en fait aussi beaucoup de saintes ; & ses Pieces profanes n'ont assurément rien d'obscène. Si dans cette occasion la piété de notre Prélat est à louer , sa charité ne l'est pas ; car enfin il faut que cet Abbé vive : qu'il lui donne un bon Bé-

néfice ; ou qu'il ne le trouble pas dans son talent de faire des vers , puisque c'est son seul gagne pain. On dira : *Qu'il n'en fasse que de pieux*. Eh c'est par là qu'il a commencé : apparemment qu'il a vu que ceux-là ne faisoient point sensation , & ne lui produisoient rien.

Mon mari est malade d'un débordement de bile. J'espere que ce ne fera rien : c'est seulement une petite peine qui vient encore traverser mes plaisirs. Apparemment que Dieu fait que j'en ai besoin ainsi de temps en temps , afin que je ne m'attache pas trop à la vie. Je ne t'en dis pas davantage , parce que j'écris auprès de mon mari , & que je ne veux pas encore irriter & augmenter la bile.

LET TRE CLXXIV.

Du 25 Novembre 1721.

NOTRE compagnie , ma belle Baronne , est augmentée : le Vicomte & la Vicomtesse de Beaux-Prez sont à Paris chez M. de la Ville (1). Ils ont fait rebâtir leur Château presque à neuf cet été ; & pour lui donner le temps de se sécher , ils vont passer l'hiver dans cette Capitale. Nous ferons en sorte qu'ils

(1) La Vicomtesse de Beaux-Prez étoit sœur du Baron de la Ville.

y restent jusqu'au mariage de leur neveu, qui doit être l'héritier de sa tante, car ils n'ont point d'enfans. Ils sont donc de notre compagnie trois jours la semaine; & ils ont donné occasion à une aventure que je veux avoir le plaisir de te raconter.

Le 3 de ce mois, qui est fête à Paris, nous étions tous rassemblés à l'Hôtel de l'Ecluse. A un moment que ma fille nous racontoit une histoire qu'elle avoit lue dans un livre, M. du Livon la dévorait des yeux, & Madame de Beaux-Prez le faisoit remarquer à son mari. L'un & l'autre par un signe m'inviterent à le regarder. A ce moment un air de tristesse se peignit sur son visage, & des larmes coulerent de ses yeux. La Vicomtesse interrompit tout d'un coup ma fille, en lui disant : Tenez, Mademoiselle, regardez votre amant, le voilà qui pleure. Ma fille lui dit aussitôt avec amitié : Pourquoi donc pleurez-vous, Monsieur ? l'histoire que je raconte n'a rien de triste. Non, Mademoiselle, lui dit-il, l'histoire que vous racontez n'a rien de triste ; mais les graces qui vous accompagnent dans tout ce que vous faites & tout ce que vous dites, me rendent malheureux par le desir de vous posséder, & la crainte de n'y pas réussir. Là-dessus M. de Beaux-Prez prit la parole, & me dit que son neveu étoit dans un martyre continuel, par la crainte qu'il avoit que quelque chose ne vienne traverser son bonheur, & qu'il appréhendoit sur-tout de l'opposition de la part de mon mari. Je lui dis qu'il n'avoit rien

à craindre de ce côté-là, que je favois à n'en point douter, que mon mari l'aimoit & l'estimoit personnellement, & que c'étoit pour lui procurer une surprise agréable que je voulois lui laisser ignorer son gendre futur jusqu'au temps de la cérémonie. J'ajoutai différens traits pour prouver ce que je disois. Malgré cela il voulut conserver encore du doute pour pouvoir m'exposer ses desirs : il voudroit qu'on les mariât, en se soumettant de ne posséder ma fille qu'au temps limité : Ne me refusez pas cette grace, Madame, me disoit-il d'un air insinuant. Je lui dis que je ne pouvois pas me rendre à ses desirs, parce que ma fille étant sa femme, je ne pourrois ni ne devrois le priver d'un bien qui lui appartiendrait, n'y ayant pas de raisons pour les tenir séparés ; mais que je ne voulois pas l'exposer à devenir mere avant un âge un peu plus mûr ; que d'ailleurs je ne voulois point la marier sans qu'au moins son pere fût du mariage. Mais je le rassurai très-fort sur ses craintes, & lui renouvelai toutes mes promesses.

Ma fille alors se mit à plaisanter : chacun a ses desirs, dit-elle, voyons un peu que j'expose les miens, j'y gagnerai peut-être autant que M. du Livon. Elle nous dit donc que tous ses desirs actuels étoient de connoître son pere & son frere, & seulement de les voir sans en être vue, ou du moins sans en être connue. L'envie de lui faire plaisir m'intrigua aussi-tôt : je cherchai dans ma tête s'il n'y auroit pas moyen de la con-

tenter ; & après y avoir rêvé quelques momens , je lui dis que rien n'étoit si facile que de la satisfaire. Elle se jetta à mon cou : Ah ! maman , me dit-elle , que je vous aurai d'obligation de me procurer ce plaisir ! A l'instant j'exposai mon idée ; & chacun promit de se prêter pour l'exécution.

Le Vendredi d'après donc , 6 de ce mois , Monsieur & Madame de Beaux-Prez & la nièce de M. de l'Ecluse , tous trois inconnus à mon mari & à mon fils , menerent ma fille à l'Opéra , dans le carrosse du Vicomte , & dans la loge d'un ami de M. de la Ville , qui se trouve presque vis-à-vis de la nôtre. Tu pense bien , ma belle Baronne , que j'avois proposé à mon mari & à mon fils de m'y mener. Monsieur & Madame de la Ville furent dans leur loge avec leur fils , & M. de l'Ecluse qui vouloit examiner sa chere filleule. - Madame de l'Ecluse voulut rester chez elle. Pour moi j'étois le signal désigné pour faire connoître à ma fille , que les Messieurs qui m'accompagneroient seroient son pere & son frere. J'avois à cause de cela demandé de n'être que nous. Dès que les lumieres parurent , ma fille me chercha des yeux. A peine eut-elle jetté la vue sur son pere & sur son frere , qu'elle les vit appliqués à la regarder. Ah ! la jolie personne , me disoit mon mari ! Où ? lui disois-je , en feignant de regarder ailleurs. Vis-à-vis de nous à gauche , me disoit-il en la dévorant des yeux ; non , je n'ai jamais rien vu de si beau. Là ! lui disois-je , tu m'as dit

cela de moi lorsque j'étois jeune ; tu te rétracte donc ? Oh ! ma femme , me répondit-il , tu es belle , tu l'as été encore davantage ; mais tu ne l'as jamais été tant que cette jolie nymphe. Tu m'insulte , lui disois-je d'un air d'humeur , laisse-moi tranquille. Eh ! ma chere Comtesse , reprit-il , ne sois pas jalouse , ce n'est que de la surprise que j'ai , & non pas de l'amour : songe que je passe cinquante ans , & qu'à cet âge on n'est amoureux que de sa femme ; mais à tout âge on peut admirer un miracle de la nature. Eh ! laisse-moi donc écouter , lui disois-je encore , en affectant toujours un air d'humeur , je ne suis pas ici pour ta nymphe. J'y étois pourtant pour elle , ma chere amie , & comme tu pense bien , j'étois au comble de la joie. Comme je me trouvois entre le pere & le fils , & que mon mari ne me croyoit pas d'humeur à l'écouter , il se coula derriere moi , & passa auprès de son fils , qui depuis qu'il avoit apperçu sa sœur , ne cessoit d'avoir les yeux fixés sur elle. As-tu jamais rien vu de si beau , lui dit-il en l'abordant ? Ah ! mon papa , lui dit mon fils , je suis dans un trouble extrême , tant de charmes m'éblouissent , je suis tout prêt à me trouver mal. Pour ma fille , qui les voyoit si acharnés à la regarder , elle s'impatientoit de ne pouvoir les examiner ; & à l'impatience il se joignoit une émotion si grande , qu'elle se trouva réellement mal. Elle ne perdit cependant pas connoissance : je vis Madame de Beaux-Prez empressée autour d'elle ; ensuite l'odeur d'un

flacon vint jusqu'à nous. Alors je commençai à m'inquiéter ; & mon mari pour m'achever , me dit tout ému : Ah ! ma chere Comtesse , voilà cette divinité qui est comme une morte. Il me fallut pourtant , ma belle Baronne , entendre cela sans m'émouvoir , ou du moins sans paroître émue. Je répondis donc à mon mari en affectant de sourire : c'est une divinité mortelle , puisqu'elle est susceptible d'accidens. En même temps j'aperçus du mouvement dans la loge ; & ensuite je les vis disparoître. Alors mon mari dit à mon fils : allons la voir de près ; & ils se leverent pour sortir. J'étois déjà fort troublée ; & il me prit une autre crainte : mon mari, me disois-je, ne s'apercevra pas de la ressemblance qu'il y a entre lui & sa fille , parce qu'on ne se connoît pas soi-même comme on est connu des autres ; mais que va dire mon fils s'il s'en apperçoit ? Malgré ma frayeur je les laissai aller , en leur recommandant de ne pas me laisser long-temps seule. Ils la virent monter en carrosse , & revinrent aussi-tôt. En rentrant mon mari me dit à l'oreille : je voudrois que tu l'eusse vue, elle est très-pâle, & malgré cela elle est charmante , & encore mieux de près que de loin. Ces paroles me firent connoître que rien ne les avoit frappé. Je repris ma tranquillité, & priai mon mari de remettre sa conversation à notre retour, lui promettant de l'écouter alors avec plaisir. Mais l'état de ma fille revint me troubler ; je trouvai la piece longue,

je n'y eus aucune attention ; & il me tardoit d'entendre mon mari.

Lorsqu'au retour de ma fille , sa marraine apprit ce qui s'étoit passé , & que mon mari & mon fils avoient été la voir monter en carrosse , elle craignit qu'elle n'eût été reconnue , & elle en étoit dans une inquiétude extrême quand son mari arriva. Il lui dit que comme il alloit fortir de sa loge pour accompagner sa filleule , il aperçut mon mari & mon fils qui étoient sortis de la leur , & qu'il rentra bien vite dans la sienne de peur d'être vu ; & que quand il les revit tous deux auprès de moi , il fortit pour s'en revenir chez lui se tirer d'inquiétude. Madame de l'Ecluse après avoir entendu son mari , prit la résolution de venir chez nous m'attendre , afin de savoir ce qui pourroit être arrivé de cette entrevue du pere & de la fille.

Je ne fus surprise qu'à demi de la voir : elle nous dit qu'elle étoit venue dans le quartier , & qu'elle n'avoit pas voulu s'en retourner sans nous dire un petit bon soir. Mon mari se mit à badiner ; il lui demanda si elle ne me trouvoit pas enlaidie. Elle lui dit qu'elle me trouvoit comme de coutume , & aussi bien à quarante ans qu'à vingt. Pour moi , lui dit-il , je viens de voir une jeune personne qui est si belle , qu'elle me fait trouver ma femme laide. Je fis semblant d'en être un peu jalouse : après quoi je lui demandai qui est-ce qui accompagnoit cette jeune Demoiselle. Je ne connois , nous dit-il , ni les per-

sonnes , ni la livrée , ni les Armes , & il me paroît que ce sont des personnes de Province. Là , dis-je aussi-tôt à mon fils , qui disoit qu'on ne pouvoit jamais rien voir de si beau ; tu ne te préviendras donc plus contre les personnes de Province ? Il s'en trouve donc d'aimables ? Il me répondit avec fermeté qu'il s'y connoissoit , que cette Demoiselle n'étoit pas de Province , qu'elle étoit de Paris , & l'une des deux Dames aussi. Le pere & le fils nous entretinrent de ma fille pendant une demi-heure sur le même ton ; & mon amie s'en alla contente.

Le lendemain matin je me rendis à l'Hôtel de l'Ecluse. Ma fille accourut à moi , m'embrassa , & me témoigna sa reconnoissance du plaisir que je lui avois procuré. Je lui dis que ce plaisir n'avoit pas été sans trouble. Non , maman , me répondit-elle , & c'est par là que vous devez juger de la grandeur de ma satisfaction. Elle est extrêmement flattée d'avoir plu ; & son amour pour son pere & pour son frere en est encore augmenté.

Ma Lettre étoit dans son enveloppe , & cachetée ; mais je viens de recevoir ton billet , & j'y réponds. Sais-tu bien que tu es un peu méchante avec tes reproches ? Je t'assure que la nouvelle m'a échappé à mes deux dernieres Lettres , car mon intention étoit de te l'écrire. Mais qui as-tu perdu ? De ne pouvoir la dire à personne , & de l'apprendre un peu plus tard. Cet Arrêt ne

s'exécute pas encore (1) ; & malgré tes reproches , je t'assure que lorsqu'il s'exécutera je ne t'en entretiendrai pas ; ce sont des choses trop tristes.

(1) Il est question ici d'un nouvel Arrêt du Conseil , qui ordonne la destruction de l'Eglise & du Cimetiere de Port-Royal-des-Champs.

LETTRE CLXXV.

Du 18 Janvier 1712.

QUAND je pense, ma chere amie, que cette année j'aurai le plaisir de te voir & de t'embrasser, mon cœur se dilate ; il me semble même qu'il me quitte, qu'il s'échappe, qu'il vole au-devant de toi. Une réflexion suit : je pense que je t'aurai auprès de moi, que je t'ouvrirai toute mon ame, que je te dirai bien des choses ; ma joie redouble. Puis tout à coup elle se ralentit en pensant que je n'aurai plus le plaisir de t'écrire : je voudrois goûter tous les plaisirs à la fois, ceux même qui se contredisent. J'avoue qu'il y a là-dedans de l'enfance & de la bizarrerie ; mais je n'en accuse que la force de mon amitié. Cependant malgré ces contrariétés, je me sens toute prête à quitter la plume pour la conversation. La jolie chose si dans ce moment tu venois à paroître ? Mon Dieu, que je te baiserois

baiserois de bon cœur si tu me jouois un pareil tour!..... Mais je suis folle de me remplir ainsi l'imagination , je sens que mon cœur en souffre , & que mes yeux se mouillent de l'impossibilité de la chose ; la plume même me tombe presque des doigts. Il faut pourtant reprendre courage ; car j'ai à te parler de ma fille , & toujours de ma fille ; mais ton gendre y aura quelque part.

Ma fille m'a demandé pour étrennes de lui faire voir encore une fois son pere & son frere à l'Opéra , en m'exposant qu'elle ne les avoit vus qu'à peine à cause du trouble où leur présence l'avoit mise , & en m'assurant qu'elle se sentoît assez de force pour les voir sans se troubler davantage. Je le lui ai accordé. La chose s'est faite comme la première fois. Mais la petite rusée , qui a su qu'elle avoit été admirée & trouvée charmante , a relevé encore l'éclat de sa beauté par une parure des plus élégantes. Le lendemain , lorsque je lui en fis des reproches , elle me dit avec franchise qu'elle l'avoit fait exprès pour les tracasser un peu. Oh bien ! lui dis-je , si c'étoit là ton intention , elle ne peut pas être mieux remplie ; mais tu paieras la première ta petite malice , car tu vas garder la retraite plus que jamais. Alors je me mis à raconter mon embarras. Il est tel , ma belle Baronne , que mon fils est fou de sa sœur : il nous a déclaré à son pere & à moi , qu'il n'en veut pas d'autre pour sa femme ; & il nous demande avec les plus vives instances ; de faire faire des informations pour sa-

voir à qui appartient cette Demoiselle ; & de la demander pour lui. J'ai fait naître bien des difficultés. Mon mari les a toutes levées. Il a été voir tous ses amis pour cela la semaine dernière. Il promet de donner à son fils la dot qu'on exigera. Nos gens ont ordre de parler aux gens de la livrée du carrosse où étoit ma fille s'ils les rencontrent. Le pere & le fils ont eu grand soin de leur rappeler cette livrée à la mémoire , ainsi que la forme & la couleur du carrosse : & celui qui pourra découvrir ce qu'ils desireront si ardemment , aura dix louis de récompense. Cela leur donne une vive émulation. M. de Beaux-Prez , devant qui je racontois cela , a senti qu'il étoit nécessaire que sa livrée ne parût plus dans Paris. C'est pourquoi il a eu la complaisance de vendre son carrosse , après en avoir fait effacer les Armes , & d'en acheter un autre tout différent & sans Armoiries. Ses gens avoient besoin d'être r'habillés : il leur a donné la livrée de son beau-frere , à peu de chose près , sans leur rendre compte , comme tu pense bien , de l'objet de ce changement. Enfin depuis cette seconde entrevue , mon mari & mon fils ne m'entretiennent que de la *petite Divinité de l'Opéra*. C'est ainsi qu'ils l'appellent. Ils ne manquent pas un jour d'Opéra , dans l'espérance de l'y revoir encore , & dans la résolution de se présenter à ceux qui l'accompagneront , & de leur déclarer leur intention de peur de manquer l'occasion. Lorsqu'ils m'en parlent , je suis obligée

de dire comme eux , de peur de leur donner de la suspicion. Ma fille rit de tout son cœur de leur embarras. Toutes les fois qu'elle me voit elle ne m'entretient que d'eux. C'est bien fait , dit-elle , ils méritent bien cela de ma part ; n'est-ce pas , maman ? Oui , lui dis-je , & je m'en réjouirois aussi si leur embarras ne rejaillissoit pas sur moi. Elle est pourtant un peu sotte de ne pouvoir plus sortir : elle m'a avoué que son intention étoit de me présenter requête pour retourner à l'Opéra , & ensuite pour aller à d'autres Spectacles ; mais elle a ajouté d'un air de triomphe , qu'elle donne martel en tête à son pere & à son frere , & que cela la dédommage de tout.

Puisque M. de Neufpont prend plaisir à mes récits , tu peux , ma chere amie , le divertir de celui ci , qu'on peut appeller une aventure tout à la fois singuliere , amusante & tracassante. Embrasse bien pour moi mon aimable bru , qui a une rivale ; mais dont elle n'a rien à craindre.

Madame de Pomponne est morte le dernier jour de l'année. On m'apprit sa mort dans le moment qu'elle venoit de passer. J'ai dit : Hélas ! la bonne Dame a voulu s'en aller avec l'année 1711 : Dieu la reçoive dans les Tabernacles éternels avec l'année 1712. Tu vois , ma chere , que je ne lui souhaitois pas un long Purgatoire. C'étoit une femme pleine de sens , de raison , de probité & de candeur , avec qui j'ai eu peu de relation , mais que j'estimois infiniment.

L E T T R E C L X X V I.

Du 12 Février 1712.

TA Lettre , ma chere amie , me divertit , me charme , & je suis bien-aïse que M. de Neutpont pense ainsi , car je pense précisément de meme : je soutiendrai jusqu'au bout tous les événemens tels qu'ils puissent être , je m'en sens la force. Actuellement même je n'ai pas mal de tourmens : mon fils est dans un chagrin extrême de voir que rien ne se découvre en faveur de son amour : il maigrit tous les jours : mon mari s'inquiete & s'alarme pour sa santé ; & cependant il est le premier à entretenir son feu & son espoir ; il ne lui parle que de l'objet de sa tendresse ; il lui rappelle tous ses charmes : elle sera ta femme , lui ajoute-t-il , car il s'est passé au dedans de moi quelque chose d'extraordinaire quand je l'ai vue , & tout le temps que je t'ai vue ; & je ne pense jamais à elle sans émotion ; j'en augure de là qu'elle me deviendra quelque chose ; oui , elle sera ta femme , elle me deviendra chere. Là ! dis-je en moi-même , ce que c'est que la nature ! comme elle se fait sentir ! Vraiment elle lui deviendra chere , mais non pas de la maniere qu'il le pense.

Ma fille n'a pu entendre parler du chagrin & de la maigreur de son frere sans verser des larmes : elle imagine toutes sortes

de moyens pour le détromper ; mais aucun n'est accepté , parce que je ne pourrois les adopter qu'en la faisant connoître , & c'est ce que je ne veux pas. M. de Neufpont a beau dire , il n'y a rien à craindre de ma part ; en toute sûreté tu peux gager contre lui. Juge donc , ma chere amie , à quoi aboutiroit ma mollesse ? mon mari est si enchanté de sa fille , qu'il voudroit la ravoïr s'il savoit qu'elle lui appartient ; & que deviendroient Monsieur & Madame de l'Ecluse ? ce feroit leur donner le coup de poignard. Je veux qu'elle soit mariée chez eux ; c'est une reconnoissance due à leurs soins & à leur tendresse.

Je trouve un plaisir délicat à voir couler les larmes de ma fille sur l'affliction de son pere & de son frere : Quoi ! maman , me dit-elle toutes les fois qu'elle me voit , il ne se trouvera donc rien qui puisse détromper mon papa & mon frere sans me faire connoître ? Non , lui dis-je hier avec fermeté , il ne devoit plus être question de cela. Elle reprit en haussant les épaules : Mon Dieu , faut-il que ce soit moi qui leur cause du chagrin & du déplaisir ? Elle me parle souvent de sa future belle-sœur avec un sentiment aussi tendre.

Madame la Dauphine est malade. Elle a de petits chagrins que sa sensibilité fait grossir. Madame de Maintenon déploie toute son éloquence pour la consoler , & lui faire entendre raison ; mais elle est si jeune encore , qu'il est bien difficile de la persuader

de la nécessité des peines dans la vie.

M. de la Ville vient d'acheter pour son fils un très-bel Hôtel à côté du sien au Fauxbourg Saint-Germain. Ainsi j'aurai encore le désagrément de demeurer à une grande distance de ma fille.

Adieu, ma chere amie, ma belle Baronne : Adieu à ma belle & ma charmante bru : Adieu à M. de Neufpont, qui me prend pour une femme & une mere molle : oh ! je vous donnerai un bon démenti.

Je r'ouvre ma Lettre. Madame la Dauphine vient de mourir. Mon cœur est tout saisi de cette nouvelle, je n'ai pas la force, ma chere amie, de t'en dire davantage.

L E T T R E C L X X V I I.

Du 29 Février 1712.

J'AI pensé t'écrire il y a huit jours, ma chere Baronne ; mais j'ai voulu attendre jusqu'aujourd'hui pour donner à mon cœur & à mon esprit le temps de se remettre. Effectivement dans quel étonnement n'est-on pas à la vue de tant de malheurs ? Quelles pertes ! quelle consternation ! A Paris & à la Cour tous les cœurs sont en deuil : une Princesse qui en faisoit les délices, & un Prince (1)

(1) Elle parle de la mort du second Dauphin, arrivée le 28 du mois où elle écrit.

L'espérance de toute la France , sont enlevés à la fleur de leur âge ! Il y a à peine dix mois que nous avons perdu Monseigneur. Ces coups-là sont terribles pour le Monarque & les sujets. Le Roi est extrêmement sensible à cette dernière perte. Pour moi , le cœur me saigne.

D'un autre côté , ma tendresse est aux abois ; mon fils ne cesse de se chagriner , mon mari de s'alarmer , moi de m'effrayer : on redouble les recherches ; tous nos gens ont ordre d'attaquer généralement tous les gens de livrée qu'ils rencontreront , pour parvenir à découvrir celle que je veux leur tenir cachée : la récompense suivra de près la découverte ; & je vois presque en tremblant que chacun s'y prête avec ardeur. Hier je me suis donné le plaisir malicieux de dire à mon fils : Mais il ne se découvre donc rien pour toi ? Hélas ! non , m'a-t-il répondu tristement. C'est bien fâcheux , ai-je repris , il faut bien que cette Demoiselle ne soit pas de Paris , & qu'elle soit retournée dans sa Province , puisqu'on ne la revoit plus. Il ne m'a rien répondu , & est demeuré sot. Je crois que toutes ces recherches me détermineront à avancer de quelques mois le mariage de ma fille.

Que ma complaisance pour elle est fatale à mon repos ! Comment n'ai-je pas prévu ce qui arrive aujourd'hui ? Mais aussi comment se refuser à des desirs si justes & si naturels ? Cette chère enfant demande à voir son père & son frère ; j'imagine un moyen de la satis-

faire sans la faire connoître : puis-je me reprocher de l'avoir contentée ? Il est si doux à une mere de procurer du plaisir à ses enfans , qu'elle est toujours exempte de reproches de se procurer à elle-même ce plaisir. Quand nous avons pour nos enfans des soins exacts , des attentions prévenantes sur tous leurs besoins , une tendresse vive , empressée ; nous ne faisons auprès d'eux que remplir nos devoirs , & obéir à la nature : aussi reçoivent-ils toutes ces marques de bienveillance comme des choses qui leur sont dues. Mais ayons pour eux des complaisances , nous les voyons tout d'un coup reconnoissans ; ce sont les seules graces que nous pouvons leur faire , parce que nos devoirs pour eux sont d'une étendue infinie. C'est donc par des complaisances que je prouve à mes enfans toute ma tendresse ; c'est en leur voyant prendre du plaisir que j'en ressens effectivement , & c'est en le leur procurant que je m'applaudis.

En me marquant que M. de Neufpont presse vos affaires, tu aurois bien dû me marquer , ma chere amie , le temps à peu près qu'elles seront finies. Adieu , ma fille te présente son respect , & se joint à moi pour embrasser sa future belle-sœur.



L E T T R E C L X X V I I I.

Du 12 Mars 1712.

OUI, ma charmante amie, ce qu'on t'a dit est vrai, le Roi est touché à l'excès de la mort du petit Prince (1); il a besoin de toute sa fermeté d'ame pour soutenir tant de malheurs. En onze mois trois Dauphins & une Dauphine dans le tombeau! Oh! cela est accablant. Un Monsieur de nos amis a été à Saint-Denis, & nous a dit que rien n'est si triste que de voir le pere, la mere & l'enfant sous le même Poële; & que ce tableau est si frappant & si lugubre, qu'il n'y a pas une personne qui ne fonde en larmes à cet aspect, même les hommes qui naturellement ont les yeux secs.

Ce que tu me marque de vos affaires m'effraie. Si vous ne pouvez partir de Lyon que vers le milieu de Juin, je crains bien de ne vous avoir pas à la noce de ma fille; car je prévois qu'il me sera impossible de différer son mariage jusqu'à ce temps-là. Ne pourriez-vous pas, toi & ma belle bru, partir avant M. de Neufpont? Tu dois sentir que la présence de ton aimable fille nous sera bien nécessaire alors. Je ne la désire pas actuellement; car toute charmante qu'elle est, je

(1) Le troisieme Dauphin.

crois que mon fils , épris comme il est de sa sœur , n'auroit pas d'yeux pour elle : il faut auparavant qu'il soit détrompé , & qu'il ait perdu espérance. Engage donc M. le Baron ; prie-le de ma part de vous laisser partir avant lui dans le temps ; dispose-le à cela de bonne heure ; tire de lui une promesse ; & alors je suis sûre de vous posséder ; car un honnête homme se fait gloire de tenir sa parole. Je suis bien flattée du plaisir qu'il trouve à lire mes Lettres , & de l'intérêt qu'il prend à ma fille : je ne puis mieux lui en marquer ma reconnoissance qu'en te faisant part de tous les événemens , pour lui procurer la satisfaction qu'il desire.

Les informations de mon mari sont si vives , & mes craintes si redoublées , que j'ai pris le parti de lui déclarer qu'on demande sa fille en mariage. Il a été d'une surprise extrême : il m'a demandé son âge ; & il ne peut croire qu'elle ait près de quinze ans , parce qu'il ne lui en croyoit pas douze. Il m'a fait différentes questions sur son gendre futur. Je n'ai voulu répondre à aucune ; je lui ai dit qu'il pouvoit rester tranquille , & être sûr de mon application , de ma vigilance , de ma sollicitude , & de mon discernement pour ne donner à ma fille qu'un mari qui ne laisse rien à désirer , & tel qu'il le choisiroit lui-même : & je lui ai renouvelé ce que je lui avois dit jadis , qu'il ne verra sa fille que le jour de son mariage , & son gendre en même temps ; que tel étoit mon plan , & que ma volonté seroit exécutée. Il

a fouri ; puis il m'a dit qu'il avoit en moi tant de confiance , qu'il me laissoit entièrement la maîtresse , même de décider de la dot. Oui , lui ai-je répondu , de la confiance en ta femme , & de l'indifférence pour ta fille , sont deux bons moyens pour te tranquilliser. Tu te trompe , ma belle Comtesse , a-t-il repris avec vivacité , je ne suis pas si indifférent pour ma fille que tu le crois , il se passe dans mon cœur des mouvemens pour elle qui tiennent bien de la tendresse , je ne pense plus à elle sans trouble ; & puisqu'on la demande déjà en mariage , il faut qu'elle ait quelque mérite : & plus elle en a , plus je me sens coupable envers elle : que penset-elle de moi cette pauvre enfant de ce que je ne l'ai pas encore vue ? En disant cela , il avoit les yeux humides ; & moi qui tremblois d'être importunée pour la lui faire voir , je me hâtai de lui répondre qu'il n'avoit pas à craindre que j'eusse inspiré à sa fille de la haine pour lui ; qu'au contraire elle l'aimoit , & se réjouissoit plus de le voir le jour de son mariage , que d'être ce jour-là la mariée.

Eh bien ! M. le Baron , c'est à vous que j'adresse la parole ; ne voyez-vous pas que je m'acquitte passablement de mon rôle , & que je commence assez bien à jouir de l'empire que mon mari m'a donné lui-même sur sa fille ? Doutez-vous encore de ma fermeté pour pousser jusqu'au bout l'aventure ?

Ce qu'on t'a raconté , ma chere amie , de Port-Royal-des-Champs , est dans la plus

exacte vérité. Tu vois bien que de pareilles horreurs n'auroient pas égayé mes Lettres, & que j'ai bien fait de me taire. On ne manque pas à Paris comme à Lyon, & comme par-tout ailleurs, de rejeter sur un procédé aussi inoui les malheurs qui viennent de fondre sur la France. Mais est-ce à nous de vouloir pénétrer dans les décrets éternels ? Si la défaite de nos armées, la prise de nos villes, les désastres causés par l'hiver de 1709, la disette, les maladies, & enfin la mort de nos Princes, sont des punitions du Ciel, ne pourroit-on pas dire que les persécutions intentées contre Mesdames de Port-Royal-des-Champs, leur enlèvement, & la destruction totale de leur Monastère, sont aussi des punitions que la Justice Divine a exercées contre elles ? On ne peut être trop réservé dans les jugemens que l'on porte sur les événemens de la Providence. C'est souvent par de pareilles calamités que Dieu éprouve les bons, & punit les méchans ; & notre vue est trop bornée pour lire dans les desseins du Souverain de l'univers.

Adieu : ma fille embrasse Mademoiselle de Neufpont, & souhaite avec tout autant d'ardeur que moi de l'avoir à son mariage : auriez-vous la cruauté de ne pas vous rendre à nos desirs ? M. le Baron, tout dépend de votre complaisance & de votre bonne volonté.... Je n'en dis pas davantage ; vous m'entendez ?

L E T T R E C L X X I X.

Du 20 Mars 1722.

MON Dieu , ma chere , que je suis heureuse d'avoir une amie telle que toi pour décharger mon cœur ! car c'est un soulagement que de pouvoir avec confiance raconter ses peines & ses joies , ses embarras & ses douleurs. Il a pris à mon mari une forte envie de voir sa fille ; il l'a communiquée à son fils , & lui a fait naître la même envie : tous deux m'excedent par leurs importunités ; & mes refus augmentent leur desir. Je suis bien déterminée à ne pas céder , & eux à ne me donner aucun repos : Juges par là de ma situation. Je ne respire que le temps que je passe à l'hôtel de l'Ecluse ; encore n'y suis-je pas sans crainte. Mon mari la croit toujours dans un Couvent , & il me menace d'aller lui-même dans tous ceux de Paris & des environs pour tâcher de la découvrir. Je ne crains pas qu'il l'y trouve , puisqu'elle n'y est pas ; mais je crains qu'étant assuré par ses recherches qu'elle n'est ni dans les uns , ni dans les autres , il ne devine l'endroit où elle est. Il dit que son intention est de la ravoir ; parce qu'il ne souffrira pas que pour la marier elle soit prise ailleurs que dans la maison paternelle. C'est d'hier que je fais son intention , & que mes craintes redoublent. Que je suis à plaindre ! que

leur persécution m'est cruelle ! que mes refus me coûtent ! Malgré tout cela , M. le Baron , ne craignez rien , je tiendrai bon.

Lundi , ma chere , en dînant chez nous , Madame de la Tour m'a demandé de tes nouvelles. Elle s'intéresse toujours à toi. Elle nous a raconté que quelques jours avant , elle avoit été faire une visite au Cardinal de Noailles notre Archevêque. Leur conversation a roulé quelques momens sur les calamités publiques & sur l'application qu'on y faisoit ; & elle a eu la fermeté de lui dire : Et vous , Monseigneur , ne craignez-vous pas d'avoir votre tour ? ou espérez-vous que le Ciel vous épargnera , vous qui avez prêté votre ministère à cette odieuse manœuvre (1). Le Cardinal a soupiré , lui a pris la main , & lui a dit : Madame , plaignez-moi , & priez Dieu pour moi. Monseigneur , a repris ma belle-sœur , depuis longtemps je fais pour votre Eminence bien des vœux : & je gémis de ce que cette scene étonnante s'est passée sous votre Episcopat & par votre autorité ; mais Dieu a ses vues quand il permet que les cedres tombent..... Je ne suis pas un cedre , Madame , a-t-il interrompu , je ne suis qu'un roseau des plus foibles. Madame de la Tour nous a fait rire en ajoutant d'un air malin : je n'ai pas voulu lui donner un démenti , car il disoit vrai ; il n'est qu'un roseau que toutes sortes de

(1) La destruction de Port-Royal-des-Champs.

vents agitent ; le dernier qui lui parle a toujours raison. Ma chere mere , lui dit son fils qui étoit présent , ne dités point de mal de lui , car je l'aime beaucoup depuis qu'il m'a donné une épouse. Va , va , lui a-t-elle répondu , ne crains rien , je l'aime bien autant que toi pour la même raison ; & puis , ajouta-t-elle , le mal qu'on peut dire de cet homme-là est bien subordonné à son mérite. Elle dit vrai , car c'est un des meilleurs Prélats de ce siecle.

L E T T R E C L X X X.

Du 26 Mars 1712.

LE jour que ma derniere Lettre est partie , ma chere Baronne , mon mari m'a demandé si je t'avois fait part du mariage de ma fille. Je lui ai répondu qu'oui. Tu as bien fait , m'a-t-il dit , car je n'oserois en parler au Baron : eh ! que lui dirois-je , puisque je ne fais rien , & qu'on me regarde comme un zéro en chiffre ? Je lui ai répliqué fort tranquillement : On te regarde comme tu as demandé & comme tu mérites. Il n'a rien répliqué ; mais avec un souris malin & un hochement de tête , il m'a fait une menace. Mercredi sur les neuf heures du matin , lui & son fils entrèrent dans ma chambre bien coëffés , à demi-parés , & prêts à sortir. Je leur demandai où ils alloient si matin , & si c'étoit à la Messe. Non , me dit

mon mari, ce n'est point là où nous allons ; mais puisque tu refuses de me satisfaire sur ma fille , je vais avec mon fils à l'hôtel de l'Ecluse ; il m'est venu dans l'idée qu'elle pourroit bien y être ; & si elle n'y est pas , j'espère qu'on aura là pour moi plus d'égards que tu n'en as , & qu'on me dira où elle est : c'est là qu'est le bureau des confidences , & le seul endroit où l'on peut me contenter : d'ailleurs je pense que puisqu'on la demande si-tôt en mariage, elle n'est point actuellement dans un Couvent , elle est répandue dans un cercle de connoissances qui la met à portée de faire des conquêtes : enfin, ajouta-t-il , je veux la voir & l'embrasser aujourd'hui. Juge , ma belle Baronne , dans quel trouble ce discours me mit. Cependant je ne me démontai point ; & dissimulant ma frayeur , je dis à mon mari qu'il faisoit bien de tenter fortune de ce côté-là , parce qu'il n'avoit rien à espérer du mien. Je m'aperçus qu'il n'attendoit qu'après son carrosse pour partir. Je le quittai un instant , & je fis dire à son cocher par l'une de mes femmes , d'apprêter le carrosse de mon mari le plus lentement qu'il pourroit. En même temps j'écrivis à Madame de l'Ecluse ces deux mots , *que mon mari alloit aller chez eux avec son fils , pour savoir si sa fille y étoit.* Je cachetai mon billet , & l'envoyai sur le champ par un de mes laquais , avec ordre de toujours courir en allant , & la permission des'amuser tant qu'il voudroit en revenant. Je rentrai ensuite auprès de mon mari , & je l'amu-

fai assez long-temps pour me trouver tranquille à son départ. Trois quarts - d'heure après , je vis le pere & le fils revenir avec une mine allongée. Ils me dirent qu'ils n'avoient trouvé personne. Je savois déjà que mon billet avoit été reçu à temps , & que mon laquais avoit rencontré le carrosse de mon mari en revenant ; & leur présence me le confirma.

Notre petit Prince (1) se rétablit peu à peu : quoique d'une complexion délicate , on présume que Dieu nous le conservera. Son rétablissement ne contribue pas peu à la consolation du Roi , qui a donné des preuves d'une constance héroïque dans ces douloureux événemens. Dans sa maladie on lui a administré les cérémonies du Baptême , & on l'a nommé *Louis*.

(1) Louis le Bien-Aimé , décédé le 10 Mai 1774.

L E T T R E C L X X X I.

Du 2 Avril 1712.

PUISQUE nos petites aventures , ma belle Baronne , vous amusent tous trois , il faut que je vous en fasse part. Je trouve aussi bien du plaisir à les raconter , & il me semble que le fardeau de mes peines & de mes frayeurs en diminue. Je pense que je ne dois que rire de mes embarras , & que je

dois les regarder comme des scènes comiques, qui ne peuvent servir qu'à donner de l'intérêt au dénouement de la pièce.

Il est revenu à l'idée de mon mari que je l'avois amusé le jour qu'il avoit été à l'hôtel de l'Ecluse ; qu'en y allant il avoit rencontré, rue de Meilay, un de mes gens qui s'en revenoit avec un air fort échauffé, & qu'apparemment ce garçon venoit de porter à mon amie un avertissement de ma part. Cela le confirma dans l'opinion que sa fille étoit là ; & il prit la résolution d'y retourner sans m'en avertir. Heureusement que depuis sa première démarche on y est sur ses gardes. Il y retourna donc la troisième fête de Pâques à midi, après être rentré de la Messe, & avoir fait une petite toilette ; car il paroît qu'il veut être beau garçon pour plaire à sa fille. Son fils l'accompagna. Dès qu'ils furent aperçus à l'hôtel de l'Ecluse, ma fille disparut avec sa marraine ; & M. de l'Ecluse se disposa à les recevoir. Il fut au-devant d'eux, les embrassa avec affection, les conduisit dans un salon près de la pièce où mon amie & ma fille étoient enfermées ; & là, après beaucoup de politesses encore, il déclara à mon mari que c'étoit chez lui que sa fille avoit été élevée depuis sa naissance ; qu'elle étoit leur filleule à lui & à sa femme ; qu'ils l'aimoient & la regardoient comme leur fille ; qu'ils lui avoient sacrifié tous leurs amis ; que sa possession faisoit leurs délices & leur bonheur ; qu'ils avoient pour elle un cœur de père & mère ; & enfin que

ce n'étoit qu'à cause d'elle qu'il avoit refusé plusieurs fois de répondre à ses prévenances, parce que dès le moment de la naissance de sa fille, il étoit décidé qu'il ne la verroit que le jour de son mariage, & que nous nous entendions pour cela sa femme & moi. Et comme mon mari le prioit d'obtenir pour lui de voir sa fille dans le moment, il lui répondit qu'il seroit inutile que lui ou d'autres entreprissent de nous faire changer; que nous étions si fermes dans notre résolution, que nous n'aurions d'égards pour personne. Après plus d'une heure d'entretien, mon mari & mon fils s'en revinrent, plus instruits, mais peu satisfaits, cependant bien contents du Marquis de l'Ecluse.

Pendant leur absence, Madame de la Tour étoit venue nous demander la soupe. Comme mon mari est dans l'habitude de me dire où il va toutes les fois qu'il sort sans moi, & qu'il ne m'avoit rien dit, sa sortie m'avoit paru un mystère; mais je me doutois de l'endroit où il étoit allé. C'est pourquoi lorsqu'il rentra, je le fixai; & il me parut triste; je lui demandai s'il savoit où étoit sa fille; & s'il l'avoit vue. Il me dit qu'il ne l'avoit point vue, mais qu'il savoit où elle étoit. Il nous raconta tout ce qui s'étoit passé, & se mit à pleurer, en nous disant qu'il étoit bien malheureux de ne pouvoir obtenir de voir son enfant, & d'avoir une femme si dure. Je lui dis qu'il m'avoit rendue bien plus malheureuse moi, de m'avoir privée de ma fille depuis qu'elle est au mon-

de, & que j'étois encore à lui en faire les premiers reproches. Il me repliqua qu'il en méritoit de plus vifs de ma part; mais que je devrois bien être sensible à son repentir, & avoir quelque égard à sa tendresse. Je lui répondis avec fermeté que je n'aurois aucun égard à ses dispositions présentes, que j'avois réglé mon plan sur ses procédés passés, & qu'il ne verroit absolument sa fille que le jour de son mariage sur les dix heures du matin. Sa sœur voulut prendre son parti, parce que ses pleurs l'attendrissoient; mais elle n'y gagna rien, je persistai dans mes refus, & elle se tut.

En dînant, je m'aperçus que mon mari avoit souvent les yeux pleins de larmes, & qu'il se faisoit une grande violence pour les empêcher de couler. Cela me toucha. Lorsque nos gens s'en furent allés dîner, je lui demandai ce qui lui faisoit de la peine. Il me dit avec un air pénétré, qu'il s'occupoit de mes déplaîsirs, & qu'il pensoit que mes complaisances passées le rendoient malheureux aujourd'hui; que j'aurois bien fait dans le temps de la naissance de ma fille de ne point me prêter à ses caprices, qu'il ne seroit pas à présent dans le cas de se voir haï & détesté d'elle; qu'elle ne pourroit jamais l'aimer, & qu'il ne seroit à ses yeux qu'un monstre..... Je l'interrompis là, en lui disant combien il se trompoit: je lui fis une peinture vive du caractère d'esprit de sa fille, & de la disposition de son cœur pour lui & pour son frere: je lui rapportai mille cho-

les qui y avoient rapport , en me donnant bien de garde de rien dire qui eût trait avec l'histoire de l'Opéra. Il m'écouta avec un plaisir, une surprise , une admiration , & un attendrissement extrêmes ; & il dit que toute sa vie il se reprochera de s'être privé d'un enfant si aimable. Il me demanda sa figure. Je lui dis qu'elle étoit tout son portrait. Il me dit là-dessus qu'il aimeroit mieux qu'elle me ressemblât , qu'elle seroit plus belle. Madame de la Tour lui dit que sa ressemblance ne pouvoit être que bien. Je gardai le silence à ce moment , de peur d'en trop dire. Mon fils nous dit alors , les yeux gros de larmes , qu'il sentoît au-dedans de lui une peine inexprimable d'avoir été le sujet de la proscription de sa sœur : Je sens , dit-il , que je l'aime plus que moi-même , & l'impatience que j'ai de la voir est extrême. Il dit plus vrai qu'il ne pense ; car quand il verra qu'elle-même est cet objet qu'il admire tant & qu'il adore, il l'aimera bien davantage.

Le lendemain j'allai à l'hôtel de l'Ecluse ; & comme il-n'y avoit plus de mystère sur la naissance de ma fille , nous lui fîmes prendre le nom de son pere. Tous les gens de Monsieur & Madame de l'Ecluse ouvrirent de grands yeux ; & quelques-uns dirent qu'ils s'étoient doutés de la chose. Pour ma fille elle a reçu le nom de *Mademoiselle de la Riviere* avec une joie qu'elle a su modérer devant son parrain & sa marraine , mais qu'elle m'a bien exprimée dans le particulier : Non , maman , me disoit-elle , de

ma vie je n'ai senti dans mon ame une joie pareille ; il n'y a que celle de voir & d'embrasser mon papa & mon frere , qui puisse la surpasser.

Jeudi , pendant que mon mari écrivoit à M. de Neufpont , je lui ai dit : Mais , mon ami , pense-tu à offrir un logement à ton ami ? ou faudra-t-il qu'en arrivant à Paris , il aille en chercher un ailleurs que chez toi ? Il m'a répondu qu'il y avoit plus de trois mois qu'il avoit marqué à M. de Neufpont , que son hôtel étoit à son service , & qu'il lui avoit témoigné tout le plaisir qu'il auroit de l'y recevoir. Je le défie , ma chere ; ma charmante amie , d'avoir alors plus de plaisir que moi.

Je suis bien-aîse que Mademoiselle de Neufpont goûte les ouvrages de l'Abbé Pellegrin. N'est-il pas vrai qu'il est sage partout ? & qu'une jeune personne peut lire ses Pieces profanes sans le moindre danger ? L'interdit dont il étoit menacé n'a pas encore lieu. Peut-être qu'il n'est que suspendu. Peut-être aussi que la charité , qui est la plus excellente des vertus , surmontera les scrupules du Cardinal. Je le souhaite pour l'un & pour l'autre.



L E T T R E C L X X X I I .

Du 10 Avril 1712.

MES tourments , ma chere Baronne , augmentent , & redoublent même au lieu de diminuer ; mais j'en ris. Mon mari & mon fils m'accablent de caresses pour obtenir de voir ma fille : les prieres , les supplications , les larmes , tout est mis en usage pour me toucher , ils ne me donnent point de relâche ; l'un me baise d'un côté , l'autre de l'autre : ce matin leurs pleurs arrosoient mes joues. Ils me faisoient tant de pitié , que j'étois prête à succomber : Heureusement que , rebuté de mes résistances , mon mari enfin m'a demandé d'avancer au moins le mariage de sa fille , puisque c'étoit l'époque de son bonheur. Je me sentois alors si excédée , que je me suis rendue sur le champ.

Ce qui a donné lieu à tant d'importunités , c'est que M. de l'Ecluse est venu Lundi rendre sa visite à mon mari : leur entretien n'a roulé que sur ma fille. Mon mari est dans l'admiration de tout ce que le Marquis lui en a dit ; & il est si enchanté d'en être aimé malgré ses procédés , qu'il ne respire , dit-il , que le moment de la serrer dans ses bras , & de lui prodiguer des caresses qui lui sont dues depuis si long-temps.

Le mariage donc est fixé au Mardi 26 de ce mois. J'ose espérer , ma belle Baronne ,

de t'y voir avec Mademoiselle de Neufpont ; il y a assez de temps pour votre voyage : il est des cas où l'on doit vaincre tous les obstacles , & celui-ci en est un. Je pense que les embrassemens du pere & de la fille auront quelque chose de touchant. Il faut que tu en sois témoin , & que mon fils puisse jeter les yeux sur ton aimable fille au défaut de sa sœur ; en un mot , il faut que votre présence vienne mettre le comble à ma joie.

J'ai demandé à mon mari quelle dot il vouloit donner à sa fille. Il m'a répondu que puisque je m'en rendois la maîtresse jusqu'à refuser de la lui faire voir , il ne se mêleroit de rien , & que je n'avois qu'à régler la dot sur le parti que je lui donnois. Je lui ai dit que les pere & mere de celui à qui elle étoit promise , donnoient soixante mille livres de rente en mariage à leur fils. Diable ! s'est-il écrié , c'est bien fort , douze cens mille livres ! Il a réfléchi quelques momens ; après quoi il a dit qu'il en donneroit autant , & que c'étoit par là qu'il vouloit commencer à donner à sa fille des preuves de sa tendresse. C'est fort bien , mon bon ami , lui ai-je dit ; mais avoue que quand nous aurons donné cela à chacun de nos enfans , nous ne serons pas encore bien foulés.

J'attends ta réponse dans quelques jours , ma chere amie : songe bien que tu dois m'accorder la grace que je te demande. Songez-y aussi , M. le Baron ; & par reconnoissance je vous baiserais les deux yeux vingt fois à
votre

vosre arrivée à Paris , que je n'espère pas-
si-tôt , parce que je fais que vosre présence
est encore nécessaire à Lyon.

Le fameux Procès de M. Rousseau , ma-
belle Baronne , est fini : Jeudi 7 de ce mois ,
le Parlement a rendu contre lui un A rêc
qui le bannit à perpétuité du Royaume.
Ainsi , malgré ses illustres amis & ses puis-
sans protecteurs , voilà le plus grand & le
plus excellent de nos Poètes Lyriques obligé
d'abandonner sa patrie. Les uns le croient
coupable , les autres le disent innocent , &
tous le plaignent. Pour moi , je ne fais qu'en
penser ; mais je lui souhaite plus de bon-
heur & de sagesse dans le pays étranger
qu'en France ; car si dans la plupart de ses
Poésies il est grand , énergique , noble , ma-
jestueux , sublime ; il est dans quelques-
unes , sur-tout dans ses Epigrammes , sans
retenue & sans pudeur. Je voulois en lire
l'autre jour , je ne pus en soutenir la lectu-
re. Tôt ou tard Dieu humilie les libertins.

Vendredi j'ai vu chez M. de Châteaufond
l'Abbé de Choisi , qui connoît & estime
l'Abbé Pellegrin. Il nous fit l'éloge de ce
Poète : Il est , nous disoit-il , la douceur
même , plein de probité , de candeur , de
modération , & est de mœurs irréprochables ;
il est pauvre , & il se mine pour soutenir sa
famille : cette générosité , ou plutôt cette
charité , ajouta-t-il , n'est-elle pas le com-
ble de toutes les vertus ? Mon mari qui étoit
présent , fut si enchanté de ce qu'il disoit de
l'Abbé Pellegrin , qu'il lui répondit : Oui ,

voilà ce qui s'appelle un homme vertueux ; donnez-lui cela sans dire d'où il vient. C'étoit , ma chere Baronne , dix louis qu'il mettoit dans la main de M. de Choisi.

L E T T R E C L X X X I I I .

Du 18 Avril 1712.

QUELLE réponse , ma chere amie ! Elle n'arrive que pour augmenter mes tourmens. Il est bien cruel dans ce monde de n'y pouvoir trouver une joie complete. Je n'aurois jamais cru que tu eusse été si nécessaire au réglement de vos affaires. Ainsi donc ton aimable fille ne viendra pas charmer mon fils , elle ne viendra pas joûter contre celle qu'il demande en vain ; il faudra qu'il se voie enlever un objet qu'il desire avec ardeur , sans avoir la perspective d'un dédommagement. Qu'il sera à plaindre ! Son amour prend feu plus que jamais ; il ne parle que de la Demoiselle de l'Opéra ; il fait redoubler les recherches ; il maigrit ; il perd l'appétit ; il chagrine son pere ; ils me font pitié tous deux : mon pauvre mari est dans la crise la plus délicate ; sa fille remplit son cœur de joie , son fils l'accable de tristesse ; l'espérance d'embrasser bientôt sa fille l'occupe agréablement , le désespoir de son fils empoisonne sa joie ; de sorte qu'alternativement je le vois & rire & pleurer. Oh ! M. le Baron , que je vous ai obligation de vos apos-

trophes ! Sans elles je céderois comme un oïson.

Le premier jour que j'allai à l'Hôtel de l'Ecluse, après que nous eûmes fixé le mariage de ma fille, j'y arrivai avant la compagnie. Je dis à ma fille que son mariage étoit avancé : elle en témoigna une joie extraordinaire pour le seul plaisir d'embrasser son pere & son frere. Quand tout le monde fut arrivé, je dis à M. du Livon que j'avois fait une promesse à mon mari, & que j'espérois qu'il ne me dédiroit pas. Je souriois en lui disant cela, & cependant il en fut décontenancé. Madame de l'Ecluse qui s'en apperçut lui dit, malicieusement : *Pour le coup, mon pauvre Comte, on ne vous mariera pas au mois d'Août.* Dans le moment un déluge de larmes sortit de ses yeux. Ma fille attendrie, se hâta de lui dire : *Ma petite maman badine, Monsieur, ne vous chagrinez pas.* Le Baron, la Baronne, le Vicomte & la Vicomtesse, qui savent combien M. du Livon aime ma fille, étoient déjà tout consternés de la nouvelle : mais mon intention étant de ne faire de peine à personne, je calmai bien vite des frayeurs inutiles, & fis succéder une joie réelle à une crainte imaginaire. Le Comte, qui avoit remarqué la sensibilité de ma fille, & sa promptitude à le tirer de peine, lui en témoignoit sa reconnaissance avec transport. Il disoit aussi qu'il avoit bien des obligations à mon mari, & que celui qu'il redoutoit le plus, étoit celui qui avançoit son bonheur.

Mon mari & mon fils ont appris avec un grand contentement la joie de ma fille sur l'avance de son mariage ; ils sont charmés d'en être les objets ; & l'impatience de l'embrasser augmente avec leur amour.

Le Comte de l'Ecluse , qui sait que son mariage dépend de celui de ma fille , se réjouit aussi de voir son bonheur avancer. Il est aussi amoureux à son âge que M. du Livon. Il est vrai qu'il est encore frais & robuste. Il m'a demandé de lui procurer le plaisir de voir ma belle-sœur. Je m'y suis refusée. Il est encore en deuil , & je veux qu'elle ignore son veuvage , pour lui donner dans le temps le plaisir de la surprise.

Actuellement nous nous occupons sérieusement de tout ce qui pourra contribuer à orner la fête ; mais hélas ! le plus bel ornement y manquera , tu n'y seras pas , ni ma belle bru. Ah ! ma chère , que cette privation m'est sensible ! & qu'elle ralentira ma joie !

L'Abbé Pellegrin a reçu les dix louis de mon mari , en soupirant de ne savoir à qui il étoit redevable de cette générosité.



L E T T R E C L X X X I V .

Da 21 Avril 1712.

A Peine as-tu lu ma dernière Lettre, ma chère Baronne, qu'en voici une autre que je t'écris. Que veux-tu ? je ne puis me contenir, je suis dans un déplaisir & un bouillonnement extrêmes de ne t'avoir pas à côté de moi pour te raconter mille choses ; & dans mon dépit je prends la plume. Je fais bien que je vais te faire plaisir ; & moi , je vais me soulager.

Qu'il me tarde pour mon mari que le moment d'embrasser sa fille soit arrivé ! Des larmes de desir & d'impatience coulent de ses yeux cent fois le jour ; il ne peut rester en place, ni s'appliquer à rien : il prend un livre, l'ouvre, le referme aussi-tôt, va à une croisée, revient, se promene en long & en large dans la piece, frappe du pied, leve les yeux au ciel, me regarde, dit qu'il meurt d'ennui, qu'il pétillie d'impatience ; que les jours sont plus longs que d'ordinaire ; qu'il est malheureux, que je le vois, que je le souffre tranquillement, & que je ne l'aime pas : il mange peu & ne dort point : je m'y prends de toutes les façons pour adoucir sa situation, il est insensible à tout : s'il a des cartes à la main, & qu'on lui demande du cœur, il donne du pique. Enfin Mardi en jouant avec son fils, il prit les cartes, les

jetta par la fenêtre , & dit tout en colere, qu'il ne joueroit plus qu'il n'eût auparavant joué avec sa fille.

Il s'est avisé hier d'aller encore chez M. de l'Ecluse pour tenter fortune. Il étoit seul. Son dessein étoit de les surprendre. Trouvant la porte fermée, il appella le Suisse par la fenêtre de sa loge , lui donna la piece , & lui dit de lui ouvrir la porte sans bruit. Il fut obéi ; & il n'en fut pas moins trompé ; car depuis l'aventure de l'Opéra , on a fait en sorte , qu'en même temps que la porte s'ouvre , une sonnette dans l'appartement avertit que quelqu'un entre. Ma fille alors passe dans un cabinet à côté du salon ; on en ôte la clef ; & de là elle entend la conversation. Madame de l'Ecluse resta avec son mari. Mon mari la voyant , & ne voyant pas sa fille auprès d'elle , en fut accablé. Il se jetta sur un siege sans les saluer , & des larmes sortirent de ses yeux : *Il n'y aura donc que ma fille que je ne verrai pas* , leur disoit-il douloureusement ! Ils tâchoient de le consoler , en lui disant qu'il n'avoit pas encore bien du temps à attendre : encore six jours de patience & de courage , lui disoient-ils. Ne dites pas six jours , leur répondit-il , dites six ans ! En disant cela il poussa tout d'un coup des sanglots. Cela mit Monsieur & Madame de l'Ecluse dans une inquiétude extrême au sujet de ma fille : elle est si tendre pour nous tous , & principalement pour son pere , qu'ils sentoient bien qu'elle ne devoit pas être à son aise de l'entendre sanglot-

ter. Mon amie donc lui dit que pour son repos & pour le leur, elle le prioit de s'en retourner; que ses pleurs étoient inutiles, & qu'il ne verroit pas sa fille avant le temps limité. Je vous ai mille obligations, leur dit mon mari, en laissant encore échapper quelques sanglots; mais je vous en aurai un million si vous me faites voir ma chere enfant aujourd'hui, un moment seulement. Vous ne la verrez pas, lui dit Madame de l'Ecluse en versant tout d'un coup des flots de pleurs, elle vous entend, & je crains que sa tendresse & sa sensibilité pour vous ne lui aient fait quelque révolution; allez-vous-en, laissez-moi aller voir en quel état elle est. Les larmes de mon amie, celles du Marquis qui couloient aussi, fixerent l'attention de mon mari: que vous l'aimez! leur dit-il en les regardant avec admiration. Nous l'aimons plus que nous-mêmes, lui dirent-ils. En même temps Madame de l'Ecluse se leva en faisant signe à son mari de retenir le mien à sa place. Elle ouvrit la porte du cabinet, trouva ma fille évanouie, referma la porte sur elle avec précipitation, & se mit à pousser des cris, & à dire à mon mari à travers la serrure: Votre fille est sans connoissance, allez-vous-en, M. le Comte, vous ne faites que nous troubler. M. de l'Ecluse, qui entendoit dire que sa chere filleule étoit sans connoissance, croyoit qu'elle alloit mourir. Plusieurs fois elle s'étoit trouvée mal; mais elle ne s'étoit jamais évanouie. Il dit donc à mon mari les yeux pleins de larmes & le visage pâle: Allez-

vous-en , Monsieur , je vous en conjure , que votre amour pour votre fille ne lui cause pas la mort. Alors mon mari se leva : je prends ma résolution , lui dit-il , je ne vous troublerai plus , j'attendrai avec patience ; il faudroit que je fusse bien misérable de causer de la peine à des personnes si attachées à mon sang , & à qui j'ai des obligations infinies : je fais bien , ajouta-t-il , qu'il ne tiendrait qu'à moi de voir ma fille , de la revoir même ; mais je ne veux rien obtenir par force , je veux recevoir par grace un bien que j'ai rejeté. Et comme M. de l'Ecluse le reconduisoit , mon mari lui dit : Laissez-moi aller seul , M. le Marquis ; allez voir l'état de ma fille , de celle pour qui votre cœur s'intéresse si fort. Ils s'embrassèrent : mon mari prit le chemin de la porte , & M. de l'Ecluse courut au cabinet.

Pendant ce temps-là , ma belle Baronne , je ne laissois pas d'être inquiète de mon mari. Il sort peu sans son fils , & il étoit sorti sans vouloir , ni qu'il l'accompagnât , ni nous dire où il alloit. Quand il rentra je vis à ses yeux qu'il avoit pleuré. Aussi-tôt qu'il fut descendu de carrosse il vint à moi , & me dit avec effroi & inquiétude : Vîte , ma chere Comtesse , monte dans mon carrosse , cours voir ta fille , je l'ai laissée évanouie ; vas & reviens le plus promptement que tu pourras me dire de ses nouvelles. Il ne voulut pas m'en dire davantage , il me donna la main pour monter , & d.t à son cocher de me mener grand train.

Juge , ma chere amie , de mon inquiétude
tout

tout le long du chemin. Je m'imaginois que mon mari avoit vu sa fille ; & que l'attendrissement & la joie de voir son papa l'avoit faisie elle-même ; mais j'étois étonnée que mon mari l'eût quittée avant qu'elle fût revenue de son évanouissement.

Dès que je parus à l'Hôtel de l'Ecluse, le Marquis vint au-devant de moi : M. le Comte vous a effrayée, Madamie, me dit-il ; mais il n'est rien arrivé de fâcheux, il n'a même pas vu sa fille. Ah ! tant mieux, lui dis-je, je respire. En même temps ma fille vint se jeter à mon cou, en me disant : Que je vous donne de souci, maman ! que j'en donne à tout le monde ! n'y auroit-il donc pas moyen d'abrégier nos tourmens ? mon papa me fait pitié. Je lui dis que nous étions si près du terme, qu'il seroit ridicule de l'avancer, & qu'il falloit avoir patience jusqu'au bout. On me raconta ensuite tout ce qui s'étoit passé. Ma fille s'est évanouie lorsqu'elle entendit son papa pousser des sanglots ; & dès que sa marraine fut entrée dans le cabinet, elle ouvrit les yeux aux premiers cris qu'elle lui entendit faire. Je m'en retournai promptement pour calmer l'inquiétude de mon mari. Depuis ce moment il est un peu plus tranquille ; il dit qu'il attendra patiemment le moment fortuné, qu'il réconciliera avec son sang & avec lui-même.

Mon mari vient de m'interrompre un moment, pour me dire qu'il a commandé pour sa fille une parure de diamans. Je fais que M. de la Ville lui en fait faire une : on verra

laquelle des deux l'emportera sur l'autre.

Je prévois , ma chere , que je ne t'écrirai plus avant le mariage ; mille occupations qui y ont rapport me prennent tout mon temps. Je recommande bien ma fille à tes prieres : pense à elle , pense à moi , pense à nous tous Mardi à dix heures du matin. Je ne vois qu'avec peine que nous ne te posséderons pas , ni toi , ni ta charmante fille , dont la présence nous seroit si utile.

L'Abbé de Choisi a dit hier à mon mari , que l'Abbé Pellegrin se propose de mettre l'Imitation de Jesus-Christ & les Pseaumes de David en Cantiques. Ainsi , ma chere Baronne , tu vois que ce pauvre Abbé fait des *Pieces profanes* pour vivre , & du *saint* par inclination.

Adieu ; je t'embrasse tristement de ma plume , toi & mon aimable bru , en attendant que je le fasse joyeusement de toute l'étendue de mes bras.

LETTRE CLXXXV.

Du 30 Avril 1712.

IL est arrivé , ma chere amie , ce jour souhaité avec tant d'ardeur ; ma fille a embrassé son pere & son frere ; tous deux l'ont vue & reconnue. Je veux te faire un détail circonstancié de tout ce qui s'est passé depuis ma derniere Lettre.

Depuis que mon mari a su que sa fille

étoit à l'Hôtel de l'Ecluse, il me disoit le plus souvent, lorsque je partoisi pour y aller : Va, ma belle Comtesse, va voir ta fille, & donne-lui ces baisers de ma part ; & en disant cela il me baisoit à plusieurs reprises. Quelquefois ses yeux se remplissoient de larmes, il soupiroit, & ne me disoit rien. Le jour que je t'écrivis, après avoir cacheté ma Lettre, & donné ordre qu'on la mît à la boîte, je me mis en devoir de partir, & mon mari en me conduisant à mon carrosse me donna plusieurs baisers pour sa fille ; & pour la première fois il me pria d'engager M. de l'Ecluse à venir dîner avec lui & son fils. Je me chargeai de cette commission avec plaisir : je lui souhaitois de la dissipation, & je sentoisi que le Marquis seul pouvoit lui en donner. Tout en arrivant je fis ma proposition à M. de l'Ecluse, qui se prêta d'un grand cœur à obliger mon mari. Il partit dans mon carrosse, & le sien me ramena le soir en l'allant chercher. Cela se pratiqua ainsi jusqu'au mariage de ma fille ; car alors j'allai tous les jours chez lui, & lui vint chez nous.

Le premier jour, leur conversation ne roula que sur ma fille. Le second & les jours suivans, elle en fut encore le sujet, mais bien différemment que le premier jour ; c'est-à-dire, qu'on s'occupa d'elle sous un autre objet : mon fils parla au Marquis de celle qui régnoit sur son cœur. M. de l'Ecluse, pour distraire le pere & le fils, entra dans leurs vues : il se fit décrire la livrée, & les Armes du carrosse dans lequel étoit cette Demoiselle vue à l'O-

péra. Sur la description que mon mari & mon fils lui en firent, le Marquis assura que c'étoit le carrosse d'un Vicomte de Province & de sa connoissance, qui étoit à Paris depuis six mois, & que par lui on pourroit découvrir celle qu'ils souhaitoient tant de connoître. Il fit plus, il promit de s'employer pour mon fils, & de faire en sorte qu'il la vit & la possédât avant un mois. Il entretenoit ainsi un feu qui devoit s'éteindre avant la huitaine, & pour toujours. Mon fils étoit d'une joie inconcevable, & ne pensoit presque plus à sa sœur. Mon mari pensoit toujours à sa fille; mais la joie de son fils amortissoit son chagrin de ne la pas voir; & M. de l'Ecluse s'applaudissoit de le rendre un peu à lui-même. Tous les soirs quand j'étois rentrée, mon fils ne m'entretenoit que de sa Nymphé de l'Opéra, & de tout ce que M. de l'Ecluse lui avoit dit dans la journée. Mon mari, qui étoit aussi crédule que son fils, lui promettoit de faire pour lui tout ce qui seroit nécessaire pour le rendre heureux. Pour moi, qui n'osois rien dire, je souffrois de voir mon fils dans une erreur qui ne pouvoit que lui devenir plus cruelle. Pour achever son ouvrage, M. de l'Ecluse la veille du mariage, lui dit qu'il avoit parlé au Vicomte, & qu'avant la fin de la semaine, il lui promettoit de le faire parler aux pere & mere de la Demoiselle, qu'il la verroit elle-même, & qu'il seroit content. Cette nouvelle le transporta de joie. Son pere le félicitoit déjà sur son bonheur futur: & il disoit qu'il alloit être

parfaitement heureux lui-même : me voici , disoit-il , à la veille de voir ma fille , je l'embrasserai demain mille fois ; & pour comble de bonheur , mon fils va obtenir celle qu'il aime , il va posséder ce qu'il y a de plus parfait dans la nature ; du moins , ajouta-t-il s'adressant au Marquis , vous me le faites présumer ? M. de l'Ecluse , ne s'adressant alors qu'à lui , lui dit : je vous réponds ; M. le Comte , que vous serez content , j'en fais assez pour vous en assurer ; & quand je pourrai vous en dire davantage , vous verrez que je ne vous en parle aujourd'hui qu'avec fondement.

Le soir , à peine étois-je arrivée que mon mari & mon fils me rendirent cette conversation. Je ne pus m'empêcher de sourire. Tiens , dit mon mari à son fils , voilà ta mere qui rit , cela m'est de bon augure , Madame de l'Ecluse lui en aura dit plus que son mari n'a voulu nous en dire : pour apprendre des secrets , il vaut toujours mieux avoir affaire à des femmes qu'à des hommes. Puis m'adressant la parole : n'est-il pas vrai , dit-il , que tu vas nous instruire de tout ? Oui ! attends-t-y , lui ai-je répondu en le raillant ! ce seroit donc pour constater tes sottises ? Va , c'est par mon silence que je veux te prouver la discrétion des femmes , & te donner un démenti. Il sourit , me fit toutes sortes de caresses ; son fils se joignit à lui ; & je me tus exactement : mais mon silence ne servoit qu'à augmenter leur espoir. Et comme je les voyois acharnés à me persécuter ,

je coupai court à leur conversation pour en mettre une autre sur les voies.

Rappelle-toi , ma belle Baronne , (ce que je t'ai marqué dans le temps) que Madame de la Tour étoit chez nous le jour que son frere apprit que ma fille avoit été élevée à l'Hôtel de l'Ecluse. Je lui déclarai alors que ce seroit là que sa niece seroit prise pour la marier. Elle tressaillit , & me demanda si le Comte de l'Ecluse ne seroit point de la noce. Je lui dis qu'oui , qu'il aimoit ma fille extrêmement , qu'elle l'appelloit son oncle , & que sous ce titre seul il lui étoit dû d'en être. O mon Dieu ! s'écria-t-elle , je n'y paroîtrai pas , la présence de cet homme me troubleroit , & me deviendroît funeste ; de parler seulement de lui me met dans un état que je ne puis décrire. Effectivement elle étoit pâle comme la mort. Mais , lui dis-je , est-ce l'amour ? est-ce la haine qui vous domine pour cet homme ? qu'appréhendez-vous de lui ou de vous ? Je ne crains rien de lui , me dit-elle , mais je crains tout de moi & de ma foiblesse , je le regrette toujours , & je l'aime plus que jamais ; le temps n'a fait que nourrir & accroître mon amour , jugez par là de sa force & de son étendue ; & vous sentez bien de quelle importance il est pour ma fierté & pour mon honneur , de ne point faire connoître à cet innocent tyran , l'empire qu'il a toujours sur mon pauvre cœur. Ce nouvel aveu me combloit de joie , & je pris plaisir à la contredire un peu , en l'assurant qu'elle seroit de la noce. Cependant les

choses en étoient demeurées là. Donc pour mettre fin aux importunités de mon mari & de mon fils, je leur fis part du veuvage du Comte de l'Ecluse, & de ses dispositions pour Madame de la Tour. Mon mari fut surpris & enchanté de cette nouvelle; & comme j'avois promis au Comte d'aller pour lui chez ma belle-sœur dès le soir à mon retour, je proposai à mon mari de m'y accompagner: ce qu'il fit d'un grand cœur.

Dès que Madame de la Tour parut à son parloir, je lui dis que je venois la prier du mariage de ma fille; que je faisois tout par moi-même, à cause du mystère que je voulois faire à son frere de son gendre; qu'il se prêtoit à mes petites fantaisies, & que je la priois de vouloir bien s'y prêter aussi. Elle me répondit poliment qu'elle s'y prêtoit volontiers, puisqu'elle supportoit le mystère aussi vis-à-vis d'elle; mais qu'une raison assez forte, & que je connoissois, l'empêcheroit d'y paroître. Je lui répondis qu'une autre encore plus forte l'obligeroit de s'y trouver; & nous nous contredîmes ainsi quelques momens: *Oh! je n'irai pas. Oh! vous y viendrez.* Et enfin je lui déclarai la meche, en lui disant que ma démarche principale étoit pour la demander en mariage pour le Comte de l'Ecluse même. Que me dites-vous là? s'écria-t-elle avec étonnement & en fouriant, est-ce qu'il est veuf? Je lui dis qu'oui; & je lui fis alors un petit détail auquel elle ne parut pas indifférente. Elle accepta ma proposition. Et le lendemain matin le Comte de

L'Ecluse fut lui faire sa visite, & lui constater ma demande. De sorte qu'elle fut de la noce, elle & ses enfans. Et les choses sont actuellement au point qu'ils seront mariés à la huitaine de ma fille, c'est-à-dire, Mardi prochain 3 Mai.

Mardi matin, ma belle Baronne, je vis mon mari ne s'occuper que de sa fille, il ne cessoit d'en parler, & il le faisoit avec des treffaillemens de joie. Pour mon fils, il en parla de maniere à me faire juger qu'il y pensoit peu, & qu'un autre objet occupoit son cœur. Cela troubla un peu ma satisfaction, parce que je ne pouvois m'empêcher de le plaindre. Toutes nos précautions étoient prises la veille pour l'arrivée des uns & des autres : nos montres étoient réglées sur la même heure ; de sorte que tout se trouva exécuté ponctuellement selon mon plan.

A neuf heures & demie nous montâmes en carrosse. A peine mon mari étoit-il entré chez M. de l'Ecluse, qu'il demanda où étoit sa fille. Je lui dis : Tranquillise-toi, mon cher ami, elle paroîtra dès qu'il le faudra. Toute la compagnie étoit arrivée, & étoit dans le salon, excepté Monsieur & Madame de la Ville, M. du Livon, Madame de l'Ecluse & ma fille qui étoient dans une piece d'à côté. A dix heures précises, nous vîmes arriver le carrosse de ma fille, qui est des plus riches & des plus élégans : il étoit vide ; mais le cocher & trois grands laquais annonçoient la livrée. Je m'empressai de le faire remarquer à mon mari, en lui deman-

dant s'il connoissoit cette livrée. Oui , me dit-il, je la connois , c'est la livrée du Baron de la Ville. Eh bien ! mon bon ami , lui dis-je , c'est son fils que ta fille épouse. Quoi ! s'écria-t-il avec transport , ma fille épouse le Comte du Livon ? Ah ! que je suis content de son bonheur ! & que je me réjouis de cette alliance ! L'arrivée de ce carrosse devoit me mettre sur les voies , pour apprendre à mon mari qui étoit celui qu'il alloit avoir pour gendre ; & en même temps elle indiquoit à Monsieur & Madame de la Ville , & à M. du Livon , qu'ils pouvoient se montrer le moment d'après. Effectivement ils arrivèrent : Monsieur & Madame de la Ville se présentèrent à mon mari , l'embrassèrent , & lui demandèrent son consentement pour l'union de leur fils avec sa fille. Mon mari leur répondit le plus obligeamment du monde , & il leur témoigna son contentement & sa surprise d'une manière tout à fait flatteuse pour eux. M. du Livon se présenta aussi-tôt à mon mari , l'embrassa , & lui témoigna sa reconnaissance avec respect & avec transport. Ensuite chacun s'assit. Nous n'étions que vingt-quatre personnes , tous parens & amis intimes. Mon mari & mon fils furent placés sur un canapé vis-à-vis de la porte , afin qu'ils pussent voir ma fille en face dès qu'elle entreroit. Le Comte du Livon alors fut la prendre.

Elle arriva avec sa marraine , qui avoit présidé à sa toilette , & son amant qui lui donnoit la main. L'éclat de sa parure , qui

étoit des plus brillantes , le cédoit à sa beauté. Dès qu'elle parut , je dis à mon mari : Tiens , mon cher ami , voilà ta fille. Il la reconnut aussi-tôt pour la Demoiselle de l'Opéra , & fit un cri en courant à elle , & en disant avec étonnement : *Quoi ! c'est là ma fille ? c'est la mon enfant ?* Ma fille de son côté précipitoit ses pas ; si bien qu'en un éclair nous les vîmes dans les bras l'un de l'autre , & leurs visages collés. Dans cette situation mon mari entraîna sa fille sur le canapé , & s'évanouit. Ma fille fit un cri qui le rappella à la vie ; mais il n'ouvrit les yeux que pour donner passage à deux ruisseaux de larmes qui coulerent le long de ses joues. Dans le moment ma fille fondit aussi en pleurs , & demanda à son papa , en le baisant de toute sa force , pourquoi il troubloît ainsi le plaisir qu'elle avoit de le voir & de l'embrasser. Ah ! ma chere fille , lui dit-il d'un air pénétré , que mon cœur t'aime ! & qu'il se fait de reproches ! Eh ! mon papa , lui dit-elle , bannissez , je vous prie , tout ce qui peut altérer notre joie , la mienne est extrême ; depuis bien des années je ne respire qu'après ce moment fortuné où il m'est permis de vous déployer tout mon amour..... Quoi , ma chere amie , interrompit mon mari , tu auras donc la force & la générosité d'oublier le passé & de m'aimer ? Oui , mon cher papa , oui , reprit ma fille avec vivacité , je vous aime de toute mon ame , vous m'aimez comme je vous aime , le passé même m'est garant de votre amour

& de la bonté de votre cœur , & ce jour est un des plus heureux de ma vie. Nous les admirions tous , & nous les écoutions en silence. Je le rompis alors , & je dis à mon mari : Ta fille a raison , mon bon ami , elle t'aime , tu l'aime de même , & le passé ne peut rien prouver contre ton amour : ainsi essuie tes larmes , & ne songeons qu'à la fête. Chacun applaudit : ma fille vint m'embrasser ; puis tira de sa poche son mouchoir , & s'en alla essuyer elle-même les yeux de son pere , qui alors se mit à sourire , la laissa faire , & l'embrassa après avec transport.

Un instant après , ma fille promena ses yeux de tous côtés dans le salon , & demanda où étoit son frere. Il étoit disparu pour aller dans un coin pleurer & déplorer son malheur. L'évanouissement & les transports de mon mari l'avoient fait oublier. M. du Livon s'empressa de l'aller chercher. Un moment après il le ramena , & le présenta à ma fille , qui l'embrassa avec tendresse , & lui témoigna le plaisir qu'elle avoit de le voir ; mais mon fils avoit le cœur si serré , qu'il ne répondoit à ses jolis propos que par des baisers réitérés & par des larmes ; ce qui obligea M. du Livon à lui demander s'il ne se trouvoit pas content & heureux d'avoir une sœur aussi aimable. Mon fils lui repliqua d'un ton de jalousie & de désespoir : *Vous êtes bien plus heureux , vous , Monsieur , de ce qu'elle n'est pas votre sœur.* Alors mon mari lui dit : Je te plains , mon pauvre Comte ; mais je ne puis partager ta peine , car

j'aime mieux ma fille pour ma fille que pour ma bru. Cela me mit dans le cas de faire à la compagnie un précis de l'histoire de l'Opéra , & de l'amour de mon fils pour sa sœur.

On présenta ensuite le contrat de mariage à signer à toute la compagnie. Nous avions jugé à propos d'attendre à ce moment-là pour en faire les honneurs à mon mari. Après quoi il fit à sa fille le présent qu'il lui avoit fait faire. Elle avoit la parure de M. de la Ville , qui étant moins belle que celle de mon mari , fut ôtée de l'ordonnance même du Baron , & ma fille fut parée à l'instant de celle de son pere. Dès qu'elle trouva moyen de lui parler sans témoin , elle lui dit qu'elle étoit bien contente de sa parure ; non pour son éclat & sa beauté , lui dit-elle , mais pour cette main chérie qui me l'a donnée. En disant cela , elle baisoit la main de son papa & la ferroit contre ses levres. Et mon mari en fut si charmé , que le moment d'après il me tira en particulier pour me faire part de sa joie.

On passa alors dans la salle à manger pour déjeuner. Il étoit onze heures passées. Mon fils qui avoit déjà bien de la peine à digérer son aventure , refusa de manger. Ma fille se fit apporter un bouillon , qu'elle présenta à son frere. Il le prit d'une main , & de l'autre il saisit la main qui le lui avoit présenté , la baisa , & l'arrosa de ses larmes. Ma fille en fut si attendrie , qu'elle laissa couler les siennes quelques momens ; après quoi

elle fit un effort sur elle-même : elle reprit le bouillon de la main de son frere , & le lui porta elle-même à la bouche , en exigeant qu'il le bût de sa main. Ensuite elle lui dit avec douceur & fermeté , qu'elle le prioit de ne point troubler sa joie par des larmes accablantes pour elle , & honteuses pour lui : ayez pour moi , lui dit-elle , un cœur de frere , & non un cœur d'amant ; je vous en pardonne les premiers mouvemens , ils n'ont dû être excités que par une erreur fatale pour le moment ; mais la raison , soutenue de la réflexion , doit vous rendre à vous-même : je me sens pour vous l'amitié la plus forte ; mais il ne me suffit pas de vous aimer , je veux encore vous estimer ; & mon estime pour vous sera réglée sur vos dispositions & vos procédés. Ce petit discours , accompagné de toutes les graces imaginables , enchanta la compagnie , & excita le courage de mon fils : il essuya ses yeux , demanda pardon à sa sœur , & lui promit de n'avoir pour elle qu'une amitié fraternelle ; mais , ajouta-t-il , je jure..... Ma fille lui mit à l'instant la main sur la bouche : Arrêtez , lui dit-elle , je ne veux point de sermens. Il demeura court. Qu'alliez-vous jurer , lui demanda ma fille ensuite ? J'allois jurer , lui dit-il , que je ne prendrai jamais de femme pour n'aimer jamais que ma sœur. Vous alliez faire là une belle sottise , lui repliqua-t-elle , je veux une belle-sœur , moi , & je la veux dans peu de temps ; car je ne ferai pleinement satisfaite que quand vous m'en aurez

donné une , mais , ajouta-t-elle , je veux que ses charmes l'emportent sur mes foibles traits , afin que vous soyez parfaitement content. C'est à ta charmante fille , ma chere amie , qu'elle pensoit en parlant ainsi ; c'est elle qu'elle veut pour belle-sœur , & elle n'en veut point d'autre ; elle l'aime déjà , & il lui tarde de la voir. Mon fils lui répondit : Ah ! ma chere sœur , qu'il me sera difficile de la trouver telle !

Il se trouva alors que chacun avoit déjeûné. Il étoit plus de midi. On se mit en devoir de partir pour la Paroisse. Mon mari mit sa fille dans son carrosse. Qu'il avoit l'air content de l'avoir à côté de lui ! De la Paroisse on fut à l'hôtel du Livon où se fit la noce.

Tout le reste de la journée , ma belle Baronne , se passa dans la joie. Mon mari étoit à table à côté de sa fille ; mes yeux ne se rassasioient point de le voir à chaque instant s'occuper d'elle : les attentions , le choix des morceaux , les prévenances , les caresses furtives , tout en un mot étoit mis en usage pour lui prouver sa tendresse. Pour mon fils , il prit plaisir à se trouver vis-à-vis de sa sœur pour la contempler à son aise : un air de contentement brilladans ses yeux tout le long du jour. Je le remarquois avec satisfaction. Mais je fus extrêmement surprise le soir , lorsque nous fûmes rentrés pour nous coucher , de le voir tout à coup fondre en larmes : des réflexions sur le bonheur de M. du Livon excitoient en lui une rage de jalousie :

Qu'il est heureux, disoit-il, ce mortel-là, de posséder une femme aussi parfaite ! Que je suis malheureux d'en être frere ! que mon sang m'est fatal ! Hélas ! il n'est plus pour moi d'espérance ! En disant cela, & mille choses de cette sorte, il étoit dans une espece de frénésie qui me déchiroit le cœur. Mon Dieu, dis-je en moi-même, que les joies de ce monde sont mêlées d'amertumes ! Puis prenant sur moi, je lui fis de vifs reproches sur son désespoir, sur le peu d'empire qu'il avoit sur son cœur pour prendre son parti, sur son peu de raison & de religion, sur son amour enfin qui devenoit une folie. Il me répondit en me prenant les mains, & en me les serrant : Eh ! ma chere mere, c'est votre affection pour moi qui vous oblige de vous fâcher ; mais je suis hors d'état de goûter vos tendres reproches, je ne puis que sentir mon malheur, laissez-moi quelques momens le déplorer. Et à l'instant il me quitta, & alla se jeter sur un canapé en redoublant ses pleurs, & en s'écriant : Que je suis malheureux ! Mon mari le regardoit d'un œil de pitié & en silence. A la fin il fut s'asseoir à côté de lui, & lui dit les yeux humides : Mon cher Comte, tu me fends le cœur ; c'est moi qui suis cause de ton tourment, car si tu avois vu élever ta sœur avec toi, tu n'aurois eu pour elle qu'une amitié douce & paisible, au lieu d'un amour funeste à ton repos ; mais rappelle-toi que je ne suis auteur de ta peine que pour t'avoir trop aimé. Ah ! mon cher pere,

s'écria tout à coup mon fils , ce que vous me dites là me rappelle à moi-même ; je ne vous dois que de la reconnoissance , & je vous donne du chagrin ! Il essuya ses yeux , vint nous embrasser , nous demanda pardon d'avoir troublé notre joie , & nous dit qu'il alloit prendre sur lui pour ne nous donner que de la satisfaction ; & il nous ajouta : Demain , oui , dès demain , vous serez aussi contents de votre fils , que charmés de votre fille.

Il nous tint parole , ma chère amie : nous nous étions couchés vers deux heures , & dès huit il vint nous dire bon jour avec un air tranquille & enjoué. Mon mari sortit du lit dès qu'il le vit : dépêchons-nous , lui dit-il , d'aller voir notre jeune mariée. Je me sentois accablée de sommeil , & malgré cela il fallut me lever ; ni l'un ni l'autre ne me donnoient de repos , c'étoit à qui me tourmenteroit le plus pour m'obliger de me lever. Leur impatience me faisoit rire , & mes ris les autorisoient à me tourmenter davantage.

Nous arrivâmes à l'hôtel du Livon avant dix heures. Monsieur & Madame de l'Ecluse y étoient déjà. Nos jeunes gens étoient levés. Un air de satisfaction brilloit dans leurs yeux. Mon mari en embrassant sa fille lui en fit compliment , & lui dit à ce sujet quelques plaisanteries , auxquelles elle répondit en espiègle. Mon fils écoutoit attentivement tout ce que son pere disoit , & il rioit sous cape des réponses de sa sœur. Cela donna lieu à une plaisante aventure..... Mais
chut :

shut : je la réserve , ma belle Batonne , pour le tuyau de ton oreille , ainsi que mille autres petites choses que j'ai à te conter M. de Neufpont est un fureteur qui prétend actuellement lire tout ce que je t'écris. Eh bien , M. le Baron , fourrez votre nez par tout dans cette Lettre , je le veux bien , tout ce qu'elle contient est de votre compétence ; & pour vous prouver que les femmes sont discrettes , je me tais sur des choses qui pourroient vous réjouir ; mais qui en même temps vous feroient dire : *Que les femmes sont drôles , amusantes , divertissantes ! mais qu'elles sont babillardes !* Que vous seriez bien-aise d'avoir cela à dire de nous ! car rien ne ragôte tant les hommes que d'avoir à mordre sur les femmes.

O ! ma chere , ma tendre amie , quelle longue Lettre ! J'en prends à mon gogo pour la dernière fois ; car je ne crois pas t'écrire davantage : des repas chez les uns & les autres , & mille achats à faire pour ma fille , me prendront tout mon temps. Le deuil de la Cour est cause que nous lui avons acheté peu d'habits ; & nous profiterons de ce temps pour en faire le choix à loisir. Mais en pensant à ma fille , je pense à ma bru. Hier on nous proposa une étoffe nouvelle qu'un Marchand , excédé des deuils , cherchoit à vendre à bon compte. Je me fis apporter cette étoffe. Elle est magnifique , fond-rose , avec des fleurs de toutes couleurs & argent. J'ai pris toute la piece ; & il y aura de quoi faire deux habillemens pour nos deux jeunes fem-

mes. Chacun disoit : Mais il y en aura trop , que fera-t-on du reste ? J'avois donné le mot à ma fille. Elle a dit : Oh ! ne vous embarrassez pas , le reste est pour un présent que je veux faire à une de mes meilleures amies. Madame de l'Ecluse étoit aussi dans notre secret. Elle m'a dit à cette occasion cent choses pour toi , & elle te desirer avec presque autant d'ardeur que moi. Mon Dieu , que je me dédommagerai de ce mois de silence ! Que de longues & délicieuses conversations nous aurons ensemble ! Que j'aurai de choses à te dire ! de baisers à te donner ! Vingt-six ans sans nous voir & à nous desirer !.... Tu m'as promis de quitter Lyon avant le 10 de Juin ; ne vas pas manquer à ta promesse , ou me mettrois dans le désespoir.

J'aurois été dans une souffrance extrême , si je n'avois pas trouvé le loisir de te faire tous ces détails , que tu souhaite , je suis sûre , avec impatience , & que tu attends avec fermeté. Nous avons dîné aujourd'hui , toute la noce , à l'hôtel de l'Ecluse. Comme je suis libre là , je ne m'y suis rendue qu'au moment du dîner. Dès le matin j'avois commencé cette Lettre en pleine liberté ; car à présent à peine mon mari est-il levé , qu'il court chez sa fille avec son fils. Aussi-tôt , après le dîner , je m'en suis revenue continuer ma Lettre , qui en étoit déjà à la seconde feuille de papier. Quand je sens que j'ai beaucoup de choses à te dire , c'est ordinairement à quatre pages que j'évalue mon récit : mais baste , je vais bien au-delà ! ma

plume coule comme mon imagination, surtout lorsque je me trouve dans la douce illusion que je suis près de toi & que je te parle.

Quoique je ne t'écrive plus, ma chere Baronne, écris-moi. Cinq semaines d'attente & de desir ne valent-elles pas cinq ans ? Mon Dieu, que je vais m'ennuyer encore ! Pour le coup me voilà à la fin de mes deux feuilles de papier ; & tu verras comme elles sont remplies. Adieu donc, je t'embrasse un million de fois, toi & ma belle bru ; & cent fois M. de Neufpont, pour le remercier de ses nargues. En vérité, je crois que s'il n'avoit pas douté de ma fermeté, je me serois laissée gagner, & mon mari auroit vu sa fille avant le temps marqué. Monsieur & Madame de Beaux-Prez sont partis de ce matin ; ils n'ont absolument pas voulu rester davantage : Paris n'est pas de leur goût, parce que l'un & l'autre n'en peuvent attraper les manieres, & cela les humilie.

L E T T R E C L X X X V I .

Du 5 Mai 1712.

ENCORE une Lettre, ma charmante amie ; je te l'adresse, mais elle est pour vous trois. C'est une grace que je vous demande, & qu'il faut que j'obtienne. Si elle m'est refusée, c'est que l'un de vous s'oppose à l'alliance qui fait ma satisfaction. Il faut que vous

partiez pour Paris , toi & ta charmante fille , le plus promptement possible : je ne vous donne que le temps de faire faire vos paquets , & celui du voyage que je vous demande de faire en chaise de poste : nul retard ne vous est permis, il faut que je vous voie, & vous embrasse avant le 16 de ce mois. En voici la raison.

Mon fils est fou de sa sœur , il l'adore , il ne respire que sa compagnie , il n'a d'yeux que pour elle , il n'est gai qu'avec elle , il est triste dès qu'il ne la voit pas ; & avec tout cela , il dit qu'il ne l'aime que comme sa sœur ; qu'il se sent plus que jamais de la disposition à aimer ; qu'il espere n'être pas long-temps sans trouver un objet digne de son cœur ; qu'il fait bien qu'il ne trouvera pas une femme comme sa sœur , mais que malgré cela il pourra la trouver aimable ; que les bals qui vont se donner à l'occasion du mariage , lui procureront probablement ce qu'il desire ; & il me prie de ne point apporter de délai à son bonheur quand une fois quelqu'un aura su le toucher : dès que je verrai, dit-il , qu'une Demoiselle pourra me convenir , je veux savoir tout de suite si son cœur est libre , & si je pourrai l'obtenir ; & si cela est , je me dévouerai tout entier à elle , & je ne vous donnerai alors , ma chere , ma tendre mere , aucun repos que vous ne m'ayez rendu tout à fait heureux ; car , m'a-t-il ajouté , il me faut une femme ; depuis que je connois ma sœur , je vois qu'il n'y a rien de si joli que ces petits animaux-là. Voilà ses discours , ma

belle Baronne , & je ne les supporte que parce que j'espere que ce sera Mademoiselle de Neufpont qu'il verra la première. Malgré sa beauté éclatante & éblouissante , s'il voit quelque objet qui le touche avant qu'il la voie , je ne réponds plus de lui , il sera insensible aux charmes de ton aimable fille. Le plus souvent , il est vrai , le cœur se prend par les yeux ; mais quand il est une fois pris , les yeux vis-à-vis de lui perdent tous leurs droits.

Le deuil de la Cour nous a fait suspendre nos fêtes : depuis dix jours que ma fille est mariée , il n'y en a eu aucune ; nul violon , nulle danse. Nous nous sommes tous rendus les matins les uns chez les autres alternativement ; & là , la conversation , les petits jeux , la promenade , une chère délicatesse & sans profusion , tout cela a fait notre amusement , & a rempli notre temps fort agréablement. D'ailleurs les bals tuent les jeunes gens. Avant la mort de nos Princes , nous étions convenus , Monsieur , Madame de la Ville & moi , qu'au mariage de nos enfans nous ne permettrions les divertissemens que quelques semaines après. Et dès hier M. de la Ville est venu me voir , & m'annoncer qu'il donneroit son bal Dimanche prochain , & que c'étoit lui qui vouloit commencer les fêtes. A cette nouvelle un tremblement me faisoit. C'est un grand bal qu'il doit donner ; six cens billets devoient se distribuer dans le jour ; la principale Noblesse de Paris y doit être invitée : Quel danger

pour mon fils ! Juge, ma chère, de ma frayeur. Ma seule ressource étoit de lui demander de remettre son bal après votre arrivée ; mais comment proposer une remise d'un mois ? Malgré mon trouble je me mis à combiner dans ma tête ; & je trouvai qu'en lui demandant un retard de neuf jours , ce temps pouvoit vous suffire pour recevoir ma Lettre , partir & arriver. Je lui fis donc ma proposition. Il la saisit dans le moment , en me témoignant le plaisir qu'il avoit de m'obliger , & celui qu'il auroit de voir des personnes que j'aime & que j'estime. Voilà l'objet qui me porte à t'écrire , & celui qui doit absolument vous déterminer à partir ; car ce fameux bal est fixé en dernier ressort au Lundi de la Pentecôte.

Pour le coup , ma chère Baronne , je ne t'écirai plus , & je ne veux plus de toi qu'une Lettre, qui me dise que vous partez tel jour , & que vous arriverez tel autre jour. Vous ne devancerez M. de Neufpont que de trois semaines au plus. Malgré nos divertissemens , ce temps ne sera pas perdu pour vous : il faut que vous louiez un hôtel ; plusieurs se présentent : un jour de retard pourroit vous faire manquer celui qui vous conviendra le mieux. D'ailleurs si nos enfans s'aiment , nous mettrons tout en état pour les unir dès que M. de Neufpont sera arrivé.

Actuellement je vous fais préparer un appartement à côté du mien , pour avoir le plaisir de vous voir & de vous embrasser à

tous les instans. Mon fils voit mon empressement pour vous , & ne m'en dit rien. Il fait , m'a chere amie , qu'il verra bientôt Mademoiselle de Neufpont ; que je souhaite qu'il prenne du goût pour elle ; que le bal de M. de la Ville est remis en votre faveur : & à tout ceci il garde le silence. Je ne crois pas pourtant qu'il le garde encore long-temps ; car en me regardant quelquefois , il semble qu'il ait quelque chose à me dire & qu'il n'ose parler : il se passe dans son ame , pour ou contre Mademoiselle de Neufpont , quelque chose qu'il n'ose mettre au jour. Eh ! mon Dieu , de la maniere dont son cœur est disposé , il ne seroit plus à lui si le mariage de sa sœur ne s'étoit pas fait sans éclat : s'il avoit vu un objet tant soit peu passable , quel seroit mon désespoir à présent ! Viens donc vite , ma tendre amie , mettre fin à des réflexions qui me troublent , & à des craintes qui m'effraient & me tourmentent.

Le mariage de Madame de la Tour s'est fait avant-hier. Elle est dans un contentement inexprimable : elle me disoit hier au soir qu'elle ne connoissoit le plaisir que de la veille , & qu'elle ne s'étoit jamais attendue à devenir heureuse sur la fin de ses jours. Sa joie & son bonheur nous pénétrèrent extrêmement mon mari & moi. Le Cardinal de Noailles , qui l'aime & l'estime infiniment , a voulu la marier. Le jour qu'elle nous dit qu'elle venoit de lui faire sa visite pour lui faire part de son mariage , & que ce seroit son Eminence qui la marieroit ; son fils qu'il

étoit présent , lui dit fort agréablement : J'en suis bien-aïse , maman , car il a la main bonne ; ses bénédictions portent si heureusement sur le cœur des époux , qu'ils s'aiment comme des Payfans.

Mon mari , ma chere Baronne , est si enchanté de sa fille , qu'il la dévore des yeux lorsqu'il la voit ; & quand il ne la voit pas , il ne cesse d'en parler. Que d'embrassemens , que de caresses , que d'éloges , que de remerciemens n'en recois-je pas tous les jours pour avoir inspiré à sa fille pour lui le respect le plus tendre & l'amour le plus vif ! Qu'il témoigne d'amitié & de reconnoissance à Monsieur & à Madame de l'Ecluse , pour les soins affectionnés qu'ils ont toujours eus pour elle ! Qu'il est pénétré quand je lui raconte tout ce qui s'est passé au sujet de sa fille depuis sa naissance jusqu'à son mariage ! Ses yeux sont comme deux fontaines , lorsque je lui parle des pleurs qu'elle versoit pour obtenir de le voir. Qu'il est heureux de ce que mon fils aime tant sa sœur ! car sans son amour il ne pourroit sans jalousie supporter l'extrême tendresse de son pere pour elle. O Providence , que tu es adorable ! Que mon mari , ma chere , voudra t'en raconter lorsque tu seras arrivée ! Mais il n'aura rien à t'apprendre , tu fais tout ; il ne s'agit plus que de venir voir tout. Viens , ma charmante amie , être témoin de notre satisfaction : pars , vole , & arrive promptement. Tu trouveras Paris un peu revenu de la perte de nos Princes. La santé
de

de notre jeune Dauphin s'affermir de jour en jour, & contribue à la consolation générale. Je l'ai vu il y a quelques semaines; il a un air bien délicat; mais il y a dans ses yeux un feu qui dénote de la vigueur dans l'ame, & qui ranime l'espoir de ceux qui le voient. Il est fort beau, & a les yeux parlans de sa mere. C'est un enfant chéri de Dieu, un Prince de prédilection que sa providence nous destine de toute éternité. Les tombes de son aïeul, de son pere & de ses freres, lui servent de marches pour monter au Trône: encore un degré, & le voilà dessus. Il est si jeune, que je prie Dieu qu'il reste encore un nombre d'années où il est. En le voyant j'ai fait un tressaillement. Mon âge me permet d'espérer qu'il sera un jour mon Roi. Que Dieu, en lui donnant le plus beau Royaume de la terre, couronne ses dons, en lui faisant la grace de remplir ses devoirs, qui seront aussi grands que sa place; qu'il lui donne un cœur de pere pour tous ses sujets, & qu'il les préserve sur-tout d'être ingrats envers lui. Ce sont là les vœux que je fais pour ce futur Monarque des François; mais que le Ciel ne m'exauce pas si-tôt, c'est encore ce que je lui demande.

Voilà encore une Lettre de près de quatre pages; mais pour le coup, ma chere amie, c'est la dernière. Adieu, M. le Baron; je vous remercie d'avance du consentement que vous allez donner au départ de vos Dames: je n'ose me flatter de vous voir en même temps; mais par reconnoissance de votre

362 *Lettres de la Comtesse de la Riviere.* Je complaisance , je vous embrasse de toute l'étendue de mes bras , & vous baise des deux joues en idée , en attendant la réalité que je ferai du meilleur de mon cœur. Adieu , ma charmante bru , ma chere future Comtesse de la Vanne : ah ! que je vais vous serrer dans mes bras ! vous baiser ! vous manger ! Gare votre front d'albâtre , vos yeux de feu , vos joues de roses , votre bouche de corail , & votre menton à fofsette. Adieu , ma belle Baronne ; je t'embrasse pour la dernière fois de ma plume ; je t'attends , je pétille déjà de desir & d'impatience ; mon cœur me quitte , il vole au-devant de toi , je ne le sens déjà plus , & je respire à peine : hâte donc le pas , accours , viens voir mes transports , recevoir nos embrassemens , & mettre le comble à notre bonheur.

Fin des Lettres.

ADDITION
DE L'ÉDITEUR.

RECEIVED

1900



ADDITION

DE L'ÉDITEUR.

ON vient de voir un mariage se projeter : s'est-il fait ? a-t-il manqué ? Ces questions sont toutes naturelles , & j'y répons.

Tout a réussi au gré des desirs de chacun , mais comme tout réussit dans ce monde , c'est-à-dire , que ma famille a éprouvé des hauts & bas , & a passé successivement par les joies & les tribulations.

Mon pere aimoit toujours sa sœur à l'adoration ; mais il ne l'aimoit plus que comme on aime une sœur d'une beauté & d'un mérite supérieurs. Madame de la Riviere s'en réjouissoit , & espéroit par là que Mademoiselle de Neufpont seroit plutôt triomphante. Lorsque M. de Neufpont lui eut écrit le départ de sa femme & de sa fille , elle fit éclater sa joie. Chacun y prit part , excepté son fils. Il avoit un pressentiment des intentions de sa mere ; & comme il ne se sentoient point de disposition à aimer Mademoiselle de Neufpont , il craignoit d'avoir des combats à soutenir avec elle , lorsque les Dames seroient arrivées. Pour prévenir des sollicitations de sa part , il lui témoigna à la fin combien il se sentoient de répugnance

pour une personne de Province : il lui disoit que rarement on leur donnoit une belle éducation ; que pour des graces , on les voyoit peu briller chez elles ; qu'elles pouvoient avoir de la beauté , mais qu'elles n'avoient jamais le don de plaire ; & il ajouta : Vous avez fait retarder pour elles le bal de M. de la Ville , & vous en aurez peut-être bien des désagréments : car enfin , vous imaginez-vous qu'on leur fasse un grand accueil ? Ce discours déconcerta Madame de la Riviere ; mais elle se surmontra & dissimula sa peine. D'ailleurs , elle ne vouloit faire à son fils aucun reproche à ce sujet , de crainte de l'indisposer encore davantage contre Mademoiselle de Neufpont. Elle s'abandonna entièrement à la Providence , & elle nous a dit plusieurs fois qu'à ce moment elle perdit toute espérance , & qu'élevant son cœur à Dieu au-dedans d'elle , elle lui offrit son sacrifice. Après ce moment de réflexion , elle dit à son fils qu'il pouvoit être persuadé qu'elle ne desiroit que son bonheur , & qu'elle étoit si éloignée de le contraindre dans son inclination , qu'elle ne lui parleroit jamais de la fille de son amie , telle aimable & telle charmante qu'elle lui parut : Je te demande seulement , lui ajouta-t-elle , d'avoir des bienféances à leur égard , & cela pour toi autant que pour elles.

Enfin Madame & Mademoiselle de Neufpont arriverent en chaise de poste le Jeudi 12 Mai. Elles avoient pour toute suite deux laquais , un portillon & une femme-de-cham-

bre. Dès que la chaise parut dans la cour , M. de la Riviere & mon pere allerent au-devant , pour donner la main aux Dames. Madame de la Riviere y courut pour les embrasser. A la vue de Madame & de Mademoiselle de Neufpont , Monsieur de la Riviere & mon pere demeurerent interdits : ils voyoient avec étonnement une femme de quarante-deux ans , belle encore comme le jour , & dans une jeune personne de seize ans & demi , toutes les beautés réunies avec les graces. Mon pere à ce moment ne put cacher son trouble. Madame de la Riviere qui s'en apperçut , en eut une joie infinie : elle lui dit , autant par malice que pour lui montrer qu'elle vouloit lui tenir parole , de donner la main à Madame de Neufpont. Il le fit , mais en tournant la tête & les yeux du côté de la Demoiselle : on appercevoit même en lui un air de jalousie en regardant son pere qui lui donnoit la main.

Il n'étoit qu'environ onze heures du matin. Monsieur & Madame de la Riviere envoyerent aussi-tôt avertir de leur arrivée toutes les personnes qui s'intéressoient à elles , qui étoient Monsieur & Madame de la Ville , Monsieur & Madame du Livon , le Marquis & la Marquise de l'Ecluse , le Comte & la Comtesse de l'Ecluse , & le Marquis & la Marquise de la Tour , tous parens ou amis intimes ; & on les fit prier tous de venir dîner. Pendant qu'on y alla , Madame de la Riviere tira Madame & Mademoiselle de Neufpont en particulier , & les entretint de

sa peur passée & de son retour d'espérance. L'amour n'est pas toujours aveugle. Mademoiselle de Neufpont avoit vu dans les yeux de mon pere l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur ; & tout l'amour qu'il avoit déjà pris pour elle. C'est pourquoi tout ce que Madame de la Riviere raconta du dédain de son fils pour les personnes de Province , ne fit que l'amuser & la flatter davantage. Ces trois Dames eurent la malice de se concerter pour faire payer à mon pere ses discours imprudens , & mettre son amour aux abois pendant quelque temps : mais le dénouement de la comédie , qui dégénéra en tragi-comédie , se fit dès le jour même.

Tout le monde arriva dans l'espace d'une heure & demie , & on se trouva quinze personnes. Les charmes de Mademoiselle de Neufpont les frapperent à un point extraordinaire. Mon pere embrassa sa sœur , mais non avec les mêmes transports. Elles'en aperçut avec une sorte de plaisir , parce qu'elle aimoit son frere , & qu'elle souhaitoit son bonheur & sa tranquillité. Elle l'examinoit & le surprenoit toujours les yeux attachés avec complaisance sur Mademoiselle de Neufpont , tandis qu'auparavant il les avoit toujours fixés sur elle. Leur beauté étoit différente , mais égale : quand on les voyoit ensemble , on ne pouvoit décider laquelle l'emportoit sur l'autre ; mais ma mere avoit des graces dans le port , que ma tante du Livon n'avoit pas , elle étoit aussi un peu plus grande.

On se mit à table. Madame de Neufpont s'appliqua adroitement à faire briller l'esprit & les talens de sa fille; ce qui acheva de transporter mon pere de joie & d'admiration, surtout quand il l'entendit chanter : elle possédoit la musique autant que ma tante du Livon , mais elle l'emportoit sur elle par le volume de la voix , & en l'écoutant , mon pauvre pere étoit hors de lui ; il sentoit toute la vivacité de son amour , & il se rappelloit ses discours dédaigneux ; ce qui agitoit son esprit & mettoit son cœur à la torture. Enfin il se dit à lui-même : Il n'y a plus à en douter ; il n'est point de bonheur pour moi , si je ne puis la posséder ! Eh ! qui est-ce qui s'y opposera ? Ma mere le desire , & elle y donnera les mains. Mais , reprenoit-il , si son cœur n'est plus à elle : ô Ciel ! que je serai à plaindre , que je serai malheureux !

Mille idées semblables l'occupoient quand on quitta la table. Alors , regardant sa mere , qui ne cessoit d'avoir les yeux sur lui & qui s'étoit apperçue de tous ses mouvemens , il lui fit un signe & sortit. Elle le suivit. Dès qu'ils furent hors de la vue du monde , il lui prit la main & l'emmena sous un berceau au fond du jardin. Ce jardin étoit fort grand ; actuellement c'est peu de chose , parce qu'on a bâti sur une partie du terrain. Quand mon pere fut là , il parla en toute liberté à Madame de la Riviere de son amour. J'aime Mademoiselle de Neufpont , lui dit-il en se jettant à son cou , plus que je n'ai

jamais aimé ma sœur. Oui ! lui dit-elle en le raillant , ce n'est pas mal aimer pour un premier moment. Vous me raillez , & je le mérite bien , lui dit-il tristement ; mais si vous voyiez l'état de mon cœur , vous auriez pitié de moi : demandez-la & obtenez-la pour moi , je vous prie , sinon je vous quitte & un Couvent devient mon asyle. Madame de la Riviere , enchantée de voir à quel point son fils aimoit déjà , lui dit pour commencer la comédie projetée : Eh mais , mon cher Comte , comment ton cœur est-il donc bâti ? il dédaigne tout , & il prend feu comme une allumette : que ne répondois-tu à mes intentions ; j'aurois si bien fait , qu'on n'auroit écouté aucun parti pour Mademoiselle de Neufpont ; & aujourd'hui tout iroit selon tes vœux. O Ciel ! reprit mon pere , est-ce que j'ai un rival ? est-ce qu'il n'est plus temps ? En faisant ces questions , il étoit pâle comme la mort. Ce n'est pas ma faute , lui dit sa mere , car je lui ai déjà fait manquer un bon parti pour toi : mais te voyant obstiné à ne point vouloir entendre parler d'une Demoiselle de Province , mon premier soin , à leur arrivée , a été , comme tu as vu , de les tirer en particulier ; & ç'a été pour leur dire tout ce qui en est de tes préjugés & de ton cœur opiniâtre. Aussi-tôt mon pere trembla de tous ses membres : Et qu'ont-elles répondu , demanda-t-il à sa mere ? Elles ont pris la chose fort bien , dit Madame de la Riviere , & ont dit *tant mieux* à tout : & j'en suis pas étonnée , ajouta-t-elle , car elles n'ont qu'à par-

ler, & l'amant de Mademoiselle de Neufpont est à ses pieds. Mon pauvre pere fit deux pas en arriere, tomba sur un gazon & s'évanouit. Madame de la Riviere appella à elle aussi-tôt. Toute la compagnie accourut. On s'empressa, on épuisa tous les secours, & mon pere ne donnoit aucun signe de vie. Alors on s'alarma. Madame & Mademoiselle de Neufpont, & Madame de la Riviere étoient dans le désespoir d'être les auteurs de cette triste aventure; elles n'avoient pas une goutte de sang dans les veines. On transporta le malade dans son lit, & on courut chercher le Médecin. Comme cet homme étoit considéré dans la maison, & qu'on le regardoit même comme un ami, on ne fit point difficulté de lui découvrir toute la cause du mal. Il tâta le poulx, & ne voulut pas dire ce qu'il en pensoit: aucun remede n'opéroit, & cela lui donnoit de l'inquiétude. Il fit retirer tout le monde, excepté la mere, en qui il savoit que le fils avoit beaucoup de confiance. Enfin, après deux heures de temps, mon pere ouvrit les yeux.

Madame de la Riviere alors embrassa son fils, & lui dit tout ce qu'elle put pour l'assurer de son bonheur: mais il n'en vouloit rien croire. Vous êtes une bonne mere, lui disoit-il, qui voulez me consoler & m'amener par degrés à supporter ma disgrâce; mais tous vos détours sont inutiles; je sais que je suis malheureux, & que je le suis pour la vie. En disant cela, une abondance de larmes sortit de ses yeux. Le Médecin les vit couler

avec plaisir , & il dit à Madame de la Riviere : Madame , ne détrompez pas encore M. de la Vanne ; laissez couler des pleurs salutaires ; & quand ils auront bien coulé , nous nous moquerons de M. le Comte , & nous rirons de ce qu'il aura beaucoup pleuré sans sujet. Il sortit de la piece à l'instant , pour aller faire part à la compagnie de ce qui se passoit. Aussi-tôt Madame du Livon se leva , & dit qu'elle alloit parler à son frere pour seconder sa mere. La maniere dont elle s'y prit , fit le meilleur effet possible : ne le détrompez pas si-tôt , maman , dit-elle tout en entrant ; laissez-le pleurer ; je suis bien-aise de voir ses larmes ; depuis que je suis entrée , il ne m'a pas regardée ; il n'a plus d'yeux que pour Mademoiselle de Neufpont , & j'en suis jalouse , moi. Elle dit cela d'un ton si plaisant & d'un air si joli , que mon pere sourit , & commença à se douter que c'étoit une alarme qu'on avoit voulu donner à son cœur , pour le punir ou pour l'éprouver. En même temps , la compagnie entra. Mon pere fixa Mademoiselle de Neufpont , & il vit son bonheur dans ses beaux yeux. Elle ne fit point difficulté de lui dire avec toutes les graces imaginables : Nous avons voulu par badinerie , Monsieur , vous faire payer vos préventions : mon cœur en a souffert ; actuellement il se réjouit de tout l'amour que vous avez montré pour moi , & de celui que j'ai senti pour vous. Au comble de la joie , mon pere lui tendit la main : elle lui donna la sienne , qu'il ferra contre ses levres avec

transport. Après cela , il pria la compagnie de se retirer pour lui laisser la liberté de se lever. On le laissa avec son valet-de-chambre.

Le Médecin prit alors son congé , & dit en s'en allant qu'il étoit d'une grande importance de ménager les cœurs sensibles ; qu'il n'avoit pas voulu donner de l'alarme , mais qu'il y avoit eu des momens où le pouls de mon pere lui avoit fait craindre pour lui une suite des plus fâcheuses , & qu'on pourroit bien mourir dans une foiblesse de cette nature.

Un moment après , mon pere reparut dans la compagnie : la joie & l'amour étoient peints dans ses yeux. On ne fit plus que rire du passé , & on s'occupa de l'avenir. Madame de la Riviere amusa tout le monde , de la maniere dont elle avoit agi pour son fils , à l'insu de son mari , depuis la naissance de Mademoiselle de Neufpont : elle rapporta mille choses de ses Lettres , ses frayeurs , ses espérances , ses joies & ses chagrins touchant les dispositions des uns , & les oppositions des autres. Enfin elle finit par la cérémonie de demander à Madame de Neufpont sa fille pour son fils ; & elle le fit , pour plaiser , avec beaucoup d'emphase. Madame de Neufpont , pour soutenir la comédie tout au long , y répondit sur le même ton ; & enfin la piece finit par un accord parfait de part & d'autre.

Le soir , Madame de Neufpont écrivit à son mari. Monsieur de la Riviere & Mon-

sieur de la Vanne lui écrivirent aussi pour le prier de hâter son voyage , & lui témoigner l'empressement qu'on avoit de l'embrasser ; en ajoutant qu'on n'attendoit que sa présence pour faire une alliance extrêmement désirée.

Le bal de M. de la Ville se donna le lundi de la Pentecôte. Mademoiselle de Neufpont frappa tous les yeux : chacun voulut danser avec elle , comme avec Madame du Livon. On claquoit des mains , quand elles finissoient de danser l'une & l'autre , tant elles avoient de graces , de légèreté & de précision. Mais comme on fut que Mademoiselle de Neufpont n'étoit pas mariée , les jeunes Seigneurs s'empressoient autour d'elle. Mon pere étoit si assuré du cœur de son amante , qu'il étoit tranquille & tout glorieux de ces hommages. Mais soit que quelqu'un eût déjà parlé de cette nouvelle beauté , ou soit hazard , sur la fin du bal , on vit arriver plusieurs Princes , qui parurent éblouis de ses charmes ; & le respect qui accompagnoit les hommages qu'ils s'empressoient de lui rendre , commença à donner de l'inquiétude à mon pere , & lui fit craindre que quelque rival important ne lui enlevât sa conquête. Pour prévenir un tel malheur , dès que le bal fut fini , avant même de se coucher , il écrivit au Baron en secret , & fit porter aussi-tôt sa lettre à la poste ; puis se mit au lit pour quelques heures : il étoit sept heures du matin.

Mon pere avoit mis dans sa lettre des

choses si expressives , si touchantes & si pressantes , que M. de Neufpont n'y put tenir : il se déchargea de toutes ses affaires sur son Intendant, & partit sur le champ ; de manière que dès le Samedi à quatre heures après midi, il arriva à l'hôtel de la Rivière, où étoit à ce moment une assemblée d'amis. Tout le monde se mit aux fenêtres , pour voir qui est-ce qui arrivoit. Ce fut Mademoiselle de Neufpont qui aperçut son pere la premiere , & qui tout en courant crioit : *c'est papa , c'est papa !* En un clin-d'œil, elle fut dans ses bras ; Madame de Neufpont couroit aussi, avec une surprise & une joie inconcevables Enfin quand tout le monde, qui avoit accouru aussi , fut rentré , & que tous les embrassemens furent faits, Madame de Neufpont demanda à son mari qui lui procuroit le plaisir de le voir si-tôt ? M. de Neufpont n'avoit pas eu de peine à démêler dans le nombre celui qui devoit être son gendre. Les transports de mon pere en l'embrassant , la reconnoissance qu'il lui témoigna de le voir déjà , & puis ce penchant naturel qui se fait sentir à l'approche de quelqu'un qui doit nous appartenir , tout cela fit que le Baron répondit tout d'un coup à sa femme en le montrant : C'est ce libertin-là qui est cause que me voilà déjà à Paris ; il m'a écrit avec tant d'éloquence qu'il ne pouvoit plus vivre sans avoir une femme , que j'en ai pris pitié ; & je viens lui en donner une au plutôt , pour l'empêcher de mourir.

On badina quelques momens de cette titre secrete & de l'empressement de mon pere. Ensuite M. de Neufpont dit qu'effectivement il s'étoit hâté d'arriver pour terminer le mariage sous trois jours. Mon pere fourit, ma mere rougit, & enfin tout s'arrangea de maniere qu'ils furent mariés dès le mardi suivant, 24 Mai, dans la chapelle domestique de l'hôtel de la Riviere. Le mariage se fit sans cérémonie, mais non pas sans joie; les divertissemens de toute espece & les fêtes suivirent: pendant trois mois, ce ne fut que plaisirs. La grossesse se déclara dans cet intervalle. Je suis le premier fruit de leur mariage. Ma naissance donna bien de la joie; mais hélas! qu'elle a été pour toute la famille de courte durée!

(Le Lecteur qui craint de s'attarder, peut s'arrêter ici; car je n'ai plus que des objets lugubres à lui présenter).

Ma mere au bout d'un an accoucha d'un second enfant, qui périt presque en naissant. Elle fut blessée considérablement par l'Accoucheur; de sorte qu'il fut déclaré presque aussi-tôt par un homme habile que s'il lui venoit encore un enfant, elle prériroit inmanquablement. Ce fut pour mon pere un coup de foudre: cependant il prit une forte résolution de conserver sa femme aux dépens de tout. Quelle situation pour un mari tendre & passionné! Au bout de deux ans de mariage, n'ayant encore que vingt-sept ans, se voir forcé de vivre dans le célibat avec une femme adorable, qui d'un seul regard pou-
voit

voit inspirer les plus violentes passions ! Mais il est vrai qu'elle étoit capable en même temps d'inspirer les plus rares vertus. Toute la famille étoit consternée , quand elle envisageoit la rigueur de son sort.

Lorsque ma mere fut rétablie , il fut question de lui annoncer cette nouvelle. Chacun en refusoit la commission ; de maniere que mon pere lui-même prit sur lui de la lui apprendre.

Il la prit donc un jour par la main , la conduisit dans un cabinet au bout de l'appartement ; & là , plus pâle que la mort , il lui dit que c'en étoit fait , qu'il étoit privé de femme pour la vie. Ma mere , surprise à l'excès , lui demanda ce qu'il vouloit dire. Ah ! ma chere & tendre amie , lui dit-il , il faut que je me prive de toi , de tout ce que j'ai de plus cher au monde : il ne m'est plus permis d'être ton mari ; il faut que je ne sois plus que ton frere , si je veux te conserver : on m'a donné le coup de la mort !.. Ah ! s'il n'y avoit pas un Dieu & une Religion , le bourreau ne périroit que par ma main !

Quand ma mere eut compris son malheur , les larmes inonderent son beau visage. Mon pere , qui s'étoit contraint , laissa couler les siennes ; & ils resterent quelques momens collés l'un sur l'autre. Enfin ma mere prit la parole : Mon cher ami , lui dit-elle , que nous avons un grand sacrifice à faire ! Il y a une espece d'idolâtrie dans notre amour , qui aura déplu à Dieu , & il nous en punit : acceptons la pénitence , sinon avec joie ,

du moins sans murmurer. Hélas ! oui, dit mon pere, il faut nous soumettre à sa volonté, & il nous donnera la force de lui faire notre sacrifice : j'ai déjà bien des graces à lui rendre d'avoir conservé tes jours. Mon bon ami, lui repliqua ma mere, nous devons lui rendre grâces de tout ; mais je ne regarde pas ma vie comme une faveur ; il me sera plus cruel de te voir souffrir, qu'il ne me le feroit de me voir mourir. Leurs meres, qui avoient pris la précaution de se trouver dans la piece d'à côté, de peur que leurs enfans ne se trouvassent mal, interrompirent cette triste conversation. Comme elles avoient tout entendu, elles leur témoignèrent combien elles étoient contentes de les voir puiser leurs forces dans la Religion, & elles leur dirent que c'étoit une source qui ne tariroit point, qui pouvoit seule leur faire supporter la violence de leur état.

Trois années se passerent assez tranquillement. Ce n'est pas qu'ils n'eussent quelquefois des momens bien tristes, où ils plaignoient amèrement leur sort. Dans ces occasions, les pleurs, l'abattement, le témoignage mutuel du plus tendre attachement, les mettoient au bord du précipice : mais la Religion venoit toujours à leur secours. Cependant il vint un instant de foiblesse ; car quelques mois après, ma mere s'aperçut qu'elle étoit grosse.

Elle en avertit son mari, qui pâlit aussitôt. Ma mere qui s'en aperçut, fit tout ce qu'elle put pour dissiper ses craintes, quoi-

qu'elle-même se fût déjà frappée l'esprit qu'elle mourroit en mettant son enfant au monde. Ce fut aussi pour eux un embarras de l'apprendre à la famille. Ma tante du Livon étoit grosse : ma mere & elle s'aimoient à la passion. Cette raison & la crainte d'alarmer tout le monde, leur fit prendre la résolution de cacher la grossesse jusqu'à ce que ma tante du Livon fût accouchée & rétablie. Ils ne faisoient pas réflexion que ce seroit une chose difficile ; ma tante du Livon n'étant en avance sur ma mere que de trois mois.

Toute la famille étant un jour à dîner à l'hôtel de la Riviere, mon pere étoit à table vis-à-vis de ma mere : il la regardoit, & étoit surpris qu'on ne se fût point encore aperçu de son état. Elle étoit déjà grosse de cinq mois. A mesure qu'il s'occupoit d'elle, la tristesse s'emparoit de son cœur. Enfin il vint un moment où il se la représentoit déjà dans le tombeau : des larmes alors inondèrent ses yeux. Pour les cacher, il quitta brusquement la table, & s'en fut dans un coin du jardin pour pleurer librement. Sa mere, qui avoit souvent les yeux sur lui, s'étoit aperçue de son agitation, & elle en étoit dans l'inquiétude, lorsqu'elle le vit sortir. Elle le suivit, & le trouvant tout en larmes, elle lui en demanda le sujet. Je suis un malheureux, ma chere mere, lui dit-il, en levant les yeux au Ciel & en redoublant ses pleurs : hélas ! dans peu de mois vous verrez que j'aurai mis ma femme au tom-

beau ! Frappée de ces mots , elle lui dit avec effroi : Est-ce qu'elle est grosse ? Eh ! oui , oui , dit-il , elle l'est , en frappant du pied la terre ; plaignez-la , plaignez-moi ; car mon sort est aussi malheureux que le sien ! Madame de la Riviere craignant de perdre son fils , s'il venoit à perdre sa femme , se mit à pleurer sur un avenir doublement malheureux.

Ma mere , qui savoit combien mon pere souffroit à son occasion , fut inquiète lorsqu'elle le vit absent avec sa mere. Elle se leva de table , & dit qu'elle alloit voir où étoit son mari. Tous ces mouvemens intriguèrent ma tante du Livon , & l'obligerent de fixer sa belle-sœur , qui sortoit de la salle à manger. Elle fit un cri ; & s'adressant à Madame de Neufpont : Que vois-je , Madame , lui dit-elle ? est-ce que ma sœur est grosse ? La Baronne surprise , dit qu'elle ne le savoit pas. Elles se leverent toutes deux en disant : Suivons-la en silence , & examinons-la. Elles la virent donc dans le jardin , empressée à consoler sa belle-mere & son mari , qu'elle avoit trouvés pleurans. Dès qu'elles l'eurent remarquée , elles ne douterent plus de son état. Les Messieurs , qui étoient restés à table , se regardoient tout interdits. Chaque pere craignoit pour son enfant , & tous pour ma mere , qui étoit estimée & chérie de tous. Enfin les Dames rentrèrent avec mon pere , & ce fut une tristesse générale dans toute la famille.

Ma tante du Livon , de quatre enfans

qu'elle avoit eus , n'avoit pu conserver que sa fille ainée. Elle accoucha assez heureusement d'un garçon , qu'on desiroit , & dont la naissance auroit donné bien de la joie , si ce n'eût été l'état de sa mere.

Enfin son moment fatal arriva. Aux premières douleurs , on envoya chercher l'Accoucheur : c'étoit celui qui avoit annoncé le danger où un nouvel enfant la mettroit. Mon pere vouloit être présent à l'opération ; ma mere s'y opposa , parce qu'elle vouloit parler à son Accoucheur , & qu'elle craignoit que son mari ne traversât sa volonté. Chacun insista aussi pour qu'il se retirât. Il embrassa sa femme enfin , & s'en alla dans son cabinet pleurer & prier Dieu.

Quand il fut sorti , ma mere dit à son Accoucheur : „ Je dois mourir , Monsieur ; je
„ le fais , j'y suis résolue : je vous demande
„ en grace de ne point penser à moi , mais
„ à mon enfant. Sauvez-lui la vie à mon
„ préjudice , s'il le faut , pour qu'il reçoive
„ au moins le Baptême. Que m'importe à
„ moi & aux autres que je vive huit jours de
„ plus ou de moins ? Ne me refusez pas cette
„ grace , je vous en supplie ; c'est la dernière
„ que je desire qui me soit accordée en ce
„ monde. Puis s'adressant à sa mere : J'au-
„ rai , dit-elle , la prudence de ne point de-
„ mander à voir mon enfant , quand il sera
„ né , de crainte qu'il ne soit mort ; mais s'il
„ vit & qu'il reçoive le Baptême , donnez-
„ moi la consolation de le voir „

Le travail fut moins long & moins dou-

loureux qu'on ne le craignoit ; il n'en fut pas pour cela moins mortel. L'enfant, qui étoit un garçon , étoit foible , mais plein de vie. On l'ondoya ; ensuite on le montra à ma mere , qui, presque sans vie, en marqua son contentement par un signe de tête. Sur le soir , il eut assez de force pour être porté à la Paroisse , où il reçut les cérémonies du Baptême. On me le fit nommer avec ma cousine du Livon : nous avions alors l'un & l'autre cinq ans. Ma mere étoit si foible , qu'on remit à un autre moment à le lui dire. Elle étoit un peu plus à elle le lendemain au matin : mon pere lui dit alors : Sais-tu bien , ma chere amie , que ton enfant vit encore , & qu'il a été mené hier au soir à l'Eglise pour les cérémonies du Baptême ? La joie parut sur son visage : Eh bien , mon bon ami , lui dit-elle , sommes-nous si malheureux d'avoir travaillé pour le Ciel ? que je le voie , cet enfant ! On le lui apporta. Elle demanda qu'on la mît à son séant & qu'on la soutînt. Elle prit son enfant dans ses bras , & le baissant elle lui dit avec fermeté : Mon petit cher ami , nous nous rejoindrons bientôt dans l'éternité : si tu y vas avant ta mere, prie Dieu pour elle. Ensuite elle le rendit , & demanda à me voir. On m'a dit que mon premier soin , en entrant chez elle , fut de lui dire : *Maman , je suis le parrain de mon frere !* La joie avec laquelle je le lui dis , lui fit jeter un souris : ce fut le dernier de sa vie. Elle me fit mettre sur son lit , & m'embrassant avec la plus grande tendresse , elle me dit : Adieu ,

mon cher enfant ; sois honnête homme , vertueux ; marche sur les traces de ton pere : que Dieu te rende plus heureux que lui !..... En disant cela , elle avoit le cœur serré. Un moment après , elle dit à sa mere : Maman , voilà votre unique enfant ; c'est à vous que je le recommande. Elle me donna sa bénédiction , & demanda qu'on me retirât d'auprès d'elle.

Elle respira quelques minutes ; après quoi elle rendit la main à son mari , & l'embrassant tendrement , elle lui dit : » Si tu savois » combien depuis quatre ans ma vie étoit » triste , tu te réjouirois de ma mort. J'ai » la confiance que Dieu n'a permis ce qui » est arrivé , que parce qu'il est content de » mon sacrifice. Toi seul étois l'objet de mes » peines : toujours présent à mon esprit , » comme une victime d'amour , tu déchirois » mon cœur.. «. Et mettant la main sur sa poitrine : Oui, disoit-elle, ce cœur, ce tendre cœur s'est vu en pieces mille & mille fois. Que ces » considérations fassent ta consolation. La » dernière grace que je te demande , est » de ne point me suivre & de surmonter » ta douleur : vis pour ton fils. Puis l'embrassant de nouveau : Adieu , lui dit-elle , ta présence me pese là , (en lui montrant son estomac). Que chacun se retire , ajouta-t-elle , j'ai besoin de mes derniers momens pour penser à Dieu «. En disant cela , elle tourna la tête de l'autre côté. Sa mere & sa belle-mere , qui ne l'avoient point encore quittée , étoient suffoquées par

des pleurs qu'elles retenoient. Elles prirent mon pere par chacun un bras , & l'entraînerent dans une autre piece. Elles trouverent du soulagement dans une abondance de larmes. Il n'en fut pas de même de mon pere ; il avoit l'œil sec & le cœur ferré.

Enfin , un demi-quart-d'heure après , la tante de mon pere , cette Dame dont il est beaucoup parlé dans les Lettres , & qui étoit devenue la Comtesse de l'Ecluse , vint dire que ma mere venoit de rendre le dernier soupir. Mon pere voulut y courir ; chacun s'y opposoit , lui représentant l'inutilité d'ajouter à sa douleur. Il se mit en colere pour la premiere fois de sa vie : De quel droit , dit-il , veut-on m'empêcher d'embrasser ma femme pour la dernière fois ? Le ton de fureur avec lequel il parloit , surprit beaucoup , lui qui étoit la douceur même. On le laissa aller , & on le suivit en silence. Il se jeta sur sa femme , en s'écriant : *Tu m'as donc quitté , chere moitié de moi-même ? C'en est donc fait pour toujours ? & tu ne veux pas que je te suive !...* Puis levant les yeux au Ciel : *Mon Dieu , ayez pitié de moi plus que ma femme ; tirez-moi à vous : le monde m'est odieux , la vie m'est d'un poids que je ne puis plus supporter ! Hélas ! Dieu l'exauça. Il embrassa sa femme encore une fois , & se retira dans son cabinet sans verser une larme. Sa mere , sa belle-mere & sa tante l'y suivirent. Elles pleurerent beaucoup ; pour lui , il resta toujours dans la même situation. Mais trois*
quarts d'heure

quarts-d'heure après , il lui prit un frisson terrible. On le mit au lit ; il n'en releva pas.

Mon frere mourut le soir du même jour que ma mere : on le mit avec elle dans le même cercueil. Mon pere mourut trois jours après ; de sorte que le convoi de ma mere se fit le Jeudi , & celui de mon pere le Dimanche. Ma mere avoit vingt-deux ans & demi ; & mon pere n'avoit pas encore trente-un ans.

M. de Neufpont n'eut pas la force de supporter sa douleur ; elle le mit au tombeau dans l'année.

Pour M. de la Riviere , il trouva sa consolation dans sa fille , qu'il aimoit toujours extrêmement. Il alloit tous les jours chez elle , ou il l'obligeoit de venir chez lui ; il sembloit qu'il ne vivoit plus que pour elle. Mais la mort n'avoit pas encore assez moissonné dans ma famille ; il lui falloit de nouvelles victimes. Deux ans après , ma tante du Livon , cette tendre mere , perdit ses deux enfans dans la même semaine , chez elle & sous ses yeux. Elle étoit grosse de six mois. Depuis la mort de mes pere & mere , elle avoit conservé dans son ame un fond de tristesse qu'elle combattoit exactement devant son pere & son mari , de peur de les affliger. Ce dernier coup acheva de l'accabler. Elle se trouva mal ; on fut obligé de l'accoucher de force , & elle mourut en quarante heures , dans les mains de son Accoucheur , au même âge de ma mere.

M. de la Riviere en eut une douleur amere. Plongé dans la tristesse, il ne pleuroit point ; mais des soupirs profonds & continuel's sortoient de sa poitrine la nuit & le jour. Il étoit dans un absorbement général, ne voyant personne que sa femme & Madame de Neufpont, qui m'avoit avec elle, & qui me menoit tous les jours chez lui, pour essayer de le distraire par ma présence. Mais le dernier coup étoit porté, & il étoit trop fort pour la tendresse de ce pauvre pere ; & ne pouvant y résister, il y succomba, après avoir languï trois mois.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, sa femme se jeta au cou de Madame de Neufpont, & lui dit : „ Ah ! ma chere Baronne, „ ma tendre amie, voici un coup terrible „ pour mon cœur ; mais il le supportera, „ ce cœur, qui depuis plus de trente ans est „ accoutumé à soutenir des assauts. Dieu „ nous laisse un enfant à nous deux ; nous „ devons lui sacrifier le reste de nos jours, „ en surmontant tous les accidens qui pour- „ roient nous enlever à son enfance & à sa „ jeunesse. Quand il n'aura plus besoin de „ nous, cédon's avec joie aux événemens „ qui nous enleveront de ce monde trom- „ peur, qui, pour nous séduire, nous offre „ cent douceurs, pour nous plonger dans „ mille amertumes „.

Quelque temps après, ces deux bonnes amies, mes aïeules, se logerent ensemble dans un hôtel isolé du fauxbourg Saint-Germain. C'est là qu'elles se sont réunies pour

se consoler mutuellement & s'occuper de moi : c'est là qu'elles m'ont prodigué leurs soins & leur tendresse , qu'elles m'ont fait donner la plus belle éducation : c'est là qu'elles m'ont donné une femme adorable , qui aux traits les plus séduifans , fait joindre la sagesse la plus brillante & les vertus les plus rares : c'est là qu'elles ont vu naître & élever les fruits de cet heureux mariage : c'est là enfin que je leur ai fermé les yeux , après avoir admiré en elles l'assemblage de toutes les vertus.

Que le Dieu de bonté & Auteur de tout bien , me fasse la grace de profiter de leurs exemples !

F I N.

T A B L E

D E S N O U V E L L E S , O U A N E C D O T E S

Touchant différentes Personnes de considération.

AMBASSADEURS de Siam, Lettre 23.
 Arnauld de Pomponne, Lettres 48-64-71-86-105-129.
 Arnauld, Evêque d'Angers, Lettre 62.
 Arnauld (le Docteur), Lettres 64-74-75-76-109-131.
 Ayen (le Duc d'), depuis Duc de Noailles.
 Lettre 97.

B.

BAILLET, Lettre 139.
 Boileau Despréaux, Lettres 29-42-57-76-84-106-108-125-127-131-136-141-149-150-152-153-156-157-158-167-169.
 Boileau (l'Abbé), Lettre 91.
 Bossuet, Lettres 66-96-104-108-130.
 Bourdaloue, Lettre 131.
 Bourgogne (le Duc de), Lettres 85-87-89-95-104-177.
 Bourgogne (la Duchesse de), Lettres 85-87-89-90-95-106-122-128-131-176-177.

TABLE DES NOUVELLES, &c. 389

Boursault, Lettres 55-56-60-117.

Bruyere (de la), Lettre 85.

C.

CAYLUS (Madame de), Lettre 4.

Chaise (de la), Lettre 154.

Château-Renaud (Madame de), Abbessé de Port-Royal, Lettres 159-164.

Crébillon, Lettres 139-145-167.

D.

DANGEAU (M. & Madame de), Lettres 7-27-70-147.

Dauphin (Monseigneur le), Lettres 28-58-86-89-123-141-153-168-169.

Dauphine (Madame la), Lettres 21-46-50-53.

F.

FAYETTE (Madame de la), Lettre 67.

Fénelon (l'Abbé de), depuis Archevêque, Lettres 67-82-96-100-104.

Fleury (l'Abbé de), Lettres 85-90.

Fontaine (de la), Lettre 76.

Fontaine, Lettres 36-48-60-65-155.

Fontenelle, Lettres 83-104.

H.

HARLAI (de), Archevêque, Lettre 79.

Houlières (Madame des), Lettre 71.

190 TABLE DES NOUVELLES, &c.

J.

JACQUES II, Roi d'Angleterre, Lettres
46-53.

L.

LAMOIGNON, Lettre 158.

Lauzun (le Duc de), Lettres 31-43-67.

Lorges (le Comte de), Lettre 48.

Louis XIV, Lettres 2-23-25-28-29-47-100-
102-103-129-131-161-177-178-180.

Louis XV, Lettres 180-186.

Luxembourg (le Maréchal de), Lettre 75.

M.

MAIINTENON (Madame de), Lettres 8-25-
27-28-33-40-42-49-80-84-90-103-104-
122-129-134-141-159.

Masque de fer, Lettres 99-100-102-104-128.

Maillon, Lettres 106-130.

Metz, Lettre 56.

Mignard, Lettre 76.

Miramion (Madame de), Lettres 83-84.

Montpensier (Mademoiselle de), Lettres
31-43-67.

Montespan (Madame de), Lettres 8-16-27-
28-145.

Moreau, Lettre 50.

N.

NICOLE, Lettres 36-42-60-81.

Ninon, Lettre 140.

TABLE DES NOUVELLES, &c. 391
Noailles, Archevêque de Paris, Lettres 80-
103-109-179.
Noble (le), Lettres 50-51-97.

P.

PELLEGRIN (l'Abbé), Lettres 157-159-
169-172-173-181-182-183-184.
Pellisson, Lettre 66.
Pontchâteau (l'Abbé de), Lettre 53.
Port-Royal-des-Champs, Lettres 138-144-
148-151-154-155-158-159-160-164-165-
168-171-174-178.

Q.

QUINAULT, Lettre 45.

R.

RACINE, Lettres 46-47-50-55-57-60-
101-102-131-156.
Ranuzzi (le Nonce), Lettre 27.
Regnard, Lettres 73-90-112-139-154-165.
Rousseau, Lettres 154-162-166-182.

S.

SANTEUIL, Lettres 75-76-81-85-93-94-
95.
Sévigné (Madame de), Lettres 42-44-58-
66-84.

T.

TELLIER (le), Archevêque de Reims
Lettre 161.

392 TABLE DES NOUVELLES, &c.

Tillemont, Lettre 96.

Tourneux, Lettre 29.

Tournon (le Cardinal de), Lettre 152.

Treville (le Comte de Troisville, ou de),
Lettre 152.

V.

VAILLANT, Lettre 142.

Vauban (le Maréchal de), Lettre 144.

Villeneuve (M. de), Lettre 134.

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Lettres de Madame la Comtesse de la Riviere à Madame la Baronne de Neufpont son amie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 22 Juin 1775.

TERRASSON.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur FROULLE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Lettres de Madame la Comtesse de la Riviere, à Madame la Baronne de Neufpont*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quel-

que qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni contrefaire le dit Ouvrage , ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dominages & intérêts ; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglements de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses avant causes pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêché-

ment : Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de Huel, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-septieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 523, fol. 130, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 16 Avril 1776.

LAMBERT, Adjoint.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**T
Univer**

--	--	--



a39003



009547356b

